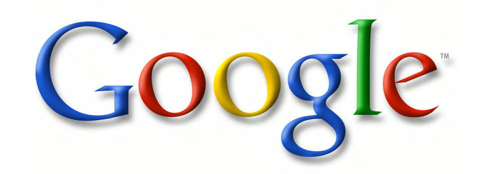





600054364S

HISTOIRE

DES

PYRENÉES

Imprimerie ERNEST MEYER, 3, rue de l'Abbaye, à Paris.

HISTOIRE

DES

PYRÉNÉES

ET DES

RAPPORTS INTERNATIONAUX

DE LA

FRANCE AVEC L'ESPAGNE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS

ANNALES

de la Catalogne, de l'Aragon, de la Navarre, du Pays Basque,
du Bearn, du Bigorre, du Comminges,
du comté de Foix, du Roussillon, de la Cerdagne,
de Narbonne et de Carcassonne, etc.

PAR

M. CÉNAC MONCAUT

TOME DEUXIÈME

PARIS : AMYOT, RUE DE LA PAIX

1853

HISTOIRE

DU

PLATEAU PYRÉNÉEN.

QUATRIÈME PARTIE.

GUERRE OFFENSIVE DES MORES DANS LES PYRÉNÉES.

CHAPITRE PREMIER.

LUTTE D'EUDON CONTRE LES ARABES.

Siége de Narbonne. — Invasion des Arabes dans la Galice et vers les sources de l'Èbre. — Puissance d'Eudon en Aquitaine. — Invasion d'El-Haur en Septimanie. — Prise de Narbonne. — Fortifications des Pyrénées. — Chute de la puissance visigothe dans la Septimanie. — Invasion de Zama. — Sa défaite devant Toulouse. — Invasion d'Ambiza. — Prise de Carcassonne. — La Novempopulanie ravagée. — Position critique d'Eudon.

Après la rapide conquête de la Tarraconaise, la route des Pyrénées se trouvait ouverte. Tarik gravit les rampes de la Cerdagne et descendit dans le Roussillon... Ainsi la barrière de granit, qui semblait devoir protéger les Gaules, était franchie, et Narbonne

vit à son tour les turbans Arabes et les burnous berbères flotter autour de ses remparts; mais vigoureusement repoussé par la population, comme il résulte de la conversation de Mouza et du kalife, rapportée par Conde, Tarik fut obligé de renoncer à sa tentative et de rentrer en Espagne [a].

Revenu sur les bords de l'Èbre, il se dirigea vers l'ouest, remonta ce fleuve pour tracer la ligne séparative de ses conquêtes et laissant au nord les Pyrénées qu'il n'osait pas encore attaquer, il pénétra jusque dans la Galice et salua le golfe de Gascogne. On était à la seconde année de l'invasion (714), et toute l'Espagne était déjà soumise. Il ne restait d'autre asile aux débris de la population que les âpres vallées des Asturies et les gorges plus inabordables des Pyrénées; et cependant cette terre de liberté devait se rétrécir encore. Mouza ayant été rappelé par le kalife, son fils Abd-al-Azis le remplaça avec le titre d'émir. Ce nouveau gouverneur était impatient de donner un autre degré de consolidation à la conquête. Fixé à Séville, il ne craignit pas d'épouser la veuve du dernier roi goth, la malheureuse Égilonne, espérant sans doute, par cette étrange alliance avec la famille détrônée, rattacher les Visigoths à la puissance arabe [b]. Mais il ne trouvait pas les mêmes chances de fusion auprès des races ibéro-cantabres : la guerre était le seul moyen de les dompter; il dirigea ses lieutenants vers les Pyrénées occidentales et s'empara de Pompéiopolis, des monts

[a] Conde, t. 1, p. 17.
[b] Mariana.

Al-Bask (Biscaye et pays basque) et porta ses armes jusqu'à la vallée de Jaca... Cependant il ne put conserver cette position avancée sous les yeux de la belliqueuse population des montagnes. Obligé de battre en retraite, il détruisit cette place et recula jusqu'à Pampelune, qui forma la frontière extrême, la sentinelle avancée de l'invasion arabe. Abd-al-Azis ne jouit pas longtemps de sa haute fortune. L'assassinat, si fréquent dans les palais des rois visigoths, devait également se naturaliser dans ceux des mahométans, et l'émir, accusé par ses coreligionnaires de vouloir relever la puissance des chrétiens à l'instigation de sa femme Égilonne, fut poignardé dans sa maison de campagne (715)[a].

Pendant cette ère de la désorganisation espagnole, alors que les chrétiens dispersés n'avaient encore relevé de gouvernement nulle part, Eudon, protégé du côté des Arabes par le rempart des Pyrénées, fortifiait le jeune royaume d'Aquitaine contre la puissance franque, restaurait la nationalité gallo-romaine et se préparait à lutter vigoureusement avec les Musulmans, lorsqu'ils tenteraient de franchir les montagnes.

Cette seconde phase de l'invasion arabe ne devait pas tarder à se présenter, mais pas avec un caractère assez résolu toutefois pour appeler immédiatement l'intervention de l'héritier de Haribert. Eudon avait atteint l'apogée de sa puissance et les derniers Mérovingiens s'agitaient dans les convulsions d'un pouvoir qui s'éteint. Ebroïn et Pepin

[a] Isidore, *Pac.*

avaient porté le coup fatal à leur prestige héréditaire et Karles Martel venait d'être reconnu par les Franks Austrasiens, au préjudice de Chilpéric, fils de Childéric II, roi d'Austrasie. Chilpéric, ainsi ébranlé, avait besoin d'appuis capables de contre-balancer l'influence de Karles Martel, et il demanda son alliance à Eudon qui s'empressa de la lui accorder. Il est vrai qu'il se la fit payer son prix, car Chilpéric dut renoncer à toute suzeraineté sur l'Aquitaine, et ses émissaires reconnurent son indépendance (*ejus auxilium postulantes, regnum et munera tradunt*). La guerre entre Chilpéric et Karles, concentrée dans le nord, n'avait pas été favorable au premier; Eudon, délivré de toute sujétion envers les Franks, étendait sa puissance souveraine sur le duché de Toulouse, sur la Vasconie, Bourges, l'Arvernie, le Velay, le Limousin, le Rouergue, le Gévaudan, Arles, Uzès et le Minervois. Il réunit les Aquitains et les Vascons au premier appel de Chilpéric et conduisit vers Lutèce une armée considérable (718). Les Aquitains et les Austrasiens se rencontrèrent bientôt entre Rheims et Soissons, mais Eudon fut défait, obligé de rentrer en Aquitaine, et Chilpéric chercha un asile auprès de lui. Karles Martel, maître de Paris et d'Orléans, n'osa pas attaquer son ennemi, mais il réclama l'extradition de Chilpéric; et Eudon, très-préoccupé de l'invasion menaçante des Mores, eut la faiblesse de lui livrer le roi vaincu, au prix d'un traité solennel qui garantissait l'intégrité du royaume d'Aquitaine et lui permettait ainsi de diriger toutes ses forces contre les Musulmans.

Les nuages s'amoncelaient à l'horizon. Les Arabes se rapprochaient des Pyrénées, et leurs invasions à travers ces montagnes allaient renouveler dans la Septimanie et la Vascogne l'époque sinistre des Vandales. Après avoir refoulé la population visigothe dans les Pyrénées par la prise de Saragosse, d'Ampurias, de Pampelune, ils durent renoncer à leurs grandes expéditions, et n'envahir que par corps détachés les vallées de la Sègre, de la Cinca, de l'Aragon, pour les ravager à l'improviste par ces attaques partielles appelées *gazaout* ou *al-garah*, que nous retrouvons dans l'Algérie moderne sous le nom de *razzia*[a]. C'est peut-être à ce genre d'expéditions que les Mores durent leur surnom de Sarrasins (du mot arabe *saraca*, voler), sous lequel les chrétiens désignaient collectivement toutes les races musulmanes. Cependant le prosélytisme conquérant était encore dans toute sa fougue, et l'esprit national cherchait de nouvelles terres à conquérir, de nouveaux peuples à subjuguer, et les Ismaélites jetèrent les yeux sur la Gaule.

La Péninsule était occupée depuis treize ans, lorsque El-Haur entreprit sérieusement d'ajouter les possessions visigothes de Septimanie à celles d'Espagne..... Malgré ce projet de conquête, les Arabes avaient l'idée la plus imparfaite de la terre qu'ils voulaient envahir. Les Pyrénées, dressées devant eux comme des murailles de géants, ne leur offraient d'autre accès que des ports étroits taillés dans le

[a] Fauriel, t. III. — Viardote, *Hist. des Arabes*, t. I, p. 132.

roc par les eaux, et qu'ils prenaient pour des brèches faites par les anciens *Ioniens* à l'aide du feu, du sel et du vinaigre[a]. Les Romains les avaient nommés *portus;* ils les désignaient à leur tour sous le nom de *el bortat* ou *el abouat* (ouverture). Quant à la Gaule, qu'ils espéraient atteindre par ces vomitoires, ils l'appelaient vaguement *Frandjad* ou la Grande-Terre... El-Haur vint faire enfin plus ample connaissance avec cette mystérieuse contrée (719) en franchissant, à la tête d'une armée considérable, le pertus ou portus de la Massane, voie funeste, destinée à être foulée par tant de conquérants, et il inaugura pour les Gaules l'ère de ces invasions sérieuses, appelées *el djihed*, qui avaient mis l'Espagne aux pieds du Coran.

Ce dut être un affreux spectacle pour les habitants des Pyrénées orientales, si paisibles sous la domination des Visigoths, que la vue de ce torrentueux passage des hordes sarrasines. Dirigée par le fanatisme, l'invasion des Gaules, comme celle d'Espagne, allait avoir tous les caractères d'une guerre sacrée. Pour donner au carnage même un cachet de sainteté, tout musulman tué sous les armes voyait le ciel de Mahomet s'ouvrir devant lui. Bien différent du conquérant germain, dont les passions fougueuses ne remontaient qu'à la personnalité individuelle sans jamais s'élever jusqu'à Dieu, le sectateur de Mahomet marchait en homme inspiré, rapportait toutes ses actions à *Allha*, et ne faisait de la vie

[a] *Ibn said, ar.* 704, fol. 39.

des camps qu'une suite de cérémonies religieuses.....
A la voix du chef, qui joignait le commandement militaire aux fonctions du sacerdoce, le soldat priait plusieurs fois par jour, et faisait précéder les grandes batailles de macérations et de jeûnes. Le cimeterre à la main droite, le Coran à la gauche, le wali marchait à l'ennemi en appuyant chacun de ses commandements sur un précepte du livre révélé.

Les armées mores étaient d'ailleurs admirablement organisées pour la conquête. Le cavalier portait, outre ses armes, un sac de provisions, une marmite et probablement la part de bagages d'un fantassin, car celui-ci ne devait être chargé que de ses armes et d'une cuirasse légère, sans cotte de mailles, afin de pouvoir suivre le cavalier [1]. Les Septimaniens, privés de rois par la destruction de la puissance visigothe, pétrifiés par la fougueuse conquête de l'Espagne, se disposaient à adoucir les rigueurs de l'invasion par la soumission et non à les aggraver par la résistance. Cependant Elne, attaquée d'abord, fut aussitôt prise et détruite ; Narbonne (Arbonah) offrit aussi quelque résistance. Les habitants, renforcés de réfugiés nombreux qui fuyaient la Péninsule, voulurent jouer leur dernière chance de salut, mais El-Haur triompha de leur courage, et les vaincus qui ne périrent pas dans le premier assaut, furent amenés en esclavage dans la Catalogne et l'Andalousie. El-Haur, qui jugeait de l'importance de Narbonne comme les Romains et les Visigoths, ré-

[1] Fauriel, *Hist. de la Gaule*, t. II.

solut d'en faire le boulevard des possessions gauloises[a]. Il y plaça un gouverneur avec le titre de wali, une garnison d'élite, et continua la conquête de la Septimanie. Ce fut au milieu d'un sauve-qui-peut général de la population vers les Pyrénées et vers le royaume d'Eudon, qu'El-Haur s'empara d'Agde, de Béziers, de Maguelonne, de Lodève, de Saint. Pons et d'Alet. Nîmes et Carcassonne résistèrent seules au torrent, et posèrent les bornes de cette première expédition musulmane. Ainsi, tous les évêchés de Septimanie, tous les monastères de la même province, ceux d'Agde, de Narbonne, d'Arles, avaient éprouvé le sort de ceux d'Espagne. Le christianisme ne vivait plus que dans les âmes de quelques hommes réfugiés dans les montagnes, vers les sources du Tech, du Tet et de l'Aude. Elevée comme une île de rochers au milieu de l'océan musulman, qui en frappait la base au sud, à l'est et au nord, cette partie des Pyrénées devint l'asile des chrétiens de la Septimanie, comme à l'époque des Vandales, et les vaincus eurent la douleur de voir les Arabes ravager les basses terres et les enseignes du Coran flotter sur les cathédrales de Narbonne, d'Elne, d'Agde et de Maguelonne. Cependant cette invasion n'offrait pas les caractères destructeurs de celles des peuples germains. Conquérants et non pas ravageurs, les Mores prenaient possession des villes en hommes qui veulent les conserver et les ménager. Ils ne détruisaient pas, ils occupaient; ils

[a] Voyez *Aschbach*, et l'*Art de vérifier les dates*.

transformaient les églises en mosquées, les palais en *al kaste;* ils n'exterminaient pas les populations, ils les transportaient sur les points où ils en avaient besoin pour travailler ou peupler; le plus souvent même ils les laissaient sur place, libres d'exercer leur culte et de conserver leurs lois en payant des tributs considérables, et en subissant des cérémonies déshonorantes.

La domination arabe n'était donc pas plus pesante envers les chrétiens que celle des Visigoths ne l'était envers les juifs; mais le christianisme était désorganisé, expulsé de ses temples, le mot esclavage enfin remplaçait celui d'indépendance, et ce changement d'état suffisait pour que les peuples s'occupassent d'organiser la résistance avec une opiniâtreté qui remplit toute l'histoire des VIIIe et IXe siècles. Dès lors, les Pyrénées furent transformées en forteresses, leurs gorges étroites, leurs ravins et leurs torrents, les pics et les cavernes, tout fut relié dans un vaste système stratégique dont les traces et les débris sont parvenus jusqu'à nos jours. Chaque col rétréci eut son donjon crénelé, ses murailles et ses bastions; chaque grotte ses barbacanes, ses herses et ses créneaux; chaque hauteur détachée ses tours d'observation, où des sentinelles étaient chargées d'allumer des feux pour donner l'alarme, et transmettre le signe télégraphique jusqu'aux derniers anneaux de cet admirable réseau de correspondance. Ce n'est pas que le VIIIe siècle eût inventé cette télégraphie très-complète: elle remontait, selon toute probabilité, aux Carthaginois ou aux

Phéniciens ; mais, tombée en désuétude sous les Visigoths, elle fut reprise et perfectionnée par la nécessité de la guerre des Arabes.

Ces derniers, malgré leur civilisation assez avancée, étaient étrangers à ces communications aériennes. Ils voyaient avec surprise ces géants mystérieux, dressés sur les hauteurs, se parler un langage symbolique et rapide par le moyen de foyers allumés sur leur plate-forme, et rendus alternativement éclatants ou fumeux à l'aide d'huile ou de paille mouillée jetée sur la flamme. Ils les appelèrent *menas* ou *minas ;* mais plus particulièrement *atalayas*, mot qui passa dans la langue espagnole, et dans tous les patois méridionaux, car nous voyons encore sur les côtes de l'Ocean les vieilles tours de Biaritz porter ce nom caractéristique. Dans la Catalogne enfin, où ces tours avaient probablement pris naissance, les feux à signaux se nommèrent *alimarias*, d'où les Espagnols firent *almenara*[a]...

Le temps a respecté un grand nombre des monuments de ce triple système de défense, et ce n'est pas un des moindres intérêts du voyageur, que d'en contempler les débris pittoresques. En ce qui regarde les *alimarias* , il est facile de reconnaître trois lignes principales. La première partait des environs de Barcelone et venait à Narbonne en côtoyant les bords de la Méditerranée. La seconde se détachait de celle-ci à l'embouchure de la rivière de Roses, remontait cette vallée, passait aux sources du Tech,

[a] Henry, *Hist. du Rouss.*, t. I.

franchissait les deux Nogueras et la Cinca, un peu au nord de Balbastro et de Huesca, surveillait ces deux places occupées par les Arabes, et atteignait Jaca d'où elle parcourait le cours de l'Aragon. Plus tard, lorsque Barcelone eut été reprise aux infidèles, une nouvelle ligne partit de cette ville en suivant le Lobregat, et se souda à la précédente, à la tour de *Margès* qui domine le col d'Arrès située entre les deux Nogueras, au nord de Belver.

La grande ligne du versant français se détachait de la première au château de Salces en Roussillon, elle suivait régulièrement le pied des Pyrénées, et reliait l'entrée de toutes les vallées sans interruption jusqu'à Biaritz aux bords de l'océan.

Revenons à celle du Lampourdan au Roussillon; elle présente encore *la Torre de Riambeau*, dans le val d'Aro, près de Palamos et celle de *Mata*, le château de *Bagur* à l'embouchure du Ter; les *Torres de Serrano*, de *Mongo*, près d'Ampurias; puis, contournant toutes les sinuosités du cap de Creux, celles de *Falco*, de *Llegal*, et de *Creux* sur les falaises qui dominent la Méditerranée; celles de *Brave*, de *Carroche*, d'*Embaillé*, de *Mateillon*, de la *Massane*, au sommet des Pyrénées, de *Biara*, d'*Amont*, et d'*Aval* sur le Tech, celles d'*Elne*, de *Castel Roussillon*, d'*Elhoc*, de *Belruc* sur l'Agly, et enfin le château de Salces.

La ligne des Gaules partait de cette forteresse qui fermait l'entrée du Roussillon, et se dirigeait au couchant par les points qui suivent : tour de *Tautavel*, tour de *France*, tour de *Trémoine*,

toutes les trois sur l'Agly ; tour de *Goa,* entre le Tet et le Tech. De la tour de Trémoine, elle descendait par celles de *Périllon*, de *Castelmore,* de *Ségur,* de *Vilar* et de *Fa* sur l'Aude, qu'elle franchissait près de Quillan; elle atteignait les fanaux de *la Roque d'Ormes*, et *la tour de Saint-Quentin* au sud de Mirepoix, sur le Lers, puis castel *Marti*, le *mas de Pamiers*, *la tour* de la *Garde*, sur le Salat, et en descendant la même rivière, celles de *châteaux Comminges, de Salies et de Roquefort ;* elle remontait la Garonne par les châteaux et les tours de *Montespan*, d'*Ardiége*, d'*Ossung*, de *Tibiran*, passait dans la vallée de la Neste en suivant *Montoussé*, une autre tour ruinée dont parlent les *Annales du Bigorre*, située dans les landes de Pinas, les *Baronies*, aux sources de l'Aros, le *château* de *Mauvesin*, les tours de *Labassere* entre l'Aros et le Gave, enfin le château de *Lourdes* et celui de *Coaraze* sur ce dernier torrent. Parvenu dans le Béarn, les traces de cette télégraphie deviennent moins évidentes. On peut présumer toutefois que, grâce à l'étendue favorable des plaines très-découvertes, les châteaux d'*Orthez* et de *Berenz* sur le Gave, ceux de *Guiche* et de *Montauzet,* au confluent de cette rivière et de l'Adour, pouvaient correspondre avec les *Atalayas* qui dominent encore les falaises de Biaritz.

Pour compléter ce système général, de nombreuses ramifications mettaient les vallées les plus profondes et les plus tortueuses en communication directe avec lui. Ainsi, la vallée de l'Ariége possédait les tours de *Tarascon*, de *Llordat* et celles

qui dominent *Ax ;* la vallée de *Vicdessos* avait celles de *Miglos* et d'*Ossat.* En remontant la Garonne, on trouvait *Encausse*, *Izaut*, *Estadens*, *Saint-Béat*, *Puy-Morin*, *Castelbon ;* et sur la Pique les tours de *Stene*, de *Binos*, de *Castelvieil*, du *Portillon*, de *Rieuméjou* et *d'Oo;* sur la Neste, celles de Cadéac et de *Touraque;* et sur l'Adour enfin, la tour de *Baudéan.*

En Espagne, les signaux suivaient d'abord deux directions de Roses et de Barcelone à Margès ; la première passait par *torre Peràlade*, castel *Cabrera*, *Custojas*, *torre Cabrine*, *torre de la Roque* sur le Ter, *torre Castellave* aux sources du Lobregat, *torre de Rose* près de Puycerda, *torre de Riou* près de Belver et torre de *Saint-Clément* près de Castelbon sur la Balira, affluent de la Sègre... De là les signaux correspondaient avec la torre d'*Andres* sur la Paillassera, avec *Manliva* sur la chaîne qui sépare les deux Nogueras et avec la *torre de Margès* sur le même plateau... La ligne de Barcelone remontait le Lobregat par *Castellolid*, *Casteldoliane*, *Castellieure* sur la Sègre, et venait rejoindre Margès d'où elle continuait au couchant par les torres de *Bouira*, de *Barca*, d'*Ares* et de *Saint-Laurent* entre la *Ribagorçana* et la *Favana ;* elle passait ensuite à *torre de Labat* sur la Favana, à *Castillon* sur la Cinca, à *torre* d'*Alisa* en remontant la même rivière, à *Castellar* dans le val Brotto, à *torre de Fuerte* sur le Callego, à *torre* de *Santa-Anna*, au sud de Jaca ; et enfin à *Castillo Decho* et à *Castillo Danzo* sur la route du Béarn, aux sources du Verral.

Ce système, très-développé dans les Pyrénées

orientales, paraît n'avoir pas été appliqué sur une aussi grande échelle chez les Vascons des deux versants. Les invasions arabes furent d'ailleurs beaucoup plus rares dans cette partie de la chaîne, et les Basques se contentaient peut-être de répondre aux signaux qui leur arrivaient de l'est, en allumant des feux sur certaines montagnes convenues d'avance. Rien n'indique que ces communications aient été établies à travers la crête des Pyrénées, où il aurait été d'ailleurs impossible d'entretenir des postes et d'allumer des feux (*hailleros*) pendant six mois de l'année, à cause des neiges et des pluies continuelles qui règnent à ces hauteurs.

Pour les grottes à ouverture murée et fortifiée, nous en trouvons une sur les bords de l'Ariége, entre Tarascon et les Cabanes ; la forme romane et ogivale conservée aux étroites fenêtres qui servaient de meurtrières, leur firent donner le nom de *gleisos* (églises), désignation justifiée aussi par les prêtres qui s'y réfugièrent avec les populations chrétiennes, et continuèrent à célébrer les offices et à chanter les cantiques, alors que les cathédrales du bas pays servaient de mosquées aux Musulmans.

Grâce à ces précautions énergiques, les chrétiens des Pyrénées, à l'exception de ceux de la Cerdagne, paraissent s'être soustraits, à toutes les époques, au joug de l'islamisme.

Ainsi pendant que El-Haur faisait acheter si cher aux Septimaniens le droit d'exercer leur religion, et que ces derniers, obligés de se mêler aux infidèles, subissaient le rit *Mozarabe* (*Christiani mixti*

Arabes), liturgie que quelques paroisses d'Espagne suivent encore, les montagnards conservaient intacte la liberté religieuse et politique.

Les faibles vestiges de la puissance gothique avaient rendu le dernier soupir avec la chute de la Septimanie ; puissance tolérante et intelligente, elle laissait peu de souvenirs de tyrannie, mais aussi peu de traces extérieures d'une civilisation qui lui fut propre. Arrivés dans une contrée organisée par les Romains, couverte de leurs monuments et de leurs routes, les Visigoths n'avaient fait que se caser dans les villes et dans les palais des vaincus, s'appropriant les résultats de leur industrie sans songer à y substituer les leurs. Aussi lorsqu'ils disparurent ils ne laissaient comme monuments que quelques tours, quelques pans de murailles à Carcassonne, un hôtel des monnaies à Narbonne, où leurs derniers rois, notamment Chindasuinthe, firent frapper plusieurs médailles d'or avec le titre de *pius ;* le bourg de Villa Godorum, qui devint Molleolas et plus tard Perpignan, un château dans les Corbières, et celui d'Alaric entre Narbonne et Carcassonne. En Espagne où leur domination fut plus complète, ils avaient élevé des forteresses crénelées dont les Mores ne dédaignèrent pas de faire leurs palais après les avoir complétées et embellies ; mais leurs fondations les plus importantes furent celles des villes de *Victoria*, de *Récopolis* et *d'Ologite* ou *Olite*.

Cependant les habitants des Pyrénées n'eurent pas encore l'occasion de faire une application étendue du système de défense que nous venons d'analyser.

Les Sarrasins, trop absorbés par la conquête facile des riches cités de la Septimanie, dédaignèrent d'attaquer les émigrés pyrénéens. D'ailleurs El-Haur, desservi auprès du calife, avait dû arrêter son expédition, pour céder le commandement à Al-Samah (Zama)... Ce nouveau favori arriva dans le Roussillon, par la vallée de la Cerdagne et organisa cette province à l'instar de celles d'Espagne (ou pays d'Andalos). Il régla les tributs à percevoir, laissa des *comtes* chrétiens dans les villes considérables, des *vicaires* dans les moins importantes, pour juger les différends des peuples indigènes, en plaçant toutefois ces officiers sous sa surveillance; puis il se mit à la tête de l'armée arabe, renforcée de nombreux berbères qu'il conduisait du fond de l'Andalousie et il envahit les États d'Eudon par la vallée de l'Aude (721) [a].

On a voulu chercher dans l'asile offert aux Visigoths par le roi Eudon, le prétexte de l'attaque de Zama; mais des hommes poussés par le fanatisme religieux n'avaient-ils pas dans le cœur un motif constant d'agression, supérieur à toutes les considérations personnelle? Toulouse ne se trouvait-elle pas d'ailleurs sur la route de Constantinople, où les Arabes prétendaient arriver en traversant les Gaules, l'Italie et la Macédoine ?

Eudon, alors en paix avec Karles Martel, était du côté de Bordeaux. A la nouvelle de l'approche de Zama, il convoqua les populations de l'Aquitaine et

[a] *Annales d'Aniane.* — *Chron. de Moissac.* — Isidore de Sév.

de la Vascogne à la guerre sainte ; elles répondirent à son appel, les Vasco-Cantabres du versant espagnol accoururent aussi en grand nombre pour venger les ravages des Arabes du côté de Pampelune et de Jaca, et Eudon se dirigea vers l'ennemi. Toulouse était assiégé déjà et les Arabes en battaient les murailles avec leurs machines; mais cette ville, grande et bien peuplée, se défendait avec plus d'énergie que celles du littoral. Cependant le résultat du siége ne pouvait manquer d'être funeste, lorsque Eudon parut sur les hauteurs voisines.

Zama, interrompant l'assaut, rangea son armée en bataille, et Eudon fondit sur ses troupes avec ses cavaliers nombreux et pesamment armés. La rencontre fut terrible ; les deux peuples, animés par un même enthousiasme religieux, marchaient à la voix de leurs prêtres qui portaient les uns le Coran et le cimeterre, les autres l'Évangile et l'épée, et promettaient l'éternelle félicité aux martyrs de cette grande lutte. Le christianisme l'emporta... Les Musulmans, culbutés et dispersés, laissèrent sur le champ de bataille une immense quantité de morts... Sans vouloir adopter le chiffre de trois cent mille, donné par quelques historiens, on ne peut se dissimuler la gravité de cette déroute, puisque, quatre siècles plus tard, les écrivains arabes lui donnaient encore le nom de *Balat-el-Chaouada*, le *pavé* ou *la chaussée des martyrs* (721). Al-Samah périt dans la mêlée ; car le fanatisme religieux semblait faire une loi aux chefs d'armée de ne pas survivre à leur défaite. La victoire fut si décisive que les Arabes, débandés et

poursuivis par Eudon, ne tentèrent de se rallier nulle part[a]. Toutes les villes dont ils s'étaient emparés dans la Septimanie, recouvrèrent leur indépendance, et la croix reprit dans les églises la place usurpée par le Coran.

Il ne manqua donc aux héros de cette grande journée que des historiens populaires pour obtenir la gloire que Karles Martel et ses leudes devaient recueillir à Poitiers. Narbonne seule, appréciée par les Musulmans comme la porte des Gaules, qui devait tenir ouverte la route de cette proie convoitée, fut vigoureusement maintenue par sa garnison et resta au pouvoir d'Abd-el-Rhaman qui avait remplacé Al-Samah, tombé sur le champ de bataille d'El-Balat. A cette seule exception près, toutes les populations septimaniennes, refusèrent de payer le tribut, même dans les environs et sous les murs de Narbonne.

Il paraît, d'après les auteurs arabes, et la conséquence est assez naturelle, que les chrétiens des montagnes prirent les armes après la bataille de Toulouse, pour harceler les Arabes, et peut-être aussi pour attaquer Narbonne ; mais Abd-el-Rhaman avait eu le temps de rallier ses troupes et de prendre ses mesures, et il parvint à refouler ses agresseurs[b].

Ne serait-ce pas à cette époque qu'il faudrait faire remonter l'admiration des Vascons pour le fils de Giselle, qui venait de les venger des Sarrasins ?

[a] Conde-Dom Vaissette, *Hist. du Languedoc*, t. I, 12, 84. — Fauriel, t. III.
[b] Viardot, *Hist. des Mores*, t. I, p. 90.

Le titre de *duc* et de *prince de Vasconie*, que lui donnent leurs annales, se trouverait ainsi justifié par son éclatante victoire. Afin de le mieux rattacher à leur race, ils lui donnèrent aussi pour père un de leurs héros, nommé Andeka, duc de la Cantabrie espagnole, tué à la bataille de Guadalète, perdue par les Goths à l'arrivée des Arabes (712). Quoi qu'il en soit, les fables populaires grandirent l'auréole du roi de Toulouse, au point de lui accorder encore les titres de duc des Cantabres d'Alava et de Biscaye; et sans arrêter notre opinion historique sur des incertitudes, nous ne pouvons nous dispenser de voir dans cet enthousiasme des Vascons une preuve des relations de ce peuple avec le chef aquitain, qui peut être considéré comme ayant précédé, dans l'Aragon et la Navarre, les comtes et les rois dont nous verrons bientôt l'origine[1].

Le midi de la Gaule ne jouit pas longtemps du repos que semblait lui assurer la bataille *d'El-Balat*. Le nouveau kalife Ambiza envoya quelques généraux attaquer les places de Septimanie que la victoire d'Eudon lui avait enlevées; mais ces villes, soutenues par le roi d'Aquitaine, résistèrent victorieusement, et les Arabes durent se replier sur Narbonne.

Ambiza résolut alors de diriger lui-même l'expédition; il conduisit une armée nouvelle par la Cerdagne (725), et ses premiers efforts se concentrèrent sur la formidable Carcassonne. Une résis-

[1] Fauriel, III, p. 35.

tance aussi héroïque que l'attaque était violente fit traîner le siége en longueur ; cependant le nombre finit par l'emporter ; et un dernier assaut, où les deux nations soutinrent une lutte acharnée, fit flotter le croissant sur les tours gigantesques, que la vieille cité nous montre encore intactes.

La prise de cette place, assise au pied des Pyrénées, et considérée comme la plus forte du midi de la Gaule, frappa les autres villes de la Septimanie d'un tel effroi, qu'elles se soumirent sans essayer de résister [a]. Toutefois, Ambiza échoua contre Nîmes, qui fut secourue assez tôt, probablement par Eudon et les Aquitains. Obligé de rentrer précipitamment en Espagne, Ambiza mourut en route, vers la fin de 725 [b].

Les Ibéro-Visigoths de l'Èbre, revenus à leur tour de la surprise que leur avait imprimée la prise de Pampelune et de Jaca, se sentant d'ailleurs appuyés par Pélayo d'un côté, par Eudon de l'autre, se révoltèrent jusque dans les basses plaines, et cessèrent de payer tribut aux Musulmans.

Jusqu'ici la Vascogne, ou ancienne Novempopulanie, avait évité les invasions de ces terribles conquérants; mais une troisième irruption partie de Carcassonne (729), et dont on ignore les chefs, traversa rapidement les États d'Eudon, entre Toulouse et les Pyrénées, et pénétra torrentiellement dans les plaines de l'Adour et du Gave. Cette malheureuse province crut voir se renouveler les ravages des

[a] *Annales d'Amane.*
[b] Isidore, c. 52. — Conde, c. 22.

Vandales; ils furent moins étendus cependant; car ces hordes, mal établies dans cette contrée, ne voulaient exécuter qu'une expédition aventureuse, une véritable razzia, destinée à augmenter les richesses et les approvisionnements de Carcassonne et de Narbonne.

Mais ces projets de rapines ne purent réussir. Assaillis par Eudon et les habitants du pays, ils furent repoussés, taillés en pièces, et payèrent ainsi de leur vie les désastres qu'ils avaient fait subir à la Vascogne. Quelques fuyards espéraient pouvoir échapper à la faveur des forêts qui couvraient plus des trois quarts du pays sous-pyrénéen. Ils gagnèrent les vallées de l'Adour et de la Neste ; mais les montagnards firent usage de leurs signaux, ils se réunirent rapidement, et deux combats, dont la tradition a conservé le souvenir, achevèrent d'exterminer les Musulmans. Le premier, au haut de la vallée de Campan, l'autre au-dessus du bourg d'Arrau, à l'endroit où la plaine porte le nom de *Camp bataillé* (Champ de bataille).

Ne serait-ce pas à cette invasion avortée qu'il faudrait reporter aussi la défense de Boulogne, dans le Comminges, par Jeanne Bahut? Émule de Jeanne Hachette, cette héroïne sut, comme celle de Beauvais, ranimer le courage de ses concitoyens, atterrés par l'attaque d'ennemis supérieurs en force. Elle s'arma d'une épée, guida les Boulonais sur leurs remparts, et telle devint l'attitude des bourgeois que les Arabes battirent en retraite, et, bien des siècles après, on chantait encore la ballade de Jeanne Bahut.

Cependant Karles Martel, en paix avec Eudon, voyait, sans regret, son puissant émule s'affaiblir dans sa lutte avec ses dangereux adversaires. Lorsqu'il le crut épuisé par ces trois invasions arabes, il fit marcher son armée vers la Loire, traversa ce fleuve et envahit l'Aquitaine. Eudon, si brusquement attaqué, fut forcé de négliger ses frontières des Pyrénées et de voler à la rencontre de son rival[1]; mais obligé de convoquer ses vassaux à la hâte, il ne put opposer à Karles Martel que des troupes insuffisantes, mal aguerries; il fut battu et eut la douleur de voir des provinces, qu'il avait préservées des ravages des Musulmans, saccagées par les chrétiens de la Germanie.

Après cette défaite, pressé entre deux envahisseurs également formidables, Eudon se trouvait réduit à la cruelle alternative d'abandonner toute l'Aquitaine à son compétiteur, ou de chercher un appui auprès des Sarrasins qu'il avait si rudement traités jusqu'alors. Les circonstances favorisaient ce dernier projet, et loin de le repousser comme un déshonneur, il y rattacha son espoir.

[1] *Annales de Metz.* — Frédégaire, c. 108.

CHAPITRE II.

GUERRE DES ARABES CONTRE KHARLES MARTEL.

Antagonisme des Arabes et des Berbères. — Alliance d'Eudon et de Munuza. — Mariage de Lampagie — Munuza attaqué par les Arabes. — Sa fuite dans les montagnes. — Sa mort. — Abdérame attaque les Vascons. — Invasion de la Novempopulanie. — Défaite d'Eudon. — Bataille de Poitiers. — Mort d'Abdérame. — Défaite de détachements Mores dans le Bigorre. — Prise de Balbastro par Abd-el-Melek. — Mort d'Eudon. — Karles Martel envahit l'Aquitaine. — Les Mores en Bourgogne. — Martel les assiége dans Narbonne. — Il défait Amoroz, mais il abandonne Narbonne, et ravage la Septimanie. — Mort de Martel. — Guerre entre les Franks et les Aquitains. — Waiffe, duc d'Aquitaine. — Guerre civile entre les Arabes et les Berbères. — Election d'Ioussouph.

Nous avons constaté, parmi les envahisseurs de l'Espagne, deux races différentes, dont les intérêts et la position respective vont jouer dans l'histoire de la conquête un rôle d'une haute importance. Nous voulons parler des Arabes et des Berbères, c'est-à-dire, des vainqueurs venus de l'Arabie, et des indigènes qu'ils avaient soumis en Afrique, et qu'ils entraînaient en Europe en qualité d'auxiliaires.

Pendant la lutte d'Eudon et de Karles Martel, Munuza (Abi-Nézaa), général africain, commandait les marches de Catalogne et de Cerdagne, et gardait par conséquent les gorges des Pyrénées catalanes,

qui correspondent aux vallées gauloises de l'Ariége et de l'Aude.

Les Arabes avaient placé des Berbères sur le point de la Péninsule le plus éloigné de l'Afrique, afin de leur rendre plus difficile toute relation avec leurs concitoyens, et d'opposer en même temps aux chrétiens des Pyrénées une cavalerie qui avait appris dans les gorges de l'Atlas à braver toutes les difficultés des montagnes; Munuza voulut profiter des avantages de cette situation pour relever l'indépendance berbère, dont il voulait se déclarer le représentant et le vengeur.

La jalousie que ses concitoyens nourrissaient contre la race arabe, s'était plusieurs fois révélée pendant la conquête de l'Espagne; les historiens orientaux en ont laissé de profonds et nombreux témoignages; mais Munuza était destiné à lui imprimer un caractère plus tranché. Le roi d'Aquitaine, dont les États bornaient les provinces de son commandement, possédait une fille du nom de Lampagie; sa beauté était célèbre, elle pouvait devenir le lien naturel d'une alliance politique, et soit qu'elle tombât entre les mains de quelques bandes de Berbères, soit qu'Eudon *accordât volontairement sa main* au wali révolté, toujours est-il qu'elle devint la femme de Munuza et qu'un traité secret entre Eudon et son gendre fut la suite de cet hymen (731)[a].

L'importance politique de ce mariage était à peu

[a] Continuation de Frédégaire, c. 108. — *Annales de Metz*, p. 325.

près égale pour les deux parties ; car s'il procurait à Munuza un allié puissant contre Abd-el-Rhaman, Eudon trouvait en Munuza un appui très-important, qui plaçait en quelque sorte tout le plateau pyrénéen sous son influence directe.

La conduite du roi d'Aquitaine, qui sacrifiait sa fille à cette union sacrilége pour n'écouter qu'une raison d'Etat, a provoqué l'indignation des historiens, et Pagi va même jusqu'à traiter de calomnieuse une anecdote inventée, dit-il, par les amateurs de merveilleux.

Mais tout en reconnaissant ce qu'un tel acte avait de répugnant au point de vue chrétien, il ne faudrait pas croire qu'Eudon ait donné le premier l'exemple de ces alliances répulsives..... Nous avons vu la veuve de Roderic, Egilonne, épouser Abd-al-Azis, et les Musulmans, arrivés en Espagne avec un très-petit nombre de femmes, formèrent enfin avec les Espagnoles de si nombreuses alliances, qu'ils produisirent cette nombreuse race mêlée, désignée sous le nom de Mozarabe (*mixti arabes*), qui finit par peupler tout le sud de la Péninsule.

La belle et pieuse Lampagie, triste et honteuse de l'indigne marché dont elle était la monnaie, et pleurant la foi qu'elle allait souiller au contact d'un infidèle, ne subit pas cependant l'existence passive du harem, et loin de se courber sous le poids de la fatalité, elle essaya de faire absoudre son mariage auprès de Dieu, en ramenant Munuza au christianisme.

Nous ne pouvons pas percer les mystères de ce

touchant épisode ; mais il nous est permis, du moins, d'entrevoir les luttes religieuses et politiques qui, après avoir assailli l'âme de Lampagie, torturèrent à son tour celle de Munuza. Vivement subjugué par la beauté de sa compagne, il hésita peut-être entre le fanatisme musulman et les intérêts de son ambition; mais la rapidité des événements ne permit pas à ces fluctuations de conscience d'atteindre leur dénouement.

Abdérame (Abd-el-Rhaman), gouverneur général de l'Hispanie, ne tarda pas à connaître et le mariage de Munuza et ses dispositions à la révolte. Il ne voulut pas lui donner le temps de se retrancher dans ces hautes montagnes, où la défense avait toujours été si facile. Didyme et Vérénian y avaient repoussé l'invasion vandale, Munuza pouvait y braver les forces arabes. Sous l'empire de cette appréhension, Abd-el-Rhaman envoya Gedhy-ben-Zéyan, avec un détachement de Syriens, attaquer Munuza, du côté de Puycerda. L'époux de Lampagie, renfermé dans cette place que les Arabes appellent *Al-Bab* (la porte), essaya de faire une sortie, mais il fut défait, et la facilité avec laquelle il éprouva cet échec, malgré les gorges et les défilés qui le protégeaient, semblerait indiquer que les Berbères, ses complices politiques, l'abandonnèrent dès qu'ils connurent ses dispositions à abjurer l'islamisme. Réduit bientôt à la plus horrible disette, et ne pouvant supporter les privations cruelles qu'il imposait à Lampagie, il abandonna *Julia Livia* pendant la nuit, et entraîna sa femme dans les hautes vallées de l'Aude.

Julia Livia fut occupée presque aussitôt par le chef syrien Gedhy, et détruite de fond en comble pour la punir d'avoir donné asile à l'insurgé. Les hommes n'essayèrent pas de la relever, et la moderne *Puycerda* ne la remplaça que bien plus tard [1], au bas de la vallée que les ruines de *Julia Livia* surplombent encore.

Munuza, fuyant à travers les rochers, comptait trouver un dernier asile auprès du roi d'Aquitaine, et rendre le calme et la sécurité à l'infortunée Lampagie ; mais la jeune épouse, condamnée à gravir à pied les sentiers les plus ardus, l'obligeait à ralentir sa marche. Parvenus au milieu des forêts, ils crurent pouvoir prendre, près d'une cascade, quelques instants de repos nécessaire à Lampagie. Ce temps d'arrêt devint funeste : les soldats, lancés à leur poursuite, finirent par les cerner dans un cercle de cimeterres infranchissable, et Munuza, voulant s'ouvrir un passage l'épée à la main, reçut vingt coups de lance en défendant Lampagie. Cependant Isidore de Séville donne une version différente. Il prétend qu'il se précipita dans un ravin pour ne pas tomber vivant au pouvoir de ses ennemis. Dans les deux cas le résultat fut le même. Sa mort livra la fille du roi d'Aquitaine à ses vainqueurs. Gedhy, l'enlevant sur son cheval, s'empressa d'aller l'offrir à Abd-el-Rhaman, en même temps que la tête de Munuza accrochée au pommeau de sa selle, et cette offrande arracha ce cri féroce à l'émir : « Par

[1] *Voyez Marca.* — Fauriel, *Gaule méridionale*, t. II.

» Allah ! jamais chasse si précieuse ne fut faite dans » ces montagnes. »

La tête et la femme du vaincu eurent un sort à peu près semblable. L'une décora la porte du sérail de Cordoue, l'autre dut à sa beauté d'aller orner le harem du kalife de Damas. Le corps de Munuza ne quitta pas les Pyrénées ; quelques Berbères dévoués l'ensevelirent en secret, et la fontaine de *Planez*, en Roussillon, est considérée comme le tombeau de ce chef malheureux. Il est vrai que certains archéologues ont revendiqué le même honneur, pour l'église du village de ce nom ; mais M. Taylor pense, avec raison, que le plan triangulaire de ce temple ne saurait rappeler une origine mahométane. Ancienne chapelle chrétienne, bâtie sous l'inspiration de la Trinité, elle devint une mosquée, et non pas un tombeau (son nom de Mezquita l'indique encore), pendant les trente-trois ans que les Mores séjournèrent dans cette partie des montagnes.

Là ne s'arrêta pas la vengeance d'Abdérame ; deux victimes immolées, quelque nobles qu'elles fussent, ne pouvaient l'apaiser. Tournant alors sa fureur contre le roi d'Aquitaine, qui pouvait passer pour le complice de Munuza, il résolut de détruire son royaume et de faire disparaître le christianisme aquitain dans le sang. Quelle que fût sa bouillante impatience, cependant il ne put ou n'osa attaquer la Gaule, par les gorges des Pyrénées où ses soldats venaient de poursuivre et d'atteindre le chef berbère. Il remonta le cours de l'Èbre, et conduisit

son armée par Saragoza et Pampelune, dans la Biscaye et l'Alava. Il est vrai qu'il avait aussi à punir les Vascons, tout aussi remuants sous les Musulmans que sous les Visigoths [a].

Toujours prêts à s'élancer de leurs gorges pour envahir les plaines, ils ne cessaient d'imiter les *gazaouts* ou *razzias* des Arabes, et de rentrer chargés de butin. Abd-el-Rhaman voulut les refouler dans leurs montagnes, il réussit à les débusquer des basses vallées de l'Aragon et de l'Arga, et à les repousser vers les sources des torrents. Ce fut alors que les habitants du pays de Jaca, intimidés de son apparition, fondèrent à la hâte la place de *Peña d'Uruel* pour échapper à sa poursuite; mais, malgré la pauvreté de ce bourg, placé au-dessous des sapins et des neiges, Abd-el-Rhaman donna ordre à son lieutenant Abd-el-Melek de l'attaquer et de le détruire, et cette mission fut exécutée dans toute sa rigueur. Après ce succès passager et peu décisif, car les Vascons conservaient toute leur turbulence et tous les moyens de l'exercer à la première occasion, l'armée d'Abdérame tout entière remonta la vallée d'Enghy, franchit le col de Roncevaux, et envahit la Vascogne gauloise par la vallée de la Bidassoa [b].

Alors cette avalanche, moins formidable peut-être que les historiens ne l'ont représentée, mais grossie de toutes les haines excitées par l'échec des invasions précédentes et par la révolte de Munuza, versa dans les vallées des Gaves et de l'Adour l'ar-

[a] Isidore de Béja. — *Chron. de Moissac.*
[b] Abarca, *Annales d'Aragon*, t. I.

mée hétérogène et innombrable de l'Islamiste, formée d'aventuriers de toutes les nations d'Orient, accourus à la grande curée de l'Europe, par les rivages de la Méditerranée, comme les peuples germaniques s'y étaient rendus autrefois, en franchissant le Rhin et la Seine. Il était difficile de maintenir l'ordre et la discipline au milieu de ces Mores, de ces Arabes, de ces Berbères, de ces Égyptiens, séparés par tant de jalousies nationales, car le pillage sans suite était leur seule loi. Il ne s'agissait plus pour eux de conquérir le pays d'*Affrang*, ou *la grande terre*, au profit du kalife, en épargnant les villes et les habitants; il fallait rançonner et détruire pour enrichir ces individualités exigeantes et brutales; aussi cette nouvelle irruption, peu semblable à celle de l'Espagne et de la Septimanie, rappelait-elle la sauvage fureur de celle des Vandales.

L'antique Lapurdum reçut le premier choc et disparut sous le torrent. Bénéarnum, Illuro, fortement endommagées, ne tomberent pas sans retour, grâce à l'empressement des Sarrasins à marcher vers Bordeaux, où ils voulaient passer la Garonne avant l'arrivée d'Eudon; mais toute la ligne de Béarn à Agen fut fauchée par le cimeterre. Dax, Aire, Auch, Basas, Eause furent détruites, et cette dernière pour ne plus se relever.

Cependant cette marche rapide ne s'opéra pas sans combat. Les Vasco-Aquitains, réunis par petits corps sous des chefs spontanément élus, disputèrent courageusement chaque ville, chaque bourg, chaque position forte; les noms de Puymaurin, de

Castelmaure, de Roquemaure, conservent encore sur bien des points le souvenir de cette lutte; mais Eudon n'était pas là pour donner à la résistance l'ensemble de sa grande autorité. Les indigènes, trop peu nombreux pour arrêter les masses musulmanes, furent obligés de reculer de montagne en montagne, de rivière en rivière, jusqu'à ce qu'ils purent enfin rejoindre l'armée que le roi d'Aquitaine réunissait sur l'autre rive de la Garonne [1]. N'ayant pu défendre les gorges des Pyrénées, le prudent capitaine avait voulu mettre ce fleuve entre les Musulmans et lui, pour les arrêter au passage, et sauver ainsi le reste de l'Aquitaine. Cependant, par une erreur, ou par un retard que l'histoire n'a pas fait connaître, la défense de cet obstacle naturel échoua; l'armée musulmane le franchit entre Agen et Bordeaux, et Eudon dut se replier sur la Dordogne.

La fortune lui fut encore fatale. Malgré leur valeur, les Vasco-Aquitains furent écrasés par le nombre, et contraints de battre en retraite. Le danger était imminent pour la Gaule entière. Eudon, oubliant ses sanglants démêlés avec Karles Martel, se retira auprès du prince frank, et mit les débris de son armée à ses ordres.

Karles accepta cette offre. Les historiens ont admiré sa conduite; n'était-elle pas fondée sur un intérêt trop personnel pour mériter tant d'éloges? Quoi qu'il en soit, Franks et Aquitains réunis, attei-

[1] Condé, I, 25.

gnirent les Sarrasins près de Poitiers. Le sort du monde allait pour la troisième fois se jouer dans le centre des Gaules. Les Franks avaient déjà arraché l'Occident à la barbarie des Huns, à Châlons; ils avaient vaincu l'arianisme à Vouillé; ils ne furent pas moins heureux contre le Coran (732).

Eudon et les Vascons prirent une grande part à cette mémorable bataille. Abd-el-Rhaman, tué par Martel dans la mêlée comme Zama l'avait été devant Toulouse, laissa aux vainqueurs un des plus immenses butins dont l'histoire ait gardé le souvenir. Les Vascons retrouvèrent dans cette prodigieuse smala, au milieu des enfants et des femmes égorgés, une partie des dépouilles de Lapurdum et de Bénéarnum, d'Eause et de Bazas. Pressés de revoir leur patrie, ils rentrèrent dans les plaines de l'Adour et du Gave, rapportèrent la consolation dans leurs foyers désolés; et, rassurés maintenant sur la terrible invasion d'Abd-el-Rhaman, ils purent relever les ruines des villes détruites.

Leurs chants de victoire se propagèrent rapidement dans les vallées de la Vasconie espagnole, récemment effrayées par Abd-el-Rhaman; les habitants descendirent dans les basses terres, repoussèrent les Mores sur plusieurs points, et leur arrachèrent Pampelune et Astorga.

N'oublions pas ces deux reprises, elles marquent un point très-important dans l'invasion arabe. Avant la bataille de Poitiers, cette puissance, toujours agressive, avait atteint son point culminant; nous arrivons maintenant à la période décroissante. Les

chrétiens vont reprendre l'offensive avec persévérance, et ne cesseront plus de marcher de succès en succès.

Cependant tous les Ismaélites n'avaient pas rougi de leur sang les campagnes de Poitiers. De nombreux débris, échappés au fer d'Eudon et de Martel, essayaient de se soustraire à la fureur des Gallo-Romains, en se cachant dans les bois. Une de leurs bandes pénétra dans le Bigorre pour tenter de regagner l'Espagne par le col du Lavedan. C'était le seul passage praticable, car Eudon et les Aquitains les arrêtaient à l'est, et les Vascons à l'ouest; les ports de l'Adour et des Gaves étaient donc les moins défendus; mais, à l'approche des Musulmans, les énergiques populations du Bigorre, ces pâtres, couverts de peaux d'ours et de moutons, à l'aspect sauvage et presque effrayant pour les fastueux soldats arabes, se réunirent en masse à la voix d'un prêtre, nommé *Missolin*. Digne émule des évêques espagnols qui conduisaient les chrétiens au combat, portant la hache d'armes d'une main, la croix de l'autre, il exalta les Bigorrais; les bataillons se formèrent, et il les guida contre les Musulmans qui allaient atteindre l'entrée de la vallée de Lourdes. La rencontre eut lieu près de l'ancien camp de César (Julius vicus) entre Ossun et Locuey, au milieu des vastes bruyères qui séparent l'Adour et le Gave. La mêlée dut être sanglante (733); elle fut pour le Bigorre l'écho de la victoire de Poitiers; car les Sarrasins écrasés restèrent tous sur le champ de bataille. Aujourd'hui le laboureur y soulève des débris

d'armes, des crânes épais qui rappellent les races africaines, et le nom de *Lano-Maurine* donné à ce plateau retrace encore cet événement glorieux.

La postérité donna au brave Missolin un pieux témoignage de reconnaissance; l'art, dans son enfance, sculpta sa statue équestre et la conserva dans l'église d'Arcizac, près de Baguères de Bigorre, où Missolin paraît avoir exercé son ministère. Cette statue, placée dans une niche, et environnée de la vénération publique, reçut, le 24 mai de chaque année et pendant plusieurs siècles, l'hommage et les chants des montagnards. La sauvage Révolution de 93 détruisit ce monument sans pouvoir effacer son souvenir, qui vit dans toute sa puissance au milieu des populations.

Les Musulmans, accablés de désespoir et de honte à la suite du désastre d'Abd-el-Rhaman, avaient forcé Abd-el-Mélek, son successeur, de traverser de nouveau les Pyrénées pour aller en tirer vengeance. Cet émir réunit une armée, et se dirigea vers les vallées vasconnes, pour les franchir comme Abd-el-Rhaman les avaient franchies, et punir les Vascons en reprenant Astorga et Pampelune. Son espoir fut trompé; l'ère des revers avait sonné pour les Ismaélites, et Abd-el-Mélek, loin de rencontrer des peuples intimidés, comme sous son prédécesseur, trouva toutes les Pyrénées en armes. Les gorges des Asturies, de l'Aragon, de la Biscaye, fourmillaient de guerriers prêts à lui tenir tête (734). Ce général les attaqua sur plusieurs points; il fut repoussé sur tous, sauf dans la vallée de la Cinca,

où il parvint à emporter Balbastro (734) qui avait résisté jusqu'alors.

Ses habitants évitèrent cependant l'esclavage et l'extermination, en se retirant dans les montagnes de l'Aragon, où Abd-el-Mélek n'osa les poursuivre. Il se vengea cruellement de cet échec sur les chrétiens soumis de la plaine en leur extorquant des tributs excessifs [1]. Toutefois cette résistance le décida à renoncer à son expédition des Gaules; la guerre d'Aragon et de Vasconie devenait suffisamment importante pour occuper ses forces; ce fut à cette occasion qu'il quitta Cordoue, pour être plus près du théâtre des événements, et il se fixa à Sarkosta (Saragoza), qui perdit définitivement son nom romain de Cæsar-Augusta. Les destinées de la civilisation chrétienne allaient se jouer désormais dans les Pyrénées et dans les Asturies; les Arabes ne devaient plus franchir ces frontières; les populations chrétiennes allaient au contraire s'élancer de ces deux boulevards contre les envahisseurs de l'Espagne, et ne mettre un terme à leurs efforts qu'après les avoir définitivement expulsés.

La justice ne présidait pas toujours à la politique arabe. Le gouverneur d'Afrique punit Abd-el-Mélek de l'insuccès de son expédition. Il le destitua brutalement, et envoya Okba-Ben-el-Hedjadi pour le remplacer (734). Ce dernier s'était illustré déjà dans une récente expédition contre les Berbères de l'Atlas. Pour soutenir sa réputation, il se dispo-

[1] Isidore, c. 60.

sait à venger cruellement sur les Aquitains et les Franks le désastre de Poitiers, lorsqu'un nouveau soulèvement de Berbères le rappela en Afrique (737), et les chrétiens eurent quelques instants de repos.

Le besoin de s'unir pour résister aux Musulmans à Poitiers, et la crainte d'avoir à les repousser encore, avaient donné à l'alliance d'Eudon et de Martel une apparence de sincérité qui ne partait pas du fond de leur cœur. Les circonstances procurèrent bientôt à Karles l'occasion de revenir à sa première pensée d'ambition, car Eudon disparut de la scène qu'il avait si vaillamment occupée, laissant chez les Aquitains désolés un vide qui ne devait plus être rempli.

Cependant trois fils lui survivaient, Hatton, Hunold et Rémistan. Les deux derniers se partagèrent ses États, et Karles Martel, retrouvant la race d'Eudon sous ses pas, put reprendre contre elle le cours de ses anciens projets.

Hunold et Rémistan refusaient de lui rendre foi et hommage, il envahit leurs États pour les y contraindre ; le Quercy, la Saintonge, le Limousin et le Poitou éprouvèrent des ravages dignes des fureurs des Sarrasins, et les églises même n'eurent guère plus à se louer du traitement des Franks que des soldats d'Abd-el-Rhaman. Cette expédition ne put cependant abattre la fermeté des princes aquitains ; ils réunirent leurs troupes, et remportèrent plusieurs avantages qui obligèrent Karles à renoncer momentanément à ses prétentions. Hatton seul, qui devait être duc particulier des Vascons, et qui

croyait avoir été frustré dans le partage de ses frères, fut *garrotté* dans un combat, dit un historien, et fit sa paix avec Karles qui lui céda l'Aquitaine, à condition qu'il se reconnaîtrait son vassal.

Il accepta la proposition en haine de ses deux frères, et l'Aquitaine obéit à deux pouvoirs d'une origine différente : à celui de Hatton, duc nominatif d'Aquitaine, et vassal de Karles Martel, et à celui de Rémistan et d'Hunold, princes et possesseurs indépendants, comme héritiers d'Eudon leur père. Toutefois, Hunold lui-même perdit bientôt ce caractère ; car, affaibli par l'abandon de Rémistan, il dut suivre l'exemple d'Hatton, et subir la suzeraineté du maire du palais. Il est vrai que Karles Martel, appelé dans l'Est par des événements très-graves, lui fit des conditions assez tolérables.

Ces affaires d'Aquitaine n'étaient qu'un faible entr'acte dans le drame continuel des invasions de l'Islam. Jusif-Ibn-Abd-el-Rhaman, gouverneur de Septimanie (735), voulut profiter de la révolte de Moronte, duc de Provence, pour attaquer les Bourguignons. Les Arabes, dont le joug n'avait rien de très-pesant pour la Septimanie, commençaient à servir d'appui à tous les conspirateurs du sud-est des Gaules, comme autrefois les Vandales et les Visigoths aux préfets romains révoltés ; Moronte se ligua avec Jusif, et leurs armées réunies envahirent la Bourgogne.

Karles Martel, en paix avec Hatton et Hunold, était libre de porter toutes ses forces sur le point menacé ; il marcha contre les coalisés à la tête de

troupes considérables, et trouva les Sarrasins maîtres d'Avignon. Il n'hésita pas à les y attaquer; il donna l'assaut, emporta la place, passa les ennemis au fil de l'épée[a]; puis, pénétrant dans la Septimanie, il négligea les villes de Nismes, d'Uzès, d'Agde, de Maguelonne, et marcha directement sur Narbonne.

Le général more, Athéma, s'y était réfugié avec toutes ses forces; Martel l'y assiégea, ferma, avec des fortifications, le canal de Grau qui permettait aux Arabes de communiquer avec la mer, et dressa les machines contre les murailles. Okba, rentré à Cordoue après son expédition d'Afrique, envoya Amoroz au secours de Narbonne. Ce dernier partit sur une flotte avec ses renforts, espérant pénétrer dans la place par le canal de Grau; mais le barrage de Karles Martel le fit renoncer à ce projet; il débarqua son armée, et la dirigea, par terre, sur la ville assiégée[d]. Martel fut averti de son débarquement; il vint à sa rencontre avec une partie de ses forces et le joignit dans une vallée des Corbières, près d'un palais des rois visigoths. Amoroz se retrancha aussitôt derrière la rivière de Berre entre Salces et Sigean; Karles l'attaqua brusquement; malgré la résistance la plus énergique, les Arabes furent obligés de reculer, et Karles, déjà familiarisé avec le duel des chefs arabes, courut sur Amoroz et le tua d'un coup de lance. Sa mort jeta l'épouvante parmi les Sarrasins, qui se laissèrent culbuter dans

[a] *Chronique de Moissac.*
[b] *Chron. de Moissac. — Annales de Metz*, année 737.

l'étang ; tous ceux qui ne purent pas se réfugier dans les Corbières, furent noyés ou tués ; car les Franks les poursuivirent sur les eaux à l'aide de barques (737), et percèrent à coups de lances et d'épées les fuyards qui essayaient de gagner la rive à la nage...

Après ces sanglants exploits, la nuit mit fin au carnage, et Karles put revenir continuer le siége de Narbonne, tandis que les Arabes, cachés dans les montagnes, revenaient secrètement enterrer leurs morts. Le grand nombre de tombeaux qu'on aperçoit sur ces lieux, pourraient bien être ceux des chefs les plus considérables qui périrent dans cette bataille mémorable[a]. L'arabe Ibn-el-Hayan, tout en avouant la perte de ses concitoyens, ajoute, cependant, que l'élite de l'armée d'Amoroz parvint à s'ouvrir un passage l'épée à la main, et à pénétrer dans la ville. Ce qui rend cette opinion probable, c'est que Martel, malgré l'importance qu'il attachait à la prise de Narbonne, ne put triompher de la vigoureuse résistance des assiégés, et qu'il dut abandonner le siége.

Il est vrai que l'hiver approchait, et que d'autres intérêts l'appelaient dans le Nord. Alors, attaquant les villes de Septimanie, il prit Béziers, Agde, Maguelonne et Nîmes. Les Arabes s'étaient contentés de se rendre maîtres de ces places, sans en chasser même les évêques ; les Franks, plus barbares, détruisirent villes et évêchés. Béziers et Agde ne con-

[a] Henry, *Hist. du Roussillon*, t. XX. — Fontanelle, p. 661.

servèrent pas une pierre de leurs murs, et Maguelonne, placée dans une île, qui servait de refuge aux pirates sarrasins, fut entièrement renversée, à l'exception de sa cathédrale qui resta isolée au milieu des décombres.

L'évêque, chassé de son palais, dut se réfugier à Substancion, où le siége épiscopal se conserva jusqu'au rétablissement de Maguelonne, dans le XIe siècle[a].

Ce fut la dernière expédition de Karles Martel. Sentant sa fin approcher (741), il partagea ses vastes États entre ses deux fils, Pepin et Carloman. Le premier eut la Bourgogne, la Neustrie, la Provence ; et le second les provinces des bords du Rhin. Karles Martel n'osa pas, dans cet acte de partage, parler des droits de suzeraineté qu'il s'arrogeait sur la Gascogne, le Languedoc et la Septimanie; leurs noms n'y furent pas prononcés. Hatton et Rémistan en Aquitaine, les Arabes à Narbonne, quelques comtes goths indépendants, dans la Septimanie, continuèrent donc à gouverner le midi de la Gaule, entièrement délivrés de toute sujétion envers la couronne franke.

Dès que la mort de Martel fut connue, Hunold lui-même se hâta de secouer l'espèce de vasselage nominatif qu'il avait accepté du duc Frank; mais Pepin et Carloman se réunirent aussitôt pour réduire le prince aquitain. La lutte fut longue et acharnée; cependant, Hunold dut céder aux armes

[a] *Chron. de Moissac*, ann. 737.

de ses puissants compétiteurs, et prêter serment. Ce triste résultat l'irrita contre son frère Hatton qui avait été le premier à reconnaître Karles Martel, peut-être en haine de ses frères, possesseurs de l'Aquitaine, et qui n'avait pris aucune part à la dernière lutte. Ce ressentiment, rapproché de la circonstance que Hunold continua la guerre contre les Franks au-delà de la Dordogne, ne pourrait-il pas faire considérer Hatton comme duc particulier de la Vasconie. Nous en trouverions une autre preuve dans son mariage avec Vandrade, fille de Loup, duc des Vascons pur sang, et dont nous avons parlé à l'occasion de la révolte de Paul dans la Septimanie. Il importe de ne pas oublier que le mot *Loup* est d'origine essentiellement vasconne; or nous allons voir Hatton laisser à sa mort un fils aîné du même nom. Cette synonymie est déjà une preuve de filiation assez évidente ; car les noms commençaient à se succéder de père en fils, et à préparer le régime héréditaire des familles féodales, sur lequel cette transmission jettera tant d'obscurité.

Cependant Hunold ne pouvait pardonner à son frère Hatton de l'avoir abandonné dans sa guerre d'indépendance contre Karles Martel ; il résolut de s'en venger; il lui tendit une embuscade, le fit prisonnier, et le jeta dans un cachot après lui avoir crevé les yeux. Toutefois, les remords ne tardèrent pas à frapper le coupable. Poursuivi sans relâche par le spectre de Hatton, il espéra d'abord apaiser cette âme vengeresse en reconnaissant Loup, son fils, comme duc de la Vasconie, ce qui détruisait tous

les projets d'agrandissement qu'il avait fondés sur le meurtre de son frère; mais le remords ne lâchait pas sa proie, et Hunold prit la résolution, assez ordinaire alors, d'abandonner le monde, pour se réfugier dans un cloître. On était en 745. Il remit ses pouvoirs et ses droits à son fils unique Vaïffre, et il s'ensevelit dans le monastère de l'île de Rhé, où reposaient les cendres d'Eudon, son père (745)[1].

Vaïffre apportait sur le trône ducal d'Aquitaine l'humeur inquiète et indépendante de son père; cependant son cousin Loup ne fut pas troublé dans son duché de Vasconie, qu'il possédait seul, au préjudice des droits de ses deux frères, Atalgharius et Ictérius, ou Itier. Il est vrai qu'il dut cette tranquillité à plusieurs circonstances favorables; les Gaules au nord, l'Espagne au midi, étaient agitées par des événements qui vont changer la physionomie de notre histoire.

La lutte des Arabes et des Berbères venait d'atteindre, dans la Péninsule, un acharnement inouï. Okba, rentré en Espagne après son expédition d'Afrique de 737, avait retrouvé cette riche province dans le plus déplorable état d'anarchie. Les walis de la ligne pyrénéenne, désireux de secouer le joug du gouvernement central de Cordoue, notamment ceux de Saragosse, de Pampelune, d'Oska, de Cerdagne, de Narbonne, qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour proclamer leur indépendance, cherchaient à s'appuyer sur les princes

[1] *Vita S. Bertharii.* — *Scriptor. rer. Fran.* IV, 444.

chrétiens du voisinage. Okba revint à Cordoue au milieu de ces dispositions dissolvantes, et aussitôt Abd-el-Mélek fit éclater la révolte, et obligea Okba à prendre la fuite et à se réfugier dans les Pyrénées, où il mourut, quelques mois après, à Carcassonne (742)[a].

Les walis révoltés triomphaient, lorsque les Berbères remportèrent en Afrique la grande bataille de Nakdoura, sur une armée formidable d'Arabes, arrivée de Syrie. A la nouvelle de cette victoire, les Berbères d'Espagne réunis en plus grand nombre dans les Asturies, réveillèrent leur espoir de délivrance[b]. Ibn-Hazan se mit à leur tête, et repoussa partout les Arabes intimidés. Astorga et presque toutes les villes situées entre l'Èbre et les Pyrénées se rendirent sans opposer de résistance. Peut-être les chrétiens, concentrant leur haine contre les Arabes, secondèrent-ils cette insurrection des Berbères, qui devait jeter la désunion parmi les vainqueurs.

Alors Abd-el-Mélek, effrayé à son tour des progrès de cette révolte, appela d'Afrique les débris des Syriens commandés par Baledji, et pour lesquels il avait montré jusqu'alors un mépris poussé jusqu'à la barbarie. L'arrivée de ce renfort rétablit assez promptement l'autorité arabe dans les villes enlevées par les Berbères[c]; mais Baledji, fier de l'importance que la victoire lui avait donnée, se vengea d'Abd-el-Mélek en le faisant mou-

[a] *Ebn Hhajan.*
[b] *Ahmed el Mocri*, an. 704, p. 63.
[c] Isidore, c. 64. — Condé, c. 30.

rir d'une mort ignominieuse [a], et ce traitement sacrilége, infligé à un noble vieillard qui avait été le compagnon d'armes du Prophète, souleva d'indignation tous les Arabes andalousiens. Les deux fils d'Abd-el-Mélek allèrent joindre le redoutable Abd-el-Rhaman-Ben-Obkama, wali de Narbonne; ils réunirent une puissante armée à laquelle les chrétiens paraissent avoir fourni leur contingent, et ils marchèrent à la rencontre de Baledji. Les Berbères, irrités contre les Syriens, se réunirent même aux Arabes dans cette circonstance et la lutte éclata dans toute sa fureur; mais aucune bataille décisive ne vint la trancher, et les trois factions, syrienne, berbère et andalousiienne, couvrirent longtemps l'Espagne de ruines et de sang.

Un instant de trêve fit rentrer cependant à Narbonne l'émir Ben-Obkama; la guerre se ralluma presque aussitôt, et la terrible bataille de Seconda (peut-être Siguenza, dit Conde) vint enfin donner la victoire aux Syriens commandés par Youssouf. Les débris des Andalousiens ou Yaméniens cherchèrent alors un refuge dans les Pyrénées, et Saragoza devint leur capitale; mais la ville et le pays étaient à ce point dépeuplés, qu'il suffit à Youssouf d'envoyer Somaïl avec deux cents Choreïchites et quelques esclaves, pour s'en rendre maître.

Pendant ce temps un adversaire plus redoutable se préparait à venir disputer les destinées de l'Espagne à Youssouf; c'était Ben-Obkama, wali de Narbonne;

[a] Conde, c. 30. — Isidore, c. 65.

il franchissait les Pyrénées à la tête d'une armée considérable, lorsqu'il fut assassiné par des traîtres, qui envoyèrent sa tête à Youssouf (746).

Les Arabes les plus illustres gémissaient de ces troubles incessants, et résolurent d'y mettre un terme. Ils s'inspirèrent du principe électif, légué par les Visigoths, se réunirent en assemblée générale, et nommèrent Youssouf-Ben-Abd-el-Rhaman, émir de toutes les Espagnes, espérant ainsi donner plus de force au gouvernement de la Péninsule en le soustrayant au kalifat de Damas. Cette élection, faite sans la participation du kalife par les chefs indigènes, fut un des événements les plus considérables de l'histoire arabe, puisqu'il inaugura l'ère du gouvernement indépendant de Cordoue[a]. Malgré ce résultat, ces révolutions intérieures n'affaiblissaient pas moins la puissance musulmane; aussi le VIII[e] siècle, où nous sommes arrivés, marqua-t-il en caractères tranchés l'époque de sa décadence.

Nous avons assisté avec Eudon et ses fils à la lutte des Vasco-Aquitains contre les Franks, le revers espagnol va compléter ce grand spectacle de querelles nationales. Les habitants des Pyrénées, profitant des guerres civiles des diverses races orientales transportées en Espagne, s'organiseront en petits États indépendants, et, après avoir été longtemps assaillis, ils deviendront assaillants à leur tour. Ligués entre eux dans un but commun de délivrance, ils poursuivront pendant huit siècles une résistance à frais communs contre les Franks au nord, et contre les Mores au midi.

[a] *Ebn Ilhajan*, f. 346. — Isidore, c. 75.

CHAPITRE III.

ORIGINE DES ÉTATS CHRÉTIENS DES PYRÉNÉES.

Pélayo. — Fafila et Alonzo. — Aristocratie catalane. — L'ermitage de Saint-Jean-de-la-Peña. — Royaume de Sobrarbe. — Garcia Ximénès, ses succès. — Guerres civiles des Mores. — Division de l'Espagne en provinces. — Vaïffre envahit la Septimanie. — Démêlés de Vaïffre et de Pepin. — Expédition de Pepin dans la Septimanie. — Mort de Garcia Ximénès et d'Alonzo. — Dom Fruëla succède à ce dernier. — Guerre de Pepin et de Vaïffre, roi des Vascons. — Pepin les détache du parti de Vaïffre. — Garcia Inigo, successeur de Garcia Ximénès. — Asnar, premier comte d'Aragon. — Mort de Pepin. — Révolte de l'Aquitaine.

Nous ne connaissons rien de plus attachant dans sa simplicité que la résurrection des États chrétiens espagnols, telle que les chroniques nous l'ont transmise.

Dom Pélayo, descendant des derniers rois Visigoths, s'était réfugié avec les débris de sa nation dans les montagnes des Asturies, que les historiens arabes nomment Astourich ou de Djalicka; les Musulmans l'y poursuivirent et le serrèrent de si près, qu'ils le contraignirent à faire alliance. Il parvint cependant à se retrancher dans les grottes de Cavadunga, qui devinrent sa citadelle (719); les infidèles l'y assiégèrent, et telle fut sa détresse, qu'il n'eut longtemps pour se nourrir, avec ses compagnons, que le miel des abeilles, déposé dans les fentes des

rochers. Le général Alkama vint l'attaquer dans cette retraite, dont les précipices formaient les fortifications; les Musulmans, assaillis par une grêle de traits et de rochers, lancés du haut des montagnes, furent complétement exterminés[a], et Pélayo, profitant de la victoire, expulsa leurs coreligionnaires du Léon, recula les frontières de son État jusqu'au Douro (722), et prit le titre de roi. Malgré ces avantages, qui eurent le retentissement d'une première victoire des chrétiens sur les soldats de l'Islam, Isidore de Béja, auteur contemporain, ne prononce pas le nom de Pélayo, et lui substitue Theudémir, comme successeur de Roderic; mais nous ne pouvons mettre en doute l'existence d'un roi, que les historiens Arabes nomment *Benay-al-Roumy* (Pélasje le Romain), dont le nom est répété par presque tous les annalistes du IX[e] siècle, et qui est arrivé jusqu'à nous, consacré par la gloire populaire. Nous ne voyons pas ce qu'il y aurait d'inconciliable à admettre Theudémir comme successeur de Roderic, dans l'ouest de l'Espagne, et Pélayo comme son compétiteur dans le nord; c'est l'opinion qui nous paraît la plus rationnelle.

Peu importants en eux-mêmes, les succès de Pélayo présentent cependant un haut degré d'intérêt, puisqu'ils marquent l'origine du temps d'arrêt imposé aux Musulmans par la réaction agressive des chrétiens. Dès ce moment, Pélayo, tout faible qu'il pût être, devint le centre d'une puissance avec

[a] Sébastien Salmant, 10. — Viardot, t. I, p. 103.

laquelle les Arabes ne devaient plus cesser de compter. Peu de temps après, le mariage de sa fille Ormesinde avec son cousin Alonzo, fils de Pédro, duc d'une partie de la Biscaye, et parent du roi Récarède, vint fortifier la fédération chrétienne[a], organisée contre l'Islam.

Lorsque Pélayo eut rendu le dernier soupir, à Cangas (737), il fut enseveli à côté de sa femme Gaudiausa, dans l'église de Sainte-Eulalie, dont il était le fondateur, et son fils, Fafila, monta sur le trône des Asturies; mais deux ans après (739), ce dernier suivit son père au tombeau, et son beau-frère, Alonzo de Biscaye, élu par les Asturiens, réunit les Asturies à la Galice. Il continua vigoureusement la guerre contre les Arabes, étendit ses conquêtes de Ségovie à Astorga, et, fidèle à la coutume dont nous aurons à nous occuper dans la suite, il couvrit les contrées reconquises d'églises, de monastères et de villages (750), et fonda notamment Lébana et Bardulia entre les Asturies et la Bidassoa[b].

Ce mouvement de résistance et d'agression, inauguré par Pélayo, et continué par Alonzo Ier, ne tarda pas à provoquer un mouvement correspondant dans les Pyrénées orientales. Pédro Tomich raconte qu'un chef influent nommé Oger Galand, seigneur d'un château appelé Catalon, réunit, du temps de Pepin et de Vaïffre, neuf gentilshommes

[a] Voyez *Chr. Albendense*, écrite vers 883. — Roderic de Tolède. — Séb. Salmant, 11. — *Le Moine de Silos*. — Et chez les Arabes, *Ahmet el Mocri*, fol. 386. — Et *Ebn Hhajan in Ahmed*, fol. 343.

[b] *El laghi*, texte arabe, *in faust. Borbon cartas*, XXII. — Sébast. Salmant. *Chron.*, num. 19.

réfugiés comme lui dans les montagnes, et résolut d'attaquer les Arabes. Ces neuf gentilshommes, devenus ses barons, rassemblèrent vingt-cinq mille hommes dans les Pyrénées, et les conduisirent, par les vallées d'Aran et d'Anéo, vers Gironne et Ampurias. L'histoire se tait sur les détails de leurs expéditions, mais elles obtinrent quelques succès, et Oger Catalon ayant été tué dans une rencontre, d'Apifer de Moncada, un des neuf barons, fut élu par ses pairs. Le nouveau chef conduisit la guerre sacrée avec tant de courage et de prudence, qu'il parvint à se maintenir dans les Pyrénées orientales jusqu'à l'arrivée de Karlemagne[1]. N'oublions pas ce Moncada, nous verrons cette famille jouer un grand rôle dans la Catalogne, et posséder enfin le Béarn.

Voilà donc la féodalité catalane solidement cantonnée dans l'est des Pyrénées, à côté de la royauté asturienne, établie à l'autre extrémité de la chaîne. Un troisième royaume ne va pas tarder à s'élever, et à combler la lacune qui les sépare.

Les sources de l'Aragon, près de Jaca, possédaient à la même époque l'ermitage de Saint-Jean de la Peña d'Uruel; il avait été fondé par l'ermite Jean, ancien compagnon du roi goth Roderic, du côté de cette ville de la Peña, que les chrétiens bâtirent sous Abdérame, et que nous avons vu Abd-el-Mélek détruire presque aussitôt. L'ermitage nouveau, survivant à la ville, ne tarda pas à ressembler

[1] Curita, *Annales d'Aragon*, t. I.

à un monastère. Quatre ermites vinrent se placer sous la règle du fondateur, et attirèrent les pèlerinages des nombreux ricombres des environs. Ces malheureux Visigoths, obligés de fuir dans ces âpres montagnes le joug des Arabes maîtres de la plaine de l'Èbre, aimaient à se réunir dans la chapelle de la Peña pour s'entretenir de leur infortune; mais ils ne se croyaient pas encore assez forts pour reprendre l'offensive. L'ermite Jean mourut vers 716, deux ans après le dernier roi goth, Roderic, et la perte de cet homme vénéré entraîna la chute de son asile, dont les débris mêmes finirent par disparaître sous les ronces.

Quelques années plus tard, cependant, un chevalier de Saragoza, nommé Voto, égaré dans ces montagnes pendant un orage affreux, implora la protection du Ciel, et se trouva conduit aux débris de la chapelle, et au tombeau de l'ermite Jean. Frappé de cette circonstance, il crut avoir été délivré du danger par l'intercession du saint, et il vint se fixer dans les ruines de la Peña, avec un de ses amis de Saragoza, nommé Félix[a] pour employer le reste de ses jours à prier sur les cendres de son libérateur; mais un de ces anachorètes ne tarda pas à descendre à son tour au tombeau et ce furent ses funérailles qui réunirent ce concours extraordinaire de gentilshommes de Gascogne, de Biscaye, de Sobrarbe, d'Urgel et de Cerdagne dont parlent tous les historiens[b]. Garcia, le plus riche et par conséquent

[a] Abarca, t. I, p. 21.
[b] Curita, *Annales de l'Aragon*, t. I.

le plus puissant seigneur de ces montagnes, se faisait remarquer parmi eux. Ses domaines s'étendaient sur les deux versants des Pyrénées dans les vallées de Bigorre et de Béarn; il possédait aussi des terres considérables dans la Biscaye près d'Amescua et d'Arbasuza; il était enfin allié au puissant Eudon par sa femme Enneca, sœur ou cousine de Momera, épouse du prince aquitain.

Les gentilshommes pyrénéens, étonnés peut-être de se trouver au nombre de trois cents autour du grand feudataire Garcia Ximénès, sentirent renaître leur courage; ils mêlèrent aux prières des morts des paroles d'espérance, et ils résolurent de former contre les Arabes une grande association féodale, dont Garcia Ximénès fut immédiatement élu chef.

Ce réveil de la nationalité chrétienne inspira aux membres de la fédération un de ces enthousiasmes, auquel le Ciel semblait alors applaudir par des évocations miraculeuses. Pendant qu'ils conversaient au clair de la lune, ils crurent apercevoir dans l'azur céleste un écu étincelant, emblème de la guerre sainte qu'ils venaient d'entreprendre, et sur cet écu un chêne vert et touffu d'où s'élançait une croix rouge pommettée. Dieu venait d'envoyer à Garcia Ximénès sa bannière comme autrefois son labarum à Constantin : le nouveau royaume prit le nom de Sobrarbe (sous l'arbre) et Garcia Ximénès, qui n'avait encore comme seigneur de Bigorre que l'écu de gueules simples, prit l'écu d'or au chêne de sinople supportant la croix pommettée de gueules qu'il venait d'apercevoir dans le ciel.

On est pressé d'en venir aux mains dans les guerres religieuses. Garcia Ximénès, ayant organisé ces trois cents gentilshommes, conduisit les milices vasconnes et biscayennes par les hautes vallées de la Cinca et de Lara, rivières torrentueuses qui se réunissent à Ainsa. Les chrétiens atteignirent les Arabes à la jonction des deux rivières : la cavalerie d'Orient, si formidable dans les plaines, reconnut alors la supériorité de cet agile infanterie pyrénéenne qui, maîtresse des rochers et des ravins, trouvait une redoute naturelle dans les sentiers pierreux et couverts de broussailles, qu'elle appelait *guajarras*, et au milieu desquels elle se cachait un instant et attendait l'occasion favorable pour s'élancer sur l'ennemi.

Les peuples vasco-cantabres ne rappelaient en rien aux Arabes ces populations efféminées du sud de la Péninsule où l'Islam avait si facilement triomphé. Étrangers à toute civilisation, ces pâtres des Pyrénées, couverts de peaux d'ours et de chèvre, laissaient échapper leur longue chevelure d'un casque rond formé de grosses mailles de fer, attaché sous le cou avec une courroie de cuir ; leurs armes offensives étaient la fronde, le dard ibérien de trois pieds de long, la faucille, le large poignard cantabre, la hache et le bident ou croissant de fer placé au bout d'un bâton de quatre pieds, dont l'extrémité armée d'une pointe de fer traversait le bident et le partageait ainsi par un troisième dard. *Ces sauvages du Djouf*, comme les nomment les chroniqueurs arabes, commençaient à semer l'effroi dans toutes les rencontres

au milieu de la cavalerie musulmane; celle-ci, battue et dispersée sur la Cinca et sur l'Ara, dut abandonner la forte position d'Ainsa qui formait la porte des deux vallées, et les chrétiens, enivrés d'un premier succès, élevèrent Ximénès de la dignité de comte à celle de roi, en le promenant sur le pavoi autour de la ville conquise.

Ce titre imposait de nouveaux devoirs à Ximénès; il redoubla d'efforts; s'étendit peu à peu jusqu'à Sanguesa, sur l'Aragon, reprit peut-être Pampelune, et son royaume reçut le nom fort modeste et un peu pastoral de *Sobrarbe*.

L'histoire de Ximénès n'offre, dès ce moment, qu'une glorieuse série de combats d'embuscade contre les soldats de l'Islam, pendant lesquels de nombreux succès firent oublier de légers revers. Il fallait célébrer ces victoires en les rapportant à Dieu. La construction de l'église de Saint-Jean de *la Peña d'Uruel* ou de *Martes*, dans le val d'Aragon, servit de trophée. Un monastère ne tarda pas à rendre cet établissement chrétien plus digne de l'asile que l'évêque de Pampelune y avait cherché, après la prise de cette ville par les Mores; le siége épiscopal resta fixé dans cette solitude, voisine des glaciers, jusqu'à la reprise de Pampelune, et Ximénès en fit aussi le centre de Sobrarbe en bâtissant un château-fort près du monastère, et en désignant l'église de la Peña pour la sépulture de sa dynastie. Ce rétablissement officiel du christianisme dans les Pyrénées vasconnes reçut bientôt une consolidation nouvelle par la fondation du monastère d'*Ouarra*,

et par le rétablissement de celui de Saint-Victorian, dans le Sobrarbe.

Nous ne devons pas laisser ignorer que plusieurs historiens modernes de ce côté-ci des Pyrénées ont pris à tâche de contester l'existence des cinq à six premiers rois de Sobrarbe et de Navarre. Mais comme ils n'appuient leur opinion que sur le peu de confiance que leur présentent les historiens espagnols, nous n'avons pas cru pouvoir effacer d'un trait de plume un siècle tout entier de l'histoire de l'Aragon et de la Navarre, et nous dirons à ces historiens : Si Garcia Ximénès, Garcia Inigo, Fortunio, Sancho Garces, Ximeno Inigo sont des êtres entièrement inventés par Mariana et par Sandoval, quels noms de chefs mettrez-vous à leur place ? Car on ne prétendra pas sans doute que les races cantabres et ibéro-cantabres, cantonnées entre la Cinca et les Asturies, soient restées de longues années et en face des Arabes toujours en armes, sans avoir l'ombre d'un gouvernement.... Que l'on élève la controverse sur le caractère plus ou moins permanent, plus ou moins monarchique de cette royauté encore au berceau, nous serons les premiers à lui contester la plupart des éléments qui constituèrent les dynasties du xve siècle. Nous ne cherchons dans les *rois* de Sobrarbe et de Navarre que de simples chefs élus, des *jaons* basques enfin. Mais les rois mérovingiens, les rois des Asturies étaient-ils donc autre chose ?.... Nous pouvons bien nous rassurer d'ailleurs sur les conséquences de l'arrêt porté contre Garcia Ximénès et ses successeurs,

en rappelant que Pélayo fut longtemps traité avec une sévérité tout aussi radicale, et quelques historiens persisteraient probablement encore à traiter son existence de purement fabuleuse, si l'on n'avait découvert dans les auteurs arabes le nom de ce fondateur du royaume des Asturies. Lorsque des écrivains aussi consciencieux que Sandoval et Çurita, qui pouvaient puiser directement aux sources de la tradition et des preuves écrites, n'ont pas hésité à fixer la chronologie d'une série de princes, nous ne pouvons concevoir que des étrangers prétendent bouleverser cette partie assez importante de l'histoire d'Espagne, alors qu'aucun témoignage ne lui est contraire et qu'ils n'ont rien à lui substituer.

Complétement rassurés par l'examen attentif que nous avons fait de cette question assez délicate, nous poursuivrons sans inquiétude les récits de ces temps, assez obscurs sans doute, mais qui ne conservent pas moins tout leur intérêt.

Voilà trois centres d'actions, dont deux portent le titre de royaume, qui font face aux Arabes sur la frontière des Pyrénées : à l'aile droite, Alonzo d'Oviedo; à l'aile gauche, l'oligarchie catalane; au centre, Ximénès de Sobrarbe. Ainsi les débris épars du royaume des Visigoths et de la nationalité ibéro-cantabre, germaient sur le vieux tronc espagnol brisé par les Mores. *Les bêtes fauves sorties des montagnes du Djouf* (du nord), comme dit Conde, ne devaient plus être refoulées dans leur repaire.

La situation des affaires intérieures des Musulmans favorisait, il est vrai, ces prises d'armes des

chrétiens. Pendant que les Ommeyades et les Abassydes se disputaient en Orient le sceptre des kalifes, les guerres civiles continuaient à déchirer les Arabes et les Berbères de la Péninsule; deux chefs de tribus venaient de faire tomber l'émir arabe Abulkatar dans une embuscade et de se partager l'Espagne. Saumail, l'un d'eux, s'empara du nord et se fixa à Saragoza (745). Ces chefs militaires, espèce d'officiers de fortune, qui devaient tout à la faveur de leurs soldats, s'acquittaient envers eux en ouvrant une libre carrière à leur licence; dès lors les Visigoths et les Ibères vaincus ressentirent plus que jamais le joug de cette soldatesque sans frein, et, pour secouer un esclavage trop lourd, ils allèrent grossir les troupes d'Alonzo et de Garcia Ximénès. La main ferme de l'émir Youssouf, élu en 746, avait cependant relevé l'autorité et la puissance arabe. L'Espagne fut alors divisée en cinq provinces, dont trois au sud et deux dans le plateau pyrénéen. L'une d'elles comprenait Saragoza, Tarragone, Tortose, Barcelone, Gironne, Lerida, Huesca, Pampelune, Jaca, Tudéla, Balbastro, que les Arabes nommaient Sarkosta, Tarkuna, Tortorcha, Barschaluna, Dscheronda, Lareda, Weschka, Bambalona, Djaka, Tutela, Barbaschter. La cinquième, ancienne Septimanie, renfermait Narbonne (Arbuna), Carcassonne (Carcaschuna), Béziers, Agde, Maguelonne (Malacuna) et Nîmes[a]. Ainsi les Pyrénées étaient serrées de près et il restait bien peu de terrain aux po-

[a] Fauriel, *Gaul. mérid.*, t. II. — Conde, p. 82.

pulations chrétiennes. L'émir siégeait à Cordoue. Un wali était à la tête de chaque province, un alkaïde commandait chaque place forte, les cadis jugeaient les Musulmans, les moschawares levaient les impôts; mais les chrétiens continuaient à être jugés par des magistrats de leurs nations, sous la direction supérieure de leurs comtes, qui n'avaient perdu que le pouvoir politique[a].

L'ambition s'insurgea bientôt contre Youssouf. Amer-Ben-Amrou, qui commandait les forces navales, ameuta les Berbères contre lui, et attaqua d'abord Saumail et son fils, gouverneur de Saragoza (750); la place fut prise à la suite d'un siége meurtrier, et il marcha sur Tolède. Cependant, après une lutte acharnée, Youssouf finit par attaquer Amer-Ben-Amrou dans Saragoza (755), et par reprendre cette ville.

On comprend combien ces dissensions favorisaient les efforts offensifs des chrétiens des Pyrénées. Garcia Ximénès, roi de Sobrarbe, continuait, avec d'autant plus de succès, sa guerre de surprise et d'attaques de détail, que toute l'attention des Musulmans était dirigée vers les discordes intestines. Si Ximénès n'osait pas encore assiéger les villes importantes, telles que Pampelune ou Jaca, il gagnait toujours quelque pointe de roc, quelque ligne de ravin sur ses ennemis, et Alonzo de Biscaye, poursuivant le cours de ses succès, s'emparait de la place importante d'Astorga.

[a] Viardot, *Hist. des Mores*, t. I, p. 121. — Fauriel, *Gaul. mérid.*, t. II.

Cette consolidation des royaumes de Sobrarbe et d'Oviedo avait rendu la guerre des Arabes encore plus populaire. Vaïffre d'Aquitaine et les Vasco-Cantabres voulurent réunir leurs efforts contre l'ennemi commun, et un traité de paix permit aux deux nations d'entreprendre sur un autre point des Pyrénées la lutte qu'Alonzo et Ximénès avaient soutenue à l'ouest. Vaïffre et les Vascons envahirent la Septimanie, espérant s'en rendre maîtres pendant l'absence du wali Abd-el-Rhaman, alors retenu en Espagne. Aussitôt que Vaïffre se fut approché de Narbonne, l'émir de Cordoue, Youssouf, envoya Houssaïn-Ben-Dedjan pour repousser les Affrangi (746), mais il trouva Narbonne au pouvoir de Vaïffre qui venait de la livrer au pillage. Néanmoins, à l'approche de l'armée arabe, le prince aquitain se replia sur la Garonne, rapportant, d'une expédition qui lui avait fait entrevoir les plus beaux résultats, plus de butin que d'avantages sérieux [a]. Peut-être fut-il obligé de brusquer un peu sa retraite, pour diriger ses efforts du côté de la France, car Pepin, fils de Karles Martel, commençait à l'inquiéter.

Nous avons vu ce prince se partager l'héritage de son père avec Carloman, et nous n'avons pas parlé de Grippon, leur troisième frère, contre lequel ils s'étaient réunis pour le dépouiller et le proscrire. Le fugitif avait trouvé asile auprès de Vaïffre, comme autrefois Chilpéric auprès d'Eudon. Pepin qui le poursuivait sans relâche, s'étant fait proclamer et

[a] *Chronique de Moissac*, ann. 746. — *Annales d'Aniane*.

sacrer roi (751), crut l'occasion favorable pour faire valoir les prétentions des rois franks sur l'Aquitaine, et il envoya une ambassade à Vaïffre, pour exiger sa soumission et l'extradition de son frère[1]; mais Vaïffre répondit par un refus plein de fierté, digne d'un descendant d'Eudon : Pepin s'en irrita, et la guerre était près d'éclater lorsque Grippon quitta l'Aquitaine à la tête de quelques bandes d'aventuriers franks, pour aller tenter le sort des armes dans la Lombardie.

Cependant l'armée de Pepin était déjà prête à envahir les États de Vaïffre. Celui-ci se porta sur ses frontières pour résister à l'orage ; mais Pepin, moins pressé de se venger de Vaïffre depuis l'éloignement de Grippon, voulut d'abord tourner ses armes contre les Arabes de Septimanie, afin d'exécuter une conquête générale de la Gaule méridionale en l'attaquant par le sud-est. Sa campagne fut très-heureuse (752). Secondé par le seigneur visigoth Aussemond, il se rendit maître de toutes les villes de cette province, toujours si faciles à conquérir. Narbonne seule résista, et il fut obligé d'en faire le blocus.

Cette ville était fortement défendue par les Arabes. Les guerres civiles d'Youssouf contre les Yaméniens de la plaine de l'Èbre les ayant empêchés de défendre la Septimanie, leurs troupes de Nîmes, de Maguelonne, de Béziers, s'étaient retirées sur Narbonne, et rendaient sa garnison formidable ; aussi la résistance fut opiniâtre, et Pepin

[1] *Annales de Metz*, an. 752.
[2] *Chronique de Moissac*, p. 294. — Acta SS. Bened., p. 194.

échoua dans les premiers assauts. Le siége traînant en longueur, Youssouf songea à secourir la place, et Houssain-Ben-Dedjan, qui avait repoussé l'invasion de Vaïffre, donna à Soliman-Ben-Chebab l'ordre d'y conduire des renforts (756); mais, arrivé au sommet des Pyrénées, Soliman en trouva les ports gardés par les indigènes; un combat eut lieu, et Soliman perdit la vie à la tête de ses soldats qui furent exterminés[a]. Malgré cet échec, Pepin employa six ans à s'emparer de Narbonne; il est même probable que l'opiniâtreté du roi frank se serait lassée, si les Visigoths de cette ville ne lui en avaient facilité la reddition; mais ils ne lui ouvrirent pas les portes sans faire leurs réserves. Après avoir obtenu la confirmation de leurs lois et de leur liberté, ils attaquèrent la garnison musulmane, et le roi frank se rendit maître de la place, quarante ans après sa conquête par El-Haur[b].

Les populations romano-visigothes du Roussillon et du Conflans, heureuses d'être délivrées du dangereux voisinage des Arabes, s'empressèrent de reconnaître Pepin, non comme leur seigneur direct, mais en stipulant des conditions basées sur celles des Visigoths de Narbonne; cette reconnaissance, sanctionnée par un traité avantageux, assura donc l'indépendance des Septimaniens, et les lois visigothes continuèrent à former le droit public de cette province (759).

Pepin, assuré dès-lors du concours des indigènes,

[a] Conde, t. I, p. 165.
[b] *Chron. de Moissac*, ann. 759.

s'empara d'Elne et de Caucolibéris, il traversa les Pyrénées à la poursuite des Arabes, et envahit la Catalogne. Abd-el-Médic y commandait avec une autorité qui s'étendait sur tout le cours de l'Èbre; mais Pepin ne l'eut pas pour adversaire; il ne rencontra que le gouverneur de Gironne et de Barcelone nommé Soliman; il l'attaqua, le défit, et le contraignit à demander la paix[a].

Les Ismaélites abandonnaient donc enfin ces riches territoires de la Septimanie et de la Tarraconaise, qu'ils avaient arrachés aux Visigoths. La Cerdagne seule, où nous avons vu Munuza se révolter, leur restait encore. Il est probable que leurs établissements dans ces montagnes s'étendaient de Caucolibéris (Collioure) jusqu'aux hautes vallées de l'Aude. Quant à la Septimanie, les Goths, alliés aux Franks, rentrèrent naturellement dans les emplois qu'ils y avaient exercés avant la conquête d'El-Haur, ainsi que le prouve le premier comte de Maguelonne, goth d'origine, et père de saint Benoît d'Aniane, que Pepin plaça à la tête de ce nouveau comté. Les Franks, rappelés dans le nord par des intérêts très-graves, et liés d'ailleurs par leur traité avec les Goths, ne paraissent avoir conservé aucune part dans le gouvernement de cette province[b].

La reprise de la Septimanie par les chrétiens coïncida avec des événements d'une autre nature qui attristaient les Sobrarbais et les Biscayens de l'autre bout des Pyrénées. Garcia Ximénès venait de mourir

[a] *Annales de Metz*, ann. 755.
[b] Fauriel, t. III, p. 249.

vers 758, à l'âge de 70 ans, après 42 ans de règne, emportant au tombeau le titre de premier vainqueur des soldats de l'Islam, et de fondateur du royaume de Sobrarbe; mais il avait un fils appelé Garcia Inigo, et il lui transmit sa couronne et son épée, avec la confirmation des gentilshommes Sobrarbais. La mort d'Alonzo de Biscaye, héritier de la gloire de Pélayo, avait précédé de quelques mois seulement (757)[a]. Il quitta la vie, entouré de l'auréole de sainteté qui complétait toutes les grandes figures de ce siècle, et l'on raconta longtemps les miracles qui s'opéraient sur son tombeau. Sa dynastie ne s'éteignit pas avec lui; son fils, dom Rodrigues Fruëla, digne de lui succéder par son ardeur et son courage, hérita de ses conquêtes et régna sur la Galice, sur les Asturies, une partie du Léon et de la Biscaye.

L'existence de ces deux États exerça une assez grande influence sur la population vasconne. Séparée désormais des Sarrasins par les courageux hidalgos des Asturies et du Sobrarbe, elle dut diriger ailleurs ce maraudage armé, que l'insuffisance des récoltes l'obligeait à exercer contre ses voisins. Aussi, verrons-nous les Basques se réunir aux Vascons de la Novempopulanie, pour prendre une large part à la longue querelle des Franks et des Aquitains. Cette guerre des Gaules ne les empêchait pas de se joindre aussi aux Asturiens contre les Mores. Les historiens espagnols assurent cependant que,

[a] Sébastien Salmant.

dans leur turbulence infatigable, ils ne respectèrent pas toujours les chrétiens, si bien que dom Fruëla dut marcher contre eux au début de son règne. Après les avoir repoussés, il comprit la nécessité de s'unir à eux, et un traité de paix (760) termina leur querelle. Fruëla consolida bientôt cette alliance en épousant Munia, issue d'une illustre famille basque.

Libre maintenant du côté de la Septimanie, Pepin reprit le cours de ses hostilités contre Vaïffre et lui signifia les nombreux griefs qu'il nourrissait contre le petit-fils d'Eudon. Cette démarche hautaine n'intimida pas le duc d'Aquitaine, il envoya une ambassade solennelle, dirigée par Bortellan, évêque de Bourges, et par Blandin, comte d'Arvernie, chargé d'une réponse propre à exciter la colère de Pepin. Ce fut l'effet qu'elle produisit et ce prince envahit immédiatement le centre de la France.

Vaïffre fut pris à l'improviste par cette brusque invasion; se voyant hors d'état de lui tenir tête, il fit sa soumission, consentit à rendre hommage à Pepin et lui livra même en otage ses deux malheureux cousins, Altalgharius et Icterius (Ittier) que leur frère Loup, duc de Vasconie, ne fut peut-être pas fâché de voir envoyer loin d'un pays où ils auraient pu lui réclamer leur part de l'héritage de Hatton leur père (761).

Mais Vaïffre, réduit à reconnaître Pepin par la force, préparait dans le silence une revanche décisive. Il réunit en secret toutes les troupes dont il put disposer, notamment de nombreuses bandes de Vascons montagnards, que les princes d'Aquitaine

entretenaient toujours à leur solde ; il tomba sur les États de Pepin, au nord de la Loire, et les parcourut le fer et le feu à la main (762). Pepin jura de se venger avec usure. Le printemps venu, il passa la Loire, ravagea les provinces du centre qui appartenaient à Vaïffre, et rentra dans le nord chargé des dépouilles des Aquitains, comme Vaïffre était récemment revenu en Aquitaine chargé de celles des Franks.

Nous avons entendu retentir le nom des Vascons dans toutes les guerres des Franks contre l'Aquitaine; mais aucune expédition ne les avait mis en relief comme ces dernières luttes ; ce n'est plus dans les Pyrénées qu'il faut chercher l'histoire de ce peuple intrépide et rusé, léger et insaisissable, avide d'aventures et de périls ; libres de tout vasselage envers Vaïffre, les Vascons s'offrent à nous comme des condottieri qui font du metier des armes leur occupation spéciale et favorite.

Dans la première expédition de Vaïffre, ils brûlent les faubourgs de Châlons et reviennent chargés de butin en Vasconie. Lorsque Pepin prend sa revanche, ils tiennent tête au roi frank dans la plupart des places fortes dont ils composent la garnison. Pepin assiége Bourbon-Larchambaut, s'en empare, y met le feu, et amène prisonniers les Vascons qui le défendaient. Clermont, également défendu par des Vascons, offre la plus énergique résistance; cependant la ville succombe, et les héroïques, montagnards écrasés par le nombre, sont impitoyablement massacrés... Les Vascons de Bourges

présentent une résistance digne de ceux de Clermont. Toutefois ils cèdent au nombre; mais ils ont la gloire de prolonger le siége, et Pepin rend hommage à leur bravoure en leur donnant la liberté; il est vrai qu'il retient leurs femmes... Au siége de Thouars, ce furent encore ces hommes que Pepin rencontra pour adversaires.

Ces invasions réciproques, plusieurs fois renouvelées, occupèrent toute la politique des deux orgueilleux rivaux. Jamais, depuis Abd-el-Rhaman, l'Aquitaine n'avait été plus brutalement rançonnée. Le pillage et l'incendie semblaient être les seuls buts des deux antagonistes. Une rencontre décisive eut lieu cependant, et Vaïffre fut défait non loin de la Dordogne. Les Vascons, qui n'aimaient pas les batailles rangées, lâchèrent pied au milieu de l'action, dit Frédégaire, et la bataille fut perdue. Vaïffre vaincu espéra désarmer la vengeance de Pepin en se reconnaissant son vassal et son tributaire; mais Pepin avait résolu d'anéantir la puissance de son dangereux compétiteur. Un hiver des plus rigoureux suspendit les hostilités de 764 à 765; le printemps venu, Pepin reprit la guerre avec la plus grande vigueur, et, pendant une longue alternative de triomphes et de revers, les Vascons, toujours à la tête des troupes d'Aquitaine, se signalèrent dans plusieurs affaires; d'abord près de Carcassonne, où leur chef Mausion, cousin de Vaïffre, défit les Franks laissés en garnison dans la Septimanie; plus tard, dans les environs de Tours où Amanugues, un autre de leurs généraux, perdit la vie, et successivement

enfin aux bords du Rhône (765) et dans le Limousin, où Rémistan, qui les commandait, s'empara de plusieurs places [a]. Pepin se vengea cruellement, car Rémistan, ayant été pris du côté d'Angoulême, fut impitoyablement pendu de la main des comtes franks envoyés à sa poursuite.

Les Vascons occupent une vaste place dans la Chronique de Frédégaire. Si tous ceux auxquels cet historien donne ce nom n'étaient pas originaires des vallées de l'Adour et du Gave, il est évident toutefois que cette race était comme la base des armées d'Aquitaine, et se faisait remarquer par son caractère courageux et provocateur, par sa rapidité dans l'attaque et dans la retraite, par toutes les qualités enfin qui saisissent les imaginations des époques héroïques.

Quant à la facilité avec laquelle Frédégaire les montre cédant pied et prenant la fuite, il est facile de voir, dans cette accusation, le but arrêté d'exalter la gloire des Franks au détriment de leurs adversaires; mais les faits parlent plus haut que les suppositions, et les longues luttes dans lesquelles les Austrasiens furent si souvent défaits, prouvent assez que la bravoure vasconne ne le cédait pas à celle des Germains. Toutefois, ce qui ressort de l'ensemble des événements, c'est que les habitants des Pyrénées n'avaient jamais abandonné la tactique de Sertorius. La guerre d'embuscades, d'escarmouches, les attaques d'avant-postes, dont les guérillas navarraises ont si fidèlement conservé les traditions, for-

[a] Frédégaire, *Chron.*

maient leur principale stratégie. Aussi, lorsque Vaïffre eut perdu ses places des bords de la Loire, et qu'il porta sa ligne de défense entre le Lot et la Dordogne, les rochers et les ravins de cette contrée montueuse rappelèrent aux Vascons les Pyrénées où ils avaient appris à frapper l'ennemi en détail et de haut, et Pepin n'osa pas les y attaquer de front ; il descendit le Rhône, longea la Septimanie, atteignit par Narbonne la plaine de Toulouse, et tourna les montagnes du Quercy [1]. Aucun chapitre de Frédégaire ne donne une aussi juste idée du caractère de la guerre vasconne que ceux qu'il a consacrés au récit de cette expédition. Ce ne sont que rocs et cavernes pris d'assaut, montagnes escaladées, embuscades meurtrières. On se croirait transporté au sein de la Cantabrie pendant les luttes de ces intrépides montagnards contre les Romains, les Vandales et les Visigoths. Véritables Scythes, non moins redoutables dans la retraite que dans l'attaque, ils ne reculaient que pour tendre des piéges, et justifier leurs vieux chants de guerre :

Les plaines arides
Sont à eux ;
(A nous) les bois de la montagne,
Les cavernes.

Pepin, voyant ses adversaires lui échapper constamment, résolut de marcher sur leur pays pour les détacher du parti du prince aquitain. Ils avaient

[1] *Annal. Francor. ann.*, 766. — Frédégaire, *Chron.*

alors pour duc particulier Loup II, fils de Hatton que Hunold avait fait mutiler dans un cachot; Pepin pouvait profiter de cette circonstance pour les pousser à la vengeance, en leur rappelant le meurtre de leur vieux duc, victime du père de Vaïffre. Cette tactique obtint un demi-succès; les Vascons, peu soucieux de voir leur pays devenir le théâtre d'une guerre meurtrière, eurent l'air de se rendre, et prononcèrent quelques formules de soumission, tout en conservant une liberté à peu près entière. Pepin se contenta de ces apparences, d'autant plus volontiers qu'il ne cherchait qu'à effrayer les Aquitains, en les privant de l'intervention basque et il y réussit. Les divers chefs, précédemment groupés autour de Vaïffre, firent successivement leur soumission; et ce dernier, obligé de fuir devant quelques sicaires détachés à sa poursuite, finit par être assassiné par un certain Varaton que soudoyait le roi de France[a] (769). Sa femme, ses deux sœurs, ses neveux étaient déjà tombés au pouvoir de Pepin, et il ne restait plus de descendants de Haribert et d'Eudon pour relever l'esprit public.

Ainsi se termina cette lutte longue et meurtrière: l'Aquitaine succomba, mais sans faire partie intégrante de la monarchie franque; quant à la Vasconie, elle ne cessa pas de rester libre et de se donner des ducs particuliers.

Il est impossible, au milieu de l'obscurité de ces temps reculés, de pénétrer les origines vasconnes et

[a] *Annal. Francor.* an. 768.

navarraises, qui ne prennent des dates positives que vers 824. Mais l'histoire prononce quelques noms de chefs et de ducs; tels que Ximénès, Garcia, Asnar (Asnarius), fils d'Eudon et par conséquent petit-fils d'Fndeca, duc de Cantabrie, d'après les chroniques basques; devons-nous repousser toutes ces traditions parce qu'elles ne sont pas appuyées sur des écrits authentiques?.... Que resterait-il de l'histoire de la Grèce et de Rome si l'on voulait en détacher tout ce qu'elle présente d'incertain. Agissons avec plus de ménagement : conservons les annales des premiers princes d'Aragon et de Navarre en avertissant le lecteur de ce qu'elles présentent de peu positif, et contentons-nous d'y chercher des noms glorieux, des chefs nationaux élus par des peuplades invaincues, qui aidèrent les rois des Asturies, les princes d'Aquitaine et les rois de France à refouler les Arabes au sud de l'Èbre. Voici sous les réserves de ces observations la chronologie rapide des princes de Sobrarbe.

D'après Çurita et Abarca, Ximénès, dont nous avons raconté l'avénement et les succès, serait mort vers 758 et aurait transmis le Sobrarbe à son fils unique Garcia Inigo. Celui-ci parvint à étendre son territoire jusqu'à la ville d'Alava, une des trois mirindas de Biscaye (758-725); elle fut ainsi détachée de la mirinda de Guypuscoa qui restait au pouvoir des Basques; celle de Bibbao, le long de l'Océan, appartenait au roi des Asturies. Les succès que Garcia Inigo remporta sur les Mores le firent aimer et admirer des Basques libres du Guypuscoa; ils s'u-

nirent à lui et le reconnurent pour roi. Asnar, troisième fils d'Eudon, proche parent d'Inigo et comte de cette partie du Sobrarbe qui touchait à Jaca et aux sources de l'Aragon, paraît lui avoir succédé. Asnar, contraint de quitter l'Aquitaine, s'était réfugié dans les Pyrénées; il y avait combattu les Arabes et leur avait enlevé quelques châteaux situés sur l'Aragon; ce serait pour le récompenser de ses travaux, que Garcia l'aurait nommé seigneur des contrées qu'il venait de conquérir. Asnar aurait donc fondé le comté d'Aragon sur un territoire détaché du royaume de Sobrarbe. Nous aurons à nous occuper de lui quelques années plus tard; reportons maintenant nos regards sur la Gaule.

Après avoir fatigué l'Aquitaine et la Septimanie de son ambition turbulente, Pepin était mort le 18 septembre 768, laissant ses États à ses deux fils, Carloman et Karlemagne; le premier eut les provinces de l'est jusqu'au Pyrénées, et par conséquent la partie de la chaîne qui s'étend de la Garonne à la Méditerranée; Karlemagne eut l'ouest, avec la partie vasconne des montagnes, c'est-à-dire de la Garonne à l'Océan.

Pepin croyait avoir pris toutes les précautions nécessaires pour léguer à ses fils des États à l'abri de toute insurrection, du moins du côté de l'Aquitaine, car il avait eu le soin de s'emparer de presque toute la famille de Vaïffre. Il n'y manquait que deux personnages, son fils unique Loup, qui était parvenu à se dérober par la fuite, et son vieux père, l'intrépide Hunold, renfermé dans le

monastère de l'île de Rhé. Mais que pouvait craindre Pepin d'un moine de soixante-dix ans?.... Ce qu'il pouvait craindre.... l'insurrection !... Réveillé dans son cloître par l'assassinat de son fils, Hunold jeta le froc, saisit l'épée, et vint se mettre à la tête des nombreux mécontents que renfermait l'Aquitaine. Il lui fut aisé d'entraîner la Vasconie, plaine et montagne, dans cette prise d'armes, d'autant qu'elle avait pour duc son neveu Loup, fils de Hatton, doué d'une assez belliqueuse nature[1].

La nouvelle de ces événements attira sur le midi toute l'attention de Karlemagne, et cette grande figure apparaît à cette occasion sur la scène de notre histoire.

[1] Eginhart, *Annales*.

CHAPITRE IV.

LUTTE DES VASCONS ET DE KARLEMAGNE.

Karlemagne dans la Vasconie.— Il est appelé en Espagne.— Il traverse les Pyrénées. — Traces de son passage. — Il s'empare de Pampelune. — Bat en retraite devant Saragosse. — Ligue des Vasco-Cantabres contre lui. — Désastre de Roncevaux. — Loup transmet ses États à ses deux fils. — Espagnols refugiés en Vasconie. — Adalghier marquis de Vasconie. — Adalric s'empare de la marche de Vasconie. — Rôle du clergé dans les expéditions de Karlemagne. — Abbayes.

Karlemagne, qui commençait à diriger les affaires avec la main ferme du guerrier grand politique, conduisit son armée au sud de la Loire, et Hunold se posta avec ses Aquitains et ses auxiliaires Vascons dans le pays montagneux qui sépare la Dordogne et la Garonne, où Waïffre avait concentré ses derniers efforts. Mais les Franks avaient fait connaissance avec les défilés de ces montagnes; ils en délogèrent les Aquitains et les Vascons, et le vieux Hunold fut obligé de se réfugier dans les Pyrénées, auprès de son neveu Loup. Karlemagne somma ce dernier de lui livrer le fugitif; Loup ne jugea pas à propos de s'exposer à une invasion pour défendre un oncle qui avait assassiné son père Hatton, et il livra Hunold et sa femme qui, elle aussi, avait quitté son cloître

pour partager les fatigues de son époux[a]. Ainsi Karlemagne n'eut pas besoin de se présenter dans la Vasconie pour y faire sentir le poids de son autorité. Grâce à cette livraison, plus politique que généreuse, le duc Loup conserva toute son indépendance ; mais Hunold ne resta pas longtemps au pouvoir de Karlemagne, il s'évada, et courut en Italie joindre les Lombards pour guerroyer contre le roi frank. A peine avait-il disparu, que l'Aquitaine retrouvait un nouveau chef dans le fils de Vaïffre, Loup II, qui rappelait son père par l'ambition et l'audace ; il souleva la Gaule méridionale dès que Karlemagne rentra dans ses États, et son premier soin fut d'attaquer son cousin Loup, duc des Vascons, pour venger sa trahison envers son père. Il lui fut aisé d'insurger les montagnards contre lui, car ce fils de Hatton était resté à l'écart pendant la longue lutte de Pepin et de Vaïffre, malgré la part immense que ses peuples y avaient prise, et sa faiblesse récente à l'égard de Karlemagne achevait de le compromettre aux yeux de ses valeureuses populations. Le fils de Vaïffre, déclarant la guerre aux Franks, convenait mieux aux Basques par sa jeunesse et sa hardiesse ; la substitution de l'un à l'autre fut chose facile et promptement exécutée[b].

Ainsi Loup II menaçait de reprendre la guerre de Vaïffre avec une vigueur nouvelle. Comme il s'appuyait aux gorges des Pyrénées, d'où s'élançaient

[a] Frédégaire, *Annales*.
[b] Charte d'Alaon.

tant de peuplades belliqueuses, et où la retraite était si aisée en cas de revers, Karlemagne comprit la gravité de cet événement. Cependant, les Saxons appelaient encore tous ses efforts sur la ligne du Rhin (772); il dut dissimuler à l'égard de la Vasconie, mais à peine eut-il heureusement terminé l'expédition de la Saxe et arrêté cette nouvelle invasion des barbares du nord, qu'il fut attiré en Espagne par les guerres civiles des Arabes qui le mirent en rapport très-direct avec les montagnards des Gaves et de la Bidassoa.

L'arabe Suleiman, ou Soliman, wali du bassin de l'Èbre, qui avait fait la paix avec Pepin en 759, s'était rendu indépendant. Ibd-el-Arabi, gouverneur de Saragoza, avait suivi son exemple. Or, ce chef s'était rendu au Champ de Mai de Paderborn (777) et avait probablement offert sa coopération à Karlemagne[a] contre l'émir de Cordoue. Abd-el-Rhaman, averti de sa trahison, chargea Thaalaba de l'attaquer sur l'Èbre; celui-ci prit quelques places, et assiégea même Saragoza, où Soliman s'était renfermé (778); mais ce chef arabe fit une sortie, pénétra jusqu'à la tente du Thaalaba, et le fit prisonnier après avoir mis son armée en fuite. Soliman, délivré de cette agression, sentait cependant la nécessité d'obtenir l'appui de forces étrangères pour résister à Abd-el-Rhaman. Il envoya une ambassade à Karlemagne, lui fit des offres avantageuses, et réussit à l'attirer en Espagne en lui

[a] Eginard, *Annales*. — *Chronique de Moissac*.

promettant d'expulser les Mores du sud de la Péninsule. Cette promesse, qui pouvait n'être qu'un piége, avait néanmoins certaines apparences de sincérité ; semblable à Munuza, le gendre infortuné d'Eudon, Soliman appuyait sa révolte sur les chrétiens visigoths, sur les Berbères, même sur les Arabes Yaméniens, toujours puissants dans la vallée de l'Èbre, et en opposition avec les Andalous. C'était donc une puissance mixte qui pouvait, en appelant à elle tous les mécontents, renverser l'émir de Cordoue.

Ce fut sous ce point de vue que Karlemagne envisagea la question. A sa voix, une armée considérable, la plus nombreuse peut-être qu'eût encore commandé un prince frank, marcha sur l'Espagne (778), moitié par les Pyrénées orientales, moitié par la Vasconie. Le premier corps, composé de Lombards, de Provençaux et de Septimaniens, n'était guère qu'une réunion d'alliés qui devaient agir pour leur compte et venger les longs désastres de la Provence et de la Gothie. Mais le second, formé de peuples du Nord, Franks, Bourguignons et Bavarois[a], marchait sous les ordres des illustres chevaliers de la Table-Ronde, commandés par Karlemagne lui-même (778). A l'approche de cette formidable invasion de tous les peuples des Gaules, le duc des Vascons, Loup II, qui avait à redouter les ressentiments du roi frank, éprouva quelque inquiétude. Si les gorges des montagnes étaient à même de bra-

[a] *Annales de Metz.*

ver l'armée franke, la plaine pouvait éprouver de grands désastres, et Loup perdre ses possessions de la basse Vasconie et de l'Aquitaine. Il voulut faire oublier sa conduite hautaine par une apparence de soumission, et Karlemagne, trop occupé de cette lointaine expédition d'Espagne pour perdre un temps précieux à se venger du chef vascon, facilita sa politique. Il crut utile de gagner l'affection ou tout au moins la neutralité de ce belliqueux montagnard qui, maître des clefs de la Péninsule, pouvait lui en fermer les portes ou lui couper la retraite. Dans cette position réciproque, Loup et Karlemagne durent se le passer mutuellement bon marché, et le premier ouvrit aux Franks les gorges qui conduisaient à Pampelune.

L'armée de Karlemagne s'avance paisiblement et lentement par les passages étroits de Baygorry et d'Ibanéta. Les lourds chevaux normands et saxons, les guerriers plus lourds encore, sous leurs épaisses armures, devaient éprouver de pénibles difficultés à gravir ces sentiers sinueux et pierreux, faits pour les troupeaux aux pieds légers. Ils parvinrent cependant à descendre dans la vallée de Roncevaux et à gagner Pampelune.

Cette marche de Karlemagne dut avoir un caractère de grandeur auquel les habitants des Pyrénées occidentales n'étaient pas habitués, car Roland et les douze pairs laissèrent dans ces contrées des traces plus nombreuses et plus grandioses que César et Pompée. Les noms des chevaliers de la Table-Ronde retentirent dans toutes les vallées, et

les montagnes conservèrent leurs souvenirs gravés sur les plus grands caprices de la nature. Écoutons les traditions.

Les grottes de Bédaillac sur l'Ariége renferment, parmi leurs stalactites, la chaire d'où le prêtre prononça l'oraison funèbre de Roland, et le mausolée de ce héros. Ce fut à l'abbaye de Saint-Savin que Roland délivra les moines de l'oppression des géants Alabastre et Passamont. Le monastère de Roncevaux possède la masse d'armes et le gantelet de ce preux chevalier, ainsi que la barre de fer qu'il lançait aux bataillons ennemis. C'est du haut de Saint-Bertrand de Comminges qu'il jeta son épée sur les rochers qui dominent le château de Barbazan, et l'on montre encore la montagne sous laquelle elle est renfermée. Les noms de *pré* de Roland, de *brèche* de Roland, sont répétés à chaque instant à l'oreille du voyageur qui parcourt ces lieux. L'antre de l'enchanteur Merlin s'ouvrait dans la Barousse. Pinabel précipita Bradamante dans la grotte de la même vallée, et l'évêque Turpin laissa ses pantoufles rouges et ses guêtres de soie cramoisie dans le trésor de Roncevaux, où le sacristain les montre avec une pieuse naïveté. Près de Bayonne, enfin, le paysan fait remarquer les ruines du château du Sarrasin Ferragus, et l'empreinte des pieds de l'hippogriffe, à l'endroit où cet être fabuleux arrêta son vol.

Revenons à l'histoire. Arrivé devant Pampelune que gouvernait Abou-Thaur, ami de Soliman, Karlemagne pénétra dans la place sans difficulté; les

Mores de la Péninsule n'avaient pas eu le temps de venir à son secours; mais la nouvelle de l'invasion des *Affrangs* ne tarda pas à ébranler l'Espagne, de l'Ebre à Gibraltar. Karlemagne devenait pour les Musulmans le Tarik, et l'Abdérame des chrétiens; il fallait lui opposer les Karles Martel de l'islamisme, et l'Espagne du sud vomit vers le nord une nuée d'Arabes, avides de venger le désastre de Poitiers. Aussi lorsque Karlemagne se présenta devant Saragoza, dont Soliman avait promis de lui ouvrir les portes, il se vit repoussé par un parti arabe, contraire à ce chef, et animé contre Karles par la haine nationale et religieuse.

En un instant, les renforts de la Péninsule entière descendent dans la vallée de l'Èbre, et le roi frank appelé *Karilah* par les Arabes, trop vivement pressé, battu peut-être, fut obligé de revenir sur ses pas. Cet échec avait complétement changé les dispositions des populations indigènes, et l'empereur, fort inquiet au milieu d'un pays lointain, où il espérait trouver des auxiliaires et qui ne lui présentait que des ennemis, se hâta de battre en retraite.

Les Vascons, qui avaient reçu un duc de son choix, profitèrent de la victoire des Mores, pour chasser cet officier et se donner un chef indépendant. Les autres Cantabres, qui avaient gracieusement accueilli le roi frank lorsqu'il venait délivrer l'Espagne du joug des Sarrasins, se hâtèrent de le traiter en ennemi, dès qu'il laissa paraître le projet

[a] Conde, t. II, p. 201.

de joindre les Pyrénées et la vallée de l'Èbre à l'empire des Gaules, et Karlemagne ne vit plus autour de lui que des adversaires acharnés.

Il était urgent d'étouffer ces éléments de révolte. Il fit éprouver les premiers effets de sa colère à Pampelune; il démantela ses murailles [a] et reprit la route qui devait le ramener dans la Gaule; mais les ricos ombres avaient à venger la destruction des murs de leur capitale et l'injure faite à l'indépendance basque. Bernard de Carpio, neveu du roi Alonzo de Biscaye, et fils de Ximénès et du comte de Sandias, excité par tous les hommes influents, fit alliance avec un seigneur de Saragoza, nommé Marcillio (le roi Marcillies ou Marcillon du roman de Roncevaux); les Asturies, la Biscaye et l'Alava, gouvernés par le Goth Fruëla, le Sobrarbe où régnait Garcia Inigo, Loup II enfin duc de la Vasconie novempopulanienne, entrèrent dans le traité, et jurèrent de ne jamais supporter le joug que leur apporteraient les Germains [b]: *Mas querien morir libres que ser mal andantes por el e en servidumbre de los Franceses* [c].

Cependant ils dissimulèrent, et ce déguisement de leur projet attira l'armée franque dans le piége. Karlemagne fit avancer ses troupes dans les gorges de Roncevaux; c'était là que les exécuteurs de cette formidable ligue de vengeance nationale les atten-

[a] Çurita, *Annales*, t. I. — *Annales de Metz*, an. 778. — *Annales d'Aniale*, ann. 778. — Eginh. *Annales*.
[b] Marca, *Hist. de Béarn*.
[c] Zamora Augustin de Paz, l. III, c. X.

daient. Les Vascons, commandés par Loup qui bouillait d'effacer dans le sang le serment de fidélité qu'il s'était vu contraint de jurer à Karlemagne, dirigeaient l'embuscade.

Les Franks étaient divisés en deux corps; celui qui formait l'avant-garde était le plus nombreux et le mieux disposé au combat; car aucun bagage n'embarrassait sa marche. Le second conduisait les chariots, les bêtes de somme chargées de meubles et de butin, et se trouvait considérablement gêné dans ses mouvements, au milieu d'une étroite vallée, dont un sentier étroit occupait toute la profondeur. Développé sur une ligne longue et mince, il présentait le flanc à l'attaque meurtrière des montagnards, et cependant il suivit sans encombres les vallées d'Engui et d'Erro, pendant que le premier corps franchissait le port d'Ibanéta, et descendait dans la vallée de la Nive. Les Basques, embusqués dans les forêts, derrière les crêtes des rochers, le laissèrent passer sans obstacle. Mais quand cette avant-garde se trouva séparée des conducteurs de bagages par la crête de la montagne, ils lancèrent une avalanche de rochers et de troncs d'arbres, qui jeta le désordre parmi les Franks et les entraîna en grand nombre dans la rivière. Puis, profitant du tumulte de cette première agression, ils se précipitèrent des hauteurs avec les cris étranges de *Lirrinzina*, et armés du bident, du javelot et de la hache, ils se ruèrent sur l'ennemi qui fut complétement culbuté.

Il ne faudrait pas croire cependant que les Vascons ne rencontrèrent pas une vigoureuse résistance

Roland et quelques autres chevaliers de la Table Ronde étaient là, et c'est en dire assez pour faire comprendre que le butin et les enseignes furent opiniâtrément défendus. Mais rien ne put résister à la terrible charge des montagnards, dont la disposition des lieux décuplait la violence. Éginard, maître d'hôtel du roi, Anselme, comte du palais, Roland et plusieurs des plus illustres chevaliers, tombèrent dans cette mêlée furieuse [1]. Les Vascons victorieux, entourés de chariots renversés et de cadavres entassés dans la gorge et dans le lit du torrent, purent entonner avec plus d'exaltation que jamais leur chant de triomphe favori :

> En lieu favorable
> Nous étant postés,
> Chacun de nous (ferme)
> A le courage.

Ce n'est pas sans orgueil que le pâtre de Roncevaux montre encore aujourd'hui le tombeau des douze pairs de France. Peut-être ne dorment-ils pas tous à côté de Roland; mais le nombre des officiers à la cuirasse dorée qui tombèrent sous les coups des Vascons, put aisément faire croire à l'extermination des douze pairs, chez un peuple pasteur, peu accoutumé aux armures de luxe.

Le mont Altabiçar domine le funeste vallon, un vaste et solitaire pâturage en occupe toute la partie

[1] Éginard, *Annales*, ann. 778. — *Vita Karoli Magni.*

basse et s'étend jusqu'au pied des montagnes boisées qui lui servent d'encadrement. Le monastère de Roncevaux dort silencieusement couché à l'ombre d'une de ces montagnes, une croix de pierre gothique s'élève au centre de cet amphithéâtre naturel, et le Basque qui garde ses troupeaux, le bâton ferré à la main, chante volontiers l'*Altabiçaren cantua*, ce chant de victoire de Roncevaux.

Un cri s'est élevé
Du milieu des montagnes des Eskualdunacs :
Et l'Etcheco-Jaona debout devant sa porte
A ouvert l'oreille, et il a dit : « Que me veut-on? »
Et le chien qui dormait aux pieds de son maître
S'est levé, et il a rempli les environs d'Altabiçar de ses aboiements.

Au col d'Ibaneta un bruit retentit ;
Il approche, en frôlant à droite, à gauche, les rochers :
C'est le murmure sourd d'une armée qui vient.
Les nôtres y ont répondu du sommet des montagnes ;
Ils ont soufflé dans leurs cornes de bœuf,
Et l'Etcheco-Jaona aiguise ses flèches.

Ils viennent! ils viennent! quelle haie de lances!
Comme les bannières versicolorées flottent au milieu :
Quels éclairs jaillissent des armes!
Combien sont-ils? enfant, compte-les bien :
Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze,
Treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt.

Vingt, et des milliers d'autres encore !
On perdrait son temps à les compter.

Unissons nos bras nerveux, déracinons ces rochers,
Lançons-les du haut des montagnes
Jusque sur leurs têtes;
Écrasons-les! tuons-les!

Et qu'avaient-ils à faire dans nos montagnes, ces hommes du Nord?
Pourquoi sont-ils venus troubler notre paix?
Quand Dieu fait des montagnes, c'est pour que les hommes ne les franchissent pas.
Mais les rochers en roulant tombent; ils écrasent les troupes;
Le sang ruisselle, les chairs palpitent.
Oh! combien d'os broyés, quelle mer de sang!

Fuyez! fuyez! ceux à qui il reste de la force et un cheval.
Fuis, roi Carloman, avec tes plumes noires et ta cape rouge.
Ton neveu, ton plus brave, ton chéri, Roland est étendu mort là-bas.
Son courage ne lui a servi à rien.
Et maintenant Eskualdunacs, laissons les rochers;
Descendons vite en lançant des flèches à ceux qui fuient.

Ils fuient! ils fuient! où est donc la haie de lances?
Où sont ces bannières versicolorées flottant au milieu!
Les éclairs ne jaillissent plus de leurs armes souillées de sang.
Combien sont-ils? enfant, compte-les bien:
Vingt, dix-neuf, dix-huit, dix-sept, seize, quinze, quatorze, treize,
Douze, onze, dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un.

Un! il n'y en a même plus un.
C'est fini. Etcheco-Jaona, vous pouvez rentrer avec votre chien,
Embrasser votre femme et vos enfants,
Nettoyer vos flèches, les serrer avec votre corne de bœuf, et ensuite vous coucher et dormir dessus.

La nuit les aigles viendront manger ces chairs écrasées ;
Et tous ces os blanchiront dans l'éternité [a].

Le grand nombre de *romances* (ou odes) que les Espagnols n'ont cessé de composer depuis les temps les plus reculés sur le désastre de Roncevaux, le rôle héroïque que tous ces poèmes font jouer à Bernard de Carpio, ne permettent pas de mettre en doute la part directe que les ricosombres des Asturies et de la Biscaye prirent à cette déroute des Franks. Bernard de Carpio est resté pour l'Espagne ce que Roland sera toujours pour la France : le héros de ce drame national ; avec cette différence, toutefois, que Roland périt dans la mêlée et que Bernard de Carpio survécut à sa victoire.

Parmi les nombreuses chansons espagnoles faites sur cet inépuisable sujet, celle de Lorenzo de Sepulveda nous a paru suivre l'histoire avec le plus d'exactitude.

No tiene heredero alguno
Alfonso el casto llamado,
A Carlo Magno el de Francia
Mensagueros le ha enviado
En secreto que viniese
Contro Moros a ayudarlo,
Y que le daria a Leon,
Que de Alfonso era reinado.
Carlos que oyera el mensage
Luego se habia aparejado
Mucha gente trae consigo,

[a] Francisque Michels, *Chanson de Roland*, p. 227.

Rodlan qu'es muy estimado
Y otros muchos caballeros
Que los pares han llamado.
Los ricos-hombres del reino
De Alfonso se han querellado,
Pidieronle que revoque
La palabra que ha dado;
Si no echarlo han del reino,
Y pondran otro en su cabo,
Que mas quieren morir libres
Que mal andantes llamados,
No quieren ser de Franceses
Sujetos los Castellanos:
El que mas enojo tiene
Era Bernardo del Carpio
Que era sobrino del rey,
Caballero aventajado.
Recovo Alfonso la manda,
Aunque no fu de su grado.
A Carlos mucho le pesa,
Del rey casto es enojado,
Porque nuntio su palabra
Mucho lo ha amenazado
Que le quitara a Leon
Y aun a todo su reinado.
Bernardo esta muy sañudo
De lo que Carlos ha hablado.
Apereibense los reyes
Con las gentes de su estado,
Hallaronse en Roncesvalles,
Do muy recio han batallado,
Mueren alli muchas gentes
Franceses y Castellanos.
Vencio el rey don Alfonso
Por el esfuerzo sobrano
De Bernardo su sobrino.

Que era el mas señalado.
Mato Bernardo por sí
A Rodlan el esforzado,
Y a otros muchos capitanes
De Francia muy estimados [a].

Quant au duc Loup, qui ne s'était pas montré dans l'embuscade, il espérait que sa ruse aurait en tout point réussi, et que Karlemagne ne le rendrait pas responsable du désastre de Roncevaux. Trompé par cette confiance peu réfléchie, il se présenta au monarque frank, pour lui témoigner ses regrets de la destruction de son armée; mais Karlemagne sut démêler sa perfidie à travers ses paroles mielleuses et la Charte d'Alaon rapporte qu'il le fit saisir et pendre. Éginard, au contraire, dit qu'il fut impossible d'atteindre les traîtres cachés dans leurs montagnes.

Nous nous attachons à cette version, qui présente beaucoup plus de probabilité, car il est positif que, loin de se venger de Loup sur ses fils et sur ses peuples, Karlemagne n'osa pas attenter à leur indépendance [b]. Il projetait quelque nouvelle expédition en Espagne, il ne voulait pas s'en fermer entièrement les portes, en rallumant la haine des montagnards qui tenaient si bien les clefs de leurs défilés. D'ailleurs, s'il avait oublié toute prudence, pour faire exécuter le chef des coupables, n'aurait-il pas enveloppé sa famille dans la proscription? Et cependant, au lieu d'imposer aux Vascons des ducs de son

[a] Rapporté par Francisque Michels, *Chanson de Roland*, p. 261.
[b] Aucune chronique franque ne parle de la mort de Loup II.

choix, il laissa les deux fils de Loup, Adalric et Loup-Sanche, se partager les États de leur père, il reconnut même leur autorité ; la part qu'il prit à ce partage, se borna à faire obtenir la plus grande partie de la Vasconie à Loup-Sanche, dont le caractère plus soumis lui donnait moins d'inquiétude que l'indomptable fierté d'Adalric.

Karlemagne, défait et consterné, continua sa route vers l'Aquitaine, et il arriva à Casineuil, résidence royale sur la Garonne, au moment où la reine Hildegarde venait de lui donner deux fils : Louis et Lothaire.

L'échec de cette expédition eut d'assez graves conséquences ; il provoqua dans les plaines de l'Èbre une émigration considérable d'Arabes et de Visigoths, compromis dans l'insurrection de Soliman, et le plus grand nombre demeura dans les Pyrénées où toutes les nationalités avaient trouvé un asile à toutes les époques. Nous verrons bientôt les graves conséquences de cette émigration, car ces Arabes en profitèrent pour y organiser une résistance assez sérieuse. Plusieurs se retirèrent dans la basse Aquitaine où la protection de Karles pouvait leur être plus efficace, et où l'éloignement de leur patrie ne leur permettait guère de faire les indépendants.

C'est à cette époque peut-être que doit remonter le séjour d'un chef more ou visigoth, appelé Mira, dans le fort Mirambel (aujourd'hui Lourdes), où Karlemagne, d'après la tradition, l'aurait fait assiéger par l'évêque du Puy, qui le contraignit à capituler, et à recevoir le baptême avec tous ses chevaliers. En

devenant chrétien, ce Mira reçut le nom de *Lordes*, et le château, partageant ce changement de dénomination, prit celui qu'il porte aujourd'hui. Ce fait, négligé par l'histoire, offre néanmoins un degré suffisant de probabilité, pour qu'il puisse être rapporté sous toutes réserves.

Dès qu'il fut revenu de la douloureuse émotion du désastre de Roncevaux, Karlemagne ne perdit pas un instant pour organiser fortement l'Aquitaine et la Vasconie mal conquises. A peine son fils Louis eut-il atteint sa troisième année, qu'il rétablit l'ancien royaume aquitain de Haribert, et Toulouse devint encore sa capitale. Vêtu d'une petite armure, qui devait en faire un assez joli roi de parade, Louis fut apporté à Toulouse et fit son entrée à cheval. Des ducs et des comtes, choisis parmi les Aquitains et parmi les Franks, furent placés dans les différentes provinces du nouveau royaume [a]. Chorson s'établit à Toulouse, en qualité de comte ; la Septimanie devint le marquisat de Gothie et s'étendit sur toute la ligne des Pyrénées, depuis la Méditerranée jusqu'à la Garonne. L'officier qui la gouvernait, devait arrêter les Arabes sur cette frontière. La Vasconie renferma deux provinces ; le duché de la plaine, qui devint héréditaire, et le marquisat de la Montagne entre la Garonne et la Bidossoa, qui forma un commandement militaire sous le nom de *Marche de Vasconie ;* mais la suite nous prouvera que ses gouverneurs éprouvèrent plus d'une révolte, et qu'ils furent bientôt obligés de céder leur marquisat à des chefs indigènes.

[a] *Astron.* — *Vita Ludovici Pii,* ad ann. 778.

Adalghier, fils de Hatton, qui avait été donné en otage à Pepin avec son frère Ittier, fut considéré comme le plus propre à moins blesser les susceptibilités nationales des Vascons, et gouverna d'abord ce marquisat au nom de Karlemagne. Mais il était difficile à un favori des rois franks d'acquérir l'affection des populations hostiles; aussi vit-il les Pyrénées vasconnes lui échapper à l'instigation du fils de Loup, l'intrépide Adalric, qui releva fièrement la position indépendante de son père. Adalghier, chassé des vallées de Lavedan, d'Aussau, d'Aspe et de la Nive, ne perdit pas cependant tout ce territoire; il se réfugia du côté d'Oska et de Saragoza, établit son quartier-général près de Jaca, sinon dans la place même, et y vécut à peu près privé de toute relation avec Karlemagne, puisque les Vascons d'Adalric lui fermaient les vallées qui le séparaient de l'Aquitaine[1]. Néanmoins, appuyé par les rois des Asturies et de Sobrarbe, ses voisins, respecté des Vascons eux-mêmes, qui s'étaient contentés de briser sa position comme officier frank, il se maintint longtemps dans les montagnes, seconda les expéditions des Basques et des Asturiens contre les Mores, et continua une guerre obscure, mais incessante, d'embuscades et de razzias, faisant repousser les bandes musulmanes par des bandes de paysans vasco-navarrais, entretenant les hostilités pour son propre compte, et payant ses troupes avec le produit du pillage. Tel était le petit gouvernement que les historiens dési-

[1] Fauriel, *Gaule mérid.*, t. III.

gnent sous le nom de Marche ou Marquisat de Vasconie.

Le rôle du clergé dans les affaires pyrénéennes se trouve confondu, dans la confusion historique de ces temps reculés, avec la conduite de la masse générale des habitants; mais la chronique astronomique de Karlemagne nous fait assez connaître qu'il partagea l'opposition des vasco-cantabres contre les peuples germains[a]. Nous l'avons vu devenir ennemi de la domination franque, dès que l'expédition de Chlodowig l'eut mis en rapport avec la barbarie germanique. Cette résistance, qu'il dirigea longtemps dans le midi de la Gaule, fut bien plus encore son œuvre dans les montagnes. Karlemagne s'occupa assidûment de briser ce noyau d'opposition. Sa mesure la plus énergique et la plus efficace fut l'établissement de ces riches abbayes, dont les abbés, espèces de vassaux militaires, devaient prêter aux rois franks un élément de force qui leur avait échappé jusque là. La discipline que Karlemagne avait introduite dans ses troupes, l'absence de pillage et de massacres, sa mansuétude envers les Vascons avant et après l'événement de Roncevaux, lui avaient déjà concilié bien des esprits; le clergé, notamment, ne pouvait plus confondre les Franks de l'Empereur avec ces hordes barbares et sans pitié que les Mérovingiens et que Pepin lui-même avaient déchaînées sur l'Aquitaine. Le moment était donc favorable pour une demi-conciliation. L'établis-

[a] *Astron. Chron.*, ann. 778.

sement d'abbayes puissantes et célèbres devint l'anneau de l'alliance. Ce fut alors que celle de Saint-Savin s'éleva avec ses cloîtres et sa basilique, dans la vallée du Lavedan, sur les ruines de celles de Villebenser; celles d'Ouarra et de Saint-Jean de la Peña, dans les montagnes d'Aragon, furent également fondées, où prirent un développement considérable à la même époque. Ces abbayes nouvelles, et celles plus anciennes que possédait la Vasconie, comme Saint-Léser, en Bigorre, reçurent des abbés à moitié guerriers, qui préparèrent la voie aux chevaliers du Temple. Vassaux ecclésiastiques, enrichis de dotations territoriales, ils devaient procurer en retour un service militaire qui les plaçait aux avant-postes dans la guerre de l'Islam[a]. Nous verrons cette organisation prendre des dimensions plus développées dans la Septimanie, après la seconde invasion des Franks en Espagne; mais nous avons dû, tout d'abord, fixer la date de sa fondation dans la Vasconie et les montagnes basques.

[a] *Astron.* ann. 778.

CHAPITRE V.

LES PYRÉNÉES SOUS LOUIS, ROI D'AQUITAINE.

Révolte des Musulmans de la vallée de l'Èbre. — Abd-el-Rhaman les attaque. — Louis, roi d'Aquitaine. — Adalric de Vascogne condamné à Worms. — Expéditions arabes dans les Asturies et la Septimanie. — Asnar Fortunio, roi de Sobrarbe, remporte sur eux une victoire importante. — Pillage de Narbonne par les Arabes. — Guillaume le Pieux les repousse devant Carcassonne. — Guillaume envahit la Catalogne. — Louis d'Aquitaine reprend les villes du cours de l'Èbre. — Succès d'Asnar Fortunio. — Organisation de la Catalogne. — Établissements religieux. — Benoît d'Aniane. — Monastères de la Grasse, d'Aniane, de Saint-Jean, de Saint-Laurent de Cabreresses, de Saint-Hilaire, de Saint-Papoul, de Saint-Polycarpe, de Montolieu, de Saint-Paul-de-Narbonne, du Maz-d'Azil, de Saint-Volusian, d'Arles, del Campo et de Roncevaux.

Les Pyrénées étaient toujours le centre d'une opposition formidable contre les Mores d'Espagne et contre les Franks. Les partisans de Soliman, vaincus à Saragosse, s'étaient réfugiés dans toute la ligne au milieu des populations chrétiennes, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Océan. Les Berbères, surtout, naturellement hostiles aux Arabes andalousiens, semblaient ne pouvoir s'approcher des montagnes, sans être portés à la révolte. Ces gorges, ces rochers, qui leur rappelaient l'Atlas national, les saisissaient d'un impatient désir de recommencer sur ce point

la guerre incessante que leurs concitoyens d'Afrique faisaient aux Arabes, leurs oppresseurs.

Nous avons vu Munuza se mettre à leur tête dans la Cerdagne, du temps d'Eudon; Bélaskout releva dans cette province le drapeau insurrectionnel abattu à Saragosse, et Issoun, fils de Soliman, se réfugia et se fortifia à Narbonne [a]; Saragoza elle-même retomba au pouvoir d'un parti opposé à l'émir de Cordoue, représenté par Hussein-be-Yahia, qui, après avoir été complice de Soliman, l'avait fait assassiner dans une mosquée, et avait hérité de son influence.

Ces Musulmans insurgés, qui trouvaient sur tous les points un appui énergique auprès des populations chrétiennes, prenaient une attitude redoutable; l'émir de Cordoue voulut détruire cette ligue qui pouvait un jour menacer le pouvoir central, et les walis qui commandaient sur la lisière espagnole des Pyrénées reçurent l'ordre de l'attaquer. Ils commencèrent leur expédition, mais tous échouèrent, et ils durent expliquer leur échec par la difficulté du pays et la protection que les forêts et les précipices prêtaient aux indigènes de ces contrées, populations énergiques que les historiens arabes ne cessent de traiter de sauvages indomptés [b].

Abd-el-Rhaman, résolut alors de diriger lui-même ses forces vers les Pyrénées; il attaqua Saragosse et Pampelune, s'en empara, contraignit Bélaskout à se retirer dans les Pyrénées, et bientôt ce chef se

[a] *Histoire anonyme de la conquête d'Espagne*, 706.
[b] Conde, t. I, p. 202.

trouva si vivement pressé dans les montagnes, qu'il dut apaiser Abd-el-Rhaman par une apparence de soumission, en lui livrant ses fils en otage. Mais les Vascons ses alliés résistèrent, et se maintinrent indépendants du côté des Arabes, comme ils l'étaient du côté de la France[a].

Les Aquitains, en effet, ne s'étaient que mal pliés au nouveau régime du fils de Karlemagne, malgré les flatteries dont Louis le Débonnaire avait fait usage à leur égard; il avait adopté leurs mœurs, leur langage, leur costume; il s'était rendu à la diète de Paderborn, vêtu du manteau court et rond, de la casaque à manches bouffantes, des braies amples, des bottines à éperons de ces contrées, et une foule d'enfants de son âge, qui pouvaient passer pour des otages, formaient son escorte[b]; mais ces actes politiques ne lui rattachaient que fort imparfaitement ses sujets d'Aquitaine, et passaient tout-à-fait inaperçus à l'égard de la Vasconie. La haine de cette contrée contre les Franks finit par se traduire en insurrection ouverte.

Le bouillant Adalric, digne fils de Loup II, en fut l'instigateur et le chef. Il est probable que sa prise d'armes eut pour but le renversement de son frère Sanche, seigneur d'une partie de la Vasconie. Il dut être facile à Adalric, animé de toutes les passions nationales, de soulever les populations impatientes contre un frère trop soumis aux volontés de Karlemagne. Le comte de Toulouse, Chorson, se

[a] *Histoire anonyme*, ms. 706.
[b] *Astronom. — Lud. Vita*, III.

hâta d'accourir au secours de Sanche; mais les Vascons d'Adalric ne l'attendirent pas dans leurs montagnes, ils coururent à sa rencontre et vinrent lui présenter la bataille. Si le lieu de l'action est resté inconnu, il n'en est pas de même du résultat : l'armée du comte de Toulouse ne put résister à l'impétuosité vasconne, elle fut complétement culbutée, dispersée, et Chorson resta au pouvoir d'Adalric, qui ne lui rendit la liberté qu'après lui avoir fait jurer de ne plus porter les armes contre son peuple [a].

Une issue si contraire aux intérêts franks ne pouvait satisfaire Karlemagne : il fit citer l'audacieux Adalric devant le plaid d'Aquitaine. Au lieu de se soumettre, celui-ci dicta ses conditions et exigea, avant de comparaître, la remise d'un grand nombre d'otages pour garantie de sa liberté personnelle. Le gouvernement aquitain les lui accorda et les membres du plaid, secrètement joyeux peut-être de sa révolte, le renvoyèrent absous, ajoutèrent des présents aux félicitations, et Adalric se retira non en accusé, mais en triomphateur (788).

Il était difficile que Karlemagne supportât de pareils outrages faits à l'autorité de son fils. L'impunité du révolté vascon pouvait devenir d'un dangereux exemple, et favoriser même une invasion arabe par les Pyrénées occidentales. Il était urgent de faire cesser cet état de choses; Karlemagne s'en occupa. Les événements de la Péninsule expliquent d'ailleurs ses appréhensions : Abd-el-Rhaman venait

[a] *Astronom. — Hist. Ludovici Vita*, v.

de mourir; El-Hecham son fils aîné, après avoir vaincu le soulèvement de ses deux frères, avait donné à son gouvernement l'unité vigoureuse que son père avait préparée, et il se disposait à reconquérir le cours de l'Èbre et la Septimanie, détachés du gouvernement de Cordoue par la révolte [a].

Dans ces circonstances critiques, Karlemagne réunit une diète à Worms et cita Adalric à comparaître. Le Vascon, comptant peut-être sur une seconde représentation du plaid d'Aquitaine, s'y rendit avec son aventureuse fierté; mais les hommes du Nord ne pouvaient lui être aussi favorables que les Aquitains : il fut condamné à l'exil et Loup hérita de son marquisat montagneux (789).

Adalric parvint cependant à éluder la première partie de la sentence; il rentra dans ses montagnes et retrouva la liberté et l'amour des Vascons dans les gorges sauvages du pays natal. Loin d'apaiser les troubles, sa condamnation avait exaspéré ses sujets au point de rendre l'administration de Sanche impossible. Guillaume le Pieux, nouveau duc de Toulouse, marcha contre eux, et, plus heureux que Chorson, il parvint à leur imposer la paix (790)[b]. Il est vrai que les Basques se trouvaient harcelés vivement du côté de l'Espagne, et un arangement avec le duc de Toulouse leur était nécessaire pour pouvoir résister aux Arabes qui les attaquaient du côté de l'Èbre.

El-Hecham, irrité contre l'élément hostile réfugié

[a] Conde, I, c. 25, 26.
[b] *Astron.* — *Hist. Ludovic.* v.

dans les Pyrénées, et dont les excursions incessantes mettaient en péril les établissements Mores de Tudéla et de Tarraçona, avait enfin terminé ses préparatifs d'invasion.

Il fit marcher deux armées formidables, l'une vers la Septimanie, commandée par Abd-el-Mélek, l'autre vers les Asturies, sous les ordres d'Abd-el-Vahid. Cette double agression eut d'assez beaux résultats; les vallées d'Astorga et celle de Luke, dans les Asturies, furent complétement ravagées; le roi Bermudo I[er], qui occupait alors le trône d'Oviédo, perdit une bataille importante et Abd-el-Vahid revint à Cordoue, chargé de butin[a]. Abd-el-Mélek ne fut pas moins heureux dans la Septimanie; cette province, privée d'armée régulière, laissa les Mores la parcourir presque sans opposition et rentrer au-delà des Pyrénées, emportant le produit du pillage. Telles furent les victoires qui encouragèrent l'Algihed (*guerre sainte*), publiée par Hécham. L'année suivante (792), l'armée arabe pénétra dans la Vasconie septentrionale, jusque dans la vallée de la Bidassoa, où elle jeta la plus grande épouvante. Les populations, craignant le retour des invasions de Zama et d'Abdérame, emportaient leurs richesses dans les cavernes (793); cependant les Musulmans revinrent en arrière et ils se jetèrent bientôt après sur les Asturies où régnait Alonzo le Chaste, successeur de Bermudo I[er], et nommé Alanfous par les Arabes.

Les troupes d'El-Hécham, appelé *al-Radhy*

[a] *Provincias Vascongadas*, t. I. — *Ahmed-el-Mocri*.

ou le Bon, réussirent à repousser les agressions qu'Alonzo ne cessait d'exécuter sur les provinces voisines; à leur retour, elles voulurent pénétrer dans les vallées de l'Aragon et de la Cinca; mais elles rencontrèrent sur ce point une résistance plus vigoureuse. Garcia Inigo, roi de Sobrarbe, venait de mourir, en transmettant son autorité à Garcia Asnar, surnommé Fortunio (le Fortuné) (793).

Ce nom d'Asnar, qui l'a fait confondre avec le premier comte d'Aragon, semblerait impliquer suffisamment sa parenté avec ce premier prince, descendant d'Eudon d'Aquitaine. Garcia, ou Asnar Fortunio, imprimait déjà aux affaires du Sobrarbe une direction vigoureuse, et prêtait un point d'appui considérable aux Vascons et aux Asturiens. Au moment où les Mores rentraient victorieux de leurs courses dans les Asturies, ils furent pris dans une embuscade à laquelle Asnar Fortunio n'était pas étranger, et les peuples de Sobrarbe renouvelèrent sur eux la victoire de Roncevaux [a].

Les Arabes, abattus par ce revers, firent la paix avec Alonzo I[er]. Il est vrai qu'ils réparèrent bientôt cet échec dans les Pyrénées orientales; ils s'emparèrent de Gironne, se répandirent même jusqu'à Narbonne dont ils massacrèrent la population, et firent un butin si considérable, que le cinquième, attribué à l'émir El-Hécham, s'éleva à quarante-cinq mille *mikales*, qui servirent à construire la mosquée de Cordoue [b]. Un historien arabe ajoute même que

[a] *Chronique de Moissac. — Vie anonyme de saint Guillaume.*
[b] Conde, t. I, p. 225.

les habitants épargnés à Narbonne furent contraints de charrier les débris de leurs remparts démolis jusqu'à la capitale d'El-Hecham.

Exaltés par ce succès les Musulmans marchèrent sur Carcassonne ; mais le duc Guillaume les atteignit près de la rivière d'Orbieu, et une mêlée furieuse joncha la terre de Mores et de chrétiens, au point que la victoire parut rester aux premiers. Cependant le duc Guillaume, digne de défendre la terre d'Affrang, comme autrefois Eudon et Karles Martel, tua un des principaux chefs ennemis de sa main, et combattit avec tant de bravoure, que les Arabes étonnés n'osèrent pas continuer leur marche. Guillaume se renferma dans Carcassonne ; ses adversaires battirent en retraite, et regagnèrent l'Espagne sans essayer de poursuivre leur invasion. Ils ne tardèrent même pas à perdre Narbonne elle-même.

Karlemagne, ayant terminé ses expéditions contre les Bénéventins et contre le roi saxon Tudum, se disposa à prendre l'offensive sur toute la ligne des Pyrénées. Les événements intérieurs de l'Espagne devenaient assez favorables à cette entreprise : Hecham était mort, et son fils El-Hakem se trouvait en butte au soulèvement de ses oncles, Soliman et Abdalla. Karlemagne, assuré du concours de ce dernier, ordonna au duc Guillaume d'attaquer Narbonne, et la ville rentra au pouvoir des chrétiens quatre ans après sa conquête par Abd-el-Mélek. D'autres chefs franco-aquitains suivirent les vallées, traversèrent les ports, avec l'aide des populations montagnardes. Gironne fut reprise ; une armée musulmane, qui venait

à la rencontre des chrétiens, fut dispersée, et la vallée de l'Èbre vit partout reculer les Arabes [a].

Les chrétiens, poursuivant leurs succès, attaquèrent Huesca, Llerida et Pampelune; mais les walis de ces places se hâtèrent de reconnaître le roi d'Aquitaine, et conservèrent leur commandement à l'aide de cette soumission apparente. Celui de Barcelone fit plus encore: après avoir assuré aux chefs franks qu'il ne s'était emparé de la ville que pour la leur remettre, il se rendit auprès de Karlemagne, et le reconnut pour son suzerain [b].

La situation devenait très-grave pour la puissance arabe. El-Hakem, occupé dans le sud de l'Espagne, envoya Soliman au secours de ses walis, et vint bientôt appuyer leurs opérations agressives. A son approche, ceux-ci s'empressèrent de briser les faibles liens de vasselage qui les unissaient à Charlemagne. El-Hakem se rendit à Saragosse, reprit Gironne, envahit la Septimanie jusqu'à Narbonne, faisant trancher la tête aux chrétiens, brûlant les moissons et les villages, et il se hâta de revenir combattre ses compétiteurs dans l'Andalousie, en rapportant de son expédition des Gaules le titre de *Modzafer* (victorieux.)

Cette désastreuse invasion provoqua dans les Pyrénées chrétiennes un énergique mouvement de résistance. Louis tint un plaid à Toulouse en 798. Alphonse I[er], roi des Asturies, y envoya des députés, et, chose digne de remarque, le chef arabe Bahloul,

[a] Conde, t. I, part. II, 30.
[b] Eginard, *Annales*, 797.

qui commandait dans la Cerdagne, resta fidèle à son serment envers Charlemagne et s'y fit représenter. Tous les comtes et ducs de la lisière pyrénéenne prirent part à cette assemblée tenue par un roi aquitain; on discuta, on arrêta un plan de campagne, et Bahloul promit de céder toutes les places de la Cerdagne aux chrétiens[a].

Aussitôt une armée considérable, réunie par les soins de Louis et de Karlemagne, marcha sur Barcelone sous les ordres de Guillaume le Pieux, et le roi Louis resta à Ruskino, dans l'attente du moment favorable pour entrer lui-même en Catalogne, avec les troupes de réserve.

Persuadé qu'El-Hakem marcherait au secours de la place, Guillaume se posta entre Tarragone et Llerida pour arrêter ses renforts, et Rostaing, comte de Gironne, attaqua Barcelone[b]. El-Hakem paraît avoir envoyé, en effet, quelques troupes pour s'opposer à la marche des ennemis; mais arrivées à Saragosse, elles reculèrent devant la force trop supérieure du duc Guillaume, et remontèrent vers les Asturies[c]. Dès-lors le siége de Barcelone fut poussé avec la plus grande vigueur; cependant la résistance des Arabes le fit traîner en longueur, le manque de vivres même ne put lasser ni les assiégés, ni les assiégeants, et, l'hiver venu, les Franko-Aquitains construisirent des cabanes et des baraques

[a] *Anonyme astron. — Ludovici Vita.*
[b] *Anonyme astron. — Vita Ludovici*, p. XIII.
[c] *Loco citato.*

pour en braver les rigueurs, et ne pas s'éloigner de la place avant de s'en être emparés.

Dans cette lutte acharnée, Zaidoun, commandant de Barcelone, essaya de franchir les lignes du blocus pour se rendre à Cordoue; mais il fut arrêté par les sentinelles, et conduit au roi Louis qui venait de joindre l'armée assiégeante. Il espérait, à l'aide de cette capture, obliger la ville à se rendre; il se trompait; Zaidoun engagea lui-même la garnison à se défendre avec courage. Cependant, après sept mois de siége, la ville capitula, et les habitants obtinrent la liberté de se retirer avec leurs bagages. Cette condition fut si rigoureusement exécutée, qu'il ne resta que la population chrétienne pour ouvrir les portes au vainqueur; tous les Arabes étaient passés dans l'Andalousie.

Louis, maître de cette cité importante, s'empressa d'envoyer à Karlemagne la nouvelle de cette victoire, et Zaidoun, chargé de fers, alla expier auprès de l'empereur son héroïque résistance [a].

Ainsi, Gironne n'était plus la place frontière des possessions aquitaniques en Espagne, Barcelone devenait leur boulevard dans les plaines de l'Èbre. Louis confia cette place au visigoth Béra, qui fonda le comté de Barcelone, sous la suzeraineté de la couronne d'Aquitaine; un autre visigoth, nommé Wigiberto, occupa Tortose, et Borel eut la mission de défendre la marche d'Espagne, avec le titre de comte d'Ausonne.

[a] *Anonyme astron. — Ludovici Vita.*

Toute la plaine de l'Èbre resta donc au pouvoir des chrétiens, et les Visigoths se trouvèrent naturellement replacés dans les emplois qu'ils avaient précédemment occupés dans une contrée dont ils formaient la population presque entière.

Asnar Fortunio, roi de Sobrarbe, avait joué un rôle important dans ces dernières luttes; il est difficile de suivre pas à pas le cours de ses succès au milieu des contradictions des historiens; on s'accorde toutefois à lui faire remporter, à la tête des habitants du Roncal, les célèbres batailles d'Aloaste, où le roi Abdérame tomba dans la mêlée, et celle d'Ocharem qui fit accorder aux montagnards de Roncal, en récompense de leur belle conduite, le titre perpétuel d'Hidalgos. Asnar Fortunio chassa enfin les Mores des vallées de Paillars, de Ribagorça, de Jaca, et transporta le siége de son royaume agrandi, des hauteurs de la Peña d'Uruel, dans la place de Pampelune, qu'il fit considérablement fortifier. Cette translation à la suite des conquêtes d'Asnar Fortunio constitua ce royaume chrétien sur des bases fortes, durables, et le modeste Sobrarbe prit le nom basque de Navarre (*navarra*, d'aspect varié, ou *nava*, plaine, et *erria*, terre plane[a]). Il est à remarquer que dans cette marche générale de toutes les populations pyrénéennes contre les Arabes, les Visigoths de la Catalogne eurent besoin du secours des Franco-Aquitains pour triompher de l'islamisme, tandis

[a] Chapuis, *Hist. de Navarre*, p. 1.

que les énergiques populations ibéro-vasconnes du centre des Pyrénées ne durent les mêmes avantages qu'à leur courage.

Cette conquête de la vallée de l'Èbre ne fut pas passagère comme la précédente : les chrétiens organisèrent son occupation avec une habileté à laquelle le génie de Karlemagne ne devait pas être étranger. Déjà la Galice avait créé des corporations municipales jouissant de grands privilèges, mais assujetties au devoir de résister vigoureusement à toute invasion musulmane ; le même système fut établi dans les Pyrénées septimaniennes, aquitaniques et catalanes. Pendant que Barcelone devenait la première place frontière, les Aquitains relevaient les villes situées au pied des Pyrénées espagnoles et déjà détruites plusieurs fois par les Musulmans, notamment Ausonne sur le Tet, Cardonne sur le Lobrégat, Cazères et plusieurs autres que l'histoire ne nomme pas. Enfin la Catalogne entière renferma neuf baronnies. Karlemagne les donna aux neuf barons dont Montcade était le chef et qui, les premiers, avaient repoussé les Arabes de ces montagnes. C'est sur l'établissement de ces neuf barons que la noblesse catalane appuyait ses prétentions à une supériorité justifiée, jusqu'à un certain point, par cette antique origine [1].

Précédemment les comtés avaient toujours répondu aux évêchés ; Karlemagne les multiplia pour mieux organiser la résistance, dès-lors le diocèse de Bar-

[1] Çurita, *Annales de Ar.*, t. I.

celone eut deux comtés, celui de Barcelone et celui de Petinez ; le diocèse de Gironne en eut quatre : Gironne, Pierrelate, Ampurias et Besalu ; le diocèse d'Urgel trois : Urgel, Cerdagne et Paillars ; Ausonne, même nombre : Vic, Maresa et Berga ; Elne trois : le Roussillon, le Conflens, le Valespir. Narbonne, Carcassonne et Béziers eurent chacun un officier de ce grade. Une ordonnance de Louis, confirmée par deux chartes de 815 et 816, obligea les Visigoths réfugiés et la population entière à se mettre aux ordres des comtes à leur premier appel, et notamment à monter la garde, à héberger les officiers du roi (*missi dominici*) qui allaient en Espagne, à leur fournir des chevaux et à les suivre dans leurs expéditions de guerre[a]. Karlemagne établit enfin les *Vassors* militaires dont il récompensa les services en leur donnant des terres, à la charge d'en faire hommage au souverain, mais avec autorisation de les subdiviser aux mêmes conditions à des *sous-vassors* ou vavassors[b].

Nous arrivons ainsi au développement de la féodalité déjà établie, mais d'une manière assez vague, par les Visigoths. Le vassor prend dans le nord le titre de bar, homme (homme du prince), et dans la Catalogne celui de ric-hombre (homme riche), à cause des grands biens qu'il possédait. Autour du bar ou du ric-hombre se pressent les chevaliers (*milites*) qui prennent le titre de *domini*, et dans la Septimanie celui de *seniores* (anciens), ou, par abré-

[a] *Capitul. regum Francorum*, t. 1, p. 550.
[b] Marca 258, *España*.

viations romanes, *sen*, *mon senior*, *mon sen* ou *mossen*, assez fréquents chez les troubadours. La Catalogne adopta enfin le *sen* ou l'*en* dont nous avons parlé avec développement dans le 1er vol. p. 309, et il se propagea par l'Aragon jusqu'au Béarn, où nous verrons les vicomtes et leurs femmes porter le titre de *en*, *ena*... Au-dessous des *milites*, prirent rang les *domicelli* ou *damoiseaux*, possesseurs de sous-fiefs qui devinrent les *generos* de la Catalogne [a].

Après avoir pourvu à ce fondement d'organisation, l'armée de Karlemagne rentra en France par la vallée de Carol. Çurita parle d'une grande bataille livrée dans cette vallée, sans désigner les adversaires des chefs germains [b]. Étaient-ce des Arabes retranchés dans quelque formidable position, d'où les neuf barons n'avaient pu les chasser, ou de nouveaux Vascons qui espéraient répéter sur ce point la défaite de Roncevaux? l'histoire se tait à cet égard. Quoi qu'il en soit, la victoire des Franko-Aquitains fit inscrire le nom de Karlemagne dans la vallée de Carol, et le montagnard indique encore l'ancienne voie romaine que ses troupes suivirent pour rentrer en Septimanie.

Établissements religieux.

Karlemagne et Louis son fils, voulant faire marcher de pair l'organisation religieuse et l'adminis-

[a] Henry, *Hist. du Roussillon*, t. I, p. 29.
[b] Çurita, *Annales*, t. I.

tration civile, rétablirent la métropole de Tarragone et les évêchés suffragants d'Urgel, de Lerida, de Roda, de Tortose, de Barcelone, de Gironne et de Vic; la plupart existaient sous les Goths et avaient été détruits par les Mores. Le mouvement religieux des esprits favorisait puissamment aussi les fondations de monastères; Karlemagne leur donna ce caractère de grandeur et d'autorité qu'il imprimait toujours à sa politique. Toutes les restaurations d'églises, d'évêchés et d'abbayes lui demandèrent une consécration officielle. Nous allons voir son nom planer de toute sa hauteur sur ces établissements chrétiens.

Loin d'entraîner le christianisme dans le cataclysme, la chute des évêchés et des monastères des plaines de l'Èbre, de la Garonne et de l'Aude, ne fit qu'accélérer et multiplier des constructions nouvelles dans le centre des Pyrénées, dès que les Arabes en eurent été éloignés.

La phalange des bénédictins se répandit dans ces vallées pittoresques; elle choisit pour siége de ses établissements les forêts les plus sombres, et sa grande œuvre de défrichement et de civilisation recommença avec une nouvelle ardeur.

Le centre hiérarchique des abbayes était resté jusque là éloigné du midi de la Gaule, puisqu'il n'avait pas quitté le Mont-Cassin; il était urgent de le rapprocher de ces contrées, où tout était à refaire, afin de diriger plus vigoureusement l'œuvre de propagation. Un digne successeur de saint Benoît, le visigoth Vititza, fils d'un comte de Ma-

guelonne, accepta cette mission glorieuse. Il se retira vers 780 dans les solitudes de l'Hérault, comme autrefois saint Benoît dans celle de Subiaco ; il prit le nom du réformateur italien, et s'inspira de sa pensée.

Nous nous arrêterons sur ce fondateur d'autant plus volontiers, qu'il fut pour la lisière des Pyrénées ce que saint Benoît avait été pour l'Italie : le père de la vie monastique ; et il nous suffira de faire une rapide nomenclature des monastères élevés par ses disciples dans le cours du VIIIe siècle, pour justifier le titre que nous lui donnons.

Ce nouveau Benoît, élevé à la cour du roi Pepin, avait fait ses premières armes avec Karlemagne. Dégoûté de la guerre, il la quitta au siége de Pavie, en 774, et se retira dans un monastère du diocèse de Langres. Effrayé bientôt du titre d'abbé que les religieux se proposaient de lui donner, il s'enfuit dans une vallée étroite du diocèse de Maguelonne, qui appartenait à sa famille et que l'Aniane arrosait. Une église de Saint-Saturnin y existait déjà ; il y adossa une habitation ; un ermite nommé Widmar et quelques autres religieux vinrent le joindre, et vivre avec lui dans l'exercice des plus grandes austérités ; peu à peu des disciples nouveaux peuplèrent ces solitudes, et l'abbaye d'Aniane prit rang parmi les plus célèbres des Gaules. Le premier monastère ne pouvant suffire, Benoît en construisit un second en 782, la XIVe année du règne de Karlemagne, et cet empereur en confirma la fondation. Ce fut là, autour d'une église magnifique, dédiée d'abord à la

Vierge, et ensuite au Sauveur, que Benoît rassembla jusqu'à trois cents moines. Les grands seigneurs qui venaient s'y retirer l'enrichissaient de leurs donations, et offraient même leurs esclaves et leurs serfs. Benoît, loin d'accepter ces dernières libéralités, exigeait que leur maître leur donnât la liberté avant de les recevoir eux-mêmes dans la vie commune. A peine l'abbaye mère d'Aniane était-elle fondée que des succursales se propagèrent avec une merveilleuse rapidité dans le midi de la Gaule.

Benoît était en fréquents rapports avec trois solitaires du voisinage : Attilio, Nebridius et Anian. Instruits par son exemple, ceux-ci voulurent à leur tour fonder leur monastère, non pour se séparer de saint Benoît, qu'ils considéraient toujours comme leur père directeur, mais pour donner plus d'extension à son œuvre. Nebridius le premier s'était retiré (779) dans les rochers presque inaccessibles du vallon d'Orbieu, sur les frontières des diocèses de Carcassonne et de Narbonne; il y posa la première pierre de l'abbaye de la Grasse ; quelque temps après, il bâtit une église sous l'invocation de la sainte Vierge, et reçut de Karlemagne la confirmation des donations faites en sa faveur par plusieurs gentilshommes de la contrée. Presque aussitôt le solitaire Attilio se dirigea vers l'embouchure de l'Hérault et jeta les fondements de Saint-Tibéri au diocèse d'Agde, sur les ruines de l'ancien monastère détruit par les Sarrasins, et dont la chapelle servait de tombeau aux cendres de saint Tibéri, de sainte Modeste

et de saint Florentin, martyrisés sous les empereurs.

Anian enfin devint abbé du monastère de Saint-Jean, renversé par les Mores et reconstruit après leur première invasion sur l'Argendouble, près des sources de l'Aude, dans le diocèse de Narbonne. Pendant ce temps, un autre abbé, nommé Daniel, élevait un couvent dans la même vallée, sous la dédicace de saint Pierre et saint Paul; mais il l'abandonnait bientôt à Anian qui le réunit à celui de Saint-Jean-in-Extario. Karlemagne approuva cette cession de Daniel, et le comte de Narbonne ayant donné à Anian le lieu de Caunes, l'abbaye prit ce nom définitif.

La fondation de ces monatères ne pouvait épuiser le zèle infatigable d'Anian; il posa bientôt après les jalons de Saint-Laurent-in-Olibéjio, sur l'Argendouble, qui fut réuni quelques années plus tard à celui de Saint-Chignan (887).

Quant à Saint-Laurent de Cabreresses, bâti à quatre lieues au nord-ouest de Narbonne, sur la Nigella (la Nielle), à la fin du VIIIe siècle, nous ignorons le nom de ses fondateurs.

L'abbaye de Saint-Hilaire, appelée d'abord Saint-Saturnin, et située sur le Leuquet (Leucus) près de Carcassonne, avait été détruite, ou du moins fortement endommagée par les Mores. L'abbé Nampius, contemporain d'Anian, la restaura, vers 780, sous sa nouvelle dédicace, en souvenir du premier évêque de Carcassonne. Elle obtint des lettres de sauvegarde de Karlemagne.

Les tombeaux des premiers évêques et des mar-

tyrs ne cessaient d'enfanter des chapelles et des monastères : le sang des confesseurs n'était pas seulement une semence de chrétiens, mais encore de temples et de religieux. On se rappelle que saint Papoul, disciple de saint Saturnin, dans le IIIe siècle, avait péri près du lieu où s'éleva plus tard la ville de ce nom ; cette ville ne fut elle-même que le développement d'un monastère destiné d'abord à abriter les cendres du confesseur. L'érection de cet établissement ne dut pas être postérieure au VIIIe siècle.

L'esprit public ayant pris sa pente vers les fondations monastiques, tous les événements, les désastres comme les victoires, poussaient les chrétiens dans cette voie. Un seigneur visigoth, nommé Attale, fuyant l'Espagne subjuguée, vint se réfugier à la fin de ce siècle, avec ses esclaves et sa famille, dans les montagnes du Rasez, au sud de Carcassonne. Après avoir fait relever plusieurs églises renversées par les Musulmans, il se retira dans une vallée profonde, bâtit le monastère de Saint-Polycarpe, et défricha les forêts d'alentour. Lorque Karlemagne fit exécuter l'expédition de Catalogne, il confirma la fondation d'Attale, et lui céda authentiquement les terres qu'il avait rendues à la culture.

Vers la même époque, un certain Olemond posait les jalons de l'abbaye de Montolieu, sous l'invocation du martyr saint Jean-Baptiste. Appelée d'abord Castrum Mallaste, du nom d'un château voisin qui dominait la vallée de Sigurez, au pied de la montagne Noire, elle reçut les libéralités du grand

empereur et ne prit que plus tard le nom de *Montis Olivi.*

A côté des fondations marchaient les restaurations.

Narbonne, qui avait perdu les monastères de Saint-Paul et de Saint-Jean-in-Extario, lors de l'invasion des Sarrasins, vit le premier se relever, toujours *extra muros*, au début du IXe siècle, comme le prouvent des actes de cette date.

Quant à celui de Saint-Jean-in-Extario, il fut remplacé vers le même temps par celui de Sainte-Marie, qui eut le rare bonheur de se conserver à travers les guerres de religion jusqu'au XVIIIe siècle, où il portait encore le nom de Lamourguier, du mot roman *mourgué* (moine).

Nous savons aussi que l'abbaye du Maz-d'Azil, sur la Rize, dans le pays de Foix, diocèse de Rieux, existait sous Karlemagne. Son église, dédiée d'abord à saint Etienne, reçut, sous l'abbé Asnarius, du seigneur Elobatus un lieu nommé Silva Agra, situé sur la Jerles, près de la Garonne, avec une chapelle où reposaient les reliques de saint Rustique, évêque martyr de Cahors.

L'abbaye de Saint-Volusian, construite autour de l'église de Saint-Nazaire de Foix, remontait également au VIIIe siècle; elle obtint en 849 une charte de Karles le Chauve qui l'unit à l'abbaye de Saint-Ibéri, tandis que la vieille église de Saint-Nazaire, destinée à couvrir le tombeau de saint Volusian, massacré sur les bords de l'Ariége par les sol-

dats d'Alaric, donnait naissance au bourg de Foix, qui se forma peu à peu autour de son enclos. Ainsi partout les chrétiens ne cessaient de réparer les désastres causés par les Mores.

Le monastère d'Arles en Roussillon, érigé au VIIe siècle par l'abbé Castellan, avait été détruit par les infidèles... Dès qu'ils se furent éloignés, on le rétablit (778) dans la vallée pittoresque de Valespir, et Karlemagne lui céda les bains romains d'Arelatæ, situés à peu de distance (788). Si l'empereur ne donnait aux monastères des Gaules que des chartes et quelques domaines, en Espagne il fit mieux : il fonda le monastère del Campo, sur la rivière de Passa en Catalogne, sous le nom de *Notre-Dame-des-Victoires*, en souvenir de celles que ses troupes avaient remportées sur les Arabes.

Nous avons déjà parlé des abbayes de Saint-Savin et de Saint-Léser de Bigorre, de celles d'Ouara et de Saint-Jean de la Peña dans le Sobrarbe ; il est probable aussi que celle de Roncevaux date de la même époque. Le roman *di Roncivals*[1] parle de ce monastère, et les mœurs expiatoires de ce siècle donnent beaucoup de probabilité à la création d'une abbaye sur le tombeau des pairs morts dans cette gorge fatale. Quoi qu'il en soit, un hospice, remontant à la plus haute antiquité, existait dans cette vallée et portait le nom d'Hospice de Karlemagne. Lorsque le roi Sancho de Navarre fit construire l'abbaye moderne, en commémoration de la bataille de Tolosa, au

[1] Publié par Francisque Michels.

lieu de fonder à nouveau, il ne dut qu'agrandir et développer la première.

Oviedo, la capitale des Asturies, avait dû précédemment son origine à l'érection d'une église et d'un monastère. Fromistan et Maxime leurs fondateurs les dédièrent *à saint Vincent martyr*; ils appelèrent autour d'eux les populations environnantes, et la ville d'Oviedo s'éleva près de l'établissement religieux[a].

La Galice possédait, également depuis une date inconnue, le monastère de *Sammanos* ou Samos dans le Subregum, diocèse de Lugo.

Celui de *Saint-Jean évangéliste* avait été établi par le roi des Asturies, Silo, vers 776, dans la ville de Pravia sur le Nalon et la Narcea près de la mer[b]. Du côté de la France, enfin, quelques rares églises étaient échappées aux fureurs des Mores, grâce à l'épaisseur des forêts et à la hauteur des montagnes. De ce nombre furent celle de Custojas, le plus ancien oratoire du Roussillon, fondée peut-être sous les derniers Romains, et celle de Saint-Martin du Canigou, qui remontait au VII[e] siècle. La massivité de ses colonnes et l'épaisseur de ses voûtes attirent encore l'attention des archéologues. Nous verrons plus tard le comte Wifred adosser un monastère à cette chapelle antique, mais au IX[e] siècle elle n'avait encore que ces anachorètes bénédictins dont nous avons déjà parlé et qui devinrent la grande pépinière monastique du siècle suivant.

[a] Risco, *España sagrada*, t. XXXVII, p. 108, 109.
[b] *Chronique Albendense*, num. 55.

Telle était la situation du catholicisme dans les Pyrénées espagnoles et gauloises à la fin du VIIIe siècle. Vingt-quatre évêchés y donnaient encore la haute impulsion hiérarchique : Dax, Aire, Oloron, Lescar, Bigorre, Comminges, Couserans (Saint-Liziers), Carcassonne, Narbonne, Elne, Agde, Toulouse, Auch, Lectoure, Eause, au nord ; Saint-Jean de la Peña, Pampelune, Roda, Urgel, Tortosa, Vic, Gironne, Barcelone, au midi. Nous ignorons si on doit y ajouter Saragosse. Vingt et un monastères les secondaient : Saint-Jean de la Peña — Ouarra — Roncevaux — Notre Dame del Campo ou des Victoires — Saint-Savin — Saint-Martin du Canigou — Arles — Saint-Volusian — Le Maz-d'Azil — Saint-Paul de Narbonne — Sainte-Marie — Montolieu — Saint-Polycarpe — Saint-Papoul — Saint-Hilaire — Saint-Laurent de Cabreresses — Saint-Laurent-in-Olibéjio — Caunes — la Grasse — Saint-Tibéry et Anian. Ces succursales laborieuses d'activité et d'industrie fournissaient à l'agriculture des phalanges de travailleurs pour défricher les landes et les forêts. Boulevards sacrés élevés contre la barbarie, les populations persécutées et affamées y trouvaient un asile et des greniers d'abondance pour les sauver de l'esclavage et de la faim.

Les abbayes ne se contentèrent même pas d'être des chantiers agricoles et des greniers publics ; elles furent longtemps les seules écoles où les populations venaient chercher les lumières et les sciences, sauvées de l'inondation des barbares ; mission trois fois sainte que nous allons les voir continuer à rem-

plir avec une persévérance qui fera leur gloire éternelle devant le tribunal impartial de l'histoire.

Après avoir numéroté en quelque sorte les établissements religieux de cette époque, si nous voulions tâcher de pénétrer les causes de leur existence, nous trouverions que leurs fondateurs obéissaient à trois motifs principaux : 1° ils voulaient réparer les désastres des Sarrasins ; 2° honorer d'un culte particulier la mémoire des martyrs ; 3° ouvrir aux gentilshommes fatigués d'un siècle de guerre et effrayés de ces désastres un lieu de repos et d'expiation.

De toutes parts, en effet, nous voyons les hommes les plus recommandables fuir le monde bouleversé, et se préparer à la vie monastique par plusieurs années de solitude. Après cette espèce de noviciat, ils se retirent dans les ruines d'un ancien monastère détruit, ou dans les chapelles qui protègent les tombeaux des confesseurs, et donnent à l'abbaye dont ils deviennent les fondateurs le nom de quelque martyr, tels que saint Tibéry, saint Paul, saint Laurent, saint Volusian, saint Polycarpe, saint Genie, saint Papoul. Comment n'en eût-il pas été ainsi ? les Mores n'avaient-ils pas, en renouvelant l'ère des persécutions, multiplié les victimes et réveillé le culte et la gloire des premiers apôtres? n'était-il pas naturel d'attirer la vénération publique sur ces athlètes de la foi, dont la mort glorieuse servait d'encouragement et d'exemple aux populations contemporaines ?

Une dernière observation découle naturellement de l'examen rapide auquel nous venons de nous

livrer ; c'est que les fondations monastiques, attribuées communément à Karlemagne et aux grands seigneurs du VIIIe siècle, ne leur durent guère que des chartes de confirmation et quelques cessions territoriales ; mais quant au choix des lieux, à la construction des premières cellules, l'honneur et les fatigues appartiennent tout entiers aux solitaires et aux religieux. Eux seuls étaient les véritables créateurs, les hommes d'épée ne furent que les prête-noms et les protecteurs officiels.

CHAPITRE VI.

ORIGINE DE L'ARISTOCRATIE PYRÉNÉENNE.

Révolte de la Vasconie. — Plusieurs ducs de cette province. — L'arabe Amrou. — Révolte d'Adalric. — Louis le Débonnaire pénètre jusqu'à Pampelune. — Attaqué au retour, il repousse les Basques. — Les deux petits-fils d'Adalric, chefs des Vascons. — Trêve avec les Mores. — Garcimire, duc des Vascons. — Premiers comtes et vicomtes de Bigorre et de Béarn. — Guerre contre les Arabes dans la Catalogne. — Les Franko-Aquitains de nouveau défaits à Roncevaux. — Sancho-Garcia, successeur d'Asnar, roi de Navarre. — Wandrille, comte de la Marche de Vasconie et ses descendants. — Aristocratie visigothe dans les Pyrénées orientales. — Révolte d'Aïzon. — Reprise des hostilités dans la Catalogne. — Comtes et vicomtes de Bigorre et de Béarn rendues héréditaires. — Aristocratie pyrénéenne. — Inigo Arriscat, comte de Bigorre, élu roi de Navarre. — Bernard, duc de Septimanie. — Son frère, premier comte de Roussillon. — Leur révolte et leur renversement. — Invasion des Normands. — Leurs mœurs. — Pillage de la Vasconie. — Leur défaite dans le Bigorre. — Insurrection des Pyrénées occidentales. — Indépendance des seigneurs visigoths de Septimanie et de Catalogne. — Invasion des Normands dans le Roussillon.

Il était moins difficile au roi d'Aquitaine de s'étendre du côté des Arabes, que de subjuguer les Vascons. Si Loup-Sanche, le prince bien-aimé de Karlemagne, avait l'investiture officielle de la Basse-Vasconie, c'est-à-dire du pays gallo-romain, d'Aire et de Dax, son intrépide frère Adalric gouvernait toujours en souverain les fières populations des montagnes. Aussi, pendant que Loup-Sanche assistait

au champ de mai de 801, où il recevait les félicitations de Louis le Débonnaire, ses sujets de Fézenzac se révoltèrent contre un vicomte frank, nommé Lieuthar, que venait de leur donner le roi Louis; ils s'emparèrent de son escorte et la massacrèrent. Loup-Sanche dut souffrir d'une révolte qui retombait indirectement sur lui-même; cependant il refusa de conduire l'armée d'Aquitaine destinée à châtier les mutins [a].

Au milieu de cette confusion d'autorités, qui préparait le système féodal, il faut ne pas oublier les principes qui surnageaient à ce désordre.

Le midi de la Gaule avait deux ducs, celui de Vasconie qui gouvernait les Pyrénées, de la Garonne à l'Océan, et celui de Septimanie, ou Gothie, qui étendait son autorité depuis la Méditerranée jusqu'à la Garonne. Au-dessous de ces grands officiers étaient placés des comtes nommés par le roi, dans les cantons où il pouvait exercer son pouvoir, comme dans la Basse-Vasconie et la Basse-Septimanie.

Les comtés de la Basse-Vasconie étaient ceux de Bazas, de Fézensac et de Lectoure. Dans les montagnes, on trouvait ceux de Comminges, de Bigorre et de Vascogne; ce dernier formait le cœur du pays basque et s'étendait du Béarn à l'Océan. Les trois premiers avaient formé l'apanage de Loup-Sanche, et ceux de la montagne, le domaine d'Adalric. Quoique amovibles en principe, ces comtés se

[a] Ermold, *Nigelli Carm.* t. V, 109.

transmettaient quelquefois de père en fils : ainsi Garcia Ximénès, devenu roi de Sobrarbe, avait été remplacé par son fils Garcia Inigo. Au-dessous des comtes, venaient les vicomtes, officiers également révocables ; enfin les viguiers qui rendaient la justice dans les villes dépourvues de vicomtes.

Cette organisation des Pyrénées occidentales sous Karlemagne complétait celle des Pyrénées orien tales, partagées entre les neuf barons commandés par Montcade, qui devaient prendre plus tard, s'ils ne les adoptèrent pas tout d'abord, les titres de comtes de Bésalu, comtes d'Ampurias, comtes de Cerdagne, comtes de Roussillon, comtes d'Urgel, etc., comme nous les trouverons officiellement installés en 863... Mais revenons à la Vasconie. Cette province offrait toujours une étrange réunion d'autorités hétérogènes et hostiles. Adalgier, chef de cette marche établie par Karlemagne, avait disparu de son petit gouvernement de Jacá, et avait été remplacé à ce poste officiel par le gallo-romain Auréole, fils d'un certain Félix, comte de Périgueux. Auréole avait employé son autorité jusqu'en 809, époque de sa mort*, à repousser les Arabes, leur disputant le terrain pied à pied, leur faisant avec la plus grande persévérance une véritable guerre de guérillas, remplie d'embûches et de traits audacieux. Cette lutte acharnée le rendit à la fin maître d'une principauté couverte de châtelets, ou *castellars*, dont les garnisons présentaient aux Arabes une

* *Annales Francor.*, an. 809.

frontière bien défendue. La diplomatie venait même compléter l'importance de ce gouverneur : placé entre les chrétiens d'Aquitaine et les musulmans du nord, facilement portés à se révolter contre les kalifes de Cordoue, Auréole servait souvent d'intermédiaire dans les relations du roi d'Aquitaine avec ces walis. Amrou ou Amoroz, l'un d'entre eux, qui gouvernait Oska et Saragosse, eut des conférences avec lui, et offrit par son intermédiaire de livrer ces deux villes importantes à Louis.

Mais Auréole mourut avant la conclusion du traité, et Amrou profita de ses liaisons amicales avec le gouvernement aquitain, pour s'emparer des châteaux qu'Auréole avait bâtis sur les montagnes. Il est vrai qu'il s'empressa de reconnaître en secret Karlemagne pour son suzerain ; toutefois il n'eut pas le temps de mener à bien cette révolte contre le kalife ; le fils d'El-Hakem se mit à sa poursuite, le chassa de Saragosse, peut-être même d'Oska son dernier asile, et les Aquitains perdirent ainsi tous leurs rapports avec les Arabes de la haute plaine de l'Èbre *.

Cette guerre contre les Mores n'empêchait pas les Vascons de poursuivre envers les Franks leur haine infatigable. Nous avons vu le Fézensac se révolter sous Loup-Sanche ; le pays de Dax, et la partie montueuse occupée par Adalric, opéra un soulèvement plus sérieux vers 812. Le roi d'Aquitaine marcha immédiatement contre Adalric qui dirigeait

* *Annales Francor*, an. 809, 810.

personnellement l'insurrection, et somma les principaux complices de comparaître devant lui; mais cette citation fut méconnue, et l'armée franko-aquitaine y répondit par la dévastation et le pillage: tout fut mis à feu et à sang jusqu'à ce que les révoltés, effrayés de ces désastres, consentirent à se soumettre aux Aquitains qui se montrèrent d'autant moins exigeants, qu'ils étaient pressés de poursuivre leur marche vers l'Espagne.

Il paraît que leur mouvement sur Pampelune par la basse Navarre se combinait avec celui d'une autre armée qui attaquait Tortose, par la vallée de Barcelone; ce qui fait dire aux historiens arabes[a] que: « Les quatre portes des Pyrénées lançaient des ennemis sur les soldats de l'Islam. » Dans ces circonstances assez graves, la soumission de Dax, quelque précaire qu'elle fût, permit aux Aquitains de traverser l'Adour, de remonter la vallée de la Nive, et de franchir sans accidents le col périlleux de Roncevaux. Il est vrai que Louis le Débonnaire avait pris toutes les précautions pour prévenir une attaque imprévue; instruit par la triste expérience de son père, il ne traînait pas à sa suite des bagages embarrassants; il atteignit heureusement Pampelune, réorganisa la résistance chrétienne dans ces contrées, et y installa un gouverneur de la marche de Vasconie, en remplacement du marquis Auréole.

Mais cette immixtion dans les affaires de Navarre ne pouvait convenir, ni à Adalric, chef des Vascons

[a] *Anonyme astronom.* XVIII.

montagnards, ni à Asnar Fortunio, roi de Sobrarbe. Ces deux chefs se concertèrent, comme avaient fait Alonzo, Fruela, Garcia Inigo et le duc Loup, et se promirent de faire subir à Louis le Débonnaire le sort de l'armée de Karlemagne, quand il retournerait en Aquitaine.

L'embuscade fut préparée par Adalric et par ses deux fils Skimin et Centule ; tous les bois qui dominaient les vallées étaient garnis de tirailleurs : rochers détachés , troncs d'arbres n'attendaient qu'un signal pour rouler sur les Franko-Aquitains.

Mais Louis le Débonnaire était sur ses gardes. Un provocateur téméraire vint découvrir l'embuscade : en attaquant les Aquitains, il fut pris, pendu et la ruse fut opposée à la ruse. D'habiles émissaires parvinrent à envelopper ensuite un grand nombre de femmes, de vieillards et d'enfants qui se tenaient prêts à seconder le pillage ; ces familles entières furent placées en otages dans les rangs des Aquitains, et les Vascons stupéfaits durent renoncer à une attaque qui aurait entraîné le massacre de ceux qui leur étaient chers[1].

Il en coûtait cruellement à Adalric de perdre ainsi les fruits de son habile tentative. Il commença l'attaque avec ses fils, mais il ne put entraîner les soldats, trop émus par les cris plaintifs de leurs femmes et de leurs enfants ; et ils laissèrent Centule assaillir seul les Franks et périr dans la mêlée sous les yeux de son père. Celui-ci voulut sans

[1] *Anonyme astronom.*

doute venger sa mort et tomba comme lui sous les coups des Franks ; c'est du moins ce qu'il est permis d'augurer de sa brusque disparition du théâtre des événements qu'il avait si longtemps occupé.

Ce succès donna au roi d'Aquitaine une certaine autorité sur les affaires de la Vasconie. Le jeune fils d'Adalric, Skimin, ne pouvait relever seul la redoutable épée de son père. Les Vascons, privés de chefs, consentirent à reconnaître le fils de Karlemagne ; toutefois Louis n'osa pas faire acte de souveraineté en leur imposant des ducs franks ou gallo-romains ; il se contenta de donner une espèce d'investiture à Skimin et à Loup III, fils mineur de Centule, tué à Roncevaux, et, grâce à cette installation qui ne changeait rien à la succession héréditaire de la famille d'Adalric, le roi d'Aquitaine trouva sa vanité satisfaite et rentra dans ses États.

Nous venons de parcourir la première période de l'invasion arabe, pendant laquelle les Pyrénées servent sur toute la ligne d'imposantes barrières et de nobles champs de bataille ; l'histoire avait longtemps réservé à Karles Martel et à ses leudes tout l'honneur d'avoir sauvé l'Europe ; elle cède aujourd'hui une partie de cette gloire au roi d'Aquitaine Eudon. Ne serait-il pas plus juste de donner la plus large part du salut de la chrétienté, aux intrépides populations pyrénéennes, retranchées dans leurs montagnes inexpugnables? sans les Basques, les Sobrarbais et les Catalans, les Mores, quoique battus à Toulouse et à Poitiers, n'auraient pas manqué de revenir en nombre et d'écraser

enfin cette Gaule, si affaiblie par les dissensions intestines. Mais obligés de diviser leur invasion à l'orient et à l'occident pour franchir ces frontières, trouvant leurs derrières coupés dès qu'un échec les obligeait à battre en retraite, ils durent enfin renoncer aux grandes invasions et se contenter de harceler les habitants des vallées de l'Èbre. Ces montagnes furent donc le véritable boulevard où les chrétiens vaincus en Espagne vinrent se réfugier et se fortifier, pour marcher ensuite contre les Musulmans et les refouler peu à peu au-delà du détroit.

Nous avons vu, sous Louis le Débonnaire et Asnar Fortunio, sous Alonzo Ier et Adalric, les chrétiens descendre des Pyrénées, porter leur ligne de défense dans la Catalogne jusqu'à Barcelone, dans la Navarre jusqu'à Pampelune, et dans l'Aragon plus loin que Jaca (812). Ces conquêtes importantes, et si longtemps disputées, avaient donné un peu de lassitude aux deux nations; une trêve intervint, et ce fut El-Hakem qui la demanda. Elle fut loin de mettre un terme à la lutte des deux religions, mais elle marqua un changement de tactique très-important; c'est que la guerre devint offensive de la part des chrétiens, tandis que les Arabes se bornèrent à se défendre.

La tombe ensevelissait peu à peu les héros de l'époque de Karlemagne, le grand empereur lui-même venait de mourir (814), laissant le poids de l'empire au faible Louis le Débonnaire. A peine ce prince s'était-il éloigné de l'Aquitaine

pour monter sur le trône impérial, que le duc vascon Skimin, fils d'Adalric, provoqua son ressentiment, et il est aisé de comprendre, au titre d'*insolent* et de *pervers* que lui donnent les chroniques franques [a], que la révolte fut le motif de cette rupture.

Louis voulut en finir cette fois avec ce peuple indomptable; il fit enlever Skimin en lui dressant quelque embûche (815), peut-être même ordonna-t-il de le mettre à mort. Quoi qu'il en soit, bien loin de se tenir atterrés, les Vascons n'éprouvèrent qu'une recrudescence de fureur. Ils saluèrent duc le fils de Skimin, Garcimire, et portèrent la révolte jusque dans les cantons de la basse Vasconie, les moins hostiles aux Franks (816) [b].

Loup, fils de Centule, oncle de Garcimire, démeurait toujours possesseur de cette contrée (Fézensac, Bazas et Lectoure); Pepin, nouveau roi d'Aquitaine, répondit à cette révolte générale des Vascons par une guerre acharnée et, pendant trois ans, ce ne furent que combats, embuscades, victoires et défaites alternatives.

Cependant l'armée franko-aquitaine finit par obtenir un grand succès; Garcimire, digne héritier d'Adalric, périt dans une bataille, et ses enfants, obligés de fuir, passèrent sur le versant navarrais [c], où ils se mirent à la tête de quelques bandes chrétiennes. Mais le roi d'Aquitaine avait résolu d'a-

[a] *Chronique de Moissac.* — Éginard, *Annales.*
[b] Éginhard, ann. 816.
[c] *Chronique de Moissac.*

néantir la race d'Adalric; une seconde armée attaqua les Vascons de Loup-Centule, et fit périr un frère de ce duc, dont l'extravagance incroyable avait obtenu chez ces peuples aventureux et guerriers une assez grande réputation. Centule lui-même fait prisonnier fut condamné à un exil perpétuel *, et il se retira dans les Asturies, chez Alonzo le Chaste qui lui donna un commandement.

Cette défaite des Vascons, suivie de la désorganisation des familles de leurs chefs, eut du retentissement dans la Navarre; Asnar Fortunio (*asinarius*), issu de la race d'Eudon, et que Louis le Débonnaire paraît avoir confirmé dans son comté de Jaca, était peu désireux de se voir détourné de la guerre des Arabes par une invasion d'Aquitains; il fit un traité avec le roi Pepin, et celui-ci, libre de ce côté, s'occupa de détruire l'influence des descendants d'Adalric, en plaçant la haute et la basse Vasconie sous la dépendance d'un duc gallo-romain, rattaché au parti frank. Ce fut Totillus qu'il éleva à cette position nouvelle.

Si la seconde de ces provinces eut l'air de se soumettre à ce gouverneur, il en fut différemment de la montagne. Elle se sépara et se donna des chefs (*jaons*) dont on ignore les noms, mais qu'il ne serait pas impossible de retrouver dans deux fils de Centule, Loup-Donat qui devint comte de Bigorre, et Centule-Loup, vicomte de Béarn. Pepin, fatigué d'une lutte incessante et sans résultat, finit par reconnaître leur investiture.

* Éginhard, ann. 816. — *Charte d'Alaon.*

Cet événement n'est pas sans importance dans notre histoire, car il marque l'origine certaine des vicomtes de Béarn et des comtes de Bigorre [a].

La trêve signée en 812 entre El-Hakem et Karlemagne expirait en 815. El-Hakem voulut la renouveler : mais sa mort ayant porté son fils Abd-el-Rhaman sur le trône, elle fut définitivement rompue, et la guerre recommença (821). Aussitôt Louis le Débonnaire s'empressa d'envoyer à tous les commandants des Pyrénées l'ordre d'envahir le territoire more. Bernard, récemment nommé duc de Gothie, en remplacement de Bera, passa la Sègre, poussa ses ravages jusqu'à Oska ; Abd-el-Rhaman marcha sur lui, le repoussa, et obligea les chrétiens à se rejeter dans Barcelone. Les historiens arabes ajoutent même qu'il s'empara de cette ville, et de quelques autres, parmi lesquelles ils citent Urgel [b].

Les Aquitains ne furent pas plus heureux dans les Pyrénées occidentales. Ils avaient préparé une grande expédition contre la vallée de l'Èbre, sous les ordres de plusieurs chefs, notamment d'Ebbes, comte de Limoges, et d'Asnar Fortunio de Sobrarbe, alors allié des Aquitains et désireux d'agrandir son royaume. Cette armée descendit assez facilement jusqu'à Pampelune ; mais, au retour, quelques tribus vasconnes réunies aux Mores les attendaient au passage fatal de Roncevaux ; moins sur leur garde que dans la dernière expédition de Louis le Débonnaire,

[a] Davezac, *Hist. de Bigorre*, t. I, p. 127.
[b] Conde, *Hist. de la domination*, t. I, 39.

les troupes d'Ebbes furent surprises, et tout tomba massacré ou pris, hommes et bagages, chevaux et butin [a]; il paraît même qu'Ebbes et Asnar restèrent prisonniers; le premier fut livré au roi de Cordoue; le second, grâce à son origine vasconne, et à la promesse de se séparer des Franks et de les combattre, recouvra la liberté; certaines chroniques le font rentrer dans son duché de Vasconie (836) où il se maintint malgré Pepin d'Aquitaine. Cependant il ne prolongea pas beaucoup sa carrière belliqueuse; l'expédition de Pampelune fut son dernier fait d'armes, et il mourut en 836. Son fils Sancho Garcia, héritier de sa royauté élective, peut être considéré comme second roi de Nabarra [b].

Asnar Fortunio avait aussi une fille nommée Marie, unie depuis 823 à Wandrille, qui avait remplacé Auréole dans la marche de Vasconie.

Ce mariage ne fut pas une alliance indifférente. Wandrille exerçait une autorité considérable dans les montagnes d'Urgel et de Jaca; il y fonda le monastère d'Alaon, réunit autour de lui, à cette occasion, les ricos-ombres les plus influents de ces vallées et l'on fixa, dans la charte donnée à la nouvelle abbaye, l'origine et les droits de la plupart des seigneurs de ces montagnes.

Pendant que la famille d'Asnar Fortunio s'étendait dans l'Aragon et la Navarre, les quatre enfants de Wandrille devenaient la souche d'une foule de maisons seigneuriales du versant français: ainsi Ber-

[a] Çurita, *Annales*, t. I.
[b] Conde, t. I, p. 10.

nard fut comte de la marche de Vasconie à la mort de son père, Asnarius s'établit au même titre dans les vallées basques de Louvigny et de Soule; Antoine posséda la vicomté de Béziers, et Aton le comté de Paillars près d'Urgel... Nous verrons bientôt un fils d'Asnarius de Louvigny devenir premier comte de Comminges, sous le nom d'Asnarius.

Les Pyrénées occidentales n'avaient pas le monopole de l'agitation; nous avons vu que celles de l'est, depuis la Garonne jusqu'à la Méditerranée, étaient demeurées peuplées de Visigoths. Malgré les tribulations que ce peuple avait eu à souffrir de la part des Sarrasins et des Franks, il conservait toujours ses lois, ses mœurs, sa langue, et jusqu'à ses comtes sous l'autorité supérieure des ducs ou marquis nommés par les rois aquitains.

Quoique infiniment moins turbulents que les Vascons, ces montagnards n'en avaient pas moins leur jalousie, leur orgueil national, et les ambitieux trouvaient encore dans les pays de l'Ariége, de l'Aude et du Tech, des ferments de rébellion. D'ailleurs la part active qu'ils avaient prise dans ces derniers temps aux divers siéges de Narbonne, de Barcelone, de Gironne, avaient relevé leur importance, au point que cette contrée, empruntant leur nom, avait formé le marquisat de Gothie. Aussi des individus goths avaient-ils joué un certain rôle politique. Nous avons vu Louis nommer Béra (802) comte de Barcelone; plus tard (820) Béra avait été accusé de méfait très-grave par le goth Sanila; un duel judiciaire avait eu lieu et Béra succombant était resté convaincu du

crime de lèse-majesté [a]. Cependant Louis le Débonnaire s'était contenté de lui enlever le commandement de Barcelone, et de le donner à Bernard, fils de Guillaume le Pieux et duc de Gothie depuis 817. Ce remplacement de Béra par un Frank déplut vivement à la population gothe; le mécontentement se propagea de Barcelone jusqu'à la cour de France; le goth Aïzon mit ces éléments à profit (826), il s'enfuit de la maison de Louis le Débonnaire, où il était employé, traversa les Pyrénées, et vint s'emparer d'Ausonne dont le parti goth lui ouvrit les portes. Telle était sa haine contre les Franks qu'il occupa la ville dans l'intérêt des Arabes et se mit en communication avec le *malec* ou roi de Cordoue qui lui envoya des renforts. Aïzon, poursuivant sa révolte, se rendit maître de Roda qu'il détruisit, d'un grand nombre de forts situés dans les montagnes [b], et quand les renforts de Cordoue lui furent arrivés, il dévasta la Cerdagne et le Valespir où bon nombre de châteaux tombèrent en son pouvoir. Les succès de cet ennemi inquiétèrent le duc Bernard renfermé dans Barcelone [c]; il prit ses précautions pour les arrêter, et pendant que des émissaires parcouraient les Pyrénées afin de ramener les populations, il envoya demander des secours à Louis le Débonnaire. Aussitôt chrétiens et Arabes se dirigèrent vers la petite principauté improvisée par Aïzon; le roi d'Aquitaine Pepin y conduisit son

[a] Éginhard, *Annal.*

[b] Éginhard, *Annal.*, 826.

[c] Thégan, *de gestis Ludovici imperatoris.*

armée pour l'attaquer, le roi de Cordoue y envoya la sienne pour la défendre ; cette dernière, devançant l'arrivée des Aquitains, fit des ravages considérables autour de Gironne et de Barcelone, et s'éloigna emportant son butin avant d'avoir rencontré les Franks.

Le duc Bernard ne manqua pas de se plaindre de la lenteur des généraux qui avaient perdu l'occasion d'attaquer les Arabes ; mais le mal était fait, l'impression funeste donnée. Ripol, Ausonne avaient été repris, il ne restait aux chrétiens dans la Catalogne que Gironne et Barcelone, et Abd-el-Rhaman se préparait à faire une invasion générale au nord des Pyrénées.

Après les déplorables désordres de la fin du règne de Louis le Débonnaire, Karles le Chauve était resté roi de toute la partie méridionale des Gaules ; mais l'antipathie des Aquitains, et à plus forte raison des populations pyrénéennes pour la domination étrangère, loin de s'affaiblir, puisait une nouvelle recrudescence dans la discorde des princes franks. Plusieurs chefs en profitèrent pour se rendre indépendants ; nous avons montré la Vasconie élevant sur le pavois des ducs nationaux, et les Pyrénées orientales se soulever à la voix des comtes visigoths. Cette disposition acquit un point d'appui important dans la reconnaissance de Donat-Loup et de Centule-Loup comme comte et vicomte héréditaire de Bigorre et de Béarn par Louis le Débonnaire : *Omne jus super eas, et precipue super Bigorritum et Benearnum commitatus, ad Donatum Lupum, et Centulupum,*

prædicti Lupi Centulli ducis filios devolutum est[1]. Quelle pouvait être l'intention de Louis en donnant ce nouvel élément de puissance à ces princes vascons? N'eût-il pas été prudent de réserver le pouvoir entier de nommer et de destituer les teneurs de fiefs pour mieux les maintenir sous la dépendance? Louis le Débonnaire envisagea la question sous un autre point de vue.

Les Pyrénées, depuis le temps des Gaulois, étaient demeurées divisées en petits cantons tracés par la nature elle-même, sous la forme de vallées qui s'administraient par leurs municipes. L'élection faisant la base de ces conseils locaux, les Romains, les Visigoths leurs imitateurs, les Franks même les avaient respectés; mais quant aux chefs politiques, les dominateurs avaient substitué la nomination impériale ou royale au choix populaire. Le principe électif cependant cherchait sans cesse à ressaisir ses droits. Aussi chaque révolte amenait l'apparition d'un chef élu, et comme les Pyrénées se maintinrent en état d'hostilité permanente, des hommes acclamés par les indigènes furent toujours opposés aux comtes et aux officiers délégués par le gouvernement vainqueur. Parmi ces chefs de clans nationaux, ceux des Vascons avaient acquis le plus de gloire et d'autorité. Nous savons qu'une espèce de succession maintenait le pouvoir chez les descendants d'Eudon; il est évident, nous allons bientôt en avoir la preuve, que l'hérédité n'était ici qu'un accident de hasard et

1. *Charte d'Alaon.*

nullement une loi. Le fils succédait au père non comme son héritier légal et obligé, mais comme le plus digne par sa bravoure, son éloquence, sa force. Aussi le pouvoir ne passait-il pas toujours à l'aîné des fils, mais à celui qui captivait l'enthousiasme public par ses qualités belliqueuses.

Louis le Débonnaire dut se dire : La haine de mon nom enfante l'autorité des seigneurs indigènes ; si je consolide leurs droits, je leur donne une force étrangere à la faveur de leurs sujets, et je prends sur eux une plus grande influence, car ils devront à mes bienfaits l'élévation permanente de leur famille. Telle fut probablement la combinaison qui présida à la transmission héréditaire du Bigorre et du Béarn dans la branche vasconne de Centule.

Mais les combinaisons jugées les plus profondes produisent souvent des conséquences inattendues ; les seigneurs de Bigorre et de Béarn, loin d'être attachés aux rois franks par la reconnaissance, puisèrent dans la certitude de leurs pouvoirs un nouvel amour d'indépendance. Les autres comtes des Pyrénées, qui ne prenaient encore que le titre de vicaire, vidame (*vice dominus*), ne tardèrent pas à convoiter la faveur accordée à ceux de Bigorre et de Béarn, et de former avec ceux-ci une ligue offensive et défensive pour l'obtenir ou l'arracher ; telle était la préoccupation qui commençait à fermenter, durant les déplorables démêlés des fils de Louis le Débonnaire, parmi les vicomtes, Cixilane de Narbonne (802), Odilon de Bezalu (812), Ermangarius d'Ampurias (812), Bera de Barcelone, Gaucelme

de Roussillon, Adémar, Gisclafred, Laïbulfe, Erlin, comtes de Narbonne, de Carcassonne, de Gironne et de Béziers (812)[a]. Ces anneaux de l'aristocratie pyrénéenne, issus du sang gallo-romain, Visigoth et Cantabre, unis déjà par la ressemblance des mœurs et des lois, et par la configuration du territoire, étaient disposés à se confondre dans une étroite alliance politique par les mariages et les liens de la féodalité ; ils étaient invinciblement entraînés à cette fédération par leur commun intérêt et leur haine contre les Franks et contre les Mores. Cette fusion politique ne tarda pas à se manifester par des résolutions caractéristiques. Donat-Loup, comte de Bigorre, étant mort en 826, Inigo lui succéda ; véritable Vascon par le courage et la hardiesse, il avait mérité le surnom d'*Arriscat* (le hardi) ; sa renommée retentit bientôt dans toutes les vallées des montagnes ; mais notamment chez les Sobrarbo-Navarrais, qui, dans leur impérieux besoin de repousser les Mores, crurent ne pouvoir mieux faire que d'offrir le trône de Navarre au valeureux Inigo (829). Ce choix fut unanime, et Inigo, sacré dans le monastère de Saint-Victorian, en Sobrarbe, alla fonder cette illustre maison de Navarre, qui donna des rois à tous les trônes chrétiens d'Espagne[b].

Cependant les fiers Vascons ne pouvaient déposer leurs droits et leurs priviléges aux pieds du souverain qu'ils se donnaient.

[a] Dom Vaissette, t. II, p. 173.
[b] Çurita, *Annales d'Aragon*, t. I. — Pedro Abarca, t. I, p. 48. — Dom Roderigo.

Pour mettre ces priviléges à l'abri de toute entreprise despotique, ils lièrent le roi par un *fuero* qui le réduisait au rôle de simple chef responsable, en lui abandonnant l'administration du territoire qu'ils avaient arraché à la conquête more ; car ils le soumirent, lui et ses successeurs, aux obligations suivantes : 1° à jurer le respect et le maintien de leurs droits; 2° à ne rien décider sans leur conseil ; 3° à ne pas faire la paix, la guerre ou tout autre acte important sans l'approbation des douze ricos-ombres. Ces droits et ces devoirs respectifs étaient de nature à provoquer, dans la suite, de fréquentes contestations entre les deux pouvoirs ; on institua la magistrature suprême du *justicia*, et Inigo Arriscat, en recevant la couronne, dut reconnaître l'autorité de ce juge chargé de décider entre la nation et lui. Le *fuero* assura l'exécution de ses jugements en donnant à la noblesse le privilége de l'*union*, c'est-à-dire de s'insurger contre le roi qui enfreindrait les lois publiques jusqu'à ce que le *justicia* eût prononcé.

Tous les Sobrarbo-Navarrais ressortissaient de ce tribunal suprême et pouvaient lui présenter leurs plaintes sous le titre de *manifestation*. Armé d'un pouvoir inconnu peut-être chez tout autre peuple, le justicia décidait en dernier ressort ; il pouvait casser les jugements de tous les autres tribunaux civils et ecclésiastiques, arrêter l'exécution des décrets royaux, révoquer les ministres et exiger toutes redditions de comptes. Son immense autorité morale rendait inutile l'appui de la force pu-

blique ; aussi ne pouvait-il pas réclamer l'intervention des hommes de guerre. Il n'était responsable de ses actes que devant les corts des ricos-ombres.

Par une dernière précaution d'équilibre, il fut arrêté que le justicia ne pourrait être pris parmi les ricos-ombres, attendu que, leurs priviléges de naissance les mettant à l'abri de la peine de mort, ils n'auraient pas présenté des garanties suffisantes. Il devait être choisi dans la moyenne noblesse et assisté de cinq assesseurs qui décidaient d'abord de la justice des *manifestations* qu'on lui adressait. La prérogative la plus haute du *justicia* était celle de recevoir le serment des rois à leur avénement au trône. Assis sur un siége élevé et la tête couverte, il faisait approcher le souverain qui, la tête nue et à genoux, la main étendue sur le crucifix et sur l'Evangile, jurait de maintenir les libertés publiques ; après cette déclaration, le justicia lui faisait au nom de la nation cette réponse solennelle, digne de ces temps où la fierté de l'homme n'avait rien perdu de sa vigueur primitive : « Nos que valem tant com vos, os fem nostre rey, con tal que nos gardetz nostres fors et libertas, e se no, *no!* » Nous qui valons autant que vous, nous vous faisons notre roi, afin que vous gardiez nos fueros et nos libertés, sinon, non[1] !

N'oublions pas le fuero et le *justicia* de Sobrarbe ; ils portent en eux le germe de toute l'histoire

[1] Çurita, *Perez. relac.* — Henry, *Hist. du Rous.*, t. I, p. 492.

d'Aragon. Cette magistrature suprême remontait, il est vrai, à des siècles antérieurs. Nous avons vu que chez les Romains, le curateur ou défenseur de la cité était revêtu du droit de surveiller l'administration municipale, et la conduite du préfet ou de ses délégués dans l'intérêt du peuple. Le justicia ne fut que le continuateur de ce magistrat, élevé à la hauteur de *défenseur de l'État*... Placé entre les corts ou *municipe* national, et le roi qui remplaçait le *préfet* de l'empire, sa mission s'était élevée de toute la distance qui séparait la modeste *curie* du royaume tout entier, mais elle n'avait pas changé de caractère.

En montant sur le trône de Sobrarbo-Navarre, Inigo céda le Bigorre à son frère Daton-Donat, sous la réserve de l'hommage pour lui et ses successeurs. Ainsi tout lien était rompu entre cette partie des Pyrénées et la France, un lien nouveau la joignait aux Pyrénées espagnoles. Inigo Arriscat conduisit les Navarrais, d'abord contre Karles le Chauve, puis contre les Mores, et sut défendre l'indépendance basque contre ces deux ennemis extérieurs.

L'impulsion était donnée, l'établissement des comtés se poursuivit sur tous les points. Bernard, duc de Septimanie, fils de Guillaume, envoyé par Karles le Chauve contre les Mores, plaça son frère Gaucelme ou Gaucion, en Roussillon; mais après leur révolte commune contre Louis le Débonnaire (832), les deux frères furent condamnés à la diète de Joac, et dépossédés de leurs seigneuries (832).

Béranger, duc de Toulouse, remplaça Bernard en Septimanie, Gaucelme en Roussillon, et il se rendit à Elne, en 832, pour exercer les fonctions de comte de cette province, il y tint même un plaid (833), dans lequel il fit restituer les terres usurpées sur l'abbaye d'Arles. Bernard parvint cependant à se maintenir dans une partie de la Septimanie jusqu'au moment où Karles le Chauve l'attira près de lui à Toulouse et l'assassina de sa propre main. Il le remplaça par le goth Sunifred, fils du comte Borel, à qui Louis le Débonnaire avait confié le gouvernement d'Ausonne, de Cardonne et de plusieurs places de la marche (798)[a]. Quant à Gaucelme, qui s'était rattaché au roi Louis, il fut pris à Châlons-sur-Saône par Lothaire et décapité (834).

Après un interrègne de quelques années, le seigneur goth, Béra, recommença (846) la série des comtes de Roussillon; il fit des donations en faveur de la fondation de Saint-André d'Exalada dans le Conflens, et quand la mort l'eut enlevé, le Roussillon fut réuni au Bezalu et au Lempourdan sur la tête du comte Suniaire[b].

Les Arabes n'étaient pas les derniers étrangers qui devaient porter le désastre dans le plateau pyrénéen. Après avoir vomi les Vandales et les Suèves, les Huns et les Visigoths, les Bourguignons et les Franks, la Germanie, aux profondeurs inconnues, allait lancer jusque dans la Péninsule des hordes nouvelles, dont la barbarie devait encore épou-

[a] Dom Vaissette, t. III, p. 284.
[b] *Annales astronom.* — *Vita Ludovici*, LVIII.

vanter le midi de l'Europe déjà habitué à subir les outrages de tant de races vagabondes..... Un jour que Karlemagne regardait l'Océan du haut d'une tour dans un port de mer des Gaules, il vit des pirates commettre des ravages aux portes mêmes de la ville ; le moine de Saint-Gall assure qu'il versa des larmes.

Interrogé sur les motifs de cette tristesse : « Savez-vous pourquoi je pleure ? répondit-il à ses leudes; ce n'est pas pour moi que je crains ces pillards, mais s'ils viennent jusqu'ici, alors que Karlemagne vit encore, que ne feront-ils pas plus tard à ses enfants et à leurs peuples ? »

Un avenir prochain devait justifier les appréhensions de l'empereur. La féodalité pyrénéenne commençait à peine de s'organiser contre les Mores pour remplacer le pouvoir des fils de Karlemagne qui croulait de toutes parts, lorsque le Nord, cette inépuisable officine du genre humain (*officina humani generis*), poussa vers le Midi un torrent dévastateur, inconnu jusqu'alors.

Sortis des âpres montagnes de la Norwége et des plages infertiles du Danemark, les Normands semblaient créés par la nature pour dompter les fureurs de la mer, se jouer des écueils, rire des glaces et des frimas. Êtres presque amphibies, tenant en quelque sorte du veau marin, par leurs yeux couleur de mer et leur habitude des vagues, ils sortaient de leurs retraites de la Baltique, couverts de peau d'ours blanc, de rennes et de phoques; ils portaient de longs poignards emmanchés

d'arêtes de poisson, d'énormes lances, des haches et des épées en forme d'estoc. Leurs bateaux, appelés sneckar et holker, se prêtaient par leurs dimensions grandes et petites aux expéditions maritimes, à l'abordage des côtes comme à la remonte des rivières. Faits en forts madriers de sapin, et par conséquent solides et légers, ils étaient reliés avec des bandes de fer et revêtus de cuir ; les plus grands portaient des tours du haut desquelles les soldats lançaient des pierres et des flèches meurtrières. Les motifs des expatriations normandes devaient rendre ces expéditions dévastatrices, car c'était la faim qui les provoquait. Lorsque la population s'entassait dans la terre natale et que la pêche n'était pas abondante, les chefs réunissaient leurs peuples, et un tirage au sort désignait les jeunes hommes qui devaient aller chercher une autre patrie. La plupart cependant n'attendaient pas cet arrêt. Avides de gloire, d'aventures et de butin, les plus hardis prenaient volontairement les armes, appelaient autour d'eux des cœmpes ou champions, se faisaient nommer eux-mêmes soékongards (roi des mers), et s'élançaient joyeusement sur leur flotte, à la conquête des riches contrées du Midi. Leur Religion semblait avoir été faite pour inspirer aux Scandinaves le fanatisme des conquêtes. Odin, leur dieu suprême, avide de sang et de volupté, entouré de crânes humains, bornait les joies célestes de son paradis (walhalla) à l'ivresse des sens et au tumulte des combats. S'il récompensait les braves, il haïssait les lâches. Ceux qui périssaient

glorieusement dans les combats, enlevés sur le Sleyper, Pégase de l'Olympe scandinave, étaient apportés dans le *wallalha* où les attendaient les festins et les orgies. Ceux qui fuyaient la mort allaient expier leur lâcheté dans l'enfer du dieu Loke. La législation et les mœurs n'étaient pas moins puissantes pour exciter la bravoure. Les jeunes filles, portant l'épée et la cuirasse, partageaient les périls des guerriers, encourageaient leurs amants, suivaient leurs exploits et ne leur accordaient leur main qu'après un certain nombre d'expéditions, marquées de hauts faits capables de les rendre célèbres.

Tel était le peuple que les chroniques du IXe siècle nous peignent sous la forme du tigre de mer, bien plus que sous celle de l'homme[a]. Déjà ces sauvages enfants d'Odin avaient ravagé l'embouchure du Rhin, celles de l'Escaut, de la Somme et de la Seine. La Garonne avait dû jusque là à son éloignement d'être épargnée ; mais en 844 une de leurs flottes pénétra dans la large Gironde et vint attaquer Bordeaux. Le duc officiel de Gascogne, Totillus, leur opposa une vive résistance et les arrêta quelque temps ; alors une partie de leur armée, fatiguée des longueurs du siége, mit pied à terre et se répandit dans la haute Gascogne comme un torrent. Eauze, Bazas, Lectoure, Aire et toutes les contrées voisines virent leurs monastères et leurs églises, à peine relevés des désastres d'Abd-el-Rhaman, pillés et détruits de fond en comble. Les vieillards

[a] Voyez les mœurs de ces peuples dans Depping, *Expéditions des Normands*.

et les prêtres étaient égorgés, les hommes, les enfants et les jeunes femmes emmenés en esclavage.

Dax fut, après Lectoure, la première attaquée. Si elle n'était plus, comme au temps des Romains, orgueilleuse de ses monuments, de ses thermes et de ses murailles, elle l'était de sa valeureuse population vasconne. Ses défenseurs se portèrent audevant des ennemis, mais, trop peu nombreux, ils ne purent résister à la foule des Scandinaves à la haute stature; un grand nombre fut taillé en pièces, et, la ville n'offrant plus de résistance, ce qui lui restait d'habitants fut égorgé ou attaché à des cordes pour être emmené en esclavage. Les remparts rasés, les maisons détruites et les sources thermales elles-mêmes bouchées avec de grosses pierres pour tenter de les refouler dans le sol, marquèrent le passage des barbares...

De Dax ils marchèrent sur Lapurdum.

La destruction fut si complète que cette ville ne reparut plus que longtemps après, relevée par les Basques sous le nom de Bayonna (le bon port de mer); quant à Bénéarnum, tout fut perdu jusqu'à la colline qu'il avait occupée et que les archéologues hésitent encore à retrouver à Lescar ou sur quelque autre montagne de la vallée du Gave[1]. Les ravages des Scandinaves ne s'arrêtèrent pas au pied des Pyrénées. Passant devant le rocher de Lourdes, ils remontèrent la vallée du Lavedan et traitèrent l'abbaye de Saint-Savin, comme ils avaient

[1] *Charte de Lescar* dans Devezae Macaya, t. I, p. 136.

traité Bénéarnum. Malgré leur ignorance géographique, ces barbares avaient un étonnant instinct : ils semblaient sentir à la piste les abbayes opulentes, comme le chien suit sa proie. D'immenses richesses s'étaient successivement réunies dans ce monastère depuis sa réédification par Karlemagne. Les Normands passèrent, et il ne resta que des pierres dispersées.

Le Lavedan possédait encore l'abbaye de Saint-Orens; dire qu'elle existait, c'est dire qu'elle fut détruite. De Saint-Savin, les pillards revinrent sur Tarbes, où siégeait alors un prélat que les chroniques appellent *illustre;* il se nommait Gérald. Tarbes avait des murs précédés de fossés et un château fort, séjour ordinaire des comtes de Bigorre. Les habitants, comme ceux de Dax, essayèrent de se défendre; mais rien ne résistait aux Normands : leurs béliers abattirent les murailles, la ville fut prise, complétement saccagée, et quelques habitants parvinrent à grand'peine à se soustraire au massacre avec leur évêque.

Il paraît que tout ce qui avait pu échapper à la fureur des barbares s'était réfugié dans le boulevard naturel des Pyrénées. Les populations réunies au sommet des rochers, dans les hautes forêts, contemplaient avec désespoir ces longues traînées de feu et de sang qui jalonnaient le passage des étrangers; elles se rappelèrent l'invasion des Sarrasins, époque néfaste et glorieuse où le brave Missolin avait conduit leurs ancêtres contre ces envahisseurs et les avait exterminés dans la lande morine de

Juillan. Ce souvenir ralluma leur courage ; elles s'armèrent et descendirent dans la plaine. Par une coïncidence heureuse, ce prêtre guerrier avait délivré le Bigorre, le 24 mai, et l'on se trouvait, un siècle plus tard, au 21 du même mois. Les plus légers rapprochements acquièrent une importance colossale dans les circonstances solennelles. Les montagnards entonnèrent le chant de guerre de Missolin, portèrent sa statue équestre en tête de leur colonne et atteignirent, du côté de Vic, les Normands encore enivrés de la prise de Tarbes, et chargés du produit de leur pillage. Ils tombèrent sur eux, et aussi heureux que leurs pères à la poursuite des Mores, ils en firent un horrible carnage. Une procession célébrée, le 21 mai [a] de chaque année, a rappelé jusqu'en ces derniers temps cet événement glorieux.

Mais tous les Normands n'étaient pas tombés sous leurs coups ; plusieurs détachements continuaient à parcourir la basse Vasconie, pour achever de la piller. Les habitants, réfugiés dans les bois, furent réveillés de leur terreur par la victoire des Bigorrais ; le duc Totillus reforma une armée, il assaillit les pirates au moment où ils portaient leur butin dans leurs barques, amarrées sur la Garonne, et il vengea, par leur complète destruction, les grands désastres de la Vasconie.

Cette affaire clôtura l'invasion normande dans les Pyrénées occidentales. Ce peuple féroce remonta

[a] Davezac Macaya, t. I, p. 127.

bien la Garonne plusieurs fois dans la suite, mais il ne dépassa plus Toulouse, où il s'arrêta deux fois pour en faire le siége, la prendre et la piller avec le consentement de Pepin, compétiteur de Karles le Chauve (849).

Nous sommes encore en 847; les affaires de la France, troublées par les dissensions des fils de Louis le Débonnaire, paraissent un instant vouloir s'arranger. Les trois frères signent le traité de paix de Verdun et garantissent l'Aquitaine à Karles le Chauve; ils envoient même des ambassadeurs collectifs pour tâcher de calmer les populations méridionales toujours insoumises; cependant les révoltés demeurent sourds, et la partie orientale, Septimanie ou Gothie, finit même par être tellement indignée de la conduite de Pepin, qui, pour résister à Karles, avait livré l'Aquitaine aux Normands, qu'elle se soumit à ce dernier.... Néanmoins, la race basque, vasconne et navarraise, continua de se soulever contre Karles, et toute la contrée de Pampelune à la vallée de Soule était, en 850, entièrement sous les armes, pour garder ses défilés, intercepter toute communication avec la Gaule. Le roi de Navarre, comte de Bigorre, Inigo II, marchait à la tête de cette guerre de l'indépendance, avec l'appui de Sanche-Sanchez, fils de Loup-Sanche, neveu d'Adalbric, qui s'était emparé du pays de Soule et du duché de Vascogne, malgré la résistance franque (848). Cette levée de boucliers, de Sanche et d'Inigo, parut si formidable, que Karles le Chauve y conduisit une armée pour la réduire;

mais, arrivé sur les lieux, il comprit l'inutilité de sa tentative.

Une autre révolte éclatait à l'autre extrémité des Pyrénées. La Gothie, marquisat frank, secouait le joug et n'obéissait qu'aux comtes visigoths de Narbonne et de Carcassonne qui étendaient leur autorité, tout indigène, sur les vallées de l'Aude, du Tech et de l'Agli. L'influence visigothe était si prépondérante dans cette partie des montagnes, que les rois franks n'avaient jamais pu la détruire. Ainsi, après la proscription de Bernard, duc de Gothie, les Karlovingiens avaient dû le remplacer par le visigoth Sunifred auquel succéda un autre goth du nom d'Aledran (849), puis un troisième nommé Udalric ou Odalric (852), marquis de Gothie, comte de Gironne, d'Ampurias et de Pierrelatte, et peut-être aussi comte de Narbonne; du moins exerçait-il une grande autorité dans cette partie de la Septimanie, puisqu'il avait sous ses ordres Francon I, vidame de cette dernière ville ainsi que le vicomte Alaric (852).

Placé devant une ligue qui paraissait envelopper toute la Septimanie, Karles le Chauve se retira sans coup férir. D'ailleurs de plus graves intérêts l'appelaient en Neustrie. Néanmoins, avant de quitter le Midi, il fit une espèce de traité de paix avec le duc de Vascogne Sanche-Sanchez; et Pepin, son compétiteur, ayant cherché un asile dans ce duché, Sanchez le retint prisonnier et le rendit à Karles le Chauve. Ce fut après cet événement, qui semblait devoir pacifier le Midi, que Karles céda le

royaume d'Aquitaine à son fils (855); mais cette nouvelle royauté ne changea rien à l'état hostile des Aquitains. La puissance des seigneurs particuliers du midi de la France ne fit au contraire que marcher à grands pas sous le règne d'un enfant, et le plateau pyrénéen se détacha de plus en plus de la couronne karlovingienne.

Au milieu de ce réveil de l'indépendance visigothe et vasconne, la Septimanie fut tout à coup assaillie par une formidable réapparition de Normands (859). La faiblesse de Karles le Chauve leur ayant permis de traverser la France entière, des rives de la Seine à l'embouchure du Rhône, ils abordèrent à celles de l'Aude et du Tech. Le Conflens, la Cerdagne et le Roussillon, gouvernés par le comte Suniaire, furent traités comme les vallées de la Garonne et de l'Adour l'avaient été en 844. La ville d'Elne disparut dans les flammes, et son évêché partagea le sort de ceux de Dax et de Bénéarnum. Ruskino croula aussi sous leur bêche pour ne plus se relever; et lorsque les habitants dispersés revinrent après l'éloignement des pirates, ils ne reconstruisirent qu'un bourg (*Castrum ruscinionense*) dominé par la haute tour de vigie que l'on y remarque encore et qui servit à surveiller le retour de ces terribles pirates. Le monastère d'Arles, relevé après le passage des Mores, ne fut pas plus heureux que celui de Saint-Savin; Narbonne elle-même, dit un ancien auteur, fut prise et saccagée, mais sans être détruite.

Le comte Suniaire dut périr en voulant protéger ses peuples, car il disparut à cette époque,

pour faire place au goth Adefonse, qui occupait le Roussillon en 850 et faisait obtenir à ses deux fils des fiefs dans le diocèse d'Elne [a].

Le passage de ces ravageurs fut donc également funeste aux deux extrémités des Pyrénées, mais cette contrée trouva peut-être une compensation dans les maux infinis qu'ils firent souffrir à la France et qui favorisèrent le mouvement d'indépendance à la suite duquel les races pyrénéennes achevèrent de se soustraire aux derniers liens de la suzeraineté franque.

[a] Henry, *Hist. du Rouss.*, t. I, p. 56. — Dom Vaissette, t. III, p. 276.

CINQUIÈME PARTIE.

ORGANISATION DE LA FÉODALITÉ.

CHAPITRE PREMIER.

ORIGINE DES FAMILLES FÉODALES.

Fin des invasions. — Hunfrid, comte de Barcelone. — Sa famille se partage les Pyrénées orientales. — Mouvement chez les Mores de Saragosse. — Duc de Gascogne Castillan. — Les fiefs rendus héréditaires. — Indépendance des Pyrénées orientales. — Le roi Théodose. — Rois de Navarre. — Comtes d'Aragon. — Comtes de Comminges. — Walis libres. — Mouvement religieux. — Fondations de monastères dans la Septimanie, — dans la Vascogne, — dans la Navarre. — Saint Jacques de Compostelle. — Ripol et Montserrat dans la Catalogne. — Progrès monastiques.

Nous venons de parcourir la longue et triste époque des invasions, pendant laquelle les populations, emportées par le courant de guerres atroces qui mettaient en question la civilisation, la religion, les nationalités, n'avaient pas pu former un seul gouvernement régulier. Siècles et nations semblaient tournoyer au hasard dans le mystérieux tourbillon de la colère divine, et ne trouvaient pas un moment de repos pour se recueillir et arrêter l'élément de dissolution qui les pressait incessamment et de toutes parts.

Un point de ralliement surnageait toujours, néan-

moins, au-dessus de ces inondations successives d'Ibériens et de Romains, de Vandales et de Visigoths, de Vascons et de Franks, de Sarrasins et de Normands : c'était le caractère d'asile imprimé à toute la chaîne des Pyrénées par les races successivement proscrites. Maintenant que ce fléau de destruction étrangère est épuisé, une ère nouvelle se présente. Ces montagnards indépendants vont pouvoir s'organiser politiquement ; nous verrons les souverainetés s'établir chez eux avec force, former ici de véritables royautés, là de véritables républiques. La féodalité elle-même y apparaîtra sous un jour nouveau, non plus comme la dominatrice de populations demi-esclaves, mais comme chargée de protéger les libertés et les *forts* nationaux contre les entreprises de l'Espagne et de la France. Nous verrons aussi les peuples prendre des garanties contre leurs propres souverains à l'exemple des Aragonais qui ont opposé à leurs rois leur fameux : *Si non, non!* et ce principe se reproduira dans toutes les chartes pyrénéennes.

Nous avons dit que les terribles invasions normandes dans le nord de la France avaient hâté la fin de l'influence germanique au pied des Pyrénées. Les faits les plus caractéristiques vinrent formuler, en quelque sorte, cette déclaration de l'indépendance méridionale, en montrant sur tous les points les anciens habitants visigoths ou vascons rétablis dans les positions officielles momentanément occupées par les délégués des Karlovingiens. Ainsi les Danois avaient quitté la Septimanie en 860; trois

ans après (863), le visigoth Wifred ou Humfrid de Ria, né à Villefranche de Conflens, réunissait le marquisat de Gothie aux comtés de Lampourdan et de Barcelone, et un de ses parents, Oliba, occupait le comté de Carcassonne. Encouragé par la diversion des Normands, aux prises dans le Nord avec Karles le Chauve, Wifred se déclara indépendant, et appuya son pouvoir sur un traité fait avec le chef arabe de Saragosse (857). Enfin les Toulousains ayant voulu chasser leur comte Raymond Ier, ils s'adressèrent à Wifred qui les aida à le renverser, et qui fut nommé à sa place par l'acclamation populaire [a]. Voilà donc une principauté visigothe déjà formidable, qui embrassait toutes les Pyrénées depuis la Méditerranée jusqu'à la Garonne (863) et à la Cinca.

Il était urgent de contre-balancer le pouvoir de Wifred. Karles le Chauve voulut lui opposer un compétiteur de la même race : il nomma Salomon, visigoth rallié, comte de la marche d'Espagne (863), et donna la Septimanie à Bernard II, fils d'un comte du Mans; mais cet acte hardi ne fit que provoquer le soulèvement des partisans de Wifred; il fallut que les habitants des Pyrénées orientales prissent chaudement son parti, car il attaqua Salomon, le fit périr (873), s'empara du Roussillon et rétablit toute sa famille sur les deux versants de ces montagnes. Son frère Miron gouverna le Roussillon; un autre frère, Radulphe, fut comte des Conflens, et lui-même garda Barcelone, la Cerdagne, Urgel, et le Bezalu [b].

[a] *Annal. Bertini.*
[b] Henry, t. I, p. 38.

Cependant Bernard II parvint à rentrer dans a Gothie (876) et fit acte de gouvernement en chargeant son lieutenant Isambert de tenir un plaid à Elne, pour faire restituer à l'évêque de cette ville quelques terres usurpées sur lui par le comte de Roussillon; mais Wifred prit les armes, il s'unit à ses frères de Roussillon et de Conflens, et au vicomte de Narbonne Lindoin; un troisième frère, nommé Humfrid, sortit même du cloître pour prendre part à cette guerre nationale, et cette grande famille visigothe coalisée envahit la Septimanie. Bernard II effrayé appela l'intervention du pape et ne dut qu'à sa protection la cessation des hostilités. Le Saint-Siége paraissait irrité : Wifred crut à propos d'apaiser son courroux en repoussant les Sarrasins, établis jusqu'au pied des Pyrénées ; il leur enleva Ausonne (Vic) avec plusieurs autres places (880 à 888) et fonda le monastère de Ripol, en Catalogne, à la suite de cette expédition, comme Miron avait participé (878) à la fondation de Saint-Michel-de-Cuxa qui succédait au couvent d'Exalada qu'une inondation du Tech avait complétement ruiné; enfin, pour consolider définitivement sa famille, Wifred rendit héréditaires les comtés de Conflens et de Roussillon.

Les abbayes étaient les arcs de triomphe de cette époque. Chaque grande victoire faisait élever un nouveau monastère pour la consacrer..... Par un caprice assez étrange, au moment où la révolte de Wifred donnait le plus de préoccupation à Karles le Chauve, ce chef bizarre, emporté peut-être par

quelque pensée gigantesque de conquête, se dirigea vers l'Italie avec son armée, et l'histoire n'a pas gardé les traces de cette disparition étrange [a]. Karles profita de la surprise que cet événement avait produite sur la lisière des Pyrénées, pour rétablir Raymond dans le comté de Toulouse et diviser la Gothie en deux provinces : l'ancienne Septimanie forma le marquisat avec Narbonne pour capitale, et les évêchés d'Elne, de Béziers, d'Agde, de Lodève et de Maguelonne pour suffragants (celui de Carcassonne fut réuni à l'Aquitaine); la Catalogne conserva le nom de Marche d'Espagne, et renferma les diocèses de Barcelone, de Gironne, d'Ausonne et d'Urgel : Barcelone fut le siége de cette province, et Bernard II, chassé de Septimanie, en obtint le commandement; mais y gouverna-t-il d'une manière régulière? Il est permis d'en douter, car Salomon, comte de Roussillon et successeur de Suniaire, paraît y avoir aussi exercé l'autorité. D'ailleurs les enfants de Wifred de Ria, malgré la perte de leur chef, se maintinrent dans leurs comtés et devinrent la souche véritable des comtes de Barcelone, d'Ampurias, de Roussillon, de Cerdagne, d'Urgel et de Bezalu.

Pendant que la féodalité pyrénéenne fortifiait à l'est son homogénéité, elle poursuivait au sud et au nord ses conquêtes sur les Franks et sur les Arabes. Ces derniers avaient tenté en 852 une attaque générale de la ligne des montagnes. Mohamet, qui prit les rênes du gouvernement cette même année, diri-

[a] *Annal. Bertini.*

geait le mouvement. Une de ses armées marcha contre les Asturies et une seconde contre la Marche de Barcelone ; celle-ci franchit même les Pyrénées orientales et pénétra dans le Roussillon. L'armée des Asturies éprouva d'autres vissicitudes ; les chrétiens des Pyrénées se portèrent à sa rencontre et battirent complétement le wali de Saragosse, Mouza.

Cette défaite provoqua la destitution de ce chef, qui, furieux, indigné, leva l'étendard de la révolte, se joignit aux populations chrétiennes d'Oska, de Saragosse et de Tudèle, et s'empara de ces trois cités. Cependant Orduro, roi des Asturies, l'attaqua et le défit [a]; mais Mouza n'en demeura pas moins maître de Saragosse. A la même époque un autre arabe révolté, Omar-ben-Hassoun, s'était mis à la tête de quelques proscrits mores et avait fait capituler Rotalayhud, forteresse perchée sur un roc, dans les montagnes d'Aragon. La longue habitation des Mores en Espagne avait fini par habituer les chrétiens à leur voisinage ; aussi les montagnards des Pyrénées ne dédaignaient-ils pas de se joindre aux rebelles de cette nation pour faire la guerre au roi de Cordoue. Omar se vit bientôt secondé par les chrétiens de Benasque, de Benore et d'Aïnsa, dans le haut Aragon. Ils l'aidèrent à attaquer Balbastro, Oska, Aytona, Fraga et autres villes des environs, et, après quelques campagnes heureuses, ce parti mixte, véritablement mozarabe, parut assez redoutable pour que Mohamet envoyât des troupes con-

[a] *Annal. Bertin.* — Sébastien de Salamanque.

tre lui. L'habile Omar essaya de détourner le coup en assurant Mohamet qu'il n'avait eu d'autres intentions en faisant la guerre que de passer les Pyrénées pour attaquer les Affrangi. Mohamet donna dans le piége, ordonna à son général de se réunir à Omar, pour faire une invasion en France, et cette double armée s'enfonça dans les Pyrénées sous la conduite d'Omar croyant marcher contre les Gaules; mais, une nuit, Omar donna le signal à ses complices, et tous les soldats de Mohamet furent égorgés pendant leur sommeil. A cette nouvelle le kalife furieux envoya contre le wali des forces imposantes sous la conduite de son fils. Lérida, Fraga, Aïnsa, et jusqu'au repaire de Rotalayhut, tout fut emporté d'assaut; Arabes et chrétiens révoltés durent se soumettre (864), et le massacre d'Omar fut vengé cruellement. Toutefois ce chef rusé s'échappa avec sa bande dans les montagnes d'Arbes, ces hautes pyrénées d'Aragon; il reconstitua son parti au milieu de leurs gorges inaccessibles, et lorsque Saragosse fut retombée au pouvoir du roi de Cordoue et enlevée à Mouza, il se transporta des rives de la Cinca sur celles de la Sègre, et se reconnut vassal de la marche chrétienne d'Espagne. Ce fut pendant ce nouveau rôle politique qu'il enleva plusieurs places aux Arabes, et qu'il porta le titre de roi, tout en payant un tribut aux chrétiens jusqu'à ce qu'il périt, en 882, dans la vallée de l'Èbre [1].

De plus graves événements se passaient du côté

[1] Fauriel, t. IV, p. 402 à 407.

de la France. Les seigneurs, profitant de la faiblesse des descendants de Karlemagne, s'y déclaraient partout indépendants, avec un ensemble qui partait évidemment d'une même pensée dirigée vers un but commun.

Jusqu'ici la partie pyrénéenne de la Gascogne était restée constamment ennemie de la France; mais la plaine qui forme le triangle de la Garonne à l'Océan, acceptait souvent des ducs, de la main des rois du nord, et malgré les antipathies nationales et les révoltes, la suzeraineté franque y était généralement acceptée. Mais en 870 tout lien fut brusquement rompu, et les circonstances de cet événement présentent un caractère sur lequel il faut arrêter notre attention.

Nous avons vu les Navarrais, en quête d'un roi capable de porter fièrement la couronne, venir chercher le comte de Bigorre, Inigo, pour l'élever sur le trône. Voici maintenant les Vascons de la plaine qui vont demander aux Castillans un guerrier redoutable qui puisse les soustraire à la domination franque. « *Au commencement*, disent les cartulaires d'Auch et de Lescar, *lorsque la Gascogne était privée de consuls et que les Français, craignant d'être victimes des Vascons, refusaient d'accepter le consulat, les nobles de la Gascogne envoyèrent des députés vers le comte de Castille et lui demandèrent un de ses enfants pour consul. Sanche-Mittarra* fut ce fils accordé *aux députés, il fut nommé consul* (870). »

Or il ne faut pas oublier que Sanche-Mittara était petit-fils de cet ancien duc des Vascons, Loup-

Centule qui, défait par Louis le Débonnaire, s'était retiré dans les Asturies, près d'Alphonse le Chaste. Ses deux enfants, Donat-Loup et Centule-Loup, étaient devenus la souche des comtes de Bigorre et des vicomtes de Béarn ; maintenant un de leurs neveux revenait d'outre-mont fonder la famille des ducs héréditaires de la basse Gascogne. Le roi de Castille ne pouvait les mieux servir. L'intrépide Sanche devait son surnom de Mittara (en basque, terreur ou fléau), à la valeur qu'il avait montrée dans la guerre des Mores[a] et il sut être digne de sa réputation et de son nom.

Ainsi les habitants des Pyrénées ne se contentaient pas de se prêter mutuellement le secours de leurs armes contre leurs ennemis communs, ils se cédaient encore leurs rois et leurs comtes.

Pendant ce temps, les lois de l'hérédité continuaient à s'établir dans les familles seigneuriales. Au premier vicomte de Béarn-Centule, fils de Loup-Centule, avait succédé son fils Centule II (845) sous la tutelle d'Auria sa mère... Même succession héréditaire dans les familles visigothes à l'autre bout des Pyrénées. Wifred le Velu avait établi son parent Oliba, comte de Carcassonne, vers 830 ; celui-ci mourut laissant son comté à son fils Louis (837), qui périt en 873, et les deux fils de ce dernier Oliba II et Acfred se partagèrent le Rasez et le Carcasez. Acfred épousa Adélaïde, fille de Guillaume le Pieux, mais il n'en eut pas d'enfants. Son frère

[a] Voyez les cartulaires rapportés par Faget de Baure, *Hist. de Béarn.*, p. 41.

Oliba II au contraire laissa deux fils, Bencion et Acfred II, qui devaient lui succéder plus tard (908). Ainsi la propriété des fiefs devenait un droit sur tous les points : l'espèce de consécration donnée d'abord aux comtés de Béarn et de Bigorre, par Louis le Débonnaire, portait ses fruits, mais il les portait au détriment de la couronne de France...

Telles furent les circonstances que Karles le Chauve choisit pour légaliser, par une charte célèbre, cette transmissibilité des fiefs qui devait porter le dernier coup à la puissance royale et lui substituer la féodalité...... Il serait très-superflu de répondre aux reproches que les historiens ont adressés à cet acte impolitique. Nous nous contenterons de dire que les lois ne font pas les coutumes, et qu'elles se bornent à légaliser celles que les mœurs ont déjà consacrées.

L'hérédité des fiefs emportait sur tous les points l'autorité royale et faisait craquer ses liens affaiblis. Karles le Chauve suivit le torrent, espérant prévenir une révolution violente en cédant ce qu'il ne pouvait plus retenir, et la diète de Kierci (14 juin 877) reconnut ce principe que la force des choses avait proclamé.

Ainsi, à peine les seigneurs pyrénéens s'étaient-ils déclarés indépendants et héréditaires que la loi nouvelle venait justifier leur tentative. Karles le Chauve espérait peut-être pouvoir compter sur leur reconnaissance, il n'obtint qu'un nouveau degré de hardiesse.

Wifred le Velu, fils de Wifred de Ria, comte de

Barcelone, ne garda plus de mesure et se déclara indépendant (888) ; il donna à la Marche d'Espagne le nom de comté de Barcelone, et devint le fondateur des seigneurs héréditaires de cette ville. Ses deux frères, Raoul, comte de Conflens, et Miron, comte de Roussillon (902), prirent la même attitude. Narbonne aussi fit partie de cette fédération visigothe ; car, au comte Lindoin (878) succédèrent Mayeul et Francon II (900), qui se partagèrent la vicomté. Francon épousa Ersinde de Roussillon et renouvela ainsi l'alliance de sa famille avec celle de Wifred le Velu. On peut y ajouter encore les comtes de Mirepoix qui existaient en 897.

Toute la partie des Pyrénées espagnoles, du Lobrégat et de la Haute-Segré, suivait ce mouvement. Ainsi, lorsque Eudes, fils de Robert le Fort, monta sur le trône de France, au préjudice de Karles, la Septimanie et la Marche d'Espagne refusèrent de le reconnaître, et le fait de l'indépendance pyrénéenne se trouva officiellement déclaré par ce refus... Enfin, cette émancipation de la Septimanie visigothe vint lever un dernier drapeau, prendre un dernier degré de force et de solennité en face des rois de France par un trait caractéristique. Au début du xᵉ siècle, les Pyrénées orientales, espagnoles et gauloises, se rangèrent sous le sceptre d'un roi Théodose, dont on ignore l'origine, mais auquel Charles le Simple, à la sollicitation de son frère Robert, donna, avec tous les caractères de l'hérédité, plusieurs domaines du Narbonnais, du Roussillon et du Bezalu, en y ajoutant le droit de faire

toutes autres acquisitions dans tout ce royaume de Gothie ou de Septimanie sans être assujetti à aucun service. Charles le Simple soumit aussi les habitants de ces terres envers le roi Théodose, à toutes les corvées et obligations auxquelles ils étaient assujettis envers les comtes du pays[a].

Voilà donc un royaume placé à cheval sur les Pyrénées gothiques et catalanes, et reconnu par les Karlovingiens comme entièrement détaché de la France. Le nom du roi, lui-même, ne laisse pas de doute sur son origine ; Théodose, goth de naissance assurément, rallia autour de lui toute cette race concentrée entre l'Èbre et l'Hérault. Quelle fut la destinée de ce royaume? L'histoire ne nous l'a pas fait connaître ; mais il n'eut pas une longue existence ; car nous retrouvons bientôt le peuple goth partagé en une foule de comtés et de vicomtés sous la protection du comte de Barcelone.

La race vasconne ne s'établissait pas moins solidement à l'autre bout des Pyrénées. Inigo Arriscat, roi de Navarre, avait eu, de sa femme Ximénès, un fils nommé Ximénès-Inigo-Semeno-Enneconis, qui hérita de sa couronne. Quelle que soit la froideur d'une simple généalogie, il faut savoir réduire les annales de ces temps reculés à des noms et à des dates de décès, de filiation et d'avénements. Ce Ximénès Inigo épousa Nuña qui lui donna Inigo Ximénès et Garcia Ximénès ; le premier lui succéda et épousa Anech, de laquelle il eut Garcia Inigo qui devint son successeur, en 850[b].

[a] Dom Vaissette, t. II, p. 361.
[b] Sandoval, *Obispos de Pamplona*.

Nous avons vu l'Aragon se détacher du Sobrarbe pour faire l'apanage du comte Asnar Ier. Garcia-Inigo de Navarre voulut rattacher cette province à son royaume, et il épousa Uraque, fille d'Asnar d'Aragon ; ce mariage politique atteignit son but. Uraque lui donna deux fils, Sancho Garcia et Fortunio. Garcia Inigo étant mort à Lumbier, en 870 ou 878, Sancho Garcia devint roi de Navarre ; Fortunio épousa Aure, fut comte d'Aragon et laissa également deux fils, Loup et Galind Asnar; ce dernier lui succéda. Les mariages étaient alors le grand moyen politique de relier les membres épars d'une même nationalité; les deux familles d'Aragon et de Navarre renouvelèrent ce genre d'alliance en faisant épouser à Sancho Garcia une fille de Galind Asnard. Cependant elle ne lui donna pas d'enfant, et comme il fallait à tout prix arriver à réunir les deux États sur la même tête, Sancho épousa en secondes noces Ximène , fille unique d'Embregot Galind, comte d'Aragon, et successeur de Galind Asnar, qui lui apporta l'Aragon en dot et lui donna quatre enfants : Garcia Sancho ; Sancie, qui épousa Ordoño II, roi de Léon ; Uraque, femme de Guillaume Sanche, duc de Gascogne; et Erménégilde, qui s'unit au fils d'un comte de Ribagorce. L'Aragon, incorporé à la Navarre par ce mariage, ne s'en détacha que pour prendre plus tard le titre de royaume.

En l'absence d'événements remarquables, la chronologie des rois de Navarre offre donc cette particularité, déjà frappante chez les seigneurs de la

race visigothe des Pyrénées orientales, qu'ils cherchent à relier par des mariages tous les États chrétiens de la race vasconne; ces liens de parenté étaient un moyen de conduire la guerre des Mores avec plus de vigueur. Sancho Garcia, secondé par le comte d'Aragon, Asnar, son beau-père, attaqua les Musulmans. Sa première campagne se termina par la victoire d'*Olcaña*, où Asnar perdit la vie; la seconde par la bataille plus décisive d'*Ochiavera* qui le rendit maître de Pampelune, perdue pour les chrétiens depuis l'époque de Karlemagne. Les montagnards du val Roncal prirent une part si glorieuse à cette conquête, que Sancho Garcia leur accorda des priviléges qui équivalaient à des titres de noblesse. Ce prince mourut à Graos et transmit sa couronne à son fils Garcia Sancho II. La Navarre et l'Aragon étaient en voie d'agrandir leur territoire sur plus d'un point. Inigo Ximénès Arriscat, après avoir laissé le comté de Bigorre à son frère Loup, l'avait repris après la mort de ce dernier pour le réunir à l'Aragon, ce qui explique très-naturellement et la lacune des comtes de Bigorre après la mort de Loup, et l'hommage qui lia le Bigorre à la Navarre.

Il restait encore de légères lacunes dans la carte féodale des Pyrénées près des sources de la Garonne : elles furent en partie comblées en 900 par le comte de Comminges Asnarius Ier, fils du vascon Asnarius de Louvigny et descendant de Vandrille, seigneur de la Marche de Vasconie. Mais les vallées d'Aspe, de Baretous, de Barége et de Lavedan,

sur le Gave, conservèrent longtemps encore leur constitution municipale; et celles de Magnoac, de Neste, d'Aure et de Barousse, formèrent, sous le nom des Quatre-Vallées, une véritable république fédérative.

Nous voici arrivés à la grande époque des fiefs héréditaires; ce droit nouveau va substituer la politique de famille à celle de nation et élever l'orgueil individuel sur les débris du système représentatif des municipes... On a voulu faire surgir cet état oligarchique de la conquête franque, s'imposant brutalement à l'indépendance gallo-romaine, jusque dans les plaines de l'Èbre. Erreur profonde : nous avons vu les Visigoths porter le germe de cette organisation dans les Pyrénées, où ils se réfugiaient, et quant à ses développements, la féodalité, fondée sur la propriété des fiefs, était un produit spontané des circonstances, sans acception de races. Enfantée par un besoin impérieux d'organiser sur tous les points l'ordre et la résistance, de mettre un terme à ces invasions incessantes, à ces tumultes de populations qui duraient depuis cinq siècles, elle fut, dans sa plus simple expression, l'association des chefs primitivement élus qui voulurent suppléer par la loi de l'obéissance et de la dépendance féodale à la direction royale détruite par la chute des rois visigoths...

Loin de traiter l'oligarchie nouvelle avec le dédain qu'elle subit à certaine époque, nous l'accepterons comme un fait historique de la plus haute importance, comme une révolution politique

du plus étonnant résultat, et nous l'étudierons avec toute l'attention que l'état de nos recherches nous permettra d'y apporter.

Le lecteur trouvera peut-être quelque monotonie à nous suivre dans ces détails généalogiques; mais il nous pardonnera notre scrupuleux respect de la vérité. L'histoire du Plateau pyrénéen, comme celle de toute autre partie de l'Europe, serait incomplète et mensongère, si l'on dédaignait un élément aussi essentiel. Nous essaierons d'apporter quelque clarté dans cette matière inévitablement obscure, en faisant deux parts, l'une pour la généalogie de chaque famille importante, l'autre pour le récit général des événements. Avec la féodalité, chaque comté devient un État à part qui aura sa vie propre au milieu des grandes agitations qui l'entraîneront; il est donc de nécessité absolue que ces origines prennent racine en quelque sorte dans notre travail, et que les filiations et les alliances soient très-régulièrement constatées.

Mais à côté du pouvoir féodal, il est un autre élément tout aussi important dans les rouages de la société renaissante ; nous voulons parler de l'esprit religieux et du clergé qui le représente. Il est nécessaire de les faire marcher de front avec la politique; nous allons rapidement esquisser leur histoire pendant le IXe siècle, comme nous l'avons fait pour le VIIIe. Présenter le tableau de l'esprit religieux, n'est-ce pas d'ailleurs faire celui des mœurs sur lesquelles il dominait avec tant d'autorité?

Mouvement religieux.

Nous avons vu que les gentilshommes du versant français ne cessaient de seconder les ricombres espagnols dans la lutte héroïque de l'Évangile contre le Croissant... Parfois cependant, les plus illustres guerriers se fatiguaient des horreurs de la guerre; ils se désabusaient de ces gloires sanglantes, et l'expression énergique de ce désenchantement se traduisait toujours par l'érection de quelque nouvelle abbaye, dans laquelle ils venaient déposer l'épée pour mourir sous le froc.

Ainsi Guillaume duc de Toulouse, après avoir passé sa vie à combattre les Sarrasins et à les repousser de la lisière des Pyrénées, se retira vers 804 dans les rochers sauvages de la vallée de Gelonne, aux sources de l'Hérault; il y fonda l'abbaye de *Saint-Guillem-du-Désert*, la dota de biens considérables, et la soumit à celle d'*Aniane*, située dans une plaine voisine. Deux de ses sœurs, entraînées par son exemple, voulurent faire participer leur sexe à la pieuse générosité de Guillaume. Après l'avoir consulté, elles bâtirent une habitation tout à côté de *Saint-Guillem*, et s'y vouèrent à la vie monastique, avec quelques autres religieuses.

A la même époque, la montagne Noire voyait se relever l'ancienne abbaye de la *Sanhe*. Détruite par les Sarrasins au VIIIe siècle, elle renaissait cent ans après dans la forêt du Sor, et prenait le nom de *Sorèse*. Trois autres monastères s'élevaient

au commencement du IXe siècle dans l'ancienne Narbonnaise.

1° *Sainte-Marie de Cubière*, sur la frontière du Fenouillède, près du château de Pierre-Pertuse. 2° *Sainte-Eugénie de Narbonne*, situé aux portes de cette ville. (Ce dernier fut uni à l'abbaye *de Fonfroide* à la fin du XIIe siècle.) 3° Enfin *Saint-Pierre de Vénerque*, sur l'Ariége, dont il est fait mention dans les actes de 817, et qui dépendit dans la suite de Saint-Pons de *Tommières*.

Quant à la partie de la Novempopulanie, voisine des Pyrénées, elle possédait également quatre abbayes mentionnées dans l'assemblée d'Aix-la-Chapelle (817) : 1° Celle de *Simorre*, qui plus tard donna une partie de son enclos pour rebâtir la ville de ce nom, renversée en 1140 ; 2° *Faget sur la Gesse*, que les Mores avaient réduite en cendres en 724 ou 729, dans leur expédition de la Vascogne ; 3° *Serres*, sur l'Arrats, dont les ruines même ont plus tard disparu ; 4° *Pessan*, à l'est d'Auch, qui donna naissance au village de ce nom... Ce couvent fonda bientôt après le prieuré de *Castels*, et le monastère de *Bassoues* (en Astarac) ; ce dernier était déjà florissant en 1098, lorsque le seigneur Arnaud s'en empara et en expulsa les religieux. Il faut ajouter à cette liste des établissements de Gascogne l'abbaye de *Saint-Pierre* de *Saramon* sur la Save, qui dépendait de Sorèze, et datait de 830, époque où elle avait Médulphe pour premier prieur. Les Normands durent la ravager au IXe siècle.

A ces fondations de dates un peu vagues, nous

devons en ajouter plusieurs qui présentent une origine plus certaine. Nous citerons, en revenant à l'est des Pyrénées : la *Grasse*, diocèse de Carcassonne, remontant à 806, et *Saint-Génie-de-Fontanis*, dont Louis le Débonnaire confirma les dotations en 819, entre les mains de l'abbé Saint-Imilis. Plus tard, Guyffred, comte de Roussillon, obtint de Lothaire (981) de nouvelles concessions en faveur de ces religieux, qui dépendaient alors du célèbre établissement du Mont-Serrat en Catalogne, de la congrégation de Valladolid.

Saint-Benoît d'Aniane, le grand réformateur du siècle précédent, voyait ses disciples continuer son œuvre; ils ne se contentaient pas de se répandre dans les monastères du bassin des Pyrénées, pour y régénérer la discipline souvent attiédie, ils fondaient encore de nouvelles succursales.

De ce nombre furent les trois couvents de *Vera*, *d'Utera* et de *Valade*, dont la situation exacte est ignorée, mais qui se trouvaient dans le pays toulousain, et probablement dans le voisinage de Carcassonne, ainsi que semblent l'indiquer leurs noms évidemment visigoths.

Vers 813, les Bénédictins d'Aniane posaient les fondements de Notre-Dame del Correg sur le Tet en Roussillon. Ils y recueillaient presque aussitôt les habitants de Villagodorum échappés au fer des Mores; ces malheureux élevaient quelques cabanes autour de l'abbaye, et formaient le village de Perpynia, qui devait donner son nom à la capitale du Roussillon.

Le monastère d'*Alet* surgissait la même année dans la riante vallée de l'Aude, grâce à la générosité du comte de Barcelone, Béra, et de Romile sa femme. Ses bienfaiteurs le donnèrent à l'église de Rome, qui devait recevoir le tribut triennal d'une livre d'argent. Ici comme ailleurs, un village se forma autour de l'abbaye, et donna naissance à la ville d'Alet que nous verrons momentanément devenir évêché.

Après *Alet*, parut *Saint-André-de-Soréda*, établi en 830, dans le Roussillon, près d'une chapelle visigothe qui s'était élevée elle-même sur les ruines d'un temple romain; il obtint une charte de Charles le Chauve en 869.

Mais la Gaule méridionale n'avait pas fini de compter avec les invasions. Nous avons raconté les malheurs qui suivirent celle des pirates normands. Ce fléau des hommes du Nord, le plus terrible que le pays sous-pyrénéen eût éprouvé depuis les Vandales, fit subir un regrettable temps d'arrêt au christianisme et à ses fondations.

Il fallut bien des années aux populations énergiques et confiantes pour réparer tant de désastres; cependant elles se mirent courageusement à l'œuvre. Sept prêtres venus du diocèse d'Urgel avaient fondé *Saint-André-d'Excalada*, en 840, dans la vallée d'Ingara ou Conflens. Le comte Béra, par un acte de 846, que Charles le Chauve confirmait en 872, le fit participer à ses libéralités. A peine l'abbaye était-elle organisée qu'une violente inondation du Tet vint saper ses fondements et la renverser

de fond en comble dans les ravins escarpés de Graos. Les religieux appauvris mais non découragés se transportèrent à *Cuxa* (878), sur la rivière Litérana, et y bâtirent le monastère de *Saint-Michel*, qui, plus heureux que le précédent, devait traverser les siècles. Ici encore, un ancien ermitage, remontant à une époque inconnue et dédié à saint Germain, servit de jalon au nouveau monastère. Plus tard, la comtesse Ermesinde de Barcelone lui donna l'église de Vernet (898). Lothaire et Louis d'outre-mer approuvèrent ces donations en 936. Enfin l'évêque d'Elne, Suniaire, mit la dernière main à cette création pieuse, en consacrant la nouvelle église (974). Les Bénédictins de Cuxa dépendaient de la congrégation de Tarragone.

Karles le Chauve était, au point de vue monastique, le digne successeur de Karlemagne. Antoine, vicomte de Béziers, fils de Vandrille, fondait sous son règne l'abbaye de *Lézat,* dans le Comminges, puis celle de *Maz Garnier* dans le pays de Foix : tandis que son frère Asnarius, vicomte de Louvigni et de Soule, érigeait celle de *Peyrissas* (Patricianum) qu'il soumettait à la précédente.

Nous avons à regretter de ne pouvoir donner le nom de tous les fondateurs de ce siècle fertile. *Bagnols*, en Roussillon, possédait avant 888 un couvent dédié à *Saint-Etienne*, dont l'origine et les bienfaiteurs ne sont pas connus. Nous partageons la même incertitude à l'égard de celui de *Foron*, dans le Rasez ou pays de Saul; nous savons seulement que l'archevêque de Narbonne, Sigebaude,

lui donna en 873 l'église de Formiguera, bâtie par les seigneurs Wifred, Miron, Acfred et Oliba, pour le salut de leur âme.

La vicomté de Narbonne, déjà si riche en abbayes, possédait aussi, au IXᵉ siècle, celle de *Montredon;* car Eudes de Septimanie lui garantissait, en 896, les propriétés dont elle jouissait dans le Rasez, le Carcassez et les environs de Gironne ; elle était probablement située dans le village qui porte ce nom aujourd'hui, et auquel elle dut donner naissance.

Le Fenouillède, dans le même diocèse, comptait encore, au nombre de ses communautés, celle de *Saint-Martin-de-Lez*, près de Laude, dans la vallée *de Valcarne*, non loin de Quillant. Une donation de Charles le Simple, en faveur de l'abbé Basile, constate son existence en 898.

Nous avons parlé du monastère de *Saint-Savin*, situé dans la vallée du Lavedan sur le Gave, et détruit par les Normands. Vers la même époque, *Orens*, fils d'un duc d'Urgel, en relevait un nouveau dans son voisinage, sous l'invocation de son patron.

Revenant dans les Pyrénées orientales, nous voyons qu'une cellule de solitaire existait dans une forêt des bords de la Tech, en Roussillon (851). Un couvent s'éleva près de la cellule, sous la dépendance de l'abbaye de la Grasse, et reçut peut-être le nom d'*Ille;* car il donna plus tard naissance à la ville ainsi nommée, qui devint assez importante au moyen âge.

Le IXᵉ siècle ne fut pas moins fertile en fondations pieuses sur le versant du sud. Et d'abord

il avait débuté par un événement qui exerça une influence très-considérable sur le caractère religieux et héroïque des Espagnols, et contribua à donner à la guerre des Mores cette popularité qui prenait son inspiration dans le ciel et devait survivre aux siècles sans rien perdre de sa puissance.

Nous avons précédemment raconté l'arrivée de saint Jacques Zébédée chez les Ibéro-Romains, ses succès à Saragosse et son retour dans la Judée, après cette prédication célèbre. Lorsque la mort l'eut séparé de ses disciples, sept d'entre eux s'embarquèrent avec ses cendres et vinrent les ensevelir près d'*Iria-Flavia* dans la Galice[a].

Ignorée pendant plusieurs siècles, l'existence du tombeau de saint Jacques dans un bois fut révélée, vers 808, par l'apparition de feux nocturnes qui s'élevaient des broussailles au milieu de la nuit. L'évêque d'Iria-Flavia, Théodomir, se convainquit lui-même de ce phénomène; il dirigea des recherches et finit par découvrir les restes de l'apôtre dans une petite chapelle cachée sous les ronces et les plantes grimpantes.

La nouvelle de cette *invention miraculeuse* se répandit dans la Galice et les Asturies avec une rapidité prodigieuse; le roi Alonzo s'empressa de prendre les moyens les plus solennels pour honorer ces précieuses reliques et propager leur culte. Il fit construire une église sur le tombeau, et le siége d'Iria-Flavia fut transporté dans cette nouvelle cathédrale, autour de

[a] Ferreras, *Hist. d'Esp.*, t. II, l. IX. — Mauro Castela.

laquelle se forma peu à peu la ville d'*El-Padron* (patronus) ou de *Saint-Jacques-de-Compostelle* (Jacobus apostolus) [a].

Peu d'événements aussi simples en apparence ont imprimé aux âmes une ferveur plus belliqueuse. Les paysans galiciens accouraient en foule jurer sur le tombeau d'*El-Padron* de mourir en combattant les Arabes. Le saint fut aperçu dans presque toutes les batailles suivantes, volant, l'épée à la main, à la tête des milices chrétiennes, pour les guider contre les Musulmans, et le fanatisme des sectateurs de Mahomet cessa de pouvoir lutter avec la confiance enthousiaste des chrétiens qui se sentaient soutenus par saint Georges, par saint Démétrius et par saint Jacques.

L'abbaye d'*Alaon*, dans le Ribagorce, élevée par saint Vandrille, fils d'Artalgarius, et par Marie, sa femme, fille d'Asnar, comte de Jaca, existait depuis 825; elle obtint en 843 une charte de confirmation de Karles le Chauve, dont la découverte récente devait la rendre célèbre. *Saint-Sauveur de Leyra*, situé entre l'Aragon et le Salazar, recevait les disciples de saint Benoît en 870, et donnait asile aux évêques de Pampelune, expulsés par les Mores. Garcia Ximénès, son fondateur, y fixait enfin la sépulture des rois de Navarre.

Saint-Pierre-de-Roda, en Lampourdan, n'est cité, à vrai dire, que dans les titres de 978; mais ce monastère, bâti sur les ruines d'un temple romain, était

[a] Ferreras, *Hist. d'Esp.*, syglo IX, c. 809.

considéré déjà comme jouissant d'une vénération qui ne s'attachait guère qu'à des fondations déjà anciennes. Cette considération, rapprochée des grandes richesses qu'il possédait alors, concourt à le faire regarder comme contemporain de la grande époque de Karlemagne.

On attribue au roi de Navarre Sancho la fondation du monastère de Saint-Pierre et Saint-Paul de *Usum*, dans le pays basque. L'évêque *Appilano* en consacra l'église en 867 [a].

Quelques années avant cette dédicace, *Saint-Sauveur-de-Leyra* en Navarre avait accueilli, avec le pieux enthousiasme de ces temps primitifs (842), les reliques de saint Munila et de saint Alodia, que le roi Inigo Arriscat avait enlevées de Huesca, pour les soustraire aux outrages des Sarrasins qui ravageaient cette contrée et finirent par s'emparer de la ville; Guillesinde, plus tard évêque de Navarre, était alors religieux dans ce monastère.

Une lettre de saint Eulogio, écrite à ce prélat, nous fait connaître l'existence de l'abbaye de *Saint-Zacharie*, située aux sources de l'Argal. Eulogio avait entrepris un voyage pour s'arracher au tableau de désolation que lui offrait l'Espagne opprimée par les Mores (815), et il raconte avec bonheur l'ordre, la discipline et l'esprit hospitalier qui régnaient dans cet établissement, libre et tranquille, loin des attaques des Arabes et sous le gouvernement du bénédictin Addoario [b]. Eulogio termine sa lettre en adressant

[a] Sandoval, *Obispos de Pamplona*, p. 11.
[b] Sandoval, *ibidem*, p. 12.

des salutations aux abbés des monastères *Legerense*, (Leyra), *Cellense*, *Sarasiense*, *Ygalense* et *Usdaspalense*, et nous révèle ainsi l'existence de ces maisons religieuses. Nous savons qu'*Usdaspal*, dédié à saint Vincent, était situé dans le val Roncal, près de Burguy, et celui d'*Ygal*, dans le val Salazar, à deux lieues du précédent, près de Vidango. Le val Roncal en possédait même un second connu sous le nom de *Saint-Martin-de-la-Garde*[a]. Cette dénomination assez caractéristique était réservée presqu'exclusivement aux châteaux-forts chargés de surveiller l'ennemi et de protéger une vallée et nous aimons à voir un couvent espagnol revendiquer l'honneur de jouer le rôle d'une place forte.

Enfin la Navarre devait posséder encore l'abbaye de *Hyrache*, puisqu'elle est désignée comme très-ancienne, dans la donation que doña Elio lui fit de tous ses biens, du temps de l'évêque de Pampelune, Valentino, en 928[b].

Pendant que la Navarre voyait s'élever ces communautés un peu obscures, la Catalogne s'enrichissait d'établissements qui devaient traverser les siècles et y jouer un rôle très-important. Ainsi, l'abbaye de *Ripol*, fondée en 880, par le comte de Barcelone Wifred, devenait le tombeau de cette race de demi-rois, tandis qu'une statue de la Vierge, découverte en 883 par des bergers, au milieu des rochers si pittoresques du *Mont-Serrat*, donnait naissance au célèbre monastère de ce nom ; qui exerça une si

[a] Sandoval, *Obispos de Pampelona*, p. 16.
[b] Sandoval, *ibidem*.

grande influence par les nouvelles abbayes qui sortirent de son sein, et par les pèlerinages plus célèbres encore, dont il ne cessa d'être le but.

Le mont *Serrat*, situé à l'ouest de Barcelone, près de Monistrol, sur le Lobrégat, est une des montagnes les plus curieuses et les plus pittoresques de l'Espagne. Couronnée d'une foule de pointes de rochers qui ressemblent à des dents de scie, elle a emprunté son nom aux mots *serrar*, scier, ou *serrato*, découpé en scie, que rappellent les caprices pittoresques de ses dentelures. Il paraît, d'ailleurs, que le mont Serrat possédait un établissement religieux très-fréquenté du temps des Goths; mais il fut détruit dans la première invasion arabe, et la statue que les bergers découvrirent plus tard dans une grotte de cette montagne, devait être celle qui ornait l'ancienne chapelle et que les chrétiens se hâtèrent de placer dans quelque fente de roche, à l'approche des Musulmans. Ce fut encore le comte Wifred qui y fit construire la première habitation. Nous verrons ce couvent et ces ermitages prendre dans la suite un développement dont nous aurons soin de suivre les progrès successifs.

Cette découverte d'images de la Vierge que l'on retrouve souvent dans l'histoire des fondations des monastères et des pèlerinages, n'a pas manqué d'exercer la verve satirique des esprits forts; ils ont voulu y voir des actes de supercherie ecclésiastique de la nature de celle des augures de Rome, qui faisaient manger leurs poulets sacrés, ou parler le foie des victimes, selon les besoins de leur politique. Ces

suppositions gratuites, et peu charitables, tombent devant des faits historiques aussi simples que positifs; les persécutions des Vandales et des Visigoths d'abord, celles des Sarrasins ensuite, avaient obligé les chrétiens à cacher les objets sacrés qu'ils voulaient soustraire à la profanation des barbares; les images de la Vierge, honorées d'un culte préféré, provoquaient plus particulièrement les fureurs des Iconoclastes. On prit en conséquence les plus grands soins pour les placer hors de leur atteinte dans les forêts, les ravins et les cavernes... Leurs pieux protecteurs espéraient ainsi donner au péril le temps de s'éloigner, et pouvoir rétablir ensuite ces objets vénérés dans leurs temples ; mais bien souvent ils périrent eux-mêmes dans le désastre; leurs descendants oublièrent les lieux où ces images étaient enfouies; et, lorsque le hasard les fit découvrir par les bergers, les bûcherons et les voyageurs, ces faits, très-naturels, s'entourèrent de cette auréole de merveilleux que prennent tous les événements dans une époque de foi ardente, et les monastères s'élevèrent sur les emplacements que Dieu et la Vierge semblaient avoir ainsi marqués du sceau de leur bénédiction.

Passons à une autre série d'établissements chrétiens. A côté des abbayes se relevaient aussi les évêchés ; celui d'Ausonne, détruit par les Sarrasins, au commencement du VIII[e] siècle, avait été réuni d'abord à l'archevêché de Narbonne ; plus tard, Karlemagne, en ayant expulsé les infidèles, essaya de le rétablir.

Les courses continuelles de ces derniers rendirent cependant sa tentative infructueuse ; il fallut arriver en 885 pour que Wifred le Velu, gouverneur de la Marche d'Espagne, et ses frères Miron et Rodulphe, comtes de Roussillon et de Conflens, pussent les chasser définitivement, et rendissent à ce siége une existence permanente. Aussitôt Théodar, archevêque de Narbonne , sacra Godemar (886) évêque d'Ausonne, et l'assujettit, ainsi que ses successeurs, à payer annuellement une livre d'argent à la cathédrale de Narbonne, en témoignage de l'ancienne dépendance de cet évêché.

Pendant ce temps, celui d'*Urgel*, autre suffragant de Narbonne, était usurpé par un clerc, nommé Selva, qui, fort de l'appui du comte d'Urgel Suniarius, voulait s'ériger en métropolitain de toute la Catalogne. Mais comme Narbonne exerçait cette autorité depuis la destruction de Tarragone, le pape intervint et Selva dut renoncer à ses prétentions.

Les chrétiens d'Espagne semblaient vouloir multiplier les évêchés dans les Pyrénées pour remplacer ceux que les Mores détruisaient dans la plaine. Ainsi les comtes de Paillars fondèrent celui de Rota à la fin du IXe siècle, en détachant son territoire de celui d'Urgel. Nous verrons bientôt cette tentative, qui sentait fort l'usurpation, soulever une discussion délicate, qu'un concile voulut trancher sans pouvoir y réussir.

Peut-être devrions-nous mettre aussi au rang des siéges épiscopaux le monastère de *Saint-Sauveur de Leyra*, dans la Navarre. Lorsque Abd-Allha eut

appesanti sa fureur sur Pampelune et ses environs, au point de brûler les moissons et d'arracher les vignes, l'évêque de Pampelune Ximéno se réfugia dans cette abbaye avec tout son clergé ; et nous voyons depuis cette époque ses successeurs partager leur séjour entre Saint-Jean de la Peña et Leyra; mais ils se retiraient de préférence dans cette dernière retraite avec les rois de Navarre, même après que Pampelune eut été reprise aux Musulmans [a]. Aussi lorsque les hauteurs abruptes de la Peña purent être abandonnées, à la suite de l'expulsion des Arabes de la plaine de l'Arga, Leyra devint l'abbaye préférée des rois de Navarre : Garcia Inigo s'y fit ensevelir à côté des tombeaux des évêques; Fortunio, son successeur, y passa les dernières années de sa vie, et Sancho Garcia, qui occupa le trône après lui, donna à cette abbaye la ville de Saint-Vincent, tandis que l'évêque Basilio se dépouillait en sa faveur du calice, des tapis, du cheval, des harnais et de plusieurs autres objets qu'il avait reçus de ce prince.

Telle est la liste des établissements religieux dont l'existence nous est révélée à la fin du IX[e] siècle. On a pu remarquer que la pensée de se préparer un lieu d'expiation, pour mourir dans le recueillement et la prière, continuait à inspirer les fondateurs. Les guerriers et les rois tenaient à abriter sous le toit d'une abbaye la cellule où ils désiraient finir leurs jours sur un lit de sarments, et le tombeau où ils vou-

[a] Sandoval, *Obispos de Pamplona*, p. 19 et 20.

laient faire déposer leurs cendres. Mais les solitaires et les religieux prenaient toujours la plus grande part à des fondations dont les rois étaient les protecteurs plutôt que les créateurs. Quelques observations générales feront mieux comprendre les périodes que suivit l'enfantement des maisons religieuses.

Dans le premier siècle, des solitaires bâtirent isolément des chapelles sur le tombeau des martyrs, ou sur les ruines des temples païens. Les bords de la Méditerranée notamment, et les montagnes voisines se couvrirent de ces ermitages, que le navigateur aimait à implorer pendant les tempêtes. Le Roussillon et la Catalogne seuls finirent par en compter jusqu'à mille.

Plus tard, dans le VIIe et le VIIIe siècle, quelques religieux vinrent demander asile aux ermites et vécurent ensemble sous la règle de saint Benoît. La communauté, bien pauvre d'abord, n'eut pour asile que des cellules de gazon, pour moyen d'existence que le lait d'un troupeau, et les céréales du champ arrosé de ses sueurs. Privés de ressources suffisantes pour construire une église, les frères étaient obligés d'aller faire leurs exercices de piété dans la cathédrale voisine ; mais bientôt les libéralités des seigneurs laïques leur permirent d'élever un temple et un monastère plus spacieux ; les novices y accoururent, et l'établissement devint une abbaye riche et puissante.

Cependant elle conservait toujours un reflet de son origine : à la place du cloître monumental des

siècles suivants, on n'y voyait qu'un simple jardin muré ou fermé de haies, autour duquel chaque moine, encore ermite, occupait sa chaumière, faisait son ménage, travaillait sa part d'enclos.

La maison abbatiale seule se distinguait déjà par ses proportions plus vastes ; elle contenait aussi la salle du consistoire ou des réunions générales. Peu à peu les cellules isolées s'en rapprochèrent, et ses dépendances, s'embellissant de siècle en siècle, finirent par absorber le réfectoire, les dortoirs, le cloître, et par former enfin l'établissement tout entier.

Grâce au zèle des Bénédictins, ce travail, qui avait conduit les monastères à ce développement, était à peu près complet à la fin du IXe siècle, dans la partie des Pyrénées qui s'étendait de la Méditerranée à la Garonne, à l'exception de saint Lésier (*Glycerius*) qui n'avait encore sur son tombeau qu'un oratoire desservi par un ermite. Mais cette observation ne doit pas s'étendre à la partie comprise entre la Garonne et l'Océan, qui restait en arrière de ce grand mouvement monastique.

Le christianisme, il faut le reconnaître, était fort incomplétement organisé sur la lisière de la Vasconie. Les Basques vivaient dans un état voisin de l'idolâtrie, et les Normands, ces derniers barbares, bien plus redoutables que les Sarrasins eux-mêmes, étaient venus, par leur terrible invasion de 840, renouveler dans l'ancienne Novempopulanie les horreurs de la destruction, et porter un coup funeste à l'organisation ecclésiastique. Nous

verrons cependant ces conséquences disparaître peu à peu, mais non sans éprouver plus d'un obstacle.

CHAPITRE II.

CHRONOLOGIES FÉODALES. — RACE VISIGOTHE.

Wifred et ses descendants. — Sunifred, Borel.— *Comtes de Bezalu, comtes de Cerdagne.* — Raymond Borel, comte de Barcelone. — *Comtes d'Urgel.— Comtes de Carcassonne.* —Wifred, comte de Cerdagne. — *Branche de Foix.* — Raymond Borel de Barcelone et les Arabes. — Béranger Raymond. — Béranger le Vieux. — *Vicomtes de Narbonne.* — Victoires de Béranger le Vieux sur les Mores. — Il achète le Carcassez. — Etendue de ses domaines. — Concile de Toulouse. — Béranger-Tête-d'Étoupes.

Nous avons vu Wifred le Velu, successeur de Humfrid, fonder la dynastie des comtes indépendants de Barcelone. Après avoir fréquemment défait les Mores, il épousa Guimilde qui lui donna quatre enfants : 1° Ranulfe, évêque d'Urgel; 2° Wifred II, qui devint comte de Barcelone, et mourut empoisonné en 911 sans laisser d'enfants de sa femme Garsinde; 3° Miron qui remplaça Wifred II; 4° enfin Sunier qui continua la postérité de Wifred. Miron, ayant épousé Ave, eut quatre enfants : Sunifred, Wifred, Oliba et Miron. Sa mort

en 928 rendit son frère Sunier, déjà comte d'Urgel, administrateur du comté de Barcelone (944). Sunier mourut en 950, laissant, de sa femme Richilde, un fils nommé Borel, qui plus tard monta sur le trône; mais après ce décès (950), Sunifred, son neveu et fils de Miron, devint et resta comte de Barcelone jusqu'en 967. Ce fut pendant son administration que Raymond Ier de Montcade, dont le château était situé à peu de distance de Barcelonne, acquit, dans la guerre qu'il ne cessa de faire aux Arabes, cette haute réputation dont les conséquences furent de placer sa famille à la tête de l'aristocratie catalane : position que tous ses successeurs surent conserver avec gloire.

Sunifred jetait comme ses prédécesseurs un regard d'envie sur le comté de Carcassone. Roger, qui le possédait alors, manifestait des idées de souveraineté et semblait vouloir établir de ce côté des Pyrénées un État indépendant, comme l'Aragon et la Navarre. Il s'entourait de luxe, envoyait des ambassadeurs à Hugues Capet et prenait enfin la position d'un souverain. Un jour qu'il se livrait avec ardeur au plaisir de la chasse, un Catalan, soudoyé peut-être par le comte de Barcelone, profita du moment où il se trouvait séparé des piqueurs pour tenter de l'assassiner. Cependant Roger se défendit si vigoureusement, qu'il terrassa l'assassin en le perçant de son épieu. Echappé à ce danger, et irrité contre la famille de Barcelone, il chercha une alliance qui pût renverser ses prétentions ; il épousa Adélaïde de Saintonge, qui lui donna trois fils, une fille ; et leur naissance obligea le comte de Barcelone à suspen-

dre ses espérances de succession. L'ambition de Roger était justifiée par l'influence de sa famille. Ses deux frères Wifred et Oliba Cabreta étaient devenus successivement comtes de Bezalu, un troisième, nommé Miron, occupait l'évêché de Gironne.

Roger fut bientôt délivré des poursuites envieuses du comte de Barcelone; Sunifred mourut (967), en transmettant ses droits à Borel son cousin, fils de Sunier et déjà comte d'Urgel. A peine en possession de cet héritage, Borel fut attaqué par la formidable armée arabe d'Al-Mansour (985). Ce héros de l'islamisme que les chrétiens eux-mêmes furent plus d'une fois obligés d'admirer, venait de saisir les rènes du kalifat de Cordoue, comme simple ministre de la reine Alsoba pendant la minorité de son fils, et tout d'abord il avait résolu d'anéantir les *roumi*. Au début de son administration (977), il avait fait une reconnaissance de toutes ses frontières; il était remonté de Saragosse aux sources du Lobrégat, visitant tous les châteaux qui formaient les limites des possessions musulmanes du côté de l'Èbre et de la Navarre, et avait partout ordonné aux walis de se tenir prêts à faire deux campagnes chaque année, l'une au printemps, l'autre à l'automne.

Après avoir fait contre la Castille et la Navarre plusieurs expéditions (979 et 983), dont nous nous occuperons à l'histoire de ces royaumes, Al-Mansour (le réparateur) dirigea ses forces contre la Catalogne. Le comte Borel voulut se porter à sa rencontre du côté de Tortose pour l'arrêter au passage de l'Èbre. Guillaume Raymond de Montcade, un des plus

grands hommes de guerre de ce siècle était avec lui, et ne contribuait pas peu à donner aux Catalans de la confiance et du courage, car, seul avec ses vassaux, il avait défendu son château de Montcade contre le roi more de Majorque qui avait été obligé de repasser la mer. Cependant il fut défait cette fois avec le comte Borel ; tous les deux se réfugièrent dans les Pyrénées et Barcelone tomba au pouvoir d'Al-Mansour, qui permit à ses habitants de racheter leur vie en payant l'impôt de capitation... Borel et Montcade ne tardèrent pas à reformer leur armée dans les montagnes; ils revinrent assiéger Barcelone, la reprirent aux Arabes, la même année, et chassèrent les garnisons d'Al-Mansour de toutes les autres places de la Catalogne *. Mais une dernière bataille leur devint

Comtes de Bezalu.

Après avoir régné jusqu'en 990, Oliba Cabreta laissa trois fils de sa femme Ermengarde : Bernard Ier, Wifred qui fonda le comté de Cerdagne, et Oliba évêque d'Ausonne.

Bernard Ier, comte de Bezalu, de Fenouillède et de Capcir, connu sous le nom de *Taillefer* et de *Père de la patrie*, se rendait en Provence pour négocier le mariage de son fils, lorsqu'il se noya en traversant le Rhône. Son corps fut transporté au monastère de Rippol, et son fils Guillaume Bernard, surnommé le *Gras*, hérita de son comté (1020). Bernard le *Gras* épousa Adelaïs, et eut deux fils, Guillaume *Tron* (Tonnerre), qu'il ne craignit pas de laisser assassiner, et Bernard Guillaume qui lui succéda et épousa Ermengarde de Barcelone. Il poursuivit assez loin sa carrière, mourut sans enfants, et ses domaines

*. Viardot, *Hist. des Mores*, t. I, p. 177.

funeste dans les champs de *Matabous;* ces deux compagnons inséparables périrent dans la mêlée (993). Ledgarde, femme de Borel, avait donné le jour à Raymond Borel, à Ermengaud, tige des comtes d'Urgel et à quelques autres enfants moins connus. Raymond Borel hérita du comté de Barcelone en 993, et il obtint la main d'Ermessinde, fille de Roger II, comte de Carcassonne (1001), qui lui procurait une alliance importante; il lui constitua, suivant la loi gothique, une dot composée de l'évêché de Vic et du comté de Manresa. Nous verrons plus tard ses descendants s'appuyer sur cette union

rentrèrent dans la maison de Barcelone (1111), sous Raymond Béranger III, son beau-père ([a]).

Comtes de Cerdagne.

Le règne des comtes de Cerdagne, commencé par Wifred, second fils d'OlibaCabreta de Bezalu, ne fut pas plus prolongé. Ce comté se subdivisa presque aussitôt pour former l'apanage d'un de ses derniers enfants, Bernard comte de Bergit.

Wifred, marié deux fois, avait eu plusieurs enfants : Raymond Guifred, son successeur; Guifred, archevêque de Narbonne, mort en 1079; Guillaume, évêque d'Urgel; Béranger, évêque de Gironne, et quelques autres moins connus.

Raymond Guifred ayant succédé à son père (1050), épousa Adelaïs, fille de Pierre Raymond, comte de Béziers et de Carcassonne, qui lui donna Guillaume Raymond, son héritier, et Henry, chevalier assez illustre. Raymond Guillaume mourut en 1068 et fut remplacé par son fils Guillaume Raymond. Ce dernier n'eut que deux fils; Guillaume qui périt dans la Terre Sainte, avec le surnom de *Jourdain*, et Bernard Guillaume,

[a] *Généalogie des comtes de Bezalu*, Moreri. — Féliu de la Peña.

pour élever des prétentions au comté de Carcassonne.

Les Mores ne cessaient de porter leurs armes dans les vallées pyrénéennes. Partie de Saragosse, une nouvelle armée d'Al-Mansour pénétra dans la Cerdagne, en laissant le comté de Barcelone à l'est, et attaqua les frontières du Roussillon. Le comte Wifred, ainsi assailli, se porta sur les cols d'Eira, de Riga et d'Odello pour attendre l'ennemi. Mais il avait expressément défendu de marcher contre lui sans son ordre. Cependant une occasion favorable s'étant présentée, un de ses enfants, impatient de se signaler, quitta son poste d'Angustrina, fondit

d'abord comte de Bergit, puis de Cerdagne. Il n'eut pas d'enfants et fit rentrer aussi là Cerdagne dans les domaines directs de Barcelone, sous Raymond Béranger III (1117).

Comtes d'Urgel.

Ermengaud Ier, fils de Borel que nous avons vu périr à la bataille de Cordoue, livrée aux Sarrasins en 1010, transmit son comté à son second fils Ermengaud II, qui obtint le surnom de le *Pèlerin*, en allant mourir dans la Terre Sainte (1038). Il laissait, de sa femme Constance, un fils du même nom qui lui succéda sous le nom d'Ermengaud III (1038); il épousa Clémence, et fut tué glorieusement au siége de Ballastro, que les chrétiens voulaient reprendre aux Musulmans (1063), il conquit ainsi le surnom de *Balbaster*, et sut inspirer à l'émir de Saragosse une si grande admiration, que celui-ci fit embaumer sa tête, la renferma dans une châsse d'or, et la fit porter avec ses bagages dans toutes ses expéditions, comme témoignage signalé de sa valeur ([a]). Ermengaud III transmit le comté à son fils Ermengaud IV, qui fonda le château de Gerb, et mourut

[a] *Chron. Malleacensi*, ad an. 1065.

sur les Mores et les mit en déroute. Wifred, oubliant la victoire de son fils pour ne songer qu'à sa désobéissance, se laissa aveugler par la fureur; il courut sur lui et le tua d'un coup d'épée. L'Église, ce grand pouvoir judiciaire qui planait seul au-dessus du despotisme féodal, voulut punir cet acte de cruauté. Le corps de la victime fut solennellement enseveli dans l'église d'Angustrina et le meurtrier fut condamné à bâtir une chapelle sur le lieu du meurtre, une église à Embeix, une autre à Llagona et à fonder un monastère. Celui de Saint-Martin-du-Canigou dut son origine à cette circonstance. Les moines de Laval vinrent le peupler en 1001, et

en 1092; il fut remplacé par son fils Ermengaud V, époux de Lucie.

Comtes de Paillars.

En transmettant le comté d'Urgel à son fils Ermengaud II, Ermengaud Ier en avait demembré celui de Paillars, pour en faire l'apanage d'un de ses autres enfants, nommé Raymond Ier (1010). Celui-ci, marié à Ermesinde, eut pour fils Raymond II, qui lui succéda vers 1056, épousa Valencia, fille d'Arnald de Miron, et mourut en 1079. Des deux enfants que lui avait donnés Valencia, l'aîné, nommé Pétrus, lui succéda comme comte de Paillars; le second, appelé Arnald, prit le nom de la branche maternelle, et posséda l'autre moitié du comté. Ce dernier fit la guerre aux Arabes, leur enleva la ville d'Ager et quelques autres châteaux. Son frère Pétrus épousa une petite fille de Raymond de Cerdagne. L'un et l'autre vivaient encore en l'année 1100.

Comtes d'Ampurias et de Péralade.

En 1030, ces deux comtés se trouvaient réunis sur la tête de Hugo Ier. Il passèrent après sa mort sur celle de Puntius,

Wifred, poursuivi par le remords, finit par abandonner son château de Conflens et par se réfugier dans ce cloître avec sa femme, pour y terminer sa vie dans la pénitence.

Repoussés du Roussillon, les Arabes se rejetèrent encore sur le comté de Barcelone. Raymond Borel les reçut vigoureusement et il resta vainqueur sur tous les points, malgré leur acharnement à le harceler depuis 1003 jusqu'en 1010. Il est vrai qu'il ne négligea aucun élément de résistance. Il se ligua avec Mohamed, ennemi du kalife de Cordoue et entraîna dans cette ligue Gaston de Montcade,

fils de Gausfred Ier, comte de Roussillon, qui les posséda de 1044 à 1054. Hugo II, probablement fils de Hugo Ier et de Guisla, lui succéda et gouverna jusqu'en 1091.

Cardonne.

La seigneurie de Cardonne appartenait en 1040 à l'évêque d'Urgel, Héribald; celle de Berga était possédée, dix ans plus tard, par le comte Bernard, qui soutint Raymond Béranger Ier de Barcelone, dans ses longues querelles avec le comte de Cerdagne.

Comtes de Carcassonne.

Bencion, qui occupait ce comté en 900, avait été remplacé par son frère Agfred II, en 908. Après quelques années de lacune, nous arrivons à Arnauld Ier (944), fils d'Asnarius Ier, comte de Comminges et par conséquent issu de la race basque, des comtes d'Aragon. Arnaud Ier épousa Arsinde, fille d'Agfred II, comte de Carcassonne; mais ce mariage ne le rendait pas seigneur du comté; désireux de s'en emparer pour le réunir au Comminges, il gagna l'affection des Carcassonnais, et quand le

fils de Guillaume, et Ermengaud, comte d'Urgel. L'appui de ces trois seigneurs chrétiens, qui commandaient dix mille Catalans, permit à Mohamed de marcher sur Cordoue (1010), de remporter une grande victoire qui lui en ouvrit les portes, et de mettre en fuite son compétiteur Souleiman; mais Ermengaud avait péri dans cette expédition [a]. Lorsque Raymond Borel fut rentré dans la Catalogne, il donna la main de sa sœur Ermengarde à Gaston de Montcade, et il se trouva en présence de l'émir de Saragosse, Mundic, partisan de Souleiman, qui descendait l'Èbre et ravageait le comté

eut hérité des biens que son père possédait en Catalogne, il s'empara de Carcassonne, du pays de Foix, du Conserans, et se fit reconnaître pour souverain. Les chroniqueurs disent qu'il portait les armes d'Aragon (trois pals de gueules écartelés d'or). Ainsi la famille de Carcassonne servait de lien entre la race visigothe de Barcelône et la race vasconne d'Aragon. Secondé par l'ambitieuse Arsinde, Arnaud espérait s'élever jusqu'à la royauté; et datait tous ses actes de l'année de Jésus-Christ, et non de celle des rois de France. Mais fatigué de l'insuccès de ses tentatives, il finit par se retirer du monde avec sa femme, léguant des biens considérables aux abbayes de Saint-Volusian, de Montolieu et de Lezat.

Arnaud laissait trois fils : Roger, Odon et Raymond Ier. Roger, déjà comte de Carcassonne depuis 970, obtint de son père le château de Castelpenent, dans le pays de Foix, sans que sa mère se dessaisît de l'administration de ses domaines, comme le permettait le droit romano-visigoth. Dans un dernier partage Odon obtint le Rasez, Raymond le Carcassez, avec le Comminges, et Roger le comté de Foix, simple démembrement du comté de

[a] Viardot, t. I, p. 196.

à la tête d'une armée considérable. Borel n'eut que le temps de se jeter dans Barcelone. Mundic vint l'y assiéger. Le comte fit une sortie pour dégager la ville; mais il tomba dans la mêlée (1017), et son fils Béranger Raymond, dit le Courbé, prit son épée et sa couronne.

Le jeune Béranger Raymond n'exercait pas le pouvoir dans sa plénitude; sa mère, Ermessinde de Carcassonne, était sa tutrice et ne lui laissait aucune autorité, car son mari lui avait légué l'administration de ses domaines à perpétuité: ce qui placait son fils sous une tutelle sans limites.

Carcassonne. Fixé au château de Castelpenent, dans la vallée de l'Ariége (957), Roger rétablit dans ces âpres montagnes l'ordre et les lois qui n'y avaient jamais été respectées par les populations restées indépendantes jusqu'à la sauvagerie. Après quelques démêlés avec le comte de Carcassonne, il eut à soutenir une guerre assez rude contre Oliba Babreta, comte de Bezalu, qui lui contestait le Rasez. Celui-ci envahit cette vallée qu'il mit à feu et à sang, mais Roger l'expulsa et fit suivre sa victoire de nombreuses libéralités aux églises et aux monastères de Saint-Hilaire et de Saint-Volusian-de-Foix. Il termina sa carrière par deux pèlerinages à Rome avec sa femme Adelaïs (982 et 1002), et mourut en 1010, laissant trois enfants sous la tutelle de leur mère : Bernard, Pierre et Ermessinde. Bernard reçut les seigneuries de Foix, de Couserans, de Savarthez, de Volvestre, de Dalmasez, etc. Pierre devint abbé de la Grasse et dirigea tous les monastères du comté. Ermessinde avait épousé Raymond de Barcelone, en 1010, comme il a été dit plus haut.

En allant prendre possession du pays de Foix et de Couserans, Bernard remarqua dans la vallée de l'Ariége une aiguille de rocher admirablement située pour un donjon féodal. Il y bâtit son aire et fixa ainsi la résidence de l'illustre maison de Foix

La mort de Raymond Borel, tué sous les murs de Barcelone, n'avait fait qu'enhardir les Arabes. Pendant que Mundic continuait le siége de la place, la flotte d'Andalousie vint attaquer Narbonne, espérant la surprendre et reconquérir la Septimanie ; Mais les Narbonnais, dirigés par leur vicomte Raymond, demandèrent des forces à la prière; puis, fondant sur les Arabes, ils en massacrèrent une partie, mirent le reste en fuite et firent un butin très-considérable. Toutefois cette victoire ne fut pas obtenue sans désastre. Le vicomte Raymond périt dans le combat, comme Raymond Borel; et son fils Béranger lui succéda (1018).

(1012). Pour donner une plus large base à sa puissance, il épousa Garsinde, héritière du comté de Bigorre et maria sa fille Gilberge et sa sœur Étiennette à Ramire, roi d'Aragon, et à Garcia, roi de Navarre (1036). La maison de Carcassonne se trouvait ainsi directement alliée aux principaux suzerains des Pyrénées, car Garsinde, fille de Pierre Raymond, comte du Carcassez, fut unie quelques années après à Raymond, vicomte de Narbonne (1067).

Ces alliances réitérées entre les seigneurs pyrénéens ne cessaient d'entre-croiser la race visigothe et la race vasconne, et si ces froides généalogies offrent quelque intérêt, c'est assurément par le côté tout national de ces fusions, destinées à donner plus de force contre les empiétements des Germains et des Arabes.

Un fils de Roger, nommé Raymond, était mort avant lui, mais il avait eu deux fils de Garsinde de Béziers, Guillaume et Pierre Raymond ; ils se partagèrent le Carcassez, et Pierre Raymond y ajouta, du chef de sa mère, les vicomtés de Béziers et d'Agde. Nous avons vu à l'histoire des comtes de Barcelone

Les Mores, repoussés de Narbonne, poursuivirent leur expédition contre la comtesse de Barcelone. Ermessinde, se sentant vivement pressée, appela le duc des Normands, Roger, à son secours; l'évêque de Toulouse, Pierre, se joignit à ce dernier, et la flotte normande purgea toutes les côtes de la Catalogne de la présence des Sarrasins. Ermessinde, momentanément délivrée de l'attaque des Musulmans, aurait pu régner en paix jusqu'à sa mort, et maintenir son fils sous sa dépendance absolue. Cependant elle comprit ce qu'aurait de cruel pour Béranger Raymond cette tutelle sans terme,

les longues querelles que ce dernier eut à soutenir contre Raymond Béranger de Barcelone, à l'occasion de ces deux fiefs.

Cependant il restait une partie non vendue au comte de Barcelone; Roger III, fils de Pierre Raymond, l'ajouta à ses vicomtés de Béziers et d'Agde; mais il mourut sans enfants (1067), et le comté de Carcassonne entra dans la famille de Raymond-Bernard Trencavel, vicomte d'Alby, marié à Ermengarde de Carcassonne. Trencavel mourut en 1071 et transmit à son fils Bernard Atton, vicomte d'Alby, le Carcassez, le Rasez et le Bézierais. Bernard Atton épousa Cécile de Provence, vicomtesse de Nîmes. Ce fut sous son règne que Béranger de Barcelone trancha la question de la succession du Carcassez, en achetant le comté, et Bernard Atton et ses successeurs ne furent plus que vicomtes de Carcassonne, sous la suzeraineté de la maison de Barcelone. Bernard laissa trois fils, Roger IV, vicomte de Carcassonne et d'Alby; Raymond Trencavel, vicomte d'Agde, de Béziers et de Nîmes, et Ermengarde, qui épousa Gausfred, de Roussillon (1110). Roger IV étant mort sans enfants, son frère, Raymond Trencavel de Béziers, hérita de ses domaines [a].

[a] Voyez Guillame de la Perrière, *Hist. des comtes de Foix*. — Ollagaray, Idem. — Dom Vaissette, table du 3e vol.

et elle consentit à lui céder l'administration sous certaines réserves (1023). Cette cession était dictée par les convenances, car Béranger Raymond avait épousé Sancie, fille de Sanche, duc de Gascogne, et en avait eu déja deux fils: Raymond Béranger, et Sanche, religieux au monastère de Saint-Pons. Devenu veuf, Béranger obtint la main de Guisla, de laquelle il eut un troisième fils, nommé Guillaume, qui devint la souche des seigneurs de Manressa. Le comte Béranger ne poursuivit pas loin sa carrière; ayant déclaré la guerre au comte de Cerdagne, il mourut les armes à la main dans cette misérable querelle de voisinage (1035),

Branche de Foix Carcassovingienne.

Avant de tomber au rang de vicomtale, la famille de Carcassonne avait formé la maison de Foix. Bernard, son fondateur, ayant bâti le château de ce nom (1012), s'y transporta avec sa mère, se fit reconnaître par ses vassaux et envoya des ambassadeurs au roi de France Philippe Ier et au roi d'Aragon son gendre; puis il convoqua les états à Amplan et épousa, avec leur consentement, Béatrix de Béziers, en présence de son frère abbé de la Grasse, du roi d'Aragon et du comte de Toulouse. Ce dernier érigea la seigneurie de Foix en comté, et le prudent Bernard se hâta de fortifier ses villes et ses châteaux pour consolider sa puissance naissante. Le comte de Toulouse, irrité de cette attitude, allait lui déclarer la guerre, lorsqu'une querelle plus grave l'appela en Auvergne; Bernard conduisit quelques troupes à son aide et le différend n'eut pas de suites.

Nous arrivons à l'époque de la première croisade. Bernard se disposait à prendre la croix, la mort ne lui en laissa pas le temps. Nous verrons son fils Roger, qu'il avait eu de sa femme Arsinde le remplacer dans cette expédition (1095).

laissant le trône de Barcelone à son fils Raymond Béranger, que l'histoire a surnommé *le Vieux*. Alors, son aïeule Ermessinde, en qui le pouvoir paternel se personnifiait dans toute sa puissance, reprit de nouveau la tutelle, ainsi que le testament de Raymond Borel lui en donnait le droit; si bien que Raymond le Vieux n'eut guère que le titre de comte [1], car Ermessinde était femme à diriger toutes les parties du gouvernement d'une main vigoureuse.

Vicomtes de Narbonne.

Françon II, dernier vicomte en 900 et mari d'Arsinde de Narbonne, avait eu deux fils, Wadaldus et Odon (924). Le premier devint évêque d'Elne (931), le second renouvela d'anciennes alliances de famille, en épousant Richilde de Barcelone (933). Odon et Richilde laissèrent deux fils, Francon et Mansfred, qui devinrent tous les deux vicomtes, de Narbonne (934). Mansfred épousa Adélaïde, fille de Borel de Barcelone, et fit le voyage de Judée. Ainsi, les branches disséminées de la race de Wifred revenaient constamment se renouer au tronc primitif de Barcelone. Mansfred et Adélaïde marièrent leur fils Raymond à une fille du comte de Carcassonne, qui lui donna, entre autres enfants, Béranger et Ermengarde, mariée à Loup Atton, de race basque, fils puîné d'Atton, vicomte de Soule (1005). Quant à Béranger, il épousa Garsinde et eut deux fils, Raymond et Bertrand, qui se partagèrent la vicomté après sa mort (1067). Raymond avait déjà trois enfants, Bernard, Pelet et Ricarde, lorsqu'il hérita de Béranger son père, qui se retira dans un monastère, Bernard devint vicomte de Narbonne et mourut jeune; il laissait trois enfants, Aymeri, Hugues et Béranger (1080). Aymeri lui succéda et épousa Mahaud, veuve de Raymond Béranger II, comte de Barcelone (1082).

[1] Dom Vaissette, t. III, p. 118.

Cette position jeta quelque trouble dans la famille de Barcelone. Béranger le Vieux avait eu deux fils d'Elizabeth, sa première femme, Béranger et Arnaud, et quatre enfants d'Admodis qu'il avait épousée en secondes noces après qu'elle s'était séparée de Pons, comte de Toulouse. Ces quatre enfants avaient été nommés Béranger, Raymond, Agnès et Sancie, et leur mère avait reçu en dot la ville et l'évêché de Gironne avec toutes les abbayes qui en dépendaient. Appuyé sur une famille si nombreuse, Raymond Béranger le Vieux crut pouvoir réclamer l'administration du comté; mais la fière Ermessinde, une des plus grandes figures de l'époque féodale, la lui refusa. Son fils irrité alla jusqu'à porter la main sur elle. Ermessinde s'en plaignit au Saint-Siége et le pape Victor II n'hésita pas à excommunier Raymond Béranger, ainsi que l'archevêque de Narbonne, Guisfred, qui avait pris ses intérêts. Cette querelle menaçait de s'envenimer, lorsque la reprise des hostilités contre les Arabes détourna Raymond Béranger de ce sujet irritant et délicat. Aussitôt il fit un appel à toute les populations des montagnes; le vicomte de Narbonne, Béranger, lui amena de puissants renforts et obtint en récompense le comté de Tarragone, sous la condition de faire aux Sarrasins une guerre constante qu'aucun *traité de paix ne pourrait interrompre* (1052). Grâce à ces résolutions energiques, Raymond Béranger dirigea si heureusement ses expéditions qu'il battit plusieurs émirs et les contraignit à se reconnaître ses tributaires.

Ses victoires et l'intervention d'un concile réuni à Toulouse (1055) fléchirent enfin la vieille Ermessinde ; elle consentit à lui remettre les comtés de Barcelone, d'Ausonne, de Vic et de Manressa pour le prix de mille onces d'or (1057) ; puis, elle se retira dans le château de Saint-Quurice, au comté d'Ausonne[1], où elle mourut deux ans plus tard (1059), après une existence longue, agitée, rendue illustre par son énergique résistance aux Mores, son administration ferme, éclairée et la fondation d'un nombre considérable d'églises et de monastères.

La mort d'Ermessinde devint la source de longues discussions avec la maison de Carcassonne, aux domaines de laquelle Raymond Béranger élevait des prétentions. Pierre-Raymond, comte de Carcassonne, vicomte d'Agde et de Béziers, repoussa longtemps ses réclamations; il finit cependant par céder la ville de Carcassonne comme moyen d'accommodement.... Raymond Béranger avait atteint son but. Maître de la forteresse qui commandait le Carcassez, il était sûr, à la première occasion favorable, de pouvoir s'emparer de toute la seigneurie. Cette circonstance ne tarda pas à se présenter. Pierre-Raymond avait marié sa fille Ermengarde à Raymond-Bernard Trencavel, comte d'Alby. Celle-ci, alléchée par l'offre d'une somme considérable, s'empressa de vendre au comte de Barcelone tous ses droits sur le Carcassez. A la même époque, Rangarde, mère d'Ermengarde, aliéna le comté de Rasez en faveur de sa fille Adélaïde, femme du

[1] Dom Vaissette, t. III, p. 173 et suiv.

comte de Cerdagne, Guillaume (1067) : ces deux époux se hâtèrent de vendre ces domaines ainsi que leurs droits sur les Carcassez, et la conquête du versant français fut dès lors exécutée d'une manière pacifique au profit du comte de Barcelone, qui ajouta à ses titres ceux de comte de *Carcassonne* et de *Rasez*.

Le règne de Raymond Béranger Ier fut par sa longueur (1035 à 1076) et par la consolidation du pouvoir en ses mains, le plus important de cette principauté chrétienne. Vainqueur des Musulmans dans plusieurs expéditions, il leur enleva la rive droite du Lobrégat et obligea plusieurs walis à se reconnaître tributaires, tandis que la réunion pacifique des comtés d'Urgel et de Carcassonne à la Catalogne lui permettait de contre-balancer l'influence de la Navarre et de la Castille. Raymond Béranger sut aussi jouer un rôle considérable comme législateur. Continuateur de la puissance visigothe, il partageait les goûts des rois de Tolède pour la législation. Le préambule du code visigoth posait ces principes remarquables : ..... « La loi doit » être claire, précise, non contradictoire, ni dou- » teuse ; elle doit être faite dans l'intérêt de tous, » afin que les bons puissent vivre au milieu des » méchants et que les méchants cessent de mal faire. » Elle est faite pour tout le monde, gouvernant les » hommes comme les femmes, les grands comme » les petits, les savants comme les ignorants, les hi- » dalgos comme les vilains ; elle doit luire sur tous » comme le soleil [a]. »

[a] Viardot, *Etudes sur les instit.*, p. 16.

Or, il est aisé de comprendre combien l'invasion des Arabes avait apporté de perturbations dans l'application de cette raison écrite. Raymond Béranger voulut mettre le code catalan en rapport avec les mœurs de son siècle ; il réunit les États, conformément aux usages et au fuero juzgo des Visigoths, qui disait dans son introduction : « *Leges que nos fiziemos con los obispos de Dios et con todos los mayores de nuestra corte*, » et il publia, avec l'assistance des évêques, des abbés et de vingt-un ricombres, *Les Usages de Barcelone* (1068), qui servent encore de fondement au droit de la Catalogne. Guillaume de Moncade, allié à la famille de Carcassonne comme époux d'Adèle, fille du comte Roger, et fils de Gaston de Moncade, qui avait si vaillamment combattu sous les bannières de Raymond Borel II, joua un rôle distingué dans cette assemblée législative. Mais l'événement le plus important du règne de Raymond Béranger, au point de vue des lois, fut évidemment la réunion du concile de Touloujes, dans le Roussillon, et la proclamation de la trêve de Dieu, *treuga Domini* (1041). Ce fait immense mérite que nous arrêtions notre attention sur ses causes et sur ses conséquences.

Voyez-vous l'archevêque de Narbonne se diriger vers le bourg de Villagodorum, ou plutôt vers l'abbaye d'El *Correg* sur le Tech? Le clergé de Catalogne et de Septimanie, les nobles de ces deux provinces, entre autres le comte de Roussillon et son fils ; Raymond, comte de Cerdagne, Pons, comte d'Ampurias, Guillaume, comte de Bezalu, Gausbert, vicomte de

Castelnau, se groupent autour du primat. Le bourg et l'abbaye n'ayant pas de salle assez vaste pour contenir cette réunion, et la foule qui l'écoute, on dresse une chaire au milieu du pré de *Toulouges*, et le concile s'ouvre sous la voûte azurée du ciel de Roussillon (1041).

Les troubles civils, les brigandages, les vengeances et les guerres particulières étaient alors déchaînées dans toute leur fureur; que vont faire ces évêques, ces abbés et ces gentilshommes? Ils vont décréter la trêve de Dieu : *Treuga Domini;* ils étendront la main visible du Très-Haut sur les faibles et menaceront les méchants de ses foudres, ils rajeuniront le droit d'asile, ils feront de toute chapelle la citadelle inviolable de l'opprimé.

Lisez leurs décrets, en effet, ils défendent : 1° de commettre aucune violence dans les églises, les cimetières, les oratoires et autres lieux sacrés, même dans un rayon de trente pas, sous peine de sacrilége; 2° d'attaquer les clercs non armés, les veuves, les religieux et religieuses; 3° de s'emparer des juments, poulains au-dessous de six mois, des vaches et de tout bétail utile à l'agriculture; 4° de brûler les maisons des paysans et des clercs armés, sous peine de réparer tout dommage dans le délai de quinze jours ou d'être condamnés, après ce terme, à une réparation double entre les mains du comte ou de l'évêque; sauf à se justifier dans la cathédrale par l'épreuve de l'eau froide. Enfin la trêve de Dieu devait être observée les jeudis, vendredis, samedis et dimanches; pendant l'Avent jusqu'à l'octave de l'É-

piphanie, pendant le Carême jusqu'à l'octave de la Pentecôte, les fêtes et vigiles de la Vierge, de tous les Apôtres, de l'Exaltation de la Croix, de saint Laurent, de saint Jean, de saint Martin; pendant la vigile de la Toussaint et les Quatre-Temps. Le meurtre commis dans ces jours réservés était puni de l'exil perpétuel et le simple dommage réparé au double du préjudice [a].

Quelques synodes avaient bien fait déjà certaines tentatives de ce genre : Du Cange cite celui de 992; mais ils s'étaient bornés à porter des peines canoniques, tandis que le *plaid* de Touloujes eut la gloire de placer le premier ses décrets sous la protection de punitions pécuniaires et corporelles.

Pour donner plus d'autorité aux canons de Touloujes, on décréta que tout individu pourrait mettre à mort le violateur de la trêve déjà condamné par les barons ou par les prélats. Cet acte, légal en quelque sorte, fut honoré du titre de *zèle de justice*, et l'instruction des évêques des Gaules, de 1042, ordonna de considérer ceux qui faisaient ainsi respecter la trêve de Dieu comme *zélateurs de la cause divine* [b].

Raymond Béranger I, prévoyant sans doute les démêlés que soulèverait entre ses deux fils, Béranger II et Béranger Raymond, le partage de sa succession, choisit parmi les premiers barons de Catalogne treize exécuteurs testamentaires. Guillaume Raymond de Moncade, fils de Guillaume, se faisait dis-

[a] Henry, *Hist. du Rouss.*, t. I, p. 54.
[b] *Apud script. rerum Francorum*, t. XI.

tinguer parmi eux à plusieurs titres : il avait le premier obtenu le titre de sénéchal de Catalogne et venait de joindre la seigneurie de Vic à celle de Montcade. Grâce à ces précautions testamentaires, Béranger II, surnommé Tête d'Etoupes, succéda sans opposition grave à son père Raymond Béranger le Vieux (1076); mais il ne fit que paraître sur le trône comtal de Barcelone : après avoir épousé Mahaut, fille de Robert Guiscard, comme pour récompenser le chef normand d'avoir combattu les Arabes, il fut assassiné par son demi-frère Béranger Raymond qui voulait par cet acte de violence s'emparer de l'héritage de leur père. Cependant ce crime ne profita guère au meurtrier; car Béranger-Tête-d'Etoupes laissait un fils, Béranger III, âgé de quelques jours seulement. Les treize exécuteurs testamentaires défendirent ses droits et il fut reconnu comme comte de Barcelone (1082). Son acclamation toutefois ne fut pas universelle. Les bourgeois (milites) de Carcassonne, profitant de l'assassinat de Béranger II, et refusant de tenir compte de la vente de leur comté, appelèrent Bernard Atton, fils de Raymond Bernard Trencavel, vicomte d'Alby, pour le proclamer leur seigneur légitime. Bernard Atton s'approcha des remparts pendant la nuit, et fut accueilli dans la place; néanmoins les Carcassonnais ne tardèrent pas à se fatiguer de sa conduite despotique; ils chassèrent ses officiers et rappelèrent le comte de Barcelone, Raymond Béranger III.

Nous venons de parcourir la chronologie des comtes de Barcelone et des autres seigneur de la

race gothique pendant un siècle et demi, de 911 à 1082 ; nous allons l'interrompre ici pour ne pas distancer les autres familles féodales et faire marcher de front autant que possible toutes ces histoires diverses.

CHAPITRE III.

ORIGINE DES FAMILLES FÉODALES (RACE VASCONNE).

Maison d'Aragon-Navarre. — Garcia Sancho III. — Conquêtes sur les Mores. — Il se fait moine. — Il sort du cloître. — Défait les Arabes à Roncal. — Garcia III. — *Comtes de Comminges.* — Victoire de Garcia à Zamora. — *Famille d'Aure.* — Troubles dans les royaumes chrétiens. — *Comtes de Bigorre.* — Guerre de la Navarre contre le Léon. — Al-Mansour. — Bataille d'Osma. — Bataille de Calatanasor ; mort d'Al-Mansour. — Sancho le Grand attaque les Mores. — Puissance de Sancho le Grand. — Il s'empare de la Castille et du Léon. — Il partage ses États en quatre royaumes. — Mariage de Ramiro d'Aragon et de Gilberge de Foix-Bigorre. — Garcia de Navarre ; guerre avec ses frères. — *Histoire du Béarn.* — Garcias IV défait les Aragonais. — Sa guerre avec la Castille. — Concile de Jaca. — Ramiro d'Aragon en guerre avec la Castille. — Sa mort. — Partage des États de Castille. — La Navarre et l'Aragon unis contre la Castille. — Les Navarrais se soumettent aux Aragonais. — Sancho IV de Navarre est assassiné. — Sancho II d'Aragon et le comte de Barcelone unis contre les Mores. — Sancho attaque Huesca. — Il est tué. — Pedro I le remplace. — *Ducs de Gascogne.*

Il ne faut pas oublier que nous remontons au point où nous avons pris la chronologie de la race visigothe, et que nous allons reparcourir, pour la

famille vasconne, les années déjà suivies pour la première.

L'histoire des seigneurs du versant septentrional nous a souvent conduits dans les montagnes espagnoles d'Aragon et de Navarre. De nombreux mariages avaient étroitement uni toutes ces branches seigneuriales et la guerre constante des Mores était un baptême nouveau, où ces alliances venaient reprendre une consécration solennelle. Nous avons dû cependant séparer la féodalité visigothe de la féodalité vasconne, afin de jeter un peu d'ordre et de clarté sur une époque où le croisement infini des familles laisse une obscurité profonde. Cette division nous a paru d'autant plus admissible que les États chrétiens de l'est étaient séparés en Espagne de ceux de l'ouest non-seulement par des différences de race, d'origine et de mœurs, mais encore par les frontières politiques, car les Arabes occupaient Saragosse, Balbastro, Huesca, Llerida, Fraga, et plusieurs autres places des Pyrénées centrales; situation qui rendait très-difficiles et à peu près nulles les relations des Aragonais et des Navarrais avec les Catalans.

La séparation des deux peuples montrait jusque dans la langue sa ligne de démarcation. Chez les Visigoths on trouvait les Raymond (Raymundez), les Oliba, les Guifred, Wifred ou Gosfred, les Cabreta, les Béranger, les Borel, les Guillaume; chez les Vascons ces noms d'hommes, entièrement inconnus, étaient remplacés par ceux de Garcia, de Sanchez, de Ramiro, de Loup, de Centulfe ou Centule, d'Asnar ou Arnaud, de Gaston, etc...

Nous avons cru aussi, pour mettre plus d'unité dans le tableau si complexe, si embrouillé de ces origines féodales, pouvoir placer au premier rang les États chrétiens espagnols de Barcelone, d'Aragon et de Navarre, et rejeter sur le second plan les comtés et vicomtés naissants du versant français. L'importance de la guerre des Mores et la prépondérance incontestable des États du bassin de l'Èbre, justifient cette division des matières ; n'était-ce pas d'ailleurs par l'Espagne visigothe que l'élément féodal avait pénétré dans les Pyrénées ?

Nous avons laissé Garcia Sancho II, au moment où il remplaçait sur le trône de Navarre son père, Sancho Garcia I (905). Ce fut au début de son règne que le more Hafsun, se déclarant indépendant du gouvernement de Cordoue, se mit en révolte ouverte à Saragosse et dans la plaine de l'Èbre. Bon nombre de Navarrais et d'Aragonais vinrent grossir les rangs de ses soldats, espérant ainsi porter un coup funeste au kalife. Garcia Sancho, cependant, ne paraît pas avoir épousé sa cause, car Hafsun saisit le moment où Sancho était passé dans la Vascogne, pour assiéger Pampelune [a]. Le roi de Navarre était attiré dans le Nord par un événement très-grave : une nouvelle invasion de Normands venait d'effrayer l'ancienne Novempopulanie, et c'était pour porter secours au duc de Vascogne, qu'il avait traversé les Pyrénées. Hafsun espérait pouvoir profiter d'autant plus sûrement de son absence, que

[a] Voyez Moret, *Investigationes*, l. II, c. 8.

les neiges couvraient les Pyrénées et devaient rendre le retour de Sancho impossible. Mais les habitants de Pampelune présentèrent une résistance inattendue; Sancho revint à la hâte, avec le vicomte de Béarn Centule II, malgré les rigueurs de l'hiver; il fit entourer les jambes de ses soldats de guêtres de peau (abarcas), les ramena sans accident à travers les glaces; puis fondant à l'improviste sur les Mores, il les mit en déroute et les contraignit à lever le siége de Pampelune (907).

Cette victoire développa son ambition. L'année suivante, toujours secondé par Centule II, il envahit l'Alava, prit plusieurs châteaux aux environs de Saragosse, et conquit Cantabria et Milagro.

Malgré les échecs précédents Hafsun ne cessait de poursuivre sa révolte contre Abd-el-Rhaman. Ce calife envoya Almudaffar avec quarante mille hommes, pour détruire le parti du wali de Saragosse, et cette ville tomba au pouvoir du général arabe. Sancho, surnommé Abarca, à la suite de son expédition des Pyrénées, sut profiter des guerres intestines qui affaiblissaient les Musulmans pour agrandir ses conquêtes: il passa l'Èbre (913), se rendit maître de Nagera et de Bilbio. Il paraît même qu'il ne respecta pas le territoire du roi de Léon; car il s'empara de Logroño, de Calahora, de Tudela, d'Agreda (sources du Douro) et de Tarraçone [1].

Cependant Almudaffar, vainqueur des fils d'Hafsun, reprit bientôt plusieurs de ces places sur

[1] Florez, t. XIII, p. 463. — Ferreras, t. XVI.

les Navarrais (917), et Sancho dut se concentrer autour de Pampelune. Pendant ce temps Ordoño, roi de Léon, fit une invasion sur les terres arabes du Tage, et tint ainsi en échec les forces d'Almudaffar. Aussitôt Sancho quitta les montagnes, et occupa définitivement toute la contrée située entre l'Èbre, l'Aragon et le Callego; contrée montueuse, ravinée, qui procura à la Navarre un boulevart avantageux pour la défense de ses frontières.

Sancho *Abarca*, affaibli par ces expéditions sans trêve, se démit enfin du trône en faveur de son fils Garcia III et se retira dans le cloître de Leyra[a], mais il n'y resta pas longtemps. Ordoño ayant été battu par Abd-el-Rhaman, près du Douro, le kalife dirigea une armée formidable sur la Navarre, et Agreda, Tudela, Logroño, Victoria, Nagera, tombèrent rapidement en son pouvoir. A la nouvelle de ces désastres, *Abarca* tressaillit au fond de sa retraite de Leyra; il jeta le froc, reprit les armes, rejoignit son fils Garcia, et toutes les populations pyrénéennes furent convoquées à la guerre sainte. Le roi Ordoño conduisit aussi son contingent de troupes, et les armées réunies des rois chrétiens atteignirent les Arabes près de *Salinas d'Oro*, en deça de Viana et d'Estella, car Abd-el-Rhaman avait franchi l'Èbre. La rencontre fut sanglante, acharnée, et les chrétiens, défaits, durent battre en retraite. Ordoño se réfugia dans son royaume; Sancho et Garcia se retranchèrent derrière les murs de Pampelune[b], et

[a] Ferreras, an 919. — Moret, *Investigationes*.
[b] Ferreras. — Moret, *ibidem*, p. 298. — Dom Vaissette, t. II.

leur attitude résolue intimida les Musulmans (929), qui n'osèrent pas les attaquer; mais, enorgueillis par la victoire de Salinas, ils voulurent s'enfoncer dans les Pyrénées, du côté de Jaca, et descendre même dans le Béarn. Les habitants des vallées du Gave, pris à l'improviste par cette apparition torrentueuse, ne surent pas leur opposer de résistance : ils se hâtèrent de fuir dans les montagnes les plus élevées, emportant leurs richesses et leurs récoltes. Telle fut la surprise des populations vasco-aquitaniques, que les Mores pénétrèrent jusqu'à Toulouse, ravageant tout sur leur passage. Cependant l'approche de l'hiver, la crainte d'être enfin assaillis et le poids du butin lui-même, les décidèrent à regagner les Espagnes; mais les Navarrais, instruits aux grandes embuscades par les deux victoires de Roncevaux, les attendaient dans les défilés de l'Aragon et du Roncal. Dès que les Arabes furent engagés dans ces deux gorges étroites, ils furent assaillis, mis en pièces, et leurs riches bagages tombèrent dans les mains des Arago-Navarrais[a]. Garcia sut profiter de cette victoire : il reprit aux Mores toutes les terres qu'ils lui avaient enlevées; et occupa aussi plusieurs places de la Rioja : Vicaria et Nagera seules lui opposèrent une assez vive résistance. Garcia réclama le secours d'Ordoño, qui s'empressa de lui conduire des troupes, et prit Nagera d'assaut. Le mariage d'Ordoño avec dona Sancha, sœur de Garcia, resserra les liens de ces deux princes et les rendit plus forts pour lutter contre l'islamisme. Le roi

[a] Abarca, t. I, p. 60.

de Navarre ne négligea rien pour perfectionner ses moyens de résistance : il fit construire le château de *Sos* dans le Valdonsella ; celui de *Sancho Abarca* près de Saragosse, ainsi que le castillo de *Saint-Vincent;* il repeupla Vittoria, fonda la ville de *Hizurum*, aujourd'hui Saint-Sébastien, lui donna les fueros dont elle n'a cessé de jouir, et fit élever enfin le château-fort de *Arrasate* dans le Guypuseoa, au-dessus de Mondragon [a].

Malgré cette longue et belliqueuse carrière passée dans les camps, Sancho *Abarca* ne périt pas de la main des Mores, mais de celle du comte de Castille, son vainqueur dans un duel (994).

Garcia III, son fils et son successeur, avait reçu un surnom assez étrange pour un guerrier navarrais destiné à tenir tête aux Musulmans : il était nommé *le Trembleur* (*Tembloso*), par suite d'un mouve-

Comtes de Comminges.

Nous avons vu la dynastie vasconne de Wandrille donner naissance au premier comte de Comminges, Asnarius, fils du comte de Soule. L'histoire particulière de ce comté doit donc marcher de front avec celle d'Aragon et de Navarre; cependant la famille d'Asnarius s'étant alliée à celle de Carcassonne, par le mariage d'Arnaud avec Arsinde, elle se trouva rattachée à la race visigothe. Aussi, faut-il considérer le Comminges comme le trait d'union entre les deux nationalités sur le versant français, tandis que la vallée de Bielsa entre l'Aragon et le Ribagorce servait de limite à la race visigothe et à la race ibéro-vasconne du côté de l Espagne.

[a] Sandoval, *Obispos de Pamplona*, p. 18 à 24.

ment nerveux qui le saisissait au moment où il prenait les armes; mais, une fois dans la mêlée, aucun chevalier n'égalait sa bravoure.

Impatient de punir le meurtrier de son père, il attira le comte de Castille à Cerveaña sous le prétexte de parler du mariage de sa sœur. Arrivé au rendez-vous, le comte reconnut le piége et prit la fuite avec les chevaliers de son escorte; Garcia le poursuivit à la tête de ses troupes et ravagea les frontières de son comté; il triomphait de sa vengeance, et rentrait dans son royaume lorsqu'il tomba à son tour dans une embuscade et resta prisonnier en Cas-

Ce fut en 944 qu'Arcinde de Carcassonne épousa le comte Arnaud de Comminges; ils eurent trois enfants dont nous avons déjà parlé à la généalogie de Carcassonne. Raymond, l'aîné, obtint le Comminges et fut probablement père de Roger Ier, son successeur; Garcia, le second, eut le fief d'Aure en apanage, et forma la souche de la famille de ce nom (977).

Roger Ier, marié à Adélaïde, laissa deux enfants, Arnaud II, comte de Comminges (979), et Pierre, évêque de Couserans (979). Ici, la confusion des noms présente un dédale insoluble, par suite de la coutume des comtes de Carcassonne de conserver dans leur famille une partie du Comminges pour leurs enfants cadets, ce qui n'empêchait pas les comtes de Comminges de subdiviser leurs domaines entre tous leurs enfants, qui prenaient chacun le titre de comte de Comminges : ainsi, l'on trouve à la fois Raymond II et Amélius Simplicius, frères de Roger Ier de Carcassonne, portant ce nom et en exerçant les droits. Ce Raymond laissa un fils, nommé Bernard Ier, qui posséda le même comté en partage avec son cousin Guillaume, fils d'Amélius (1015 à 1025). Dès-lors on ne trouve plus que des Comminges à divers degrés de cousinage. La branche de Bernard Ier fournit Pepin en 1030, et Bernard II, fils de ce dernier

tille pendant plus d'un an. Il recouvra la liberté cependant, mais il n'était plus temps d'exercer ses représailles contre le Castillan; de plus impérieux devoirs le réclamaient, et il courut rejoindre Ramiro, roi de Léon, qui concentrait ses forces du côté d'Osma sur le Douro, pour arrêter une formidable invasion arabe qui se dirigeait vers les Pyrénées. La rencontre fut terrible et, malgré l'infériorité du nombre, les chrétiens restèrent vainqueurs [a]. Pendant que Garcia revenait dans la Navarre d'où il était éloigné depuis un an, Ramiro profita des conséquences de sa victoire, marcha sur Saragosse

en 1039. Guillaume à son tour laissa deux héritiers, Bernard et Raymond-Guillaume. Arnaud II en laissa le même nombre, Roger II (1021) et Odon (1035), lequel eut un fils, Bernard-Odon (1063), suivi de trois petits-fils : Raymond-Bernard (1075), Bernard III (1100) et Guillaume. Pendant ce temps Roger II était père d'Arnaud II, de Bernard-Arnaud et de Raymond-Arnaud (1070). Arnaud II transmit son comté à ses fils Roger III, tandis que Bernard-Arnaud et Raymond-Arnaud portaient également le titre de comtes de Comminges.

Ne nous préoccupons pas trop d'une confusion qui ne vient contrarier aucun fait historique important. Ces premiers comtes n'ont laissé que leur nom et le souvenir de quelques donations pieuses, telles que celles de Roger Ier à Saint-Hilaire, de Carcassonne, et à la cathédrale de Narbonne (997), et celle de Pepin à l'abbaye d'Alaon (1039) [b]. Le reste de cette biographie se perd dans l'obscurité la plus profonde.

[a] Florez, t. XIV, p. 452.
[b] Voyez pour les comtes de Comminges, Catel, *Hist. du Lang.*, — Laperièrre, — Dom Vaissette, — Marca, — Castillon d'Aspet.

avec son armée renforcée de troupes nouvelles, arrivées de Léon et de Navarre et telle fut la crainte du gouverneur de Saragosse, Abojahia, qu'il se soumit et se reconnut son tributaire et son vassal. Toutefois les Arabes ne tardèrent pas à revenir en force pour venger la défaite d'Osma et de Saragosse. Abd-el-Rhaman se dirigea sur Zamora, boulevart du royaume de Léon, et s'en empara après une perte de 40,000 hommes. La place était trop importante pour que Ramiro pût consentir à la laisser au pouvoir de ses ennemis ; il adressa un appel général aux États chrétiens : les Biscayens, les Navarrais accoururent en grand nombre, conduits par le roi

Famille d'Aure.

Garcia de Comminges, que nous venons de désigner comme premier seigneur de ce fief, ne laissa pas de descendants qui nous soient connus, et la vallée d'Aure dut rentrer dans la famille de Foix, car on retrouve plus tard les quatre vallées portées en dot par Gilberge, fille de Bernard Ier, fondateur du comté de Foix, à son époux Ramiro, roi d'Aragon (1036). Les quatre vallées, Neste, Magroac, Aure et Barousse, furent dès ce moment un apanage des cadets de la maison d'Aragon. A la mort de Ramiro Ier (1067), son fils Sancho les eut dans son lot, et les transmit après lui à Arnaud, fils puîné de Fortunio, comte d'Aragon, sous le nom de baronnie de Labarthe. Arnaud les légua à son tour à son fils Garcie-Arnaud, qui finit par les diviser à ses quatre enfants ; mais Arnaud III, l'un d'eux, les réunit sur sa tête et prit le titre de *seigneur* et de *possesseur de toute la terre d'Aure*. Ce fief se divisa de nouveau pour apanager ses enfants, Garcie-Arnaud et Auriol Mense ; le premier devint comte d'Aure, et le second vicomte de Labarthe. Sanche-

Garcia; une victoire des plus sanglantes rougit les champs de *Simancas*, et rouvrit aux rois de Léon et de Navarre les portes de Zamora (949).

La défaite d'Abd-el-Rhaman, loin de cimenter l'union des princes chrétiens, sema la jalousie dans leur camp. Garcia de Navarre et le comte de Castille Gonzalès, redoutant la puissance des rois de Léon, profitèrent bientôt de la mort de Ramiro (950) pour allumer la guerre civile entre ses fils. Ordoño III, l'aîné, marié à la fille du comte de Castille, devait lui succéder, mais son frère Sancho le Gras fit valoir des droits au gouvernement de

Garcie leur succéda, et sa mort sans enfants fit éteindre la famille d'Aure [a].

Comtes de Bigorre.

Nous avons interrompu la généalogie des comtes de Bigorre à Donat-Loup, dont la mort fit réunir ce comté au Sobrarbe; lorsque Inigo Arriscat eut obtenu ce royaume naissant (829). Après cet interrègne, un certain Raymond, ou peut-être Ramiro, probablement issu de la famille d'Inigo, apparaît dans les chroniques avec le titre de comte de Bigorre (944), à l'époque où cette province était encore couverte des ruines laissées par les Normands.

Raymond s'occupa de réparer ces désastres; il releva la célèbre abbaye de Saint-Savin, avec la coopération des deux vicomtes de Lavedan, Anermans et Anérils, qui confirmèrent en faveur de l'abbé Bernard la donation de la vallée de Cauterets, à charge d'y entretenir une église et des maisons de bain, et renouvelèrent la cession des cures de l'Au, de Castet,

[a] Dom Brugelles. — Favyn, *Hist. de Navarre*, p. 145. — Dom Vaissette, t. II, p. 563.

quelque province, et le roi de Navarre soutint ses prétentions. Malgré l'approche d'une armée arabe, cette guerre fratricide fut entreprise avec acharnement. Sancho et Garcia de Navarre marchèrent contre le Léon ; mais Ordoño les reçut si vigoureusement, qu'ils renoncèrent à leur tentative. Quelques années après, Ordoño III mourut à Zamora (954), et Sancho le Gras hérita de sa couronne au préjudice d'un fils, encore enfant, qu'Ordoño avait eu de la fille du comte de Castille.

Cette espèce de révolution devait naturellement provoquer la colère du comte Gonzalès; il souleva

de Balagnas, d'Arcizan, d'Adaas, d'Us, de Nestalas et de Salon. Cette donation soumettait les habitants de ces paroisses à l'obligation d'entendre les offices à Saint-Savin, d'y faire baptiser et ensevelir leurs enfants (945) [a].

Raymond laissait un fils nommé Louis, ou plutôt Loup, qui lui succéda. Il continua à favoriser Saint-Savin avec l'approbation de Fortaner de Lavedan et vendit la juridiction du village de Souïn à l'abbé Garcie (960). Mais ces actes de piété ne l'empêchèrent pas d'épouser sa cousine Anerma, au mépris des lois canoniques, et d'y faire consentir l'évêque de Bigorre Amélius, en lui donnant la terre de Baucens. Cependant l'évêque, repentant, se dépouilla plus tard de ce domaine en faveur de l'abbaye de Saint-Orens, vers l'époque où le vicomte de Montaner Óthou-Dat fondait l'abbaye de la Réule (*Regula*), et lui donnait plusieurs églises et propriétés à Pontacq, à Momi et dans la Rivière-Basse (970). Loup étant mort en 983, transmit le comté à son frère Garcia-Arnaud, et attacha son nom à la fondation du célèbre monastère de Saint-Pé, de Générez sur le Gave, qu'il prit sous sa protection avec Sancho-Guil-

[a] *Charte de Saint-Savin*, rapportée par Davezac-Macaya, *Hist. de Bigorre*, t. I.

de nouvelles insurrections contre le roi de Léon, et celui-ci, obligé de renoncer au trône, finit par se retirer à Pampelune auprès de son protecteur le roi Garcia. Telle était l'animosité des chrétiens entre eux, que la reine Teuda, mère de Garcia et grand'-mère de Sancho, se rendit auprès d'Abd-el-Rhaman pour implorer son secours en faveur de son fils et de son petit-fils contre le comte de Castille. Abd-el-Rhaman promit sa médiation et Garcia et Sancho *le Gras*, acceptant l'intervention d'un Musulman, vinrent eux-mêmes à Cordoue, pour défendre leurs intérêts (925). Abd-el-Rhaman fournit des se-

laume, duc de Gascogne. Chaque événement de ce genre devenait alors l'occasion de véritables plaids ou conciles, où tous les grands intérêts de l'époque étaient discutés. Les divers gentilshommes qui signèrent l'acte de Saint-Pé, servent à faire reconnaître la division féodale de cette partie des Pyrénées. On y remarqua Bernard, comte d'Armagnac, Aimeris, comte de Fésenzac, Bernard, comte de Pardiac, Centule-Gaston, vicomte de Béarn, Fortaner, vicomte de Lavedan, Guillaume-Dat, vicomte de Labarthe, Guillaume-Oton, vicomte de Montaner, Guillaume-Loup, vicomte de Marsan, Arnaud, vicomte de Dax, Raymond-Guillaume de Benac, Arnaud-Raymond de Bars; Arnaud d'Aure; Garcia-Donat d'Orbeac, Fortaner d'Assun, Fort-Guillaume d'Avezac, Guillaume-Loup de Prechac..... Les seigneurs d'Asté, de Castelbajac, de Mauvesin, de Salon, de Baréges, d'Asereix et d'Orbeac étaient les seuls vassaux du Bigorre, qui n'y fussent pas représentés [a].

Garcia-Arnaud mourut en 1036, ne laissant point de postérité de sa femme Richarde, et sa sœur Garsinde, qui avait

[a] *Charte de Saint-Pé,* Davezac-Macaya, t. I, p. 150, 151.

cours, et Garcia rentra précipitamment en Navarre pour se mettre à la tête des Navarrais, envahir la Castille et y tenir en échec les forces du comte Gonsalès. Pendant ce temps, Sancho de Léon, guéri de son obésité par des médecins arabes, reçut le commandement d'une armée musulmane, et marcha vers le Léon, afin de reconquérir le trône. Les Léonais le reçurent avec acclamation et le protégé de Gonzalès, Ordoño IV dit *le Mauvais*, fils d'Ordoño III, dut à son tour se réfugier chez les Arabes.

Ce succès engagea le roi de Navarre à poursuivre la guerre contre le comte de Castille; celui-ci, défait

épousé Bernard, comte de Carcassonne et de Foix, hérita du Bigorre qui se trouva ainsi momentanément réuni à cette puissante maison. Le nouveau comte Bernard, paya sa bienvenue en renouvelant, de concert avec le vicomte de Lavedan, les exceptions et priviléges dont jouissait Saint-Savin. Là se borna d'ailleurs l'histoire de son administration. Après avoir marié leur fille Gilberge au roi d'Aragon, Bernard et Garsinde moururent vers 1038, laissant trois fils, Bernard, Roger et Pierre.

Bernard, devint comte de Bigorre, en 1038, il châtia Othon de Benac, qui voulait élever des prétentions sur l'abbaye de Saint-Pé, et coopéra à la fondation de l'abbaye de Sarrancolin, dans la vallée d'Aure, en 1039. Le vicomte d'Aure, son vassal, soumit le nouveau monastère à l'abbaye de Simorre, et lui donna des terres à Ilhet, Cazaril, Germ, Ilheu, Gajan, Mazères, Saint-Plancard et dans la vallée de l'Arboust [a]. Obéissant à la coutume du siècle, Bernard fit un pèlerinage à Notre-Dame-du-Puy, en Velay (1062), et ce fut à cette occasion qu'il constitua à

[a] *Charte de la fondation*, Davezac-Macaya, t. I, p. 161.

à la bataille d'Aconia, livrée près de Cerveana, fut obligé de se rendre ; et Garcia, se vengeant enfin de sa captivité dans la Castille, le ramena prisonnier à Pampelune (960). Mais Garcia fut généreux : il ne tarda pas à lui rendre la liberté ; et Gonzalès, admirablement accueilli par les Castillans, continua son règne sans reconnaître la suzeraineté du roi de Léon ; aussi est-ce à lui que les historiens espagnols font remonter l'origine de l'indépendance castillane.

Le roi Garcia de Navarre ne vécut pas longtemps ; il mourut en 973, laissant la couronne à son fils Sancho III, qu'il avait eu de sa femme Ximène,

cette église une rente perpétuelle de 60 sols morlaas, et plaça son comté sous sa protection. Plus tard les abbés du Puy cherchèrent dans cet acte un titre de suzeraineté sur le Bigorre, et de nombreuses contestations en furent la conséquence.

Bernard, s'inspirant encore des idées religieuses de son siècle, s'occupa de réformer la législation et de combattre les abus qui s'étaient glissés dans les monastères ; il soumit à l'ordre de Cluny les deux abbayes de Saint-Lézer et de Saint-Orens de Lavedan, et publia les lois et coutumes de Bigorre, quelques années avant que le comte de Barcelone rédigeât les siennes. Le droit écrit s'étant perdu, durant les longues irruptions des Barbares, les populations réclamaient sur tous les points la constatation si importante de leurs priviléges ; mais la mort vint arrêter Bernard dans l'accomplissement de son œuvre (1065) et il laissa à ses successeurs le soin de la terminer. Deux enfants lui survivaient, Raymond II, fils de Clémence, sa première femme, et Béatrix, fille de la seconde, nommée Stéphanie ; Raymond II lui succéda ; dès le début de son administration, il eut à soutenir contre le comte de Comminges, Arnaud II, une de ces querelles lilliputiennes de cette époque turbulente, qui, mal-

et ce roi, destiné à porter le surnom de *Grand*, vint jeter quelque gloire sur la dynastie jusqu'alors assez obscure de Navarre. Sa femme Elvire, comtesse de Castille, lui avait apporté en dot cette province importante; et comme l'Aragon se trouvait incorporé à la Navarre depuis Sancho II, ses États prenaient une étendue jusqu'alors inconnue. Cet accroissement de puissance se présentait à propos pour lui permettre de soutenir contre les Musulmans une lutte toujours plus acharnée. El-Hakem, successeur du kalife Abd-el-Rhaman, avait lui-même cédé le trône au fameux Al-Mansour dont nous

gré leur petitesse, ne répandaient pas moins des flots de sang; il dirigea sa faible armée dans la vallée de la Garonne, y joua au conquérant en brûlant tout sur son passage, mais un traité arrêta ces hauts faits de ravageur et il répara les dommages causés.

Raymond II n'ayant pas d'enfants, sa sœur Béatrix était appelée à hériter de ses domaines; Centule IV, de Béarn, qui les convoitait ardemment, voulut obtenir sa main, et ne craignit pas, pour y parvenir, de répudier sa femme Gisla. L'évêque de l'Escar s'opposa à cette action coupable, mais le vicomte l'exila, il fit brûler la lettre d'opposition que le pape Grégoire VII lui adressait à cette occasion, renvoya Gisla dans le monastère de Marsigni, et fonda même un couvent à Morlaas, sous le singulier prétexte de purifier la naissance du fils qu'il avait eu d'elle, car il appuyait son divorce sur des allégations de parenté si faciles à produire. Devenu libre, il chargea l'évêque de Tarbes Ponce de négocier son mariage avez Béatrix de Bigorre, et l'union fut célébrée bientôt après [a]. A peine était-il arrivé au but de sa coupable ambition, que Raymond II mourut (1080) et Centule IV, parvenu au comble de ses vœux, put réunir le titre de comte de Bigorre à celui de vicomte de Béarn. Il recom-

[a] *Lettre de Grégoire VII*, Davezac-Macaya, t. I, p. 171.

avons déjà parlé au chapitre des comtes de Barcelone, et les chrétiens devaient voir se renouveler sous ce terrible adversaire les désastres des premières invasions de Tarik et de Mouza. Après avoir d'abord envahi le Portugal, et avant de faire l'expédition de Catalogne dont nous nous sommes occupés (985), il réunit toutes les forces disponibles de l'Isman et les conduisit vers la Castille, en 979. Cette attaque formidable provoqua l'alliance de tous les États chrétiens, que tant de jalousies avaient précédemment armés les uns contre les autres. Le roi de Navarre, Sancho le Grand, joignit ses troupes à

pensa la triste complicité de Ponce, en plaçant le monastère de Saint-Pé sous sa dépendance, et en ajoutant à ses domaines l'église et la terre de Castex en Vic-Bilh. Ainsi le Bigorre, à peine détaché du comté de Foix, entrait avec Béatrix dans la maison de Béarn.

On était arrivé au siècle des grands démêlés ecclésiastiques. Centule IV fit de louables efforts pour les arrêter. Après avoir soumis les abbayes de Saint-Savin et de Saint-Orens de Lavedan à Saint-Victor, de Marseille, il s'occupa, avec l'évêque Ponce, de mettre un frein au despotisme de Guillaume Bonpart, abbé de Madiran, qui prétendait se mettre au-dessus de toutes les lois canoniques; ils le privèrent de son prieuré qu'ils soumirent à l'abbé de Marsillac. Une affaire bien plus singulière signala la fin de son administration: il cita devant le tribunal de Lourdes l'abbé Othon de Saint-Pé, et le nouvel évêque de Tarbes, Hugues, à l'occasion d'un cadavre à la sépulture duquel chacune des parties élevait des prétentions exorbitantes, et les soutenait les armes à la main; il condamna les deux adversaires à payer une amende. Le juge fut obligé, bientôt après, de reprendre les armes pour trancher une affaire personnelle; son vassal,

celles de Castille, commandées par le comte Garcia Fernandès, fils et héritier de Gonzalès. Les deux armées se rencontrèrent près d'Osma. Après les duels ordinaires entre plusieurs chevaliers des deux camps, la bataille devint générale, et Al-Mansour, sans être précisément défait, dut battre en retraite sur Cordoue (979). La campagne de 983 n'eut guère plus de succès; mais l'année suivante, il pénétra jusqu'à Léon, fit le siége de cette ville et s'en empara. Il fut, il est vrai, repoussé des Asturies où il pilla le fameux monastère de Sahagun, toutefois il resta maître d'une partie de Léon et de la Castille. Enfin,

le vicomte Sancho de Labarthe, refusait de lui rendre hommage. Centule envahit la vallée d'Aure, et contraignit le révolté à rentrer dans le devoir. Le vicomte d'Aure, Othon, et le vicomte d'Asté, Oger, renouvelèrent aussi leurs serments d'hommage. Mais Centule, si chatouilleux à l'endroit de ses prérogatives, semblait oublier lui-même son vasselage à l'égard de Ramiro, roi d'Aragon, successeur d'Inigo, comte de Bigorre. Ramiro dut conduire une armée dans la vallée de Lavedan pour le forcer à remplir ce devoir, comme nous le verrons à l'histoire d'Aragon. Ces ruptures des liens du vasselage se reproduisaient d'ailleurs sur tous les points et à tous les degrés; deux gentilshommes du Lavedan s'étaient emparés de la vallée de Cauterets, au préjudice de Saint-Savin; le duel judiciaire fut appelé à trancher la contestation (1081); le champion de l'abbaye resta victorieux, et les usurpateurs furent condamnés à la restitution et à l'amende, mais ils ne tardèrent pas à en tirer vengeance. La comtesse Béatrix était venue rendre la justice dans la vallée de Baréges, ils excitèrent contre elle les habitants de cette contrée jaloux à l'excès des libertés que leur reconnaissaient les coutumes basées sur les lois municipales des Ro-

en 986, il prit Osma, Alcoba, Atienza, qu'il détruisit de fond en comble, et Sancho de Navarre, voulant garantir ses frontières, fut repoussé et contraint de battre en retraite sur Pampelune.

Dès ce moment, les principaux efforts d'Al-Mansour se concentrèrent vers la Navarre et la Castille; mais nous manquons de détails sur les premières expéditions et nous devons nous borner à raconter leur dénouement. La tempête, si longtemps et si opiniâtrément soulevée, fondit avec toute sa fureur sur les États chrétiens, et nous allons voir quelle fut la résistance qu'ils lui opposèrent.

mains, et ils voulurent emprisonner leur comtesse dans les tours de Luz. Cependant, attaqués par les hommes d'armes du comte, ils finirent par reconnaître qu'ils s'étaient portés à de coupables extrémités, ils se soumirent, et s'engagèrent à donner à l'avenir quarante otages, toutes les fois que le comte ou la comtesse viendraient visiter leur vallée.

Centule IV allait noblement finir sa carrière féodale en réunissant ses forces à celles du roi d'Aragon Sancho II, pour combattre les Mores, lorsqu'il fut assassiné par un de ses vassaux dans la vallée de Téna (1088). Gaston, né de son premier mariage, lui succéda dans le Béarn; Bernard II, fils de Béatrix, prit le titre de comte de Bigorre. Son avénement devant être retardé jusqu'à la mort de sa mère; il profita de la liberté que lui procurait le règne de Béatrix, pour aller remplacer son père auprès du roi d'Aragon, son suzerain, dans sa lutte contre les Arabes; il prit part à la prise d'Égéa (1095), et ne revint en Bigorre que pour succéder à sa mère, morte en 1096. Le Bigorre, un instant réuni au Béarn, retrouva donc son indépendance sous le gouvernement d'un cadet de la famille béarnaise de Centule [a].

[a] Voyez pour l'*Histoire du Bigorre*, Davezac-Macaya, t. I, p. 130 à 180.

L'infatigable Al-Mansour avait convoqué tous les Musulmans en état de porter les armes à sa cinquante-deuxième expédition. A l'approche de ce fléau qui dévastait tout sur son passage, Castillans et Galiciens, Asturiens et Léonais, firent cesser leurs discordes, et Sancho III de Navarre s'empressa de grossir leurs forces réunies. La lutte allait être décisive. Sancho de Navarre et Alonzo V, roi de Léon, furent mis à la tête de l'armée, et la rencontre des deux nations eut lieu sous les murs de Calatanasor (le fort des aigles). Malgré ses attaques réitérées et rapides, la cavalerie arabe trouva les bataillons carrés et profonds des Espagnols, immobiles. Quand la nuit fut venue, Al-Mansour, gravement blessé et effrayé de la quantité de morts qui jonchaient la terre aux pâles rayons de la lune, ordonna la retraite et repassa le Douro, porté sur une litière. Ce n'était pas le corps, mais le cœur du croyant qui était blessé à mort. Telle fut sa douleur d'avoir perdu la bataille qui devait décider du sort de l'Espagne, qu'il refusa de panser ses blessures, déchira ses bandages et laissa couler tout son sang (1002)[a].

Sancho le Grand sut profiter de la victoire décisive de Calatanasor. Il attaqua les Musulmans sur la ligne du Calleguo (1011) et leur enleva plusieurs places fortes. Les chrétiens de ces contrées montagneuses, soumis aux Mores, s'empressèrent de chercher un appui auprès de lui ; il poursuivit ses succès le long des Pyrénées, s'empara de Roda, et ne ren-

[a] Conde, t. II, p. 110. — Abuldefa, t. II, p. 533. — *Annales Compost.*, p. 319.

contra de résistance sérieuse que dans le comté de Ribagorce, et, chose étrange, c'était le comte Guillaume qui voulait lui fermer le passage. Or, Guillaume était de race visigothe, et sa conduite est une preuve frappante de l'antagonisme qui régnait entre cette nation et les Arago-Navarrais ; car la crainte de voir ces derniers empiéter sur la Catalogne put seule engager Guillaume de Ribagorce, à repousser Sancho comme un envahisseur.

Saragosse formait à cette époque un royaume arabe complétement indépendant de celui de Cordoue. Le dernier kalife Djehwar, élu en 1012, n'avait pu se faire reconnaître par un grand nombre de walis de la Péninsule; et celui de Saragosse, Abou-el-Hakem-el-Mondhir ben-Yahya ben-Hossein, avait été des premiers à refuser de lui prêter serment. El-Mondhir, membre de la tribu arabe des Tadjiby, appartenait à une famille très-puissante; un de ses frères, Mohammet-ben-Yahya occupait Huesca comme wali, et était étroitement uni au petit-fils du célèbre Al-Mansour; un autre de ses parents avait la même position à Tortose. Ainsi Saragosse était la place centrale d'une espèce de confédération arabe, ennemie du kalife de Cordoue et très-disposée à se maintenir libre dans la vallée de l'Ebre [a]. El-Mondhir profita de cette situation et y fonda un royaume indépendant (1014). Pour le consolider, il était nécessaire d'affaiblir le pouvoir grandissant des princes chrétiens des montagnes. El-Mondhir voulut profiter de l'éloignement de Sancho,

[a] Romey, *Hist. d'Esp.*, t. V, p. 85.

alors occupé dans le Ribagocre, pour attaquer la Navarre et reprendre Pampelune; il remonta l'Ébre et se croyait sûr du succès de son expédition; mais Sancho, averti de son approche par les signaux des montagnes, abandonna le Ribagorce, où il avait d'ailleurs réduit le comte Guillaume; revint sur ses pas, atteignit les Mores à Funes et leur fit essuyer des pertes qui les obligèrent à rentrer précipitamment à Saragosse[a]. Cependant El-Mondhir ne devait pas être détrôné par les chrétiens, mais par ses coreligionnaires, comme nous le verrons plus tard.

Peu à peu le champ de bataille des deux nations s'éloignait de l'Èbre et pénétrait dans le centre de l'Espagne; aussi négligeons-nous une foule d'expéditions dirigées vers Tolède et Cordoue par les rois de Léon et les autres princes chrétiens, dans lesquelles les rois de Navarre prenaient néanmoins une part glorieuse; mais ces événements se passaient loin de la plaine de l'Èbre que nous nous sommes donnée pour limites.

Tout concourait à l'agrandissement du pouvoir de Sancho III. Le comte de Castille, dom Garcès, lui avait donné sa fille dona Murcia Elvira, ce qui n'avait pas empêché Garcès d'enlever quelques places à son gendre, pendant la dernière invasion des Mores. Sancho III les réclama, et la guerre allait éclater entre eux, lorsque la mort de Garcès (1021) [b] fit passer ses Etats à son fils, à peine âgé de dix ans, sous la tutelle de la reine Uraca. La faiblesse du jeune

[a] Romey, *Hist. d'Espag.*, t. V, p. 85.
[b] Ibidem, p. 97.

comte pouvait enhardir les tentatives de Sancho; mais il n'était pas le seul qui convoitât la Castille.

Bermudes III, roi de Léon, avait épousé Thérésia, seconde fille du comte Garcès; il voulut prendre l'initiative dans cette lutte d'ambition pour ne pas être prévenu par la Navarre et il attira le jeune comte à Léon, en lui offrant la main de sa fille dona Sancha. Sancho-Garcès s'y rendit; mais, pendant la cérémonie nuptiale, son beau-frère ne craignit pas de le faire massacrer aux pieds de la malheureuse dona Sancha. Cet assassinat, dont Bermudes attendait de si grands avantages, fut la cause de sa perte. Le roi de Navarre, héritier du comte de Castille par sa femme Elvira, prit immédiatement possession de ce comté. Puis, excité par son intérêt, non moins que par le ressentiment des Castillans et des Navarrais, à venger la mort de Sancho-Garcès (1032), il tourna ses armes contre le roi Bermudes, qui, trop faible pour accepter la lutte, se retira dans les Asturies; cependant toutes les places fortes lui restèrent fidèles malgré son éloignement. Sancho en enleva plusieurs, prit le titre de roi de Léon, s'empara même d'Astorga (1034) et força Bermudes à accepter la paix [a]: elle fut signée, par l'entremise du clergé, aux conditions les plus avantageuses pour le roi de Navarre; car dona Sancha, sœur de Bermudes, épousa le second fils de Sancho III, Fernando, qui prit aussitôt possession de la Castille, et Bermudes céda en dot à la fiancée les terres comprises entre Cea et la Pisuerga.

[a] *Historia Compostellan.*— Florez, t. XX, p. 15.— *Chron. Monach. Sil.* p. 314. — Moret, *Investigat.*, an. 1015.

Parvenu à la fin de sa carrière (1035), Sancho le Grand, roi de Navarre, d'Aragon, de Sobrarbe, par hérédité; comte de Castille par sa femme dona Murcia Elvira; roi de Léon par la conquête, quelques historiens disent même empereur des Espagnes[a], abandonna à la fin de sa carrière cette politique d'agrandissement et d'absorption, pour céder à la coutume de la division des royaumes. Après avoir fait tant d'efforts pour agrandir ses États, ses dernières dispositions détruisirent les conséquences de la politique de tout son règne, car il transmit la Navarre à Garcia IV, le Sobrarbe à Gonçalo, la Castille à Fernando Ier, et l'Aragon à son fils naturel Ramiro I^r.

On tombe dans une grande erreur lorsqu'on se place à la hauteur des idées modernes pour flétrir, à la manière d'un grand nombre d'historiens, des événements qui, loin d'avoir pour motif le caprice des rois, leur étaient imposés par la force irrésistible des circonstances. Peu-ton bien se figurer que Pepin, ou Sancho le Grand, qui avaient déployé une activité infatigable, poussée jusqu'au génie, pour agrandir leur royaume, brisassent volontairement tous les résultats de leurs travaux prodigieux, pour la vaniteuse satisfaction de placer une couronne sur la tête de chacun de leurs enfants? et cela à une époque où l'on ne cessait, par des mariages, par des conquêtes, souvent par des crimes, d'absorber, dans l'homogénéité du pouvoir personnel, tous les États auxquels on pou-

[a] Roderic de Tolède. — Moret, *Annales*, p. 45. — Çurita, t. I, p. 18.

vait atteindre? à une époque où le pouvoir paternel régnait dans tout son absolutisme, où les enfants ne servaient guère que d'instruments aux projets et aux ambitions d'un père qui les envoyait se faire tuer sur un champ de bataille ou s'éteindre sans postérité dans un évêché ou une abbaye, afin de mieux déblayer la voie devant le représentant préféré de la souche dynastique?... En condamnant ainsi les partages des royaumes, on ne néglige qu'un point de vue, celui des nationalités et de leurs exigences .... Cette nécessité politique a été tellement apparente dans l'histoire de l'Aquitaine, qu'on n'a pu se défendre de rendre justice à la pensée qui inspirait Karlemagne lorsqu'il avait créé le royaume de Toulouse pour son jeune fils Louis le Débonnaire. Ce motif irrésistible, surhumain en quelque sorte, se reproduisit sous Sancho le Grand, avec des manifestations tout aussi puissantes. Après avoir si laborieusement réuni sous son sceptre des peuples jusqu'alors séparés, il fut obligé de reconnaître que des antagonismes de race, de mœurs, de jalousie nationale, bien plus difficiles à renverser que les obstacles des frontières, s'opposaient à leur fusion définitive sous un même monarque. Les Navarrais, les Castillans et les Aragonais tenaient à leur individualisme avec autant d'opiniâtreté que les Arabes, les Lombards et les Franks; car ce n'est pas à l'étendue du territoire, mais à l'orgueil de la race que la puissance d'une nation veut être mesurée. Les Navarrais ou Vasco-Cantabres étaient toujours ces *Euscariens*, à l'origine perdue dans la nuit des temps, qui traitaient dédaigneuse-

ment d'*Edera* (étrangers) tous ceux qui ne parlaient pas leur langue. Les Aragonais descendaient de ces anciens Ibériens montagnards, qui s'étaient réfugiés entre la Sègre et l'Arga depuis l'invasion celte, et s'y étaient maintenus libres du joug visigoth, comme du joug des empereurs. Les Castillans enfin, mélange de Romains et de Goths, n'éprouvaient pas moins de mépris pour des habitants des montagnes, pauvres bergers couverts de peaux d'ours et de chèvre, qu'ils n'avaient pas encore oublié d'appeler *les bêtes fauves des Pyrénées*, comme les Visigoths, ou les *bêtes féroces du Djouf*, comme les nommaient les Arabes.

Ne perdons jamais de vue ces différences caractéristiques et ineffaçables. Dans les premiers périls de la guerre des Mores, les bannières de ces trois races purent se mêler pour résister à l'ennemi commun ; mais dès que les plaines de l'Èbre eurent été délivrées, les haines nationales se rallumèrent avec une fureur nouvelle et nous verrons les Basques rester toujours à l'écart dans leurs montagnes et se livrer avec les Castillans et les Aragonais à des luttes acharnées, sans cesse renaissantes et poussées jusqu'à la barbarie. Depuis lors, huit siècles se sont écoulés, et si les guerres ont cessé, la séparation des trois peuples est presque aussi tranchée ; l'Aragon et la Navarre conservent envers la Castille leur jalousie et leur orgueil. Ainsi, le partage de Sancho, loin d'être impolitique et funeste, ne fit que prévenir les révoltes violentes qui n'auraient pas manqué d'éclater à sa mort pour réclamer cette séparation. L'Aragon et le Sobrarbe seuls auraient pu, sans in-

convénients, former un même apanage, car leurs peuples étaient du même sang, parlaient une même langue; aussi les conséquences de cette rupture ne tardèrent-elles pas à être effacées par l'acclamation même des Sobrarbais. La résolution de Sancho le Grand entrait si directement dans les nécessités de l'époque, que, loin d'affaiblir les forces de l'Espagne chrétienne, elle sembla les doubler en multipliant ses royaumes; dès ce moment elle ne cessa plus d'en compter quatre : celui de Castille et celui d'Aragon, qui n'avaient été jusque là que des comtés; celui de Léon et celui de Navarre. L'Aragon, pays pauvre, infertile, rachetait cette infériorité par le courage de ses habitants et l'inexpugnabilité de ses montagnes. Il n'avait d'autres villes que Ainsa, Lareda, Jaca, Camfranc, Verdun, et Aciz.

La Navarre, quoique affaiblie par le partage, restait encore assez vaste et surtout assez forte pour conserver son rang : elle comprenait cinq régions ou *merindades*, dont les chefs-lieux étaient Pampelune, Olite, Sauguesa, Stella et Tudela. Outre ces villes, on y remarquait Viane, Lumbier, au midi des Pyrénées; dans le pays basque, le Labour, et une partie du Béarn on trouvait Saint-Jean-Pied-de-Port et Saint-Palais. Ainsi placée à cheval sur la chaîne des montagnes, la Navarre arrivait par ces deux derniers points sur les frontières du Béarn, de la Gascogne et du Bigorre. Nous avons vu les comtes de Barcelone faire tous leurs efforts pour étendre leur prépondérance en deçà des Pyrénées par des

mariages dans les familles de Narbonne, de Carcassonne, de Cerdagne, de Roussillon, etc. Sancho le Grand expérimenta la même politique. Son fils Ramiro épousa Gilberge, fille du comte de Foix, Bernard Ier (1036), et son second fils, Garcia, s'unit à Etiennette, sœur du même comte. Ces deux mariages augmentaient considérablement l'influence de l'Aragon et de la Navarre, car Gilberge reçut en dot les terres et châteaux d'Athères, de Sénac, de Lobères, d'Aries, de Sarracastel, d'Aure, de Magnoac, de Neste et de Barousse de ce côté des Pyrénées, ce qui prouve combien les rois d'Aragon, descendants d'Inigo de Bigorre, tenaient à recouvrer leurs anciens domaines. Par une sage prévision, ces fiefs devaient toujours appartenir au roi d'Aragon, alors même que Gilberge mourrait sans enfants. Ramiro ajouta à cette dot la vallée de Thena dans le haut Callego. Après avoir pris ces dernières dispositions, Sancho mourut avec la gloire du législateur unie à celle du grand capitaine; il paya son tribut au zèle religieux de son siècle en rétablissant la discipline ecclésiastique par la soumission des trois célèbres monastères de Saint-Jean-de-la-Peña, Saint-Sauveur-de-Leyra et d'Ogna à la règle des Bénédictins, et en facilitant le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle[a]. Il avait régné 65 ans.

Ramiro d'Aragon inaugura son règne par la tenue d'un concile dans le monastère de Saint-Jean-de-la-Peña (1035), auquel prirent part Sanctius, évêque

[a] *Chron. monast. Sil.*, p. 312.

de Pampelune ; Arnulphe, évèque de Ribagorce ; Garcia, de Najera ; Julianus, de Castelia ; Ponce, d'Oviedo, et plusieurs autres prélats ; les abbés du monastère de la Peña, Belascus et Paternus minor, ainsi que tous les frères et de nombreux prêtres du royaume. On y traita plusieurs questions de discipline ; on cónfirma les religieux de Saint-Jean-de-la-Peña, dans le privilége *d'élire les évêques de Pampelune*, et l'on clôtura la session par la formule d'excommunication que les anciens conciles de Tolède lançaient contre tout roi qui oserait violer la charte nationale ainsi renouvelée.

Le concile de Saint-Jean paraît donc avoir été une assemblée politique autant que religieuse, car il s'ouvrit au début du règne de Ramiro comme pour le proclamer, et il plaça le respect des droits et des libertés de la nation sous la sauvegarde de cette excommunication suivie du serment du roi, qui, debout au milieu des évêques, jura d'observer les lois *comme son père Sancho s'était obligé à le faire*[a].

A peine établi sur le trône de Navarre, Garcia fut appelé au secours de son frère Fernando de Castille, attaqué par Bermudes, roi de Léon, qui voulait lui enlever les terres cédées en dot à sa femme et se venger ainsi de la guerre qu'il avait eue à soutenir contre Sancho le Grand. Les deux armées s'atteignirent près de *Fromista*, sur la rivière de Carrion, et une bataille sanglante trancha cette fratricide querelle. La victoire restait cependant incertaine, lors-

[a] Aguire, *Collect. Conc. Hist.*, t. III, p. 226. — Çurita, *Annales*.

que la mort de Bermudes, tué d'un coup de lance par une main inconnue, mit le désordre dans les rangs des Léonais. Alors Fernando et Garcia IV tombèrent sur eux et firent un horrible carnage autour du cadavre de leur roi. Fernando hérita des États de Léon, comme époux de dona Sancha (1037), ce qui rendit son double royaume trois fois plus grand que ceux de Sobrarbe, de Navarre et d'Aragon. Après avoir fait rendre à son beau-frère des honneurs funèbres dignes de son rang, il fut couronné à Léon le 22 juillet 1037..... Ses deux frères comprenaient parfaitement la question de la balance politique, et songèrent à s'agrandir à leur tour. Ramiro en trouva le premier l'occasion. Son frère Gonçalo,

Histoire du Béarn.

L'histoire de Bigorre renferme une partie de celle du Béarn, puisque les vicomtes de cette maison le gouvernèrent par intervalles. Nous allons remonter à l'origine de cette famille, et parcourir rapidement sa chronologie, depuis l'invasion des Normands, époque à laquelle nous l'avons interrompue sous Centulphe Ier, fils de Loup-Centule Ier.

Son fils Centulphe II, qui lui avait succédé vers 845, eut un enfant dont le nom est inconnu, et qui dut mourir vers 905. Quoi qu'il en soit, c'est à partir de Centule II, petit-fils de Centule Ier, que la dynastie béarnaise présente une succession régulière et ininterrompue.

Centule II débuta comme tous les seigneurs pyrénéens par la guerre des Mores; nous l'avons vu, réuni à Sancho-Abarca, roi d'Aragon-Navarre, remporter plusieurs victoires sur les infidèles. Sancho-Abarca récompensa ses services en lui donnant quelque fief dans l'Aragon; il mourut vers 940, et son fils Gaston Ier le remplaça. Ce fut lui dont le nom se

roi de Sobrarbe, était mort en revenant de la chasse; il profita de l'absence de Garcia IV, alors en pèlerinage à Rome, et des occupations de Fernando dans son nouveau royaume de Léon, pour se faire élire par les montagnards de Sobrarbe; et ce pays montagneux fut définitivement incorporé à l'Aragon, ainsi que le comté de Ribagorce, avant que ses frères eussent appris la mort de Gonçalo.

Enorgueilli de ce succès, Ramiro voulut aussi absorber la Navarre, pour détruire les conséquences du morcellement des États de son père et égaler la puissance de son frère, Fernando de Castille. Pour

trouva mêlé à celui du duc de Gascogne, Guillaume-Sanche, fondateur du monastère du Luc, près de Navarreins [a], sur le gave de ce nom; mais le vicomte de Béarn avait des prétentions sur cette terre, il revendiqua ses droits, et les deux voisins allaient se déclarer la guerre, lorsque Guillaume-Sanche fit observer que la haine ne devait pas diviser les enfants d'une même famille, qu'ils descendaient tous les deux de Centule, réfugié autrefois chez Alonzo, roi des Asturies. Gaston reconnut cette généalogie; il tendit la main à Guillaume-Sanche et le différend fut terminé. Le duc de Gascogne sanctionna sa paix avec Gaston en le faisant intervenir dans la charte de fondation de Saint-Sever, en commémoration d'une victoire qu'il avait remportée sur les Normands, dans une troisième invasion de ces pirates. Le duc rappela dans sa charte qu'il avait offert son épée à saint Sever, avant le combat; que le saint lui était apparu couvert d'une armée éclatante monté sur un cheval blanc, et qu'il l'avait puissamment aidé à terrasser ses ennemis. La fondation de Saint-Sever n'était, d'ailleurs, qu'une réédification; l'ancien monastère de ce nom ayant été détruit

[a] Faget de Baure, *Hist. du Béarn*, p. 40.

atteindre ce but, il ne craignit pas de s'allier aux Arabes de Huesca, de Tudela et de Saragosse, afin d'être sans inquiétudes de ce côté; puis marchant sur la Navarre, il pénétra jusqu'à Tafalla sans rencontrer les Navarrais. Garcia IV n'avait pas eu le temps de réunir ses troupes; mais arrivé devant cette place, Ramiro la trouva vigoureusement défendue; Garcia fit une sortie pendant la nuit, et avant que les Aragonais eussent pris leurs armes, ils étaient mis en déroute. Ramiro eut le temps à peine de monter à cheval et de prendre la fuite (1042)[a]. Le jour venu, les habitants de Tafalla tombèrent sur

par les Sarrasins, à l'époque de la grande expédition d'Abdérame.

Mais cette bonne intelligence ne dura pas longtemps entre Gaston de Béarn et Guillaume-Sanche. Leurs démêlés se renouvelèrent, et le duc de Gascogne, employant un moyen barbare, assez usité à cette époque, le fit assassiner par un de ses chevaliers, nommé Loup-Fort, dans les environs de Morlaas, où l'on ne voyait alors que des forêts. Ce crime donna son nom à ce lieu funeste (mort là)[b], et la ville moderne nous l'a transmis.

Après le meurtre devait venir l'expiation. Loup-Fort se retira dans les bois de Lescar qui renfermaient les ruines de l'évêché détruit par les Normands et une petite chapelle perdue au milieu des broussailles. Il bâtit quelques cellules autour de l'oratoire et fonda ainsi un monastère que Guillaume-Sanche dota d'églises et de plusieurs domaines. Il fallait bien que l'instigateur de l'assassinat payât l'amende, comme son instrument. Ce fut peut-être sous la même impression de rachat que Guil-

[a] Çurita, t. V, p. 12. — Abarca, t. I, p. 224.
[b] Faget de Baure, *Hist. du Béarn.*

les fuyards, les massacrèrent et firent un butin considérable. Malgré cette défaite, Ramiro n'était pas abattu; il voulut en réparer les conséquences : il réunit de nouvelles forces et continua ses conquêtes, non plus au préjudice de son frère, mais à celui des Mores du voisinage.

Les guerres civiles des walis Ommeyades et Abassydes ne cessaient de favoriser les attaques des chrétiens, et les victoires des rois d'Aragon et de Castille ne pouvaient engager les Musulmans à mettre un terme à leurs dissensions pour se réunir contre leur ennemi commun. Soliman-ben-Mohamet, chef des

laume donna plus tard au monastère de Sordes le tiers des dîmes de Lar, de Lamplo et l'église de Sainte-Susanne de l'Arbec. Les paroissiens de Lar et de Lamplo devaient faire baptiser leurs enfants à Sainte-Susanne [a].

A la mort de Gaston Ier (962), Centule-Gaston, son fils, hérita de la vicomté, sous le nom de Centule II, ou le *Vieux;* il suivit les mœurs de son siècle en participant à la fondation de la Réule ou la Regula (la règle) dans la forêt de Souvestre. Une simple chapelle où s'étaient réfugiés deux solitaires, chassés de Saint-Médard, servit de noyau à ce monastère. Plusieurs seigneurs du pays, imitant cet exemple, se dépouillèrent à l'envi d'une partie de leurs revenus et de leurs biens pour enrichir l'abbaye, et deux d'entre eux, Garcias-Galind et Loup-Centule se retirèrent dans les cloîtres avec leurs enfants et leurs femmes pour y terminer leurs jours, et devinrent ainsi des chrétiens *donats*, c'est-à-dire *donnés* au couvent, comme la ferveur religieuse en avait répandu l'habitude depuis les Visigoths.

[a] Faget de Baure, 40 à 46.

Beni-Houd, et *Saheb* de Llerida venait d'être appelé au trône de Saragosse par les habitants révoltés. Leur roi El-Mondhir, fondateur de ce royaume indépendant, allié du roi d'Aragon Ramiro, qu'il avait secouru contre son frère Garcia de Navarre, jouissait dans la vallée de l'Èbre de l'autorité la plus étendue, lorsque Abdalha, son cousin, alcaïde de Rota-al-Yehoud, l'assassina dans son palais (1039)[1]. Aussitôt les partisans du meurtrier s'assemblent, et le proclament émir; mais les habitants de Saragosse, prennent les armes, le chassent de la ville, pillent l'*alcazar* de fond en comble et l'obligent à se réfugier à Rota-al-

Centule, vicomte de Béarn et d'Oloron, vassal du duc de Gascogne, avec lequel il partageait le droit de justice, mourut l'an 1000, laissant deux fils. Ascer-Loup, le cadet, eut la vicomté d'Oloron; Gaston II, celle de Béarn.

Le nouveau vicomte inaugura son règne par de nombreuses donations religieuses, notamment en faveur de Lescar, récemment relevé par Loup-Fort; il mourut après un règne de dix ans (1010), à la même époque que Bernard, duc de Gascogne, et fut remplacé par son fils Centule III.

Constater un avénement, c'est inscrire la fondation de quelque abbaye. Le jeune vicomte concourut à celle de Saint-Pé, de Générez, rapportée à la chronologie des comtes de Bigorre ; il donna, pour sa part, la seigneurie de l'Assun, et accepta le titre de protecteur du monastère, conjointement avec le comte de Bigorre. Cet honneur semblait lui revenir de droit, car il était au premier rang des vassaux du duc de Gascogne, lequel déclarait ne relever que de Dieu.

Après avoir assisté à la prise de Bordeaux par Eudon, duc de

[1] Conde, t. II, part. III, c. 5, p. 46. — *Annales de Compost.* — Çurita.

Yehoud. La révolte gagnant de proche en proche, le wali de Huesca, Mohammed-ben-Yahya, frère d'El-Mondhir, fut également expulsé de sa ville et contraint de s'exiler à Valence. Ce fut à la nouvelle de cette révolution, que Soliman, *saheb* de Llerida, accourut à Saragosse avec quelques troupes; il se fit reconnaître par les habitants, monta sur le trône d'El-Mondhir, et substitua à la tribu des *Tadjibites* la dynastie des *Beny-Houd* qui fournit six rois au royaume de Saragosse. Ramiro d'Aragon, profita de ces troubles pour attaquer les garnisons arabes des places les moins importantes, il en enleva plu-

cette province (1032), Centule III déclara la guerre au vicomte de Dax, et s'empara de la contrée qui s'étendait de Saliès au pays de Soule. Mais les habitants, irrités de cette invasion, s'attroupèrent et le firent périr dans une embuscade. Les Béarnais, furieux de cet assassinat, envahirent la vallée de Soule et contraignirent le vicomte à se retirer dans le Lavedan, qui faisait partie de ses domaines; mais pour arriver à son manoir de Beaucens, dont les ruines embellissent encore la vallée d'Argelez, il devait traverser Oloron; il en demanda l'autorisation à l'évêque, son parent, qui ne la lui accorda que sous la condition de soumettre la vicomté de Soule à son évêché: et le vicomte dut y souscrire.

La mort de Centule III, que les chroniqueurs appellent *le dominateur* de la terre, parce qu'il avait conquis quelques bourgs, fit passer le Béarn au pouvoir de Centule IV, son petit-fils. Ce fut sous son règne que Ascer-Loup, d'Oloron, détacha ses vassaux de l'évêché de Dax pour les soumettre à celui d'Oloron; mais à sa mort les vicomtes de ce nom s'éteignirent et ce fief fut définitivement incorporé au Béarn. Par une heureuse coïncidence, le vicomte de Dax, ayant perdu ses domaines à la

sieurs, et augmenta ses possessions de quelques pointes de rocher.

Pendant ce temps, Garcia de Navarre, borné de tous côtés par les États de ses frères, voyait son faible royaume resserré dans de bien étroites limites; dévoré de jalousie, il complota la conquête de la Castille par un assassinat. Depuis que les Mores inquiétaient moins obstinément les États pyrénéens, le fratricide et la guerre civile semblaient dominer la politique des princes chrétiens. Pour mieux réussir dans cette ruse criminelle, il feignit d'être malade et fit prier le roi de Castille de venir le voir une der-

même époque, par sentence du duc de Gascogne, Guy-Geoffroi, cette vicomté eut le sort de celle de Dax, et fut réunie au Béarn. Centule IV voyait donc ses États prendre une extension considérable. Il voulut profiter des faveurs de la fortune en prenant une résolution hardie, qui pouvait doubler l'étendue de sa puissance; il répudia sa femme Gisla, comme nous l'avons déjà rapporté, et son mariage avec Béatrix de Bigorre lui permit d'ajouter ce comté à ses domaines héréditaires (1079).

Fort de cette nouvelle position, Centule IV protégea l'évêque d'Oloron, Amatus, contre l'évêque de Dax, qui lui contestait la possession de plusieurs villages de Soule; puis, tournant son attention du côté du vicomte de cette vallée, il fit la paix avec lui; et les deux alliés donnèrent à cette occasion des garanties réciproques à leurs sujets et se promirent mutuellement assistance dans leurs querelles : sauf contre le roi de Navarre et le duc de Gascogne; restriction assez importante et qui témoigne de leur vassalité à l'égard de ces deux puissances très-influentes[a]. Cependant, on voit Centule IV prendre, dans ce traité, la position d'un suzerain à l'égard d'un vassal; cette prétention

[a] Faget de Baure, p. 64 à 71.

nière fois à son lit de mort. Fernando se hâta d'accourir, mais les projets de Sancho s'ébruitèrent, et au lieu de donner dans le piége, Fernando rentra dans la Castille et se mit en devoir de se venger. Garcia ne lui en fit pas attendre longtemps l'occasion. Dans sa fureur de n'avoir pu l'entraîner au rendez-vous fatal, il vint l'attaquer à *Attapuerta*, à la tête de ses troupes navarraises, renforcées d'Aragonais. Cependant la fortune ne seconda pas sa coupable entreprise (1054) ; il fut défait et reçut dans le combat un coup de lance mortel de la main d'un chevalier navarrais qui était passé du côté de Fer-

ne tarda pas à se régulariser ; car le duc de Gascogne lui céda, bientôt après, la suzeraineté officielle sur le Soule et certains autres domaines des environs. Quelque difficile qu'il soit d'expliquer cette démarche des ducs de Gascogne, le fait n'en constitue pas moins une phase nouvelle dans l'histoire du Béarn. Centule IV sut en apprécier l'importance ; il célébra la proclamation de sa souveraineté en faisant reconstruire la ville d'Oloron, sur la montagne où elle s'était élevée jusqu'à l'invasion des Normands. A cette époque désastreuse, les évêques s'étaient réfugiés dans le bourg de Sainte-Marie, et avaient fait d'une chapelle leur cathédrale et d'une modeste maison leur évêché. Centule IV joignit le bourg épiscopal à la nouvelle ville par un pont de pierre, et augmenta les priviléges des *forts* du Béarn en faveur des habitants qui viendraient peupler la nouvelle enceinte (1080). La charte donnée à cette occasion, écrite en béarnais, prouve que cette langue, très-rapprochée de l'aragonais, était déjà substituée au latin dans les relations officielles.

A l'exemple de ses prédécesseurs, Centule consacrait à la guerre des Mores tout le temps que la direction de ses États lui laissait libre. Toujours à côté du roi d'Aragon, Sancho II,

nando afin de punir une injure personnelle que Garcia lui avait fait éprouver. Ce terrible accident n'ébranla pas le dévouement des Navarrais : ils restèrent pressés autour du corps de leur roi jusqu'à ce qu'il eut rendu le dernier soupir dans les bras d'Inigo, abbé d'Oña. Alors, ils prirent la fuite en désordre, et leur massacre eût été facile, si, dans sa générosité, Fernando n'avait ordonné à ses troupes de ne faire main basse que sur les Arabes qu'ils avaient pris pour auxiliaires [a].

Après cette victoire, Fernando s'empara de toute la partie de la Navarre située sur la rive droite de

il obtint en récompense de ses services un fief dans la vallée de Théna qui le rendit vassal de cette couronne. L'Aragon et le Béarn furent dès lors en compte courant de générosités. Centule IV partageait la dévotion des Aragonais pour l'abbaye de Saint-Jean-de-la-Peña ; il accorda à ses abbés le droit de nourrir cent pourceaux dans la vallée d'Ayssus et y ajouta la donation d'un porcher et de ses descendants, à perpétuité, pour servir à la garde du troupeau. Saint-Pé reçut à son tour le domaine de Castel-en-Vich-Bil. Nous avons déjà rapporté qu'il périt assassiné dans la vallée de Théna, au moment où il allait joindre le roi d'Aragon, Sancho II. Ce suzerain vengea sa mort en faisant raser la maison du meurtrier et en bannissant sa famille.

Centule laissait la réputation d'un bon législateur et d'un grand capitaine. Gaston IV, qu'il avait eu de Gisla, hérita du Béarn et Bernard II, fils de Béatrix, devint comte de Bigorre [b].

[a] *Rod. Tol.* VI, c. 10. — *Annales Compostel.*
[b] Voyez Faget de Baure, p. 71 à 94. — Mazure, *Hist. du Béarn*, p. 27 à 33.

l'Èbre, et réduisit ainsi ce royaume aux deux tiers de son étendue précédente. Jamais l'indépendance de la Navarre n'avait couru de plus grands périls. Mais les Navarrais, inspirés par leur patriotisme, s'empressèrent de se réunir pour parer aux dangers de la situation. Il fallait d'abord se donner un roi. Garcia laissait deux fils de sa seconde femme, Stéphanie de Carcassonne, Sancho et Ramiro. Le premier fut proclamé sous le nom de Sancho IV et son frère Ramiro devint seigneur de Calahora. Ramiro d'Aragon aurait pu profiter de ces circonstances pour attaquer le nouveau roi son neveu, considéra-

Ducs de Gascogne.

Les ducs de Gascogne étaient unis aux vicomtes de Béarn, aux rois de Navarre et de Sobrarbe, puisqu'ils descendaient de la tige commune du vascon Asnarius, comte de Jaca, comme suzerains; enfin, ils exerçaient des droits de féodalité sur le comté de Bigorre, les vicomtés de Béarn, de Dax et de Soule; ils eurent longtemps les évêchés d'Aire, de Lescar, d'Oloron, de Dax dans le rayon de leur autorité. Quelques mots de généalogie deviennent donc indispensables pour compléter notre histoire.

Sancho Mittara, duc-consul de Gascogne, auquel nous nous sommes arrêtés, avait transmis son duché à son fils cadet, Sancho II, vers 880, tandis que Garcia-Sancho Ier héritait de la Navarre.

Garcia-Sancho le Courbé succéda à Sancho II (904) et laissa son duché à son fils Guillaume-Sancho que nous avons vu fonder les monastères de Luc et de Saint-Sever. Son mariage avec Uraque, fille de Garcia, roi de Navarre, vint relier la maison de Gascogne à celle de Navarre, d'où elle était issue par Sancho Mittara. Ses deux fils Bernard et Sancho lui succédèrent, et le

blement affaibli par les conquêtes du roi de Castille; mais il jugea plus prudent de se liguer avec lui contre Fernando, qui devenait aussi inquiétant pour la Navarre que pour l'Aragon. Les deux rois eurent une entrevue au couvent de Leyra (1057) et se promirent une mutuelle assistance contre les Mores, et surtout contre Fernando de Castille, car la question musulmane n'était destinée qu'à colorer leur véritable projet. Tout était donc prêt pour une lutte acharnée : avant de la faire éclater, Ramiro sentit le besoin de s'entourer de tous les grands du royaume et de consolider son pouvoir par la réunion des

dernier, mort en 1032, fut enseveli à Lescar. Sancho ne laissait point d'enfants; mais sa sœur Brisce, mariée au duc d'Aquitaine, avait deux fils, Béranger et Eudon. Tous les deux héritèrent de leur oncle Sancho, et moururent également sans enfants (1039). Cette circonstance souleva des prétentions rivales. Guy-Geoffroi, frère consanguin d'Eudon, voulut occuper le duché de Gascogne en se fondant sur le code théodosien, et sur celui d'Alaric, toujours en vigueur dans la Novempopulanie; de leur côté, les héritiers naturels de Brisce arguaient des coutumes non écrites qui attribuaient les héritages à la ligne descendante et directe. Or, Centule, vicomte de Béarn, faisait valoir, du chef de son père, des droits de cette nature; il finit cependant par les céder à Bernard : il est vrai que celui-ci donna en compensation la main de sa sœur Adélaïs, à Gaston, fils de Centule. Cependant Guy-Geoffroi, compétiteur de Bernard, envahit la Gascogne, et il en aurait peut-être achevé la conquête, si le comte de Toulouse, l'attaquant à son tour, ne l'avait obligé de voler à la défense de l'Aquitaine. Bernard d'Armagnac, grâce à cette diversion, exerça ses droits sur le comté de Gascogne; il témoigna sa reconnaissance envers Dieu, en donnant au cha-

cortès, dans la vieille cité de Jaca. Ce concile, moitié ecclésiastique, moitié laïque, joua un rôle important dans l'histoire de l'Aragon ; il fut souscrit par le roi, par ses deux fils Sanchez et Sancho, par les évêques Austindus d'Auch, Héraclius de Bigorre, Stéphanus d'Oloron, Gamesanus de Calagurris, Jean de Legerensis (Leyra), Sanctius de Jaca, Paternus de Saragosse, Arnulphe de Roda (Roda-el-Yehoud), ville occupée par les Arabes, et par Guillelmus, évêque d'Urgel, qui avait fait avec Ramiro, par un acte passé au château de La-

pitre de Lescar une maison à Saliès. Mais il ne put détourner le courroux de Guy-Geoffroi, qui envahit de nouveau ses domaines et remporta une victoire décisive. Bernard, perdant ainsi son duché, se réfugia dans un cloître, après avoir abandonné ses droits de juridiction sur le Béarn, droits que le vicomte Centule s'empressa de saisir.

Ainsi la Gascogne reculait peu à peu ses frontières vers le nord, et le Béarn gagnait du terrain dans la même direction; Argagnon d'un côté, Clarac de l'autre, lui servaient de limites à cette époque.

Nous avons dit, précédemment, qu'à la mort de Centule, Gaston IV, son fils, lui avait succédé dans le Béarn, pendant que son second fils, Bernard, héritait du Bigorre. Nous verrons bientôt Gaston IV augmenter ses domaines en épousant Talèse. vicomtesse de Montaner ,et réunir cette vicomté à la sienne. Ainsi, les limites du Béarn se rapprochant de l'Adour, les ducs et les seigneurs de Gascogne deviendront dorénavant plus étrangers à l'histoire des Pyrénées, possédées tout entières au couchant par le Béarn et par la Navarre [*].

[*] Voyez pour les ducs de Gascogne, Marca, *Hist. du Béarn*, passim. — Faget de Baure. — Mazure. — Montlezun, *Hist. de Gascogne*.

quers en Ribagorce (1053), un traité d'alliance offensive et défensive [a]. On y remarqua également les abbés Belasco de Saint-Jean-Baptiste, Banzo de Saint-André, Garusus d'Azin, le comte Sancho et deux procères de la cour du roi, Fortunio et Lopez. Par ses canons, le concile transporta le siége épiscopal de Huesca, alors au pouvoir des Mores, dans la cité de Jaca; il donna à sa cathédrale les monastères de *Sæsana*, de *Lierte*, de *Sietefuentes*, de *Serisa*, de *Ravaga* et de *Sainte-Marie* avec toutes leurs dépendances, ainsi que les églises existant déjà ou que l'on construirait plus tard, depuis les sources de la Cinca jusqu'à la vallée de Luparia. Sa juridiction fut étendue au sud-ouest jusqu'à Plana-Major, et au nord dans la vallée d'Oncella, dans le Puttano, et sur toutes les paroisses récemment enlevées aux Arabes. savoir : *Filera*, *Penna*, *Sos*, *Lopera*, *Uno Castello*, *Susia*, *Librana*, *Eliseo*, *Castello Manco*, *Aguero* et *Moriello*. Passant aux questions morales, les Pères rétablirent l'ancienne solennité des cérémonies religieuses et condamnèrent les mœurs corrompues du siècle...... ils cédèrent au siége le dixième de l'or, de l'argent, des fruits, du vin que les chrétiens remettaient au clergé, et celui des tributs que les Arabes payaient ou viendraient à payer dans la suite. Les décrets se terminaient par l'excommunication d'usage, lancée contre les rois parjures qui violeraient les lois de la nation (1063) [b].

Ces avantages accordés au Saint-Siége devenaient

[a] Marca, p. 105.
[b] Aguirre et Masdeu, t. XIII, p. 248. — Çurita, t. I.

une nécessité de circonstance. Pressé par les armes de Fernando, Ramiro avait invoqué la protection du pape, et cet appui ne lui était pas inutile contre un ennemi aussi dangereux; tout concourait même à compliquer la situation de Ramiro pour l'affaiblir. Centule, comte du Béarn-Bigorre, refusait de lui rendre hommage, malgré les liens de vasselage qui unissaient ses domaines à l'Aragon. Le roi franchit les Pyrénées, descendit dans la vallée de Lavedan et contraignit Centule à lui jurer fidélité; il est vrai que Ramiro lui assurait l'intégrité du comté de Bigorre, que Centule avait récemment réuni au Béarn. Après cette heureuse expédition, Ramiro tourna ses armes du côté de la Castille. Au lieu d'attendre les Castillans, il ouvrit lui-même la campagne contre les Arabes, leurs tributaires. Ceux-ci, attaqués à l'improviste, furent d'abord refoulés et demandèrent des secours au roi Fernando, leur suzerain. Ce dernier, occupé alors du côté de Séville, s'empressa de secourir ses vassaux de race étrangère; il chargea l'infant Sancho d'aller les protéger avec le Cid Ruis Dias de Bivar; et le héros de l'Espagne chrétienne débuta dans la carrière des armes en soutenant la cause des Arabes contre le roi d'Aragon. Ramiro, entouré par des forces supérieures devant Graos, fut tué dans le combat; et telle était la haine qui animait les deux partis l'un contre l'autre, que les Sarrasins écorchèrent son cadavre sur le champ de bataille, sans que les Castillans cherchassent à s'y opposer (1063). Ses restes, recueillis par les Aragonais, fu-

rent ensevelis à Saint-Jean-de-la-Peña, sépulture royale de la famille d'Aragon [a]. Pense-t-on que deux peuples aussi essentiellement ennemis pussent être laissés sous le même sceptre par Sancho le Grand?

Ainsi périt Ramiro Ier après avoir régné pendant trente-deux ans sur l'Aragon, le Sobrarbe, le Ribagorce et le Bigorre; car son royaume, ainsi que la Navarre, s'étendait sur les deux versants des Pyrénées. Grâce à ses victoires, l'Aragon comprenait alors les vallées de Roncal, d'Anso, de Echo, d'Araguez, d'Aysa, de Camfranc, de Jaca, de Broto, de Xalbe, de Bielsa, de Gistao; et du côté de la France, celles d'Aspe, d'Ossau, d'Azun, de Cauterets, d'Arran, de l'Ouron, de Bagnères-de-Luchon, de Saint-Bertrand, de Comminges, de Campan, de Lourdes, de Nay, de Lavedan, d'Oloron et d'Urdos.

Ramiro Ier laissait deux fils et plusieurs filles; ces dernières étaient déjà religieuses au couvent de Sainte-Marie.

L'Aragon pouvait tout redouter d'un vainqueur acharné; cependant Sancho Ier fut aussitôt proclamé, et, grâce à l'amour de ses sujets et aux montagnes qui le protégeaient contre ses ennemis, il put résister aux armées nombreuses de Fernando, lequel n'avait pas besoin d'ajouter l'Aragon à ses vastes domaines pour porter la couronne la plus puissante de l'Espagne. Sancho Ier avait un frère, nommé Sanchez, qui reçut en apanage le fief des Quatre-Vallées porté en dot à Ramiro par Gilberge de Bigorre. Ce nouveau

[a] Conde, t. II, part. 3, c. 5, p. 46. — *Annales de Compost.* — Çurita. — Ferreras.

comte s'établit dans le pays d'Aure, fit bâtir le château de *Labarthe* sur la Neste et celui de *Bramabaque* (vache qui beugle) dans la Barousse; et la famille d'Aragon, à l'exemple de celle de Navarre, consolida son pouvoir au nord commme au sud.

Peu d'années après, Fernando Ier, vainqueur des Mores et de ses frères conjurés, mourut à l'apogée de sa puissance (1068), laissant à ses trois fils ses États ainsi partagés : à Sancho, la Castille et partie de la Navarre; à Alonzo, le Léon et les Asturies; à Garcia, la Galice et le Portugal. Mais il avait aussi légué à ses enfants son ambition fratricide. A peine établi sur le trône, Sancho de Castille attaqua ses cousins, les rois de Navarre et d'Aragon, afin d'agrandir son royaume du côté des montagnes. Sa tentative ne réussit pas; il fut battu à Maldavia (Viana) (1067) et dut renoncer à ses entreprises. Cependant son ambition ne fit que changer de but, car il assaillit presque aussitôt ses frères, Garcia et Alonzo, qui lui résistèrent avec autant de succès que les rois de Navarre et d'Aragon. Sancho IV, roi de Navarre, était à peine délivré de la guerre de Sancho de Castille, que son frère Ramiro, comte de Calahora, entreprit de se défaire de lui par un assassinat. Un jour qu'il poursuivait un sanglier, il se sentit frappé et renversé dans un précipice; il eut le temps à peine de reconnaître son frère; la mort fut instantanée (1076). Le meurtrier ne triompha pas dans ses desseins. Les Navarrais, indignés de ce crime, ne voulurent à aucun prix appartenir à un assassin; ils se jetèrent dans les bras

du roi d'Aragon Sancho II, qui se partagea la Navarre avec le roi de Castille. Sancho eut l'habileté de réunir à ses États la partie montueuse de la Navarre située entre l'Èbre et les Pyrénées, afin de donner plus de cohésion à son royaume si admirablement fortifié par la nature. Le roi de Castille ne garda que la plaine de l'Ebre, Rioja et Biscaye, et le royaume de Navarre se trouva supprimé jusqu'à sa réorganisation par Garcia-Ramiro V.

Ramiro avait espéré conquérir la Navarre par un meurtre, et il ne conserva pas même son comté de Calahora. Poursuivi par la haine et le mépris public, sa détresse fut si grande qu'il dut se réfugier chez les Mores de Saragosse, près desquels il vécut misérable. Mais il laissait un fils du même nom qui avait épousé Christine, fille du célèbre Cid Roderic de Bivard, le Roland et le Bayard de la Péninsule, et un sang aussi noble ne pouvait laisser périr la famille de Navarre. Il en eut deux fils, Garcia-Ramiro V, qui continua cette dynastie, et Alonzo-Ramiro, qui devint seigneur de Castel-Vieil... revenons aux rois d'Aragon, qui remplacent ceux de Navarre.

Sancho II, considérablement enrichi par les hautes vallées de la Navarre ajoutées à l'Aragon, voulut tenter un effort suprême contre les Mores. Il convoqua ses vassaux, réunit ses forces à celles d'Alonzo, roi de Castille et à celles du comte de Barcelone. Raymond Béranger III et la triple armée chrétienne attaqua résolument l'émir de Séville. Une bataille des plus sanglantes se livra, le 12 octobre 1086,

dans la plaine de *Jalaca* et recommença le lendemain dans celle de *Sacralias*. Mais les deux affaires furent également funestes aux chrétiens; une double défaite les obligea à abandonner leur position, et les Arabes Ben-Youd, que les Aragonais tenaient précédemment serrés dans les plaines de l'Èbre, rentrèrent dans la libre possession des territoires de Saragosse, de Lérida, de Balbastro, de Tortose, de Calatayud, de Tudela, de Fraga, d'Aroca, de Medina, et de Guadalazara[1]. Ainsi la puissance musulmane était encore solidement établie et retranchée entre Saragosse et Barcelone.

Cependant l'année suivante, les Espagnols reprenaient l'offensive sur tous les points, et pendant qu'Alonzo de Castille pressait vigoureusement l'émir de Séville, Sancho II, roi d'Aragon, attaquait Huesca avec tout ce que les Pyrénées espagnoles avaient pu lui fournir de combattants. Le Béarn, le Bigorre, le comté de Foix, et tout le versant français lui avaient envoyé de nombreux contingents. L'armée de Sancho, et celle du more Almustain se rencontrèrent près de Huesca, et une bataille terrible ébranla les vallées de la Cinca. Après une résistance héroïque, les Sarrasins durent céder enfin à l'indomptable chevalerie chrétienne, et se réfugier en désordre à Huesca. Jamais la lutte n'avait été plus acharnée entre les deux croyances. Sancho fit aussitôt le siége de la place et le pressa avec la dernière vigueur. Un jour il s'ap-

[1] Conde, t. II, c. 16, 17.

proche des remparts pour reconnaître le point le plus faible, et fait renouveler l'assaut immédiatement; mais tout à coup il tombe de cheval mortellement blessé. Malgré les douleurs de l'agonie, il refuse de quitter le champ de bataille; il appelle ses fils Pedro et Alonzo, leur fait jurer de poursuivre le siége et de pas s'occuper ne d'ensevelir son corps, avant que la croix brille sur la mosquée; lorsque leur serment lui a fait entrevoir la victoire, il arrache le fer de sa blessure comme Épaminondas et rend le dernier soupir (6 juillet 1094)[a]. Les Mores avaient reçu d'Afrique des renforts considérables et une partie marchait au secours de Huesca. Pedro Ier convoqua ses vassaux; un grand nombre accourut, notamment Bernard II, comte de Bigorre; puis marchant à la rencontre des Arabes, il les défit complétement à *Alcoraza* (1096), et Huesca lui ouvrit ses portes. Après cette victoire importante, Pedro se fixa dans cette ville devenue capitale de l'Aragon; il rétablit son évêché, rendit à la mosquée son titre de cathédrale, et fit construire sur le champ de bataille d'Alcoraza une église dédiée à saint Georges, en mémoire de ce saint belliqueux qui lui était apparu pendant le combat. Cette conquête devint un des faits les plus importants du XIIme siècle, car elle inspira aux chrétiens des Pyrénées une confiance en leur courage, qui devait faire tomber rapidement toutes les places que les Mores conservaient encore sur l'Èbre.

[a] Çurita, t. I. — Pedro Abarca, t. I, p. 121 à 128. — Conde, t. II, c. 18.

Mais nous devons suspendre un instant le récit de cette guerre nationale pour prêter un moment d'attention au sublime *Dieu le veut!* que la France, que l'Europe entière vont faire retentir sur les bords du Jourdain. Encore avons-nous besoin, avant de suivre les croisés en Orient, de jeter un regard rétrospectif sur l'état social d'un siècle que nous venons de parcourir avec toute la rapidité d'un résumé peut-être trop aride.

Après avoir classé froidement la chronologie particulière à chaque État pyrénéen, quelques considérations générales deviennent d'ailleurs indispensables pour présenter l'ensemble historique de ces races réunies par l'identité des mœurs, des besoins, des intérêts, des luttes nationales, et leur rendre leur véritable et saisissante physionomie.

CHAPITRE IV.

ÉTAT SOCIAL DES IXe ET Xe SIÈCLES.

Division des fiefs. — Leur tendance à la cohésion. — Évêchés. — Vallées municipales et libres. — Forteresses féodales. — Luttes entre les vallées et les seigneurs. — Essais de chartes de pacification. — Guerres entre les barons. — Conciles ou états généraux. — Évêques gallo-romains et visigoths. — Monastères et évêchés fondés au xe siècle. — Établissements religieux du xie siècle. — Réforme monastique. — Caractère agricole des monastères. — Fortifications des églises et des abbayes.

Les ixme et xme siècles, dont la plus glorieuse activité vint aboutir à la grande lutte terminée sous les murs de Huesca, avaient offert au milieu du morcellement insaisissable de la féodalité naissante, quelques éléments de cohésion qu'il est utile de rappeler, comme fixation du caractère général de cette époque.

S'il est vrai, comme la chronologie nous en a présenté tant d'exemples, que les seigneurs, suzerains ou vassaux, ne cessaient de diviser leurs États entre leurs enfants, une autre tendance venait contre-balancer ce morcellement, celle des absorptions et des adjonctions par les mariages. Les enfants qui s'étaient partagé les États de leur père, cherchaient à

marier leurs descendants entre eux, afin de renouer les anneaux rompus de la famille primitive. C'est ainsi que le comté de Barcelone, point central de la race visigothe, après avoir détaché du tronc originel les comtés d'Urgel, de Bezalu, de Cerdagne, de Manreza, de Carcassonne, de Roussillon, reprit plus tard ces territoires par les alliances et les acquisitions. Ce fait pris pour exemple se répéta dans les Pyrénées entières.

Là ne se bornèrent pas les efforts de la féodalité pour fortifier ses biens de caste et agrandir son influence. Les évêchés et les abbayes devinrent les apanages des familles comtales et vicomtales. Pendant que le fils aîné hérite du sceptre temporel de son père, un des fils cadets monte sur la chaire abbatiale, ou s'établit à l'évêché, et le pouvoir de la mitre, joint à celui de l'épée, complète la puissance ecclésiastique et civile des maisons seigneuriales. Celles de Barcelone, de Roussillon, d'Urgel, de Comminges, de Bigorre, du Béarn, d'Aragon et Carcassonne, de Navarre, ont toujours quelques-uns de leurs membres aux évêchés de Tarragone, d'Elne, d'Urgel, de Comminges, de Tarbes, de Lescar, de Jaca ou de Pampelune.

Pour bien apprécier cette invasion du sol et des fonctions publiques par la féodalité, il faut tenir compte d'une révolution sociale, qu'il est aisé de suivre à travers les événements, et d'en comparer les effets dans le nord de la France et dans les Pyrénées.

Les conquêtes des Germains et des Mores n'avaient laissé dans les basses terres des Gaules et de l'Espa-

gne que deux classes d'hommes, les vainqueurs, maîtres et despotes, et les serfs leurs esclaves. Peu à peu les villes se réformèrent, les garanties renaquirent dans ces centres de la bourgeoisie, tantôt par institution royale ou comtale, tantôt par la révolte victorieuse des bourgeois. Cet effort eut lieu principalement en France sous Louis le Gros, vers 1130.

Contrairement à cet état politique des basses terres, les Pyrénées, refuge des anciens habitants ibères, cantabres et gallo-romains, conservaient intactes, dans leurs gorges peu accessibles, toutes les libertés des communes et des municipes romains; ces libertés devinrent même plus étendues, puisqu'elles n'étaient pas contrariées par les devoirs des sujets envers l'empire. D'ailleurs ces vallons élevés ne renfermaient pas de cités; les populations réfugiées à la hâte dans ces lieux, que la nature avait pris soin de fortifier, d'enceindre de rochers, de torrents et de précipices, ne possédaient que des cabanes sans remparts.

Les libertés, au lieu de se renfermer dans l'enceinte d'un bourg, eurent donc pour territoire toute la vallée, qui remplaça ainsi la *commune*. Au lieu d'être bornés aux citoyens artisans et propriétaires, les priviléges s'étendirent à tous les habitants bergers et laboureurs d'un canton.

Or, de même que le municipe avait ses *consuls* électifs, le clan eut ses *jurats* élus, et nous verrons chaque vallée de Béarn, Brotto, Aspe, Barretons, Lavedan, Ossau, Ossun, Morlaas, Oloron et plusieurs de celles d'Aragon, de Navarre et de Catalo-

gne, posséder leur constitution propre, leurs droits et leurs magistrats [a].

L'origine de ces prérogatives remontait évidemment à l'époque romaine et gauloise. Lorsque la féodalité voulut remplacer sur tous les points le pouvoir impérial et royal, échappé aux rois visigoths en Espagne et aux faibles descendants de Karlemagne en France, les hommes remarquables de ces petites républiques, les plus forts entre les guerriers, les plus riches entre les propriétaires, furent spontanément élus par l'acclamation populaire, et quand l'hérédité vint définitivement constituer le pouvoir féodal, ce pouvoir se trouva héréditairement établi dans leur famille. La féodalité pyrénéenne ne fut donc pas un pouvoir exclusivement dominateur venu d'outre-Rhin, et imposé aux habitants par la conquête. Elle fut dans la partie orientale du bassin de l'Èbre une institution visigothe fortement mitigée, contrôlée par l'esprit national, et partout ailleurs une autorité indigène, spontanément créée par les peuples, pour se tenir au courant des idées et des nécessités du siècle.

Cependant cette puissance nouvelle, choisie d'abord par les populations, ne tarda pas à se trouver en état de suspicion, sinon d'hostilité; le seigneur personnellement faible envers des sujets aguerris, orgueilleux et jaloux, prit ses mesures de défense; il planta son castel sur les points les plus inaccessi-

[a] Faget de Baure, 184, 178, 181, 188. — *Lois d'Aragon et du Béarn.* — Faget de Baure, 220, 225, 323, 332, 333, 334.

bles de ses domaines, et les principales vallées se trouvèrent dominées par ces donjons carrés et gigantesques que le temps a respectés presque partout. La pierre unie avec le ciment romain, dont le secret n'était pas encore perdu, forma ces colosses impérissables où se logèrent les premiers seigneurs de Catalogne, de Roussillon, de Carcassonne, de Foix, de Bigorre, de Béarn, d'Urgel, de Ribagorce, de Sobrarbe, de Navarre ; puis à mesure que les comtés se subdivisèrent pour former les apanages des descendants des souches premières, de nouveaux castels plantèrent dans d'autres vallées secondaires les jalons des nouveaux fiefs, et les Pyrénées se trouvèrent hérissées de forteresses qui prirent le nom de *Comtales*. Ces châteaux ne se contentaient pas de protéger les barons contre leurs sujets irritables; placés à l'ouverture des gorges du côté de l'Espagne comme du côté de la France, ils étaient destinés à fermer l'entrée des Pyrénées aux Sarrasins et aux Franks. Le château de Collioure dominait la plage de Port-Vendres; Carcassonne commandait la plaine de l'Aude, les castels de Foix, de Penent et de Lordat, tenaient les clefs du cours du l'Ers et de l'Ariége ; ceux de Miglos et de Realp dominaient celui du Vic Dessos. Le comte de Comminges avait élevé Saint-Béat, Saint-Giron et Rocquefort, sur le Salat et sur la Garonne. Le château de Labarthe fermait la vallée d'Aure, et Bramabaque celle de Barousse, dans l'intérêt des *Quatre Vallées*. Les formidables donjonsde Baucens etde Lourdes tenaient en respect, pour les comtes de Bigorre et les vicomtes de Lave-

dan, la riche plaine du Gave. Le comte de Béarn dominait le bas-pays à l'aide du château de Morlaas, et la contrée du Gave par celui d'Oloron. Le castel de Mauléon commandait le gave de Soule. Même système stratégique en Espagne : chaque seigneurie possédait, à l'entrée de ses terres les plus exposées à l'invasion arabe, quelque forteresse, assise sur le roc, pour les défendre. On remarquait les châteaux de *Martollet*, de *Mayo* et de *Salsone*, sur le Lobrégat; ceux de *Bezalu*, de *Castelfollit*, de *Piños*, de *Rocaberti*, de *Torella de Mongri*, sur le Ter; la résidence des seigneurs de *Montcada*, sur le Bessos, *Cazères*, *Cabrera*, *Puigvert*, *Alos* au confluent de la Sègre et de la Pallassera; ainsi que *Tor* et *Cruilles;* le château de *Gerb*, des comtes d'Urgel, et celui de *Castelbon; Ollerdola*, *Sallas* et *Real*, sur la Pallassera; *Areins*, sur la Ribagorçana; *Graus*, au confluent de l'Essera et de la Favana; *Venasque*, aux sources de l'Essera; les manoirs de *Camfranc*, sur l'Aragon; d'*Anzo*, sur le Veral; de *Roncal*, sur l'Esca; ceux de *l'Umbier*, sur le Salagar; de *Lanz*, au nord de Pampelune; de *Tafalla*, entre l'Aragon et l'Arga; et de *Montréal*, entre l'Umbier et la capitale de la Navarre; *Sos*, dans la Valdonsella, *Sancho Abarga*, près de Saragosse, et enfin *San-Vicente*.

La féodalité pyrénéenne, ainsi barricadée au midi contre les Mores, au nord contre les invasions franques, caractérisait son indépendance par des actes remarquables. A l'époque où les ducs de Gascogne possédaient encore la suzeraineté du Labour, du Soule

et du Béarn, ils déclaraient solennellement ne pas reconnaître de supérieur et *ne dépendre que de Dieu.* Les comtes de Comminges et ceux de Béarn dataient, dès le dixième siècle, tous leurs actes de l'an *de Jésus-Christ*, jamais du règne des rois de France, dont l'existence, depuis Charles le Chauve, était à peine connue. Quant aux princes espagnols, leur indépendance était plus incontestable encore : le Sobrarbe, la Navarre, l'Aragon, ayant commencé de se former autour de Jaca, d'Ainsa et de Saint-Jean-de-la-Peña avec les territoires conquis par les habitants des montagnes sur les Mores, aucune circonstance ne pouvait les forcer à reconnaître des suzerains. Aussi prirent-ils dès l'origine le titre de royaume.

Cependant, tout en protégeant les vallées contre les Arabes, ces nombreux castels n'en inquiétaient pas moins les populations indigènes. Il est probable que cette situation rendit les gentilshommes arrogants envers les cultivateurs et les bergers dont le choix avait cependant élevé le piédestal de leur puissance. Il y eut entre ces deux éléments de la société des querelles sanglantes pour étendre d'un côté et restreindre de l'autre leurs prérogatives et leurs libertés réciproques ; aussi la fin du onzième siècle fut caractérisée par de nombreux essais de chartes et de conventions qui tentèrent de régler les droits des seigneurs et des sujets. Eclairés par les synodes et les conciles, ces états généraux de l'époque, les barons ambitionnèrent de joindre au titre d'homme de guerre celui de législateur. Nous

avons vu Bernard, comte de Bigorre, régulariser les coutumes de ses domaines vers 1041; Raymond Béranger, comte de Barcelone, promulguer *les usages de Catalogne*, complément du code visigoth, avec l'assentiment des états (1068). Centule IV donna à Oloron une charte plus étendue que les forts du Béarn (1080); mais la plus haute expression de la législation du onzième siècle se résuma dans les décrets du concile de Touloujes en Roussillon : déclaration célèbre de la trêve de Dieu (*treuga Domini*) qui fit intervenir l'Éternel dans les discussions de la terre, et arrêta en son nom redouté les hommes violents et barbares que les menaces de l'Église n'avaient pu intimider jusqu'alors.

Ces débuts énergiques dans l'ère des lois écrites et régulières furent comme le fondement sur lequel nous verrons le siècle suivant s'appuyer pour étendre, d'un bout à l'autre des Pyrénées, une législation civile et politique qui marcha à la tête de l'Europe entière et servit d'exemple aux chartes les plus avancées de l'Angleterre et des Pays-Bas.

Au milieu de ces tâtonnements souvent infructueux d'ordre et d'équilibre, la vie sociale ne cessait de puiser dans l'horreur du joug musulman une force d'impulsion, une homogénéité de sentiments qui combattait avec efficacité les éléments de dissolution et de discorde de cette époque funeste. Si les comtes de Barcelone, d'Urgel, de Bezalu, de Castelbon et de Montcade, se trouvaient, avec les rois d'Aragon et de Navarre, à l'avant-garde de cette lutte héroïque, les comtes et les

vicomtes du versant français, placés sur le second plan, comme corps de réserve, marchaient toujours à leur aide au premier cri de guerre sainte. Chaque comté fournissait son contingent de *croisés ;* et le Roussillon et le Béarn étaient les premiers à envoyer leurs seigneurs à la tête de leurs populations belliqueuses.

Mais au milieu de ces instincts de fraternité chrétienne, qui unissaient les populations contre l'ennemi commun, l'ambition et l'orgueil, favorisés par la violence des passions brutales, armaient les gentilshommes les uns contre les autres. Les liens du sang, loin d'arrêter la haine, semblaient l'allumer; les mariages et les successions naturelles ne pouvant agrandir les seigneuries au gré d'une ambition impatiente, chaque baron courait aux armes sous le plus frivole prétexte d'injure à venger, de droits à faire valoir; il entraînait ses voisins dans sa querelle et couvrait de sang et de ruines les possessions de ses compétiteurs.

Cependant la société chrétienne sentait le besoin de résister à ces déchirements dissolvants ; les coupables eux-mêmes, auxquels la voix de la religion faisait enfin comprendre les remords, revenaient par intervalles à de plus sages idées de réparation et de paix. Ce courant des idées, très-énergique dans le xie siècle, produisit deux manifestations énergiques et touchantes, qui résument la phase la plus intéressante de cette époque : nous voulons parler 1° des réunions des conciles mixtes, renouvelées à tout instant et pour le plus léger motif; 2° de

'impulsion donnée à ces fondations religieuses qui couvrirent de monastères régénérateurs le sol dépeuplé par sept cents ans d'invasions. Ces nouveaux centres de civilisation chrétienne, enrichis par des seigneurs honteux de leurs crimes, acquirent, par leur puissance territoriale et leur autorité morale, la force d'activer le réveil d'une société chancelante et de faire jaillir quelque élément d'ordre du sein de l'anarchie.

Les conciles mixtes, nés dans la Septimanie et la Tarraconaise sous l'influence des anciens conciles de Tolède, aimèrent à se grouper autour des comtes de Barcelone, de Roussillon et de Carcassonne. Les évêques, les seniores ou ricombres, et souvent les simples bourgeois des cités, furent presque toujours appelés à compléter ces véritables chambres nationales qui se réunissaient autour des barons et des rois à toutes les époques solennelles; traités de paix ou d'alliance, déclaration de guerre, fondation de monastères ou de châteaux, mais surtout publication de lois, révision de coutumes, rien ne se traitait sans leur participation. Cette question est assez importante pour que nous la reprenions à son origine.

Conciles et synodes.

Narbonne, qui avait marché à la tête du mouvement représentatif des premiers siècles, s'était constamment maintenue à la hauteur de cette mission imposante, et Tolède, suivant la même voie, avait répété sur l'autre versant le rôle politique de ces conciles.

On aurait dit que la Narbonnaise prenait au sérieux l'édit de l'empereur Honorius, touchant l'organisation d'une représentation nationale auprès du préfet des Gaules, et qu'elle le mettait à exécution.

L'affaiblissement de l'Empire Romain, suivi de l'invasion des Barbares, avait paralysé d'abord les effets de cet édit ; mais lorsque les Visigoths eurent adopté le catholicisme, les évêques et les seigneurs laïques comprirent l'importance du système d'Honorius, et ils osèrent et surent l'organiser d'une manière permanente ; la Narbonnaise ne fut plus privée de ce puissant levier d'administration, car les états de Languedoc continuèrent glorieusement, et à peu près sans interruption, la mission des conciles mixtes.

Toutefois, il faut le reconnaître, les synodes de Narbonne ne furent, dans les VIe et VIIe siècles, que le complément de ceux de Tolède. Cette capitale ecclésiastique de l'Espagne, étendait, avant l'arrivée des Sarrasins, sa suprématie sur la Septimanie ; et si l'archevêque de Narbonne attirait autour de lui ses suffragants, il semblait n'avoir d'autre but que de leur éviter le long voyage de Tolède. Ainsi, après le quinzième concile d'Espagne, à l'occasion des Monothélites (684), Sunifret, métropolitain de Narbonne, convoqua immédiatement ses subordonnés, pour faire adopter ses décrets. Le seizième concile eut les mêmes conséquences. Les évêques de Septimanie, qui n'avaient pas eu le temps de franchir les Pyrénées pour y prendre part, se réunirent à Narbonne, examinèrent ses canons et s'empressèrent de les ap-

prouver. Or, il ne faut pas oublier quelle était l'organisation des conciles espagnols ; les comtes et les juges y marchaient de pair avec les évêques, et concouraient à la rédaction des décrets et des lois. A celui de 682, on avait remarqué soixante-un prélats et dix-sept comtes, et à celui de 693, cinquante-neuf diocésains, quatorze comtes et deux caballeros. Aussi Sandoval donne-t-il à ces assemblées le nom de *cortès* et de *junta* [a].

Mais bientôt la prise de Tolède et la destruction de Saragosse par les Arabes (713) firent passer les églises de la Marche d'Espagne sous la dépendance de Narbonne, notamment Urgel, Ausonne, Roda et les relations hiérarchiques furent complétement changées. Toutefois le caractère des conciles resta le même; Narbonne, héritant alors de l'autorité de Tolède et de Tarragone, tint des synodes pour les questions qui intéressaient la Catalogne tout entière, par exemple pour combattre Félix d'Urgel (791). On remarqua dans cette assemblée, présidée par le métropolitain Daniel, les évêques Hispicio de Carcassonne, Juste d'Agde, Vénédurius d'Elne. L'année précédente, Leydrade, archevêque de Lyon, et Théodulphe, évêque d'Orléans, étaient venus, en qualité de *missi dominici*, présider à Narbonne un plaid assez mémorable, car il fut une véritable assemblée générale de la province, formée d'ecclésiastiques et de séculiers, et marqua l'origine officielle des états généraux, sur lesquels nous ve-

[a] Sandoval, p. 1 et 11.

nons d'appeler l'attention. Parmi ceux qui se réunirent dans la suite, nous citerons celui de 867, sous Bernard, marquis de Gothie; et celui de 873, tenu devant le château de Minerve, dans le même diocèse. Celui de 931 ne paraît pas avoir eu le caractère d'assemblée mixte, mais simplement de consistoire religieux pour juger un différend de l'évêque de Carcassonne, Guimera. En revanche, le plaid de 933 réunit l'archevêque, *le comte Pons*, de Narbonne, *dix-huit juges goths*, *romains* et *franks*, plusieurs *bons-hommes* ou *auditeurs*, et un *procureur* du monastère de Montaulieu. Rien ne manquait donc à son caractère de généralité. Il est à remarquer qu'on y appliqua la loi salique et la loi romaine, selon l'origine des parties dont on jugea les différends. Bientôt après, la dédicace de l'église de *Saint-Pons* donna l'occasion de tenir à *Aurède*, diocèse de Narbonne, une conférence où les évêques de la province firent confirmer leurs décrets par les *vicomtes et les hommes influents du pays*. La réunion tenue dans l'église de Saint-Just, de Narbonne, eut la même tendance; les actes authentiques constatent que l'archevêque de cette ville, les évêques de Béziers, de Carcassonne, d'Agde et de Maguelonne, délibérèrent avec les *principaux gentilshommes* de la contrée, sur les moyens les plus propres à rétablir la discipline ecclésiastique.

En 990, nouveau concile, présidé par l'archevêque Ermengaud, dans lequel le *comte de Rouergue*, celui de Carcassonne, *le fils* de ce dernier, le *vicomte* de Narbonne et *plusieurs autres personnes notables*,

siégèrent à côté des prélats, pour mettre un terme à l'empiétement des teneurs de fiefs sur les biens ecclésiastiques. C'est ainsi qu'on arriva progressivement au plus important de tous les conciles mixtes, celui de Touloujes dont nous avons déjà parlé, et qui introduisit dans la société féodale un élément d'ordre qui devait la régénérer.

Cette espèce de ligue du bien public ne fit que se fortifier dans la suite, sous l'impression de ces états ecclésiastiques et séculiers. En 1042, le concile de Narbonne voit l'archevêque Guiffret, se repentant de la guerre qu'il avait soutenue contre le vicomte de cette ville, *quitter l'habit militaire*, et renoncer à son existence guerrière en présence des prélats et de *plusieurs seigneurs* de la province. L'année suivante (1043), le huitième concile de Narbonne termine ses actes en priant *les comtes* du pays de vouloir les confirmer. Une assemblée tenue dans l'abbaye d'Arles, de Roussillon, en 1045, réunit, outre les évêques et les abbés des environs, *les comtes* de Bezalu, de Roussillon, de Cerdagne, même *les comtesses* leurs femmes et un grand nombre de *seigneurs du pays*. Au concile de Saint-Tibéri en 1050, plusieurs personnes *de considération de l'un et de l'autre sexe*, siégèrent à côté des évêques de Gothie et des abbés de différents monastères de la Narbonnaise et de l'Espagne. Le neuvième concile de Narbonne, réuni (1054) à la prière de Pierre Raymond, vicomte de Béziers vit, un grand nombre *de clercs, de nobles et autres personnes notables*, prendre part à la discussion avec les abbés et les

prélats, pour confirmer la trêve de Dieu de Toulouses, et imposer des bornes aux infractions dont elle avait à souffrir. Mais le concile le plus remarquable fut celui du 7 mai 1080, car il réunit, avec les évêques et les abbés de la province, le *comte d'Urgel;* un grand nombre de *seigneurs*, plusieurs *centurions illustres* et *nobles*, *tous les bourgeois* de Narbonne, et bon nombre de *citoyens et chevaliers de la province*, qui pour la plupart furent désignés nominativement dans la suscription. Le concile de 1091, présidé par l'archevêque Dalmace, eut le même caractère. Ces faits établissent donc d'une manière irréfragable que la présence et la participation des laïques, loin d'être un accident dans ces sortes d'assemblées, était un état permanent et usuel [a].

Ces éléments constitutifs de l'église de Narbonne ne bornèrent pas leur action à ce diocèse; ils s'étendirent à tous ceux de la Septimanie. Carcassonne eut un *placitum* en 883, auquel participèrent l'évêque Willerand, le *comte* Acfred, le *vicomte* Sidfred, deux abbés et *plusieurs juges*. Plus tard l'évêque de Nîmes, Gilbert, s'étant plaint (890) au roi Eudes des usurpations du seigneur Génésius, un plaid se réunit dans cette ville, et deux cents juges ecclésiastiques *et séculiers* furent chargés de juger cette affaire. En 971, un nouveau plaid se tint dans la même ville pour trancher un différent entre le *marquis* de Gothie et l'évêque *Amélius;* les partis plaidèrent leur cause devant les évêques

[a] Dom Vaissette, t. II, *passim*.

de Nîmes et de Lodève, devant le *vicomte Séguin, son frère Bernard*, et plusieurs *autres seigneurs* qui donnèrent gain de cause à Amélius. L'année 1034 réunit enfin à Béziers, sous la présidence de l'évêque, 22 *seigneurs laïques*, qui terminèrent une contestation entre le vicomte de cette ville et son frère Bernard de Sauve.

L'Espagne suivit une marche identique ; les cathédrales de Gironne et d'Ausonne ayant été restaurées en 1035, leur dédicace offrit l'occasion de tenir deux conciles, auxquels assistèrent l'archevêque de Narbonne, les évêques d'Arles, d'Ausonne, d'Urgel, de Couserans, de Barcelone, d'Elne, de Carcassonne, et la plupart des gentilshommes des environs. Une réunion semblable, à laquelle les princes *du pays* prirent part, eut lieu à Urgel en 1040, pour la consécration de cette église et le rétablissement de la vie canoniale parmi les chanoines. L'an 1058, Guiffred, évêque de Narbonne, vint consacrer l'église de Barcelone et celle d'Elne, nouvellement reconstruites ; il présida deux conciles, et les *notables* de ces diocèses siégèrent avec les évêques. Nous avons enfin rapporté à l'histoire des rois d'Aragon les deux assemblées célèbres, véritables *corts* ecclésiastiques et séculiers, qui furent réunies sous Ramiro Ier, à Saint-Jean-de-la-Peña en 1035, et à Jaca en 1065.

Ainsi, sur tous les points des Pyrénées orientales, les contestations particulières et les questions générales d'administration, de police, de droit public, étaient traitées par les deux, et souvent par

les trois ordres réunis. Les questions de dogme seules restaient réservées aux conciles purement ecclésiastiques; tel fut celui de Gironne, tenu par le légat Hugues le Blanc en 1068. Tous les prélats de la province de Narbonne, qui comprenait alors la Catalogne, se réunirent aux abbés de ce diocèse, et dressèrent quatorze canons pour la discipline et la conservation des biens du clergé *.

Cette organisation permanente de la représentation nationale dans la Narbonnaise et la Catalogne s'étendit jusqu'à l'autre bout des Pyrénées. Nous en retrouverons bientôt les traces profondes dans les constitutions si remarquables de la Navarre, de l'Aragon, du Bigorre et du Béarn; nous verrons qu'aucune législation européenne ne plaçait à cette époque la liberté et la dignité humaine sous une sauvegarde aussi éclairée.

Cette influence du clergé sur les affaires civiles s'explique par une succession d'évêques et d'abbés gallo-romains et visigoths qui exclurent les Saxons et les Franks. Pour trouver deux exceptions à cette règle, il faut reculer dans les basses terres jusqu'à Toulouse du temps de Magnulhe (885), et jusqu'à Bordeaux où Gumbald réunissait, en 960, tous les évêchés de Vasconie. Ce cumul fut assez ordinaire dans cette province, à cette époque reculée. Plusieurs évêques des VIIIe, IXe et Xe siècles administrèrent en même temps Lescar, Oloron, Ax et Aire. La raison de ce fait est assez facile à donner:

* Voyez Dom Vaissette, aux années correspondantes, et l'*Hist. du Rouss.* par Henry.

les désastres commis par les Sarrasins et les Normands dans cette malheureuse Novempopulanie furent lents à se réparer. Le clergé, qui savait mourir à la tête des populations et sur les degrés de l'autel, avait disparu dans le sac des cités et la destruction des églises. Lorsque ces torrents furent passés, les rares pontifes, échappés au carnage, s'occupèrent bien de renouveler la pépinière ecclésiastique; mais les hommes assez instruits pour exercer le sacerdoce étaient encore peu nombreux, et il fallut arriver à la fin du x[e] siècle pour que chaque diocèse fût régulièrement organisé.

Cette réunion d'évêchés sur la même tête resta inconnue à la partie orientale des Pyrénées occupée par les Visigoths. Les mêmes causes de désorganisation ne s'y étaient pas fait sentir avec autant de violence. Les Visigoths, en y remplaçant d'une manière à peu près pacifique l'administration romaine, évitèrent d'abord aux siéges épiscopaux le bouleversement que les Vandales et les Franks leur firent éprouver entre la Garonne et l'Océan; et plus tard, lorsqu'ils eurent adopté le catholicisme, ils ne manquèrent pas de fournir leur contingent d'évêques. Aussi trouverons-nous un grand nombre de noms évidemment goths, sur les siéges de Narbonne, d'Elne, de Carcassonne, de Saint-Lizier, mais plus encore dans les diocèses catalans.

Nous nous contenterons de faire remarquer, à Carcassonne, Liunvilla, qui vivait en 851, Gislera (886), Gimara (894), Ablo (923), et Wissendus (937). A l'évêché d'Elne, nous trouvons Witteric (775),

Eulmonio (839) et Waldadus (881). Le siége de Saint-Lizier posséda Wainardus (879), Udalgarius (1120), Artaldus (1162), Wadaldus (1163) et Jordanis (1117). Revenons à la Novempopulanie. L'absence de noms germains et saxons y est plus qu'un accident, elle sert de preuve irrécusable à l'avortement de la conquête franque. Les rois de la première et de la seconde race, habiles appréciateurs du pouvoir exercé par le clergé sur les populations gallo-romaines, se seraient empressés, comme dans le Nord, de faire envahir les abbayes et les siéges épiscopaux par des hommes de leur race, si leur invasion dans la Novempopulanie avait eu un caractère de stabilité; mais nous avons vu que les conciles d'Orléans et de Narbonne avaient pris des précautions contre l'intrusion des Saxons et des Franks, et tout établit la réussite de leur prévoyance.

Les seuls noms étrangers à la race gallo-romaine dens les évêchés d'Aire, de Lescar, d'Oloron, de Dax, de Bigorre, appartiennent précisément aux Visigoths, peuple expulsé et vaincu. Plus tard, lorsque les Mores les chassèrent des bords de l'Èbre, ils se réfugièrent en Gascogne, et les habitants les accueillirent comme des frères d'une même patrie. Ainsi, nous rencontrons à l'évêché d'Aire, Filibandus, et Arsias Raca (980)*. Le clergé visigoth et romain occupa également le siége de Pampelune, sur lequel on ne trouve que très-peu de noms cantabres et navarrais. On peut s'en convaincre en lisant la liste de

* *Gallia Christiana.*

ses premiers prélats... Liliolo (592), *Joannes* (611), *Attila* ou *Attilano* (682), *saint Martial*, martyrisé par les Arabes (693 à 715), *Guillesindo* (842), *Oppila* (829), Ximeno et Galindo (924), *Libas* ou *Livas* (925), et *Valentino* (928). A peine trois noms navarrais sur onze. Ne doit-on pas voir dans ces faits une nouvelle preuve de l'état à peu près idolâtre des Basques qui obligeait le clergé de Pampelune à se recruter dans les races étrangères [1]?...

Établissements religieux.

Pour introduire plus d'ordre dans un sujet où nous sommes obligés de marcher rapidement, nous le diviserons en deux parties : l'une sera consacrée à la chronologie du xe siècle, l'autre à celle du xie.

Xe siècle.

Jusqu'ici, la piété des chrétiens, encore sous l'impression des désastres des barbares, s'était mêlée généralement à des idées de résignation. Les religieux bâtissaient des monastères sur les tombeaux des martyrs; les barons et les rois les dotaient pour aller y mourir en pénitents..... Mais les populations reprennent fièrement courage ; elles s'élancent avec plus de confiance contre les sectaires du Coran; une pensée nouvelle influera dès-lors sur les fondations monastiques. L'homme de guerre qui marche

[1] Sandoval, *Obispos de Pampelona*, p. 2 à 24.

contre les Mores, fondera une abbaye pour implorer la protection de Dieu, ou pour lui rendre grâces après la victoire; quelquefois même il l'élèvera sur le champ de bataille, comme un trophée chargé de perpétuer le souvenir d'un succès glorieux. Aussi ne choisira-t-on plus le nom des martyrs locaux pour leur dédicace; on préférera le nom des saints qui président plus particulièrement aux combats : tels que Saint-Victorian, Saint-Emétério, Saint-Georges, adopté par les Navarrais, Saint-Emilian, préféré par les Castillans; et mieux encore, le Dieu des armées, Saint-Sauveur, Jésus de Nazareth; ou un objet qui le représente, tel que Santa-Cruz. Ce caractère est surtout frappant dans les vallées espagnoles, Or, comme les rois de Navarre, d'Aragon, les comtes de Barcelone, de Ribagorce, de Paillars, d'Urgel, ne cessaient de marcher contre les Musulmans, toutes leurs œuvres pieuses furent empreintes du souvenir d'un triomphe, et l'on pourrait refaire leur histoire avec des dates de fondations et de dotations de monastères : la chronologie viendra sur tous les points à l'appui de nos assertions.

La ville de Logrono possédait le couvent de *Saint-Martin de Albelda*, dont l'évêque de Pampelune, Galindo, consacra l'église en 924, pour glorifier les succès remportés sur les Arabes; le roi Sancho Abarca s'empressa de l'enrichir en lui donnant des propriétés et des revenus considérables. L'abbaye de *Christiana*, près de Campfranc, en Aragon, s'éleva sur la montagne d'Astun, à l'époque où ce prince chassa les Mores de Pampelune. En 960,

Sancho le Tembloso, au retour d'une campagne contre la wali de Saragoza, fit donation au monastère de *Saint-Millian* ou *Emilian de la Cagolle*, de l'église de *Saint-Julian*, près d'Agreda, du lieu de *Badaran*, de l'église de Sainte-Croix de Tarraçone; plus tard (965), il soumit au même monastère celui de *Sainte-Marie*, situé à peu de distance, et celui de *Sainte-Croix de Llorris*, dans les environs de Pampelune; en (982), enfin Garcia Sanchez, voulant prouver à *St-Sauveur de Leyra* que l'intérêt des rois de Navarre ne s'était pas refroidi depuis Garcia Inigo, fit don à ce couvent des dîmes de *Luescia*, de *Biel*, de *Lucentes*, de *Sistrico*, d'*Orio*, de *Tolosara*, de *Castillo Manco*, d'*Aguerro*, de *Murillo*, et d'un grand nombre de paroisses [a]. Il est cependant des abbayes qui ne se rattachent à aucun souvenir belliqueux et dont nous devons nous borner à constater l'existence, telles que *Savé*, *Lierté*, *Siete Fuentes*, *Cerisa*, *Ravagua*, *Saint-Emétério*, *Saint-Emilian de Nagera*, dans l'Aragon, fondées par les prédécesseurs de Ramiro Ier; *Saint-Ange de Sios*, donnée par ce dernier roi à Saint-Jean-de-la-Peña; *Burgals*, diocèse d'Urgel, fondée par Izarn, comte de Paillars, vers 910, soumis à l'abbaye de Lagrasse, et *Saint-André de Cerveña*, près de San-Domingo de Alcana (Navarre), remontant à 960.

Malgré les victoires des rois de Navarre et des comtes de Barcelone, les Mores, encore maîtres de toute la vallée de l'Èbre, occupaient la plupart des anciens

[a] Sandoval, *Obispos de Pampelona*, p. 6 à 24.

évêchés. Jaca, Urgel, étaient à peu près les seuls qui, grâce à la formidable position de ces villes, eussent pu se soustraire à leurs coups. Les Espagnols, relégués dans les hautes vallées de ces montagnes, essayèrent d'y multiplier les siéges épiscopaux, pour remplacer ceux que les Musulmans avaient détruits. Pendant que Saint-Victorian de Leyra recueillait les évêques de Pampelune, les comtes de Paillars fondaient l'évêché de Rota, en détachant cette partie du territoire du diocèse d'Urgel. Les évêques de cette ville se plaignirent, et un concile réuni à Fontcouverte, en 911, près de Narbonne, donna gain de cause à l'évêché d'Urgel, en supprimant celui de Rota. Mais les comtes de Paillars, qui avaient destiné Rota à l'établissement ecclésiastique de leurs enfants cadets, maintinrent encore longtemps ce siége, qu'occupait un nommé Aton, frère du comte de Paillars, en 949.

Passons sur le versant français. La terre de Labour, peuplée par les Vascons encore idolâtres, reçut en 900 un prêtre de Rouen, nomme Léo, que le pape envoyait en Espagne, pour encourager les chrétiens dans leur lutte contre l'Islam. Il voulut, en passant, prêcher la foi aux habitants des rives de l'Adour ; il trouva la cité de Bayonne fermée, et ses portes gardées par la milice, afin de prévenir les attaques nocturnes des Basques. Il parvint cependant à pénétrer dans la ville, fit un assez bon nombre de conversions, et renversa une idole du dieu Mars, que les bourgeois n'avaient cessé d'adorer depuis l'époque romaine.

Encouragé par ce succès, il voulut continuer sa

mission dans les vallées ; mais à son retour l'idolâtrie était victorieuse ; les vieilles passions, gênées par ses principes nouveaux, se ruèrent contre lui avec violence, et sa tête tomba, comme celles de saint Volusian et de saint Gaudens étaient tombées quatre cents ans plus tôt sous le fanatisme des Visigoths ariens.

Cependant le principe : *Sanguis martyrum semen christianorum*, était encore dans toute sa force ; un évêché s'éleva sur son tombeau, et quatre évêques s'étaient déjà succédé en 980 sur le siége de l'antique Lapurdum.

Vers 920, la ville de Ruskino, à l'autre bout des Pyrénées, relevait, sur les ruines laissées par les Normands, la modeste église que l'on y remarque encore, pendant que divers habitants du Roussillon fondaient la curieuse chapelle de granit de *Montferrer*, sur le versant sud du Canigou ; celles du *Boulou*, de *Cornella* et d'*Escara*, mentionnées dans un acte de 965[a]. A peine Arnaud, comte de Carcassonne, venait de jeter les fondements de l'*abbaye de Frédélas*, au milieu des solitudes où s'éleva plus tard la ville de Pamiers, dans la vallée d'Ariége, que Raymond, marquis de Gothie, en renouvelait en quelque sorte la fondation par des donations considérables (960). Mais une des créations les plus importantes fut celle de *Saint-Pons de Tommières*, dans la montagne noire (diocèse de Narbonne), construite par Raymond Pons, comte de Toulouse, sur

[a] Henry, *Hist. du Roussillon*, t. I.

le Jaur, en 936, et enrichie par sa femme Garsinde, qui lui donna de vastes propriétés, cette abbaye reçut, dès l'année suivante, l'archevêque de Narbonne, et ceux de Carcassonne, de Béziers et de Lodève, qui bénirent son église récemment terminée.

Sunifred, comte de Barcelone et frère d'Oliba-Cabreta, comte de Cerdagne, subit l'influence du siècle (965); il fit des legs testamentaires à tous les monastères de la Catalogne et du Roussillon, sans oublier celui de *Saint-Paul de Fenouillède*, dont l'origine est inconnue. Il était situé à *Monisatem*, au confluent de l'Agly et de la Boussonne; il fut réuni à Saint-Michel de Cuxa, en l'an 1000, par Bernard, comte de Bezalu.

Nous avons déjà rapporté que, pendant l'invasion de la Gascogne par les Normands, Guillaume-Sanche avait imploré le secours de saint Vincent contre ces barbares; après la victoire, il paya sa dette de reconnaissance en fondant l'abbaye de *Saint-Vincent du Luc* dans un antique bois sacré d'Oloron.

Peu d'années après, le même duc de Gascogne élevait l'abbaye de Sordua sur les frontières du Béarn (960) et l'enrichissait de ses libéralités. Celle de la *Regula*, en Bigorre (la Réule), détruite par les Normands, était rétablie sous l'évêque Gumbald, qui réunissait tous les évêchés de Gascogne (978), pendant qu'un criminel repentant élevait le monastère de Lescar dont nous avons parlé déjà; il devint l'embryon du nouvel évêché de Béarn. Arsias Racca, qui recommença la série de ses évêques, assista, en

982, à la fondation de *Saint-Sever*, à laquelle Guillaume-Sanche attachait encore son nom.

Centule *le Vieux*, vicomte de Béarn, voulut suivre l'exemple de Guillaume-Sanche ; il avait aussi à remercier le Dieu des armées de ses victoires sur les Mores ; il fonda vers 982 l'abbaye de la *Regula* (la Réole) avec le concours du vicomte de Louvigny.

Ici, comme sur tant d'autres points, un prêtre et deux solitaires vivaient déjà réunis dans une chapelle, bâtie de leurs propres mains, au milieu de la forêt de *Souvestre*. Les défrichements auxquels ils s'étaient livrés leur permettaient de vivre du travail de leurs bras. Les vicomtes de Béarn et de Louvigny leur donnèrent des biens considérables pour agrandir leur établissement, et l'ermitage s'éleva au rang de monastère.

Enfin, le xe siècle vit fonder, à des dates que nous ne pouvons préciser, les abbayes de *Saint-Loubers*, de *Saint-Girons*, non loin de Saint-Liziers, et celle de Saint-Béat, dans le même diocèse, près des sources de la Garonne. Ces deux dernières devinrent le noyau de deux bourgs qui se formèrent lentement autour de leur enceinte, et l'on est heureux de retrouver leur nom sur deux villes modernes, *Saint-Girons et Saint-Béat.*

Passons aux établissements du xie siècle.

XIe siècle.

L'abbaye de *Saint-Martin*, bâtie l'an 1000, sous les glaciers du Canigou, avait dû son érection au

comte de Cerdagne, Wifred, qui la dota en même temps du village et des anciens bains visigoths de Vernet. Le Fenouillède, où prospérait déjà le couvent de *Saint-Paul*, s'enrichit encore de celui de *Saint-Pierre*. Bernard, comte de Bezalu, revenant de l'expédition de Cordoue, où ses exploits lui avaient mérité le surnom de Taille-fer, célébrait sa victoire en érigeant ce monastère (1010). Cinq ans plus tard, le Couserans possédait l'abbaye de *Combeloge*. On ignore les circonstances qui présidèrent à sa naissance; mais à cette époque d'intarissable ardeur, les fondations se précipitent si rapidement sous la plume du chroniqueur, qu'on a le temps à peine de les enregistrer. L'an 1025, la ville naissante de Perpignan vit s'élever l'église de *Saint-Jean*, à côté de l'ancien *cloître del Correg*. Nous avons dit que le duc de Gascogne, Guillaume-Sanche, avait fondé Saint-Pé de Générez sur le gave de Bigorre, avec le concours de toute la noblesse pyrénéenne (1032). Deux ans plus tard, l'ancienne église de *Sainte-Dode*, sur la Baysse, était érigée en abbaye (1034) par Guillaume, comte d'Astarac, qui la soumit à celle de *Simorre*. Le vicomte d'Aure fit construire le monastère de *Sarrancolin* sur la Neste, en 1039. Raymond et Bernard Tumapaler, comtes d'Astarac, fondèrent sur l'Adour le prieuré bénédictin de *Saint-Jean-Baptiste de Saint-Mont* vers le milieu du XII[e] siècle. Le diocèse de Carcassonne possédait encore trois abbayes ; on ignore la date de leur fondation ; mais des titres authentiques les mentionnent au début du XI[e] siècle. C'étaient *Camon*, près du Lhers,

dans une vallée du pays de Mirepoix ; *Saint-Étienne de Gabardez*, sur les frontières du Carcassez et du Toulousain ; enfin , *Sainte-Marie*, de Carcassonne, dont Pons était abbé en 1083; elle devint, cinq ans après, une maison de chanoines réguliers. *Fondfroide*, près de Narbonne, existait aussi à la fin de ce siècle ; on attribue sa construction aux vicomtes de Narbonne, qui y fixèrent leur sépulture; elle dépendait de Grand-Selve en 1143. Dans le Béarn, encore assez mal doté sous ce rapport, on fondait le *prieuré de Madiran* en 1135, l'hospice de Sainte-Christine en 1036, et quelques années plus tard, *le monastère de Morlaas* (1079), sous l'impulsion du vicomte Centule... Dans le Roussillon, l'église *de Marsevol*, bâtie en 1011, à côté d'une chapelle qui remontait au IX siècle, devenait, vers le milieu du XI[e] siècle, le noyau d'un monastère nouveau.

En 1080, l'antique Illuro, dans le Béarn, détruite par les Normands, voyait sa cathédrale renaître, grâce à la munificence du vicomte Centule IV, et l'évêque Odo recommençait la série de ses prélats.

Les Pyrénées espagnoles, si profondément troublées par les invasions arabes dans les siècles précédents, redoublaient d'ardeur réorganisatrice. Le monastère de *Sainte-Marie-de-Sancta-Crux de Serros* s'élevait au commencement de ce siècle; la reine d'Aragon, dona Sancha, l'enrichissait de ses dotations et y fixait sa sépulture. Celui de *Saint-Victorian*, bâti du temps des Goths, et détruit par les Mores, était restauré en 1023. Arnalmuy, seigneur de Ribagorce, fondait l'abbaye de *Saint-Ager*, en

mémoire des nombreux châteaux qu'il venait d'enlever aux infidèles. Le roi Ramiro, ayant repris Balbastro, en 1065, donna l'église de cette ville à Salomon, évêque de Roda, qui réunit ainsi les deux évêchés, tout en continuant de résider dans cette dernière cité. Peu de temps après, le même roi d'Aragon enleva aux Arabes le château de Mugnonnes, et fonda, pour perpétuer le souvenir de son triomphe, l'abbaye de *Saint-Victorian de Roda* (1076). Après avoir bâti un grand nombre de forteresses pour repousser les Musulmans, et notamment *Montaragon*, il voulut les mettre sous la protection du Dieu des armées, et il éleva dans cette place le monastère de *Jésus de Nazareth* (1091).

Mais c'était vers les cathédrales et les siéges épiscopaux que se dirigeait principalement la ferveur espagnole. Le roi de Sobrarbe, Gonzalo, voulant célébrer une de ses victoires sur les Mores, fit de riches donations à la cathédrale de Palencia (1025). Dirigé par la même pensée, le roi de Navarre, Garcia, construisit en 1048 l'église *Sainte-Marie de Nagera*, et Raymond, comte de Barcelone, fit rebâtir la cathédrale de cette ville que Guiffred, archevêque de Narbonne, vint consacrer en 1058. Ermessinde, comtesse de Barcelone, qui employa sa longue existence de 90 ans à enrichir les Pyrénées orientales de fondations pieuses, rétablit l'église de Gironne, en 1035.

Pendant que chaque ville un peu importante voyait une cathédrale s'élever et un évêché renaître, à mesure que les Arabes en étaient expulsés, les siéges

anciens augmentaient leur influence. Ramiro Ier, roi d'Aragon, rendit à l'évêché d'Urgel, en 1040, les diocèses de Ribagorce et de Gistao qui en avaient été détachés par son père Sancho, et il concourut à transporter le siége de Huesca à Jaca, avec les Pères du concile de cette dernière ville (1063).

L'Église d'Espagne prenait enfin une nouvelle force de cohésion en rétablissant l'archevêché primatial de Tarragone (1091). Ce n'est pas que le siége lui-même n'eût été rétabli vers 1058; mais il n'était encore qu'évêché, tandis qu'en 1091, le pape Urbain II retira à celui de Narbonne la suprématie qu'il exerçait en Catalogne depuis l'invasion des Mores, et rendit à l'antique Tarragone toute son autorité sur la vallée de l'Èbre. Le clergé ne se montra pas ingrat; il sut vaillamment payer ses bienfaits, non-seulement par ses prières, mais encore les armes à la main. Les évêques de Jaca et de Roda conduisirent plus d'une fois leur milice au vaillant Ramiro, et ce roi dut peut-être la prise de la forte place de Mugnonnes à leur valeur.

Ce siècle si agité par la guerre des Arabes, et leur refoulement vers le sud de l'Espagne, le fut aussi par un besoin de réformations que les évêques et les abbés poursuivirent avec un zèle infatigable. Malgré l'esprit, nous pourrions dire l'exaltation religieuse, qui dominait toutes les préoccupations sur la ligne des Pyrénées, les monastères ne pouvaient rester à l'abri de cet engourdissement moral qui s'attache à toutes les institutions humaines. Le commencement du XIe siècle vit la négligence et le désordre pénétrer

dans les établissements de Saint-Benoît, et de déplorables signes de décadence effrayèrent les évêques et les seigneurs, capables d'apprécier tout ce que la civilisation chrétienne devait attendre de leur impulsion.

Cette décadence avait deux causes fondamentales : 1° l'ambition des seigneurs laïques, qui, pour s'emparer des biens des abbayes, n'hésitaient pas à y établir leurs compagnons ou leurs enfants, au mépris de la règle et des prérogatives ecclésiastiques ; 2° l'éloignement des abbayes-mères, et le relâchement des liens de la dépendance... Les guerres féodales, la difficulté des relations, et une tendance prononcée à l'isolement et à l'individualisme, avaient peu à peu porté chaque monastère à oublier la maison fondatrice de laquelle il dépendait, pour vivre à sa fantaisie. L'unité impulsive disparaissait, et les idées, les tendances, particulières se substituaient à l'homogénéité de la règle unique. Dans cette situation regrettable, on s'occupa de remédier au mal, et l'on chercha à relier chaque abbaye à quelque monastère célèbre.

Cette pensée était déjà si profonde au xe siècle, que nous avons vu deux couvents prendre le simple titre de la règle, *la Reule*, en Bigorre (978), et *la Regula* en Béarn (970). C'était comme une devise d'opposition proclamée en face des pensées inquiétantes d'indépendance. Par une merveilleuse disposition organique, aussitôt que l'indiscipline et la désorganisation cherchaient à s'introduire dans les ordres religieux, un nouvel élan réformateur leur était

donné par une main énergique et providentielle. L'ordre de Cluny et celui de Saint-Victor de Marseille, remplirent les premiers ce noble sacerdoce. Cluny remontait à 910 ; il devint la source abondante où se purifièrent les ordres de Saint-Benoît, un peu souillés en traversant les siècles. *Saint-Emilian de Nagéra* lui fut soumis dès 1030, *Saint-Jean-de-la-Peña*, *Saint-Jean-Baptiste-de-Saint-Mont*, sur l'Adour, et *Saint-Antonin de Frédélas*, sur l'Ariége, à peu près à la même époque, sous Hugues, abbé de Cluny; *Saint-Orens de Lavédan*, en 1064, ainsi que *Saint-Lézer* et *Saint-Félix*. *Saint-Savin* s'était soumis à Saint-Victor de Marseille en 1030, et le pape Urbain II, s'occupant plus tard d'étendre la réforme, réunit à la même communauté *Castres*, *Sorèze* et *la Grasse*, qui s'en détachèrent cependant en 1114.

Mais Cluny et Saint-Victor ne pouvaient plus suffire à ce besoin universel de réformation. Le XIe siècle vit paraître presque simultanément l'abbaye mère de *Grandimontenses* de l'ordre des bénédictins en 1076; celle de *Saint-Bruno* en 1081, celle des *Augustins de Saint-Ruff* en 1096, et les plus célèbres enfin, *Cîteaux*, fondée en 1098, par Saint-Robert, abbé de *Molesmes*, et *Clairvaux*, une de ses colonies, qui dut son origine à saint Bernard.

La nouvelle filiation monastique ne tarda pas à se rapprocher des Pyrénées. L'hospice de *Sainte-Christine*, dans le Béarn, fondé en 1036, fut un des premiers à recevoir la règle de Cîteaux, et à la propager dans les nombreux établissements hospitaliers de la même province. Cette impulsion eut un grand

retentissement dans les Pyrénées espagnoles, et peu d'années suffirent pour ramener les monastères à la dépendance hiérarchique. Celui de *Saint-Jean-de-la-Peña* eut même l'honneur de commencer la réformation du bréviaire avant 1076 [a].

Nous espérons que le lecteur nous pardonnera ces détails sur la marche des faits et des établissements religieux ; plus d'un historien croit pouvoir en dégager son histoire en les passant sous silence : notre amour pour la vérité ne nous permet pas de traiter aussi légèrement un ordre d'idées et d'événements qui exercèrent sur les siècles passés une influence non moins profonde que les plus hautes questions politiques. Négliger l'histoire ecclésiastique du III[e] au XIII[me] siècle, pour faire une plus large part aux révolutions dynastiques et aux guerres nationales, ce serait écrire les annales de Rome sans parler de la papauté et celles de l'Angleterre sans tenir compte de la révolution protestante.

Cependant l'ardeur fondatrice des hommes de guerre n'imprimait pas toujours son cachet belliqueux aux monastères ; la trace des armes s'arrêtait sur le seuil, et l'on voyait toujours dominer le caractère primitif de l'ordre de Saint-Benoît : l'amour de la solitude et des occupations champêtres. Ainsi la plupart des noms d'abbayes étaient empruntés à la nature, aux montagnes, aux rivières, aux forêts surtout; comme si les bénédictins avaient voulu

[a] Voyez pour les établissements religieux, Dom Vaissette, t. III. — Henry, *Hist. du Rouss.*, t. I. — Faget de Baure, *Hist. du Béarn.* — Davezac-Macaya, *Hist. de Bigorre.* — Sandoval, *Obispos de Pamplona.*

rappeler éternellement aux siècles à venir, que là où s'élevaient ces cloîtres admirables, au milieu des vergers et des moissons, on ne voyait autrefois que les sauvages repaires des bêtes fauves.

Le lecteur remarquera dans les abbayes dont nous venons de parler, et dans celles que nous allons voir surgir au XIIe siècle, les noms de *Saint-Génie de Fontanis* (des Fontaines), *de Clariana* (clarus amnis), *du Luc* (bois sacré), *de Soreda* (surp, chêne liége), *de Sureda* (bois de chêne liége), *de Sauvelade* (Sylva lata), *de Bonnefonds* (fons bonus), *de Bolbonne*, *de Fondhaud* (fons calidus), *de Plana-Sylva* (forêt plénière). Même prédilection en Espagne. Nous y trouvons les abbayes de *Siete Fuentes* (Sept Fontaines), *de Cerisa* (la Ceriserai), *de Saint-Dominique de Silos* (silo, souterrain pour enfermer le froment), Saint-Victorian *de Roda* (torrent). Ce culte de la nature se caractérise dans des faits plus concluants, et se trouve à la base de toutes les relations monastiques.

Les bénédictins, nous l'avons déjà dit, ne s'occupaient encore que de labourage et de troupeaux. L'abbaye de Saint-Michel du Cuxa, faisant son inventaire à la fin de la première année de son existence, y constatait cinq cents brebis, cent cinquante juments, quarante porcs, deux chevaux, cinq ânes, vingt bœufs[a]. Centule de Béarn, voulant faire une libéralité importante à l'abbaye de Saint-Jean-de-la-Peña, lui céda le droit de faire pacager ses

[a] Henry, *Hist. du Rouss.*, t. I.

pourceaux dans la forêt d'Aysus, et y ajouta la famille d'un porcher pour les conduire. A la fin du xᵉ siècle, l'abbé du Luc, ayant été dépossédé de l'église de Jasse, que Bentius de Lamintho lui avait donnée, obtint restitution par la cour des gentilshommes; mais il dut remettre douze vaches à Arsius, son compétiteur.

Le Roussillon avait donné le jour à un Visigoth, nommé Jaldrich. La vénération lui attribuait le pouvoir d'enrichir son maître, en faisant tomber la rosée du ciel à souhait. La jalousie, cependant, parvint à le faire exiler, et il mourut à Vannes en Bretagne. L'abbaye de Saint-Martin du Canigou s'empressa de réclamer ses reliques; elles furent portées au monastère, et l'image du protecteur de l'agriculture fut placée dans toutes les églises du Roussillon. Enfin, parmi les redevances payées à l'évêque du Puy par le comte de Bigorre, on remarquait une botte de foin.

Il est vrai que ce caractère pastoral n'était qu'un reflet de l'existence des peuples pyrénéens; nous essaierons d'en présenter le tableau à la fin du siècle suivant.

Tous les premiers couvents, établis dans les bois et les bruyères, furent obligés de faire, la hache et la bêche à la main, la conquête de la nature sauvage qui les entourait, comme les navigateurs qui vont porter la population et le travail sur les îles désertes de l'Océanie ou dans les forêts vierges du Nouveau-Monde. Chaque abbaye ne se contentait pas de faire fleurir l'agriculture, les beaux-arts et les sciences

dans son propre foyer; elle envoyait constamment d'autres colonies, sous la conduite d'un prieur, établir ailleurs des fermes et des usines. L'homme de guerre ne savait que conquérir, il était incapable et dédaignait de défricher et de cultiver. Renfermé dans son oisiveté belliqueuse, il appelait les bénédictins, leur cédait les forêts et les landes dont il s'était emparé, et les religieux venaient les travailler et y attirer des habitants. Ces nouveaux établissements, pourvus bientôt d'une chapelle, formaient un prieuré qui portait à son tour la civilisation et la prospérité sur un autre rayon de la circonférence, et de proche en proche les provinces entières se couvraient de villages et de moissons.

Voilà quels étaient les titres des richesses des abbayes, sur l'origine desquelles on lança plus tard tant de calomnies envieuses. Ce n'était pas la jouissance d'un héritage usurpé, que les premiers moines transmettaient à leurs successeurs, mais une acquisition faite au prix de leurs sueurs, une incorporation du sol à l'abbaye par les liens sacrés et continus du travail.

Et cependant, même à cette époque de foi et de respect religieux, les monastères et les églises n'étaient pas à l'abri des violences d'une féodalité subalterne, formée de véritables écumeurs de grands chemins. Aussi l'impérieuse nécessité voulut qu'on ne se contentât pas des précautions canoniques et des punitions corporelles décrétées au concile de Toulouses. Pour se faire respecter, les églises s'entourèrent de murailles, se couvrirent de créneaux, et les

couvents se donnèrent une enceinte de remparts hérissés de tours. L'église de *Custojaz*, ou Coustogès, fut fortifiée par les premiers comtes de Bezalu ; celle de *Luz* en Bigorre montre encore ses meurtrières et ses machicoulis ; la modeste chapelle de *Pouzac*, près de Bagnères, s'élève derrière la ceinture de créneaux qui dentelle le mur de son cimetière. L'église Saint-Victor de Montesquieu-Volvestre, et la cathédrale de Tarbes, offraient dans leurs plans un mélange de basilique et de forteresse qui en faisait les donjons de leur cité. Celle de Béziers, encore crénelée comme une couronne de Cybèle, porte dans les ancienne chroniques le titre de *Munster*, ou *Moustier* de la commune. La cathédrale d'Elne conserve ses deux vieilles tours de défense, et l'on retrouve des créneaux et des meurtrières à l'église d'*Urugne*, dans le pays basque, à celles de l'*Ile-en-Dodon*, de *Trie*, de *Seissan*, de *Mazère*, près de Plaisance, et de *Tasque*, dans l'ancienne Gascogne; les ruines de l'abbaye de *Berdoues* montrent aussi la vaste enceinte de remparts, et la porte à herse qui la protégeait. D'énormes tours crénelées dominent *Saint-Martin du Canigou*. La façade de la collégiale de *Pamiers* est munie de machicoulis, ainsi que la cathédrale de la même ville. Le portail de l'église de *Cornelia*, dans le Roussillon, a conservé tous les créneaux qui entouraient les quatre façades de son clocher redoutable. Ajoutons qu'il est peu de donjons aussi solidement et aussi habilement disposés pour la défense, que l'énorme clocher carré de *Renteria* sur l'*Oyarçun*, dans le Guypuscoa. Ces ob-

servations doivent d'ailleurs être étendues à toutes les églises de style roman, qui sont par conséquent antérieures à 1300, et dont les provinces méridionales furent si richement dotées.

Jusqu'au XII[e] siècle les abbayes, enfantées par des pensées très-arrêtées de solitude, évitaient l'enceinte des cités; mais à cette époque, elles commencèrent à attirer la population bourgeoise par le droit d'asile, par l'instruction, par la sécurité, et même par le travail industriel et artistique, dont elles étaient les grands foyers; peu à peu des villages se formèrent autour de leur enceinte; ces agglomérations s'entourèrent de murs et devinrent des bourgs où se réfugièrent les hommes libres que la féodalité n'avait pas enchaînés dans les liens du servage. Cette protection, exercée par les abbayes remontait à leur origine; nous avons vu Benoît d'Aniane refuser les serfs que les gentilshommes lui offraient et exiger au contraire qu'ils leur rendissent la liberté, avant de les recevoir eux-mêmes dans la communauté monastique[a]..... Encore un progrès, et le bourg deviendra quelquefois évêché, comme en offrirent l'exemple, *Alet*, *Saint-Papoul*, *Saint-Lizier*, *Saint-Pons de Tommières*, *Bezalu*. Souvent l'abbé du monastère sera le premier évêque du siége épiscopal. Sa population bourgeoise prendra des développements plus considérables, et le bourg s'élèvera au rang de cité. Cette transformation exercera une influence notable sur le monastère lui-même. Au début de leurs insti-

[a] Dom Vaissette, t. III.

tutions, du VIe au VIIIe siècle, les religieux fuyaient le monde avec une intention si marquée, que nous connaissons peu de monastères qui fussent situés à cette époque dans l'intérieur d'une ville. Alors les Bénédictins, réfugiés dans les déserts, trouvaient autour d'eux une solitude assez naturelle, pour ne pas avoir besoin de se ménager l'isolement artificiel de la claustration. Ils pouvaient librement se livrer à leurs occupations laborieuses dans les champs qu'ils travaillaient, ou dans les fermes éloignées dont ils surveillaient l'exploitation sans forfaire aux règles contemplatives de leur fondateur. Mais lorsque la population laïque eut formé des bourgs autour de l'enclos abbatial, ou que la ville voisine l'eut absorbé dans son enceinte grandissante, comme il advint de *Saint-Paul* de Narbonne, et de *Notre-Dame del Correg* de Perpignan, les couvents se trouvèrent malgré eux jetés au milieu des agitations du monde; le silence des champs ne régna plus sur eux; et ce régime nouveau introduisit des changements notables dans la vie monastique. Les moines n'avaient plus seulement les bêtes fauves à repousser et des forêts à abattre; la corruption, l'hérésie, poussaient de profondes racines dans ces centres d'agitation, où le scepticisme paraît être une plante indigène. Pour répondre aux besoins de cette modification sociale, les Bénédictins oublièrent un peu la charrue, et d'ouvriers agricoles ils se firent prédicateurs et logiciens, pour combattre la corruption et l'erreur, comme nous le verrons à l'époque de la guerre des Albigeois. Ils devinrent même hommes de guerre

pour défendre, contre les ennemis armés, les remparts de la ville, dont le couvent formait la citadelle. Mais ils voulurent aussi conserver quelque chose de leur première origine, et ils se formèrent une solitude artificielle, en se cloîtrant derrière les murs d'un enclos mystérieux, dans lequel l'homme ne pouvait porter ni ses pas, ni ses regards.

SIXIÈME PARTIE.

L'ARAGON ÉTEND SA PUISSANCE SUR LES PYRÉNÉES ENTIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

LES CROISADES.

Changement dans les rapports des seigneurs pyrénéens. — Départ de plusieurs d'entre eux avec le comte de Toulouse. — Leurs exploits dans la Syrie. — Retour des comtes de Roussillon, de Béarn et de Foix. — Leurs fondations. — Leurs améliorations administratives. — Nouvelle législation du Béarn et du Bigorre. — Gaston de Béarn en Espagne.

Au moment où l'Espagne était en feu pour repousser les Mores, une nouvelle guerre religieuse, plus héroïque encore et plus conforme à l'esprit aventureux de la chevalerie, vint convier les chrétiens à combattre l'islamisme sur un autre continent. L'irrésistible *Dieu le veut!* poussé au concile de Clermont et répété de l'Écosse à la Calabre, retentit dans les Pyrénées en 1094, et leurs habitants partagèrent l'émotion de l'Europe entière. Il ne faudrait pas croire, en effet, que les Espagnols, laissés par les historiens en dehors du mouvement des croisades, restassent étrangers à cette prise d'armes sublime. Mais les nécessités de la guerre des Mores donnaient

à l'ardeur des Aragonais, des Navarrais et des Catalans une autre direction. La Péninsule, ce premier champ de bataille du Coran et de l'Évangile, ne pouvait se dégarnir en face des lignes assaillantes des Arabes; le St-Siége ordonna aux Espagnols de ne pas déserter leur poste et il attacha, pour eux, à leur guerre nationale, les indulgences accordées aux croisés qui partaient pour la Syrie. Les habitants du plâteau pyrénéen placèrent donc la croix sur leur épaule; mais au signal donné ils se séparèrent : ceux du versant méridional marchèrent contre les Arabes de Valence, de Grenade, de Saragosse, de Cordoue; et ceux du nord se dirigèrent vers les Musulmans de la Judée, à la suite de Pierre l'Ermite et de Godefroi de Bouillon.

Ce grand fait politique apporta une modification notable dans les rapports des gentilshommes pyrénéens. Jusqu'alors le roi d'Aragon avait été le grand feudataire autour duquel ils se groupaient dans toutes les circonstances solennelles. Privés de son commandement dans l'expédition de la Syrie, ils durent se donner un autre chef, et Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse et le prince le plus puissant de l'Aquitaine, se trouva naturellement placé à leur tête. Plus d'une circonstance, il est vrai, le rendait digne à tous égards de ce rôle élevé. Raymond de Saint-Gilles, parvenu à un âge avancé, avait passé sa vie à combattre les Mores à côté des rois de Castille, de Navarre et d'Aragon; il venait d'épouser la fille du premier, doña Elvira, et pouvait en quelque sorte se considérer comme le

représentant des grands suzerains du bassin de l'Èbre. Quoi qu'il en soit, ce fut à dater de ce moment que la maison de Toulouse acquit dans le midi de la France, jusque dans les Pyrénées, une influence assez considérable, influence qui alluma plus d'une fois la jalousie des rois d'Aragon. Ces derniers, en effet, étaient restés jusqu'alors les arbitres incontestés des seigneurs de Bigorre, de Foix, de Comminges, de Béziers, de Narbonne; les comtes de Toulouse voulurent leur contester ce titre ou, du moins, en partager avec eux les avantages; de là, les tiraillements et les querelles que nous verrons bientôt s'élever et se poursuivre avec acharnement.

Parmi les gentilshommes du versant français qui répondirent à l'appel d'Urbain II en prenant part au glorieux pèlerinage armé de la Terre-Sainte, l'histoire cite Guinard, comte de Roussillon, Gaston IV, vicomte de Béarn, Guillaume de Canet, Guillaume-Jourdain, fils de Guillaume-Raymond, comte de Cerdagne, Roger IV, comte de Foix, et le vicomte de Béziers. Tous se rangèrent à la suite de Raymond de Saint-Gilles.

Le vieux comte de Foix, Bernard, avait d'abord pris la croix, malgré sa santé chancelante, pour offrir à Dieu les derniers travaux de sa vie; son fils, Roger I, réclama vainement l'honneur de le remplacer dans une expédition qu'il ne pouvait entreprendre sans témérité. Bernard refusa, et il allait rejoindre Raymond à Toulouse avec ses hommes d'armes, lorsqu'il tombe malade; il mourut en chargeant son fils d'aller soutenir en Orient l'hon-

neur de la maison de Foix. Roger accueillit avec ardeur une mission qu'il avait déjà sollicitée; il fit rendre les honneurs funèbres à son père, reçut le serment de fidélité de ses vassaux de Foix, de Comminges et de Couserans, et voulut même, avant de quitter le continent, réunir le Carcassez à ses autres domaines, comme il l'était à l'origine. Il somma sa belle-sœur, veuve du comte de Barcelone, de lui remettre ce fief, comme certains arrangements antérieurs l'y obligeaient ; mais elle ne voulut lui offrir que les châteaux d'Arcens et de Layrac. Il fut stipulé aussi que si Roger mourait sans enfants mâles, les héritiers de la comtesse reprendraient Frédelas, Lordat, Fonterailles, Dum, Mirepoix, le Couserans et le Comminges; mais que Roger pourrait revendiquer à son tour le Carcassez et le Bézierais, si son frère, Raymond Trencavel ne laissait pas de postérité[a].

Ces discussions d'intérêt personnel avaient retardé le départ de Roger; les croisés étaient déjà dans la Syrie lorsqu'il put les rejoindre; néanmoins il arriva à temps pour prendre part au siége d'Antioche et réparer son retard par des actes de bravoure et des conseils d'homme de guerre qui lui donnèrent un rang distingué parmi les compagnons de Baudouin.

Pendant ce temps, Gaston IV de Béarn, un des meilleurs architectes-mécaniciens de son siècle, avait été chargé de la direction des machines de siége. Guillaume de Tyr vante la noblesse de ses sentiments et la bonté de son caractère. Quand les forces

[a] Ollagaray, *Hist. des comtes de Foix.*

musulmanes, accourues de tout l'Orient pour délivrer Antioche, assaillirent les chrétiens décimés par les maladies et la disette, le comte de Foix se renferma dans une forteresse qu'il avait fait construire et s'y défendit avec succès, malgré la blessure qui le mit hors de combat. La victoire décisive remportée sur les sultans d'Alet et de Nicée, dans les plaines de l'Oronte, lui fit oublier ses souffrances, et il poursuivit les fuyards jusqu'aux premières montagnes du Liban [a].

La noblesse pyrénéenne soutint partout sa haute réputation. Arrivé sous les murs de Jérusalem, Roger de Foix se fit remarquer par la direction des pierriers et l'établissement d'un pont de bois qui conduisait les assiégeants sur les murs de la ville. Gaston de Béarn inventa une machine qui offrait à peu près le même résultat, puisqu'elle dominait les remparts. Malgré la valeur des croisés et l'habileté de leurs ingénieurs, le siége se prolongeait sans résultats. Raymond de Saint-Gilles et Roger de Foix, qui combattaient sous la même bannière, abandonnèrent quelques instants le blocus de la ville, et allèrent joindre à Constantinople l'armée nouvelle que leur conduisait le comte de Chartres. Ils ramenèrent ce renfort impatiemment attendu devant Jérusalem; la ville sainte fut enfin emportée dans un assaut, où le comte Guinard de Roussillon prit une part glorieuse, et la bataille d'Ascalon mit le sceau à cette conquête suprême. Après la victoire il fallut

[a] Guillaume de Tyr. — Ollagaray, *Hist. des comtes de Foix.*

récompenser les chevaliers dont la valeur avait particulièrement contribué au succès de l'expédition. Guillaume de Cerdagne reçut du comte de Toulouse des terres conquises sur les infidèles, et se joignit ensuite au comte Baudouin pour faire le siége de Tripoli. Ce fut devant cette place qu'il eut quelques démêlés avec Bertrand, fils de Raymond de Saint-Gilles, au sujet des domaines que ce dernier lui avait donnés; mais le différend fut arrangé, et Guillaume périt bientôt après de la main d'un de ses vassaux[a].

Le but de la croisade était atteint; les Musulmans étaient chassés des lieux saints, et la chrétienté avait reconquis le saint Sépulcre. Après ces glorieux travaux, les croisés désirèrent revoir leur pays natal. Guinard, qui, dans l'intervalle de la croisade, était revenu une première fois dans ses domaines pour en surveiller l'administration et ramener de nouveaux combattants, rentra définitivement en 1112. Mais il ne jouit pas longtemps du bonheur de son retour; il fut tué l'année suivante et laissa le comté à son fils Gausfred III[b]. Roger de Foix était déjà revenu en Europe après la mort du comte de Toulouse qui avait héroïquement juré de ne plus quitter la Terre Sainte. Battu longtemps par la tempête, il avait abordé, harassé de fatigue, dans un port de la Catalogne (1104), était passé à Narbonne et avait enfin revu son cher comté de Foix. Gaston de Béarn, à l'exemple de Roger, avait abandonné la Syrie après la bataille

[a] Henry, *Hist. du Rouss.*, t. I, p. 60 à 65.
[b] Idem, *ibid.*, p. 65.

d'Ascalon. Ils semblaient l'un et l'autre avoir puisé dans cette guerre sainte de nouveaux élans de piété et de dévouement à leurs peuples. Le premier déposa ses armes à Saint-Antonin de Frédélas et rendit à ce monastère toutes les propriétés que lui avaient enlevé ses ancêtres ; il s'occupa soigneusement de l'éducation de son fils, et ne chercha le bonheur que dans le calme de la vie de famille. La mort de sa femme Arcinde, arrivée bientôt après, acheva de l'éloigner du monde et augmenta sa ferveur. Tout entier désormais à des œuvres de dévotion, il fit porter les reliques de saint Antonin à l'abbaye de Lezat, celles de saint Volusian à Montgausi et suivit les processions avec les évêques de Toulouse et de Balbastro, nu-pieds, comme les croisés venaient de monter au calvaire. Cependant, en renonçant aux armes, il continua de s'occuper de la consolidation de son pouvoir ; il éleva un formidable château près de Saint-Antonin de Frédélas, sur le *castella* des Romains, et lui donna le nom d'Appamier (Pamiers), en souvenir de la ville d'Appamée qu'il avait enlevée aux Sarrasins. Il mourut en 1111, à l'âge de 45 ans, après 15 ans de règne, laissant ses domaines à son fils Roger II *.

Gaston IV de Béarn ne lui fut pas inférieur en générosité pieuse et en zèle administratif, car les croisés avaient rapporté du saint Sépulcre l'amour de leurs sujets à un aussi haut degré que l'exaltation religieuse ; il enrichit l'abbaye de Sordes, construisit

* Guillaume de Lapeyrière, *Hist. des comtes de Foix.* — Ollagaray, *id.*

l'église de *la Trinité*, près de *Mont Guiscard*, fonda l'abbaye de la *Sauvelade* et les hospices de Mici Faget et de Gabas, pour faciliter les relations de ses sujets avec l'Aragon ; il déclara libre la ville de Morlaas, lui permit de se choisir des magistrats et de prélever des droits d'octroi ; puis, songeant aux intérêts de son autorité, il conduisit des troupes dans le Soule pour contraindre le vicomte à renouveler son serment de vasselage, et octroya aux habitants de cette vallée, en récompense de leur bon accueil, une charte semblable à celle de Morlaas... Il paraît que le comte d'Armagnac se donnait pour passe-temps de rançonner les paysans et les voyageurs ; Gaston le força à jurer l'observation de la *Trève de Dieu*. Les routiers des seigneurs d'*Orthesium*, Esius et Brumosus, ravageaient les frontières du Béarn ; Gaston défit ces écumeurs de grands chemins, s'empara de leur domaine et de leur château d'Orthez, et finit de se fortifier du côté de la Gascogne en faisant bâtir le donjon moderne qui domine cette ville, ainsi que le fort de *Mont Guiscard*, sur la rive gauche du Gave *. Gaston avait déjà pris la même résolution à l'égard de Navarrus, vicomte d'Ax, qui s'était insurgé contre l'évêque de Lescar. Il le défit en bataille rangée, conquit une partie de sa vicomté et se posa ainsi comme le grand redresseur des torts de son siècle.

Mais en rapportant d'Orient ce zèle et cette ardeur pour le bien de ses peuples, Gaston en rapporta

* Faget de Baure, p. 102 à 120.

aussi la terrible maladie qui affligeait l'Europe entière. Il voulut arrêter les progrès du fléau en séquestrant dans des *léproseries* les malheureux qui en étaient atteints ; des lois sévères les condamnèrent à un isolement absolu, et cette nouvelle classe de réprouvés alla grossir les rangs des *cagots* et augmenter les infirmités qui frappaient cette race maudite. Chaque commune dut avoir des maisons particulières pour recueillir ces infortunés ; ils ne pouvaient en sortir que pour se rendre à l'église où ils entraient par la porte des *cagots*. Les prêtres étant devenus leurs tuteurs, ils furent considérés comme serfs ecclésiastiques. Cette situation amena même dans la suite une espèce de phénomène législatif assez curieux. Les maisons des lépreux faisant partie du domaine de l'Eglise, se trouvaient exemptes d'impôts, ce qui donna aux descendants de ces réprouvés la pensée de se poser en gentilshommes et d'élever des colombiers. Les Etats de Béarn durent (1142) arrêter cette usurpation ainsi que celle de porter les armes et le costume des hommes nobles*. Les mêmes circonstances se reproduisirent sur l'autre versant des Pyrénées. Le *fort* de Navarre de 1074 s'occupa d'élever entre les *gaffos* et les autres citoyens des barrières infranchissables pour garantir la population des dangers de leur contact. Il reste donc prouvé que la race maudite des Cagots, Gaffos, Agotes, dont nous nous sommes occupés à la fin de la domination des Visigoths dans

* Faget de Haure, p. 121 à 123.

la Novempopulanie, fut renforcée au XIIe siècle par les lépreux, et qu'elle dut à ce mélange funeste une partie des infirmités hideuses qui ne cessèrent de la distinguer.

Ce zèle législatif et administratif, si vivement développé par les croisades, se communiquait aux seigneurs qui n'avaient pas été s'inspirer près du tombeau de Jésus-Christ. Bernard II, comte de Bigorre et frère de Gaston IV, entreprit, à son tour, d'organiser ses Etats, et d'arrêter les exactions de ses voisins; il réclama, dans ce but, une levée d'hommes dans la vallée de Baréges; mais ces fiers montagnards refusèrent de marcher avant d'avoir reçu des otages, et Bernard fut obligé de leur en accorder. Cette confusion de droits et de devoirs faisait sentir de plus en plus la nécessité de compléter la rédaction des coutumes du Bigorre, déjà commencée par Bernard Ier. Bernard II convoqua des *corts*, imités de ceux de Barcelone, de Narbonne et d'Aragon dont nous nous sommes entretenus. Guillaume, évêque de Tarbes, les abbés et les prieurs de Saint-Pé, de Saint-Savin, de la Sède, de Saint-Lézer se réunirent aux principaux gentilshommes, et après avoir recueilli les usages non écrits, ils en formèrent un corps de lois et les firent adopter et ratifier *par le peuple* (1097)[a].

L'exemple de Bernard II réagit à son tour sur Gaston IV. Après avoir fait des essais partiels en faveur du pays de Soule et de Morlaas, il s'occupa de

[a] Davezac-Macaya, t. I.

la législation générale du Béarn ; mais l'importance de ces deux chartes nous engage à renvoyer leur examen au chapitre spécial que nous consacrerons à la législation des États pyrénéens.

C'est surtout en Espagne qu'il faut suivre la brillante carrière militaire de Gaston IV. Peu satisfait d'avoir rougi du sang des infidèles les murs de Jérusalem et les plaines d'Ascalon, il employa ses dernières années à combattre les Mores de la Péninsule avec une persistance infatigable, et nous allons le retrouver jusqu'à sa mort à côté d'Alonzo de Castille, de Ramiro et de Pèdro d'Aragon. Nous sommes donc ramenés à reprendre à l'année 1094 la croisade que les rois et des seigneurs chrétiens de l'Èbre dirigeaient contre les Musulmans. Gaston de Béarn ne sera pas seul à les rejoindre. Dès que la fin de la première campagne d'Orient eût rendu leur liberté aux gentilshommes pyrénéens qui y avaient pris part, ils renouèrent leurs anciennes relations belliqueuses avec les populations de l'Èbre et leur donnèrent même un caractère plus général et plus continu ; aussi nous pouvons, dès ce moment, renoncer à subdiviser l'histoire du plateau pyrénéen en chronologies particulières ; il est inutile de suivre les chroniques de chaque comté ; le royaume d'Aragon va prendre des proportions si grandes, exercer une influence si étendue, que la féodalité des deux versants gravitera autour de lui. Son impulsion donnera aux événements un ensemble jusqu'alors inconnu, et tous les faits pourront être rattachés à une pensée supérieure de laquelle ils recevront

cette cohésion et cette unité qui constituent une véritable histoire nationale.

Nous avons laissé Pedro Ier, roi d'Aragon, au moment où la prise de l'importante place de Huesca lui ouvrait la route de Saragosse et de Tudela, et procurait à son royaume une capitale plus centrale que Jaca. Cependant sa première expédition ne se dirigea pas vers les deux villes arabes qui bornaient ses États; il poussa vers le sud, et aida le Cid Ruis Dias à s'emparer de Valence avec une audace qui couronna la gloire militaire du roi aragonais. Pour consolider ses succès, il couvrit les pays conquis d'églises et de monastères, encouragea l'agriculture, même chez les Arabes tributaires, et rentra en Aragon pour lever de nouvelles troupes. De toutes parts, le mot d'ordre était donné; on ne devait plus laisser un instant de repos aux Sarrasins : le pape Pascal II fit publier une croisade contre ceux de la Péninsule; tous les Espagnols prirent la croix, et Pedro Ier marcha vers Balbastro. L'émir de Saragosse courut aussitôt au secours de cette ville. Les deux armées se rencontrèrent et la sanglante bataille livrée à Castellar, sur le Vero, affluent de la Cinca, obligea les infidèles à battre en retraite. Pedro ne perdit pas de temps et commença le siége de Balbastro. Cependant il fut obligé de le suspendre momentanément; mais il le reprit aussitôt avec une vigueur nouvelle, et finit par emporter la place. Poursuivant ensuite ses succès, il s'empara de Saint-Estevan, de Littera, de Tamarit, entre la Cinca et la Ribagorçana, et rap-

procha ainsi ses lignes d'opération de Saragosse et de Llérida.

Pedro avait épousé dona Berta, princesse italienne, bientôt après la prise de Balbastro. Ce mariage ne lui donna pas d'enfants, et lorsqu'il mourut, à la fleur de l'âge (1104), la couronne échut à son frère Alonzo Ier, qui devait élever l'Aragon à l'apogée de sa puissance.

CHAPITRE II.

RÈGNE D'ALONZO Ier, ROI D'ARAGON.

Mariage d'Alonzo Ier avec l'infante de Castille.— Il prend possession de ce royaume. — Il assiége Tudela. — Ses démêlés avec sa femme Urraca.— Guerre civile. — Le comte de Barcelone attaque Majorque et s'en empare. — Prise de Tudela.— Siége de Saragosse. — Elle tombe au pouvoir des chrétiens. — Agrandissement de la Catalogne. — Démêlés du comte de Barcelone avec celui de Carcassonne. — Querelles avec le comte de Toulouse. — Expédition d'Alonzo le Batailleur en Andalousie. — Il juge un différend du comte de Bigorre. — Victoire d'Alonzo et du vicomte de Béarn sur les Mores. — Fin de la guerre de Castille.— Prise de Bayonne par le roi d'Aragon et les seigneurs de Béarn et de Bigorre. — Partage du comté de Barcelone entre les enfants de Béranger III. — Siége de Fraga, déroute des chrétiens. — Alonzo et les vicomtes de Béarn et de Narbonne y perdent la vie.

Chaque époque roule sur un grand événement ou sur un grand nom qui servent, pendant quelques années, de pivot au monde. Après la croisade d'O-

rient, Alonzo Ier fut ce grand nom. Il résuma la vie politique du plateau pyrénéen et entraîna à sa suite sa population tout entière.

Roi d'Aragon et d'une partie de la Navarre, son mariage en 1109 avec dona Urraca, fille et héritière d'Alonzo VI, roi de Castille, de Léon et des Asturies, et veuve de Raymond de Bourgogne, allait le rendre bientôt possesseur de ces trois royaumes et suzerain des comtés de Galice et de Portugal. Alonzo VI avait espéré par cette alliance unir à jamais la Castille et l'Aragon. Nous verrons les événements donner un cruel démenti à ses prévisions [a].

A peine le mariage était-il célébré, que les suites de ses longues fatigues emportèrent l'empereur des Espagnes à l'âge de 74 ans. Son gendre et sa fille étaient absents; le comte Pedro, seigneur de Valladolid, fut chargé momentanément de l'administration du royaume ; Alonzo d'Aragon arriva bientôt avec sa femme Urraca qui prit possession du royaume; mais lui-même ne tarda pas à quitter la Castille pour continuer la guerre sacrée, et Urraca resta seule à la tête des États dont elle entendait d'ailleurs être reine de fait et de nom.

La première expédition d'Alonzo Ier fut dirigée contre les Mores de Tudela ; il devenait doublement utile pour lui de les expulser d'une place si voisine de la Castille et de rétablir les communications entre ses domaines personnels et ceux de sa femme Urraca, interrompues par la garnison de Tudela qui com-

[a] Pedro Abarca, *Annales*, t. I, p. 139-148. — Çurita, *ibidem*.

mandait la jonction de l'Èbre et du Queiles. Dès le commencement du siége, l'émir de Saragosse, Al-Mustain, se hâta de porter secours à la place, mais les Aragonais lui firent subir une déroute complète, et il ne tarda pas à mourir de douleur (1119). Cependant Tudela ne paraît pas avoir succombé après cette victoire ; car nous verrons bientôt son siége repris avec un nouvel acharnement. Une guerre civile désastreuse vint détourner Alonzo de cette importante opération. Jaloux de sa femme Urraca, dont la fierté hautaine et les préférences exagérées pour certains gentilshommes justifiaient ses soupçons, il envahit quelques places de la Castille, sous prétexte de les protéger contre les Mores, et finit par enlever Urraca elle-même pour l'enfermer à Castellar. Après avoir supprimé son gouvernement par cet acte audacieux, il n'hésita plus à prendre le titre d'empereur ; il destitua les fonctionnaires partisans de la reine et ne négligea rien pour établir son pouvoir sur des bases solides. Urraca, qui avait d'abord menacé de faire rompre son mariage pour cause de parenté, car les conjoints se trouvaient arrière-cousins comme descendants de Sancho le Grand, roi de Navarre, comprit bien qu'elle ne pouvait agir avec cette vigueur envers un roi aussi résolu : elle feignit de céder ; un accommodement fut ménagé par les grands des deux royaumes ; elle parvint à s'échapper de Castellar, et la bonne intelligence parut régner entre les deux époux ; mais la discorde est prompte à renaître dans les âmes qu'une égale ambition tourmente. Urraca reprit sa fierté, le roi

l'accusa d'avoir des relations criminelles avec le comte Gomez, et n'écoutant plus que son ressentiment, il s'empara du gouvernement, le dirigea en maître absolu [a] et plaça des hommes dévoués dans toutes les citadelles.

Après cet affront fait à leur reine et à l'indépendance nationale, les Castillans coururent aux armes et se rangèrent sous les ordres des comtes Garcia et Pedro de Lara. Les commandants des forteresses, trahissant Alonzo, les livrèrent à ses ennemis; l'un d'eux même eut l'étrange magnanimité de venir, couvert d'un habit rouge et la corde au cou, se mettre à la merci du roi d'Aragon, qui, après un premier mouvement de fureur, eut la générosité de lui faire grâce. Malgré ces défections, Alonzo conservait un grand nombre de places gardées par des Aragonais. Bientôt les deux armées marchèrent l'une contre l'autre, et une bataille fratricide rougit les campagnes de *Sepulveda* (1110). Les Castillans furent vaincus : Burgos, Palencia, Léon, Carion, Sagahun et plusieurs villes de la vieille Castille tombèrent au pouvoir des Aragonais, qui pillèrent les églises, mirent les prêtres en fuite et se livrèrent à toutes les horreurs des prises d'assaut [b].

La guerre civile prenait des proportions colossales ; cependant la marche d'une armée almoravide vers Saragosse rappela Alonzo dans la vallée de l'Èbre. Il atteignit les infidèles avec son armée arago-castillane, remporta sur eux une victoire importante

[a] *Hist. Compost. Préface,* l. I, c. 64.— [b] Roderic de Tol. l. VII, c. 1.

(1111) et les contraignit à battre en retraite ; mais ils se vengèrent de cet échec en ravageant les États de Raymond Béranger III, comte de Barcelone, qui cependant ne perdit aucune place importante dans cette invasion rapide.

Dès qu'il eut repoussé les Mores, Alonzo reprit la guerre contre les Castillans. L'enlèvement de l'infant de Galice, un Alonzo Raymondez, fils d'Urraca et du comte de Bourgogne, Raymond, était devenu le but des efforts opposés des deux partis. L'évêque Diégo Ramirez conduisait à Astorga ce précieux Joas, l'espoir de l'indépendance castillane et galicienne, pour le faire proclamer, lorsqu'Alonzo d'Aragon atteignit l'armée qui le protégeait, près de *Villa d'Anos*, dans le Léon (1111), la mit en déroute et fit le siége d'Astorga. Néanmoins il fut obligé de le lever l'année suivante (1112). Une espèce de ligue sainte avait été publiée dans la Castille ; les populations du parti de la reine étaient accourues en masse, et Alonzo se trouvait enveloppé de toutes parts. Malgré la valeur des Aragonais, ce fut à grand'peine qu'il traversa les lignes des ennemis et qu'il rentra en Aragon [a].

Cette désastreuse guerre civile avait ranimé l'audace des Mores, et il était urgent de diriger des forces considérables contre deux de leurs armées : l'une menaçait Tolède ; l'autre sortait des ports de Majorque pour ravager les côtes de la Catalogne et de la Provence. Lorsque Alonzo se disposa à prendre

[a] *Hist. Compost.*, c. 106 à 108, 113 à 117. — Florez, *Memorias de las reinas catholicas*, t. I, p. 200 à 250.

l'offensive, Raymond Béranger s'était déjà mis en état de défense, et avait appelé à son aide les flottes des Pisans et des Génois. Guillaume de Montpellier, Aymeri II, vicomte de Narbonne, les comtes d'Urgel et de Cerdagne, l'évêque de Barcelone lui-même, et généralement toute la noblesse du Roussillon et de l'ancienne Gothie s'étaient rangés sous ses bannières. Les galères italiennes transportèrent l'armée, *formée de Goths*, disent les chroniques, aux îles de Majorque, afin de détruire ce repaire de pirates. Mais une tempête la dispersa avant qu'elle eût atteint la rive; il fallut réparer les vaisseaux, et ce fut l'année suivante seulement (1116), que Majorque fut attaquée et obligée de se rendre, à la suite des exploits d'Aymeri de Narbonne et de Dalmace de Castrie de Maguelone[1].

Pendant le premier échec des Catalans devant Majorque, Alonzo d'Aragon avait dirigé plus heureusement ses expéditions contre les Mores de son voisinage. Après qu'il se fut assuré des principales forteresses de Castille en y plaçant des garnisons aragonaises, il appela autour de lui les renforts des seigneurs du Béarn et du Bigorre, ses vassaux, et ne négligea rien pour remporter des succès décisifs. Centule II venait de remplacer son frère Bernard II, comte de Bigorre, mort en 1113; il franchit les Pyrénées, punit en passant les habitants de la vallée de Baréges, qui avaient tenté de le retenir prisonnier, et descendit en Aragon. Gaston IV accourut

[1] Dom Vaissette, t. IV, p. 38 à 40.

également au secours d'Alonzo, avec Auger de Miramont, son vassal. La France elle aussi envoya son contingent de chevaliers prendre part à la nouvelle croisade projetée contre l'Islam. Il est vrai que le pape Gélase II avait activement poussé dans cette voie; un concile tenu à Toulouse en 1114, en présence de l'évêque de Balbastro, avait engagé les Français et les Provençaux à fournir des combattants au roi Alonzo qui prenait déjà le surnom de *Batailladur* (le Batailleur). Le comte de Perche eut l'honneur de marcher des premiers et de réunir les gentilshommes français sous sa bannière. Lorsque toutes ces forces furent arrivées dans le bassin de l'Èbre, Alonzo reprit le siége de Tudela, et la ville fut emportée d'assaut (1114). Le comte de Perche s'était conduit si vaillamment que le roi d'Aragon lui donna cette place, avec le pays environnant, à titre de fief. Mais ce témoignage de préférence provoqua la jalousie des gentilshommes pyrénéens qui n'étaient que trop naturellement portés à haïr ceux qu'ils traitaient d'étrangers; de sanglants démêlés s'ensuivirent, et le roi d'Aragon fut plus d'une fois obligé d'intervenir pour arrêter l'effusion du sang. Ce sang devait être réservé pour de plus nobles combats. Alonzo le Batailleur ne tarda pas à conduire ses alliés contre Saragosse, possédée et défendue par l'émir Abu-Meruan, Abd-el-Mek, Ben-Hud, surnommé Amaddaula. Gaston de Béarn, ami intime et conseiller d'Alonzo, occupait avec l'évêque de Pampelune le premier rang parmi ses auxiliaires. Le siége de la place fut entrepris avec vigueur, mais l'orgueil

des Perchois, maîtres de Tudela, sema de nouveau le désordre parmi les Béarnais et les Aragonais. L'arabe Abdalla-ben-Medzeli étant venu avec des forces imposantes au secours de Saragosse, le siége dut être abandonné; Gaston rentra dans sa vicomté et Centule II dans le Bigorre. Cependant Alonzo ne pouvait renoncer à s'emparer d'une ville aussi importante. L'année suivante, Gaston IV traversa les Pyrénées, par l'hospice de Sainte-Christine, avec ses contingents; il trouva les Aragonais réunis sous les murs de Saragosse, et l'armée chrétienne tomba sur les troupes de l'almoravide Tenim qui protégeaient les environs de la place. Les Perchois n'étaient plus là pour semer la discorde parmi les assiégeants en allumant leur jalousie. L'armée d'Alonzo tout entière ne parlait qu'une langue et avait la même patrie; des corps nombreux de montagnards almogavares secondaient les opérations des chevaliers : maigres et robustes, sobres et mal vêtus, ils étaient les dignes adversaires des Berbères de l'Atlas, et rendaient d'importants services comme guérillas pour enlever les fourrageurs ennemis et détruire en détail les Arabes qui s'éloignaient de l'armée de Tenim. Ce siége mémorable, annoncé par les feux des *Atalayas* dans toutes les parties des Pyrénées, attira bientôt d'autres chevaliers. L'évêque de Pampelune recruta de nouvelles troupes et se fit plus d'une fois remarquer par son impétuosité dans les combats livrés autour de la place [a].

[a] Sandoval, *Obispos de Pamplona*, p. 78.

Bernard Aton, vicomte de Carcassonne, Roger III de Comminges, conduisirent eux-mêmes leurs sujets [a]; Alonzo le Batailleur dirigea son armée grossie de ces renforts contre celle de Tenim, et lui fit subir une déroute complète à Cutanda. Cependant Saragosse résistait encore; mais le manque de vivres réduisit l'émir à demander une capitulation, et Alonzo l'accepta. Les Mores obtinrent la conservation de leurs biens, de leur vie, de leur culte, de leurs magistrats et de leurs lois. Après la ratification du traité, les portes furent ouvertes (18 décembre 1118); la plupart des Musulmans s'éloignèrent, et l'émir Abd-el-Mek se retira à Rota-al-Yehoud dans le haut Aragon, où il mourut en 1130.

Ainsi tomba le boulevart more de la vallée de l'Èbre après quatre siècles de sujétion. La mosquée devint l'église de San-Salvador. Les évêques reprirent possession de ce siége important, et le roi d'Aragon en fit sa capitale. Alonzo récompensa dignement tous les chrétiens qui avaient pris part à cette grande victoire. Les habitants de Saragosse reçurent le privilége de petite noblesse; le comte de Comminges, le seigneur béarnais Auger de Miramont, Centule II de Bigorre et le vicomte de Lavedan obtinrent le titre de *ricombre* et quelques fiefs en Aragon; mais nul ne mérita la reconnaissance d'Alonzo au même degré que Gaston de Béarn. Il ne se contenta pas de le nommer ricombre, il lui donna le quartier muzarabe de Notre-Dame-del-Pilar en fief, et assujettit

[a] Marca, *Histoire du Béarn*, p. 406, 414.

le chapitre de cette église à rendre les honneurs funèbres à tous les Béarnais qui mouraient dans un rayon de cinq lieues. L'évêque de Pampelune fit construire dans la ville l'église de *Saint-Michel-des-Navarrais*, et reçut d'Alonzo la ville d'Estella et l'église de la Madeleine de Tudela [a].

La chute de Saragosse entraîna celle de plusieurs places voisines, notamment de Calatayud, de Darroca, et de Tarragone, qui recouvra son siége archiépiscopal. Pour consolider sa conquête, Alonzo fonda Montréal près de Calatayud et le donna au nouvel ordre chevaleresque de ce nom, chargé de défendre la foi contre les Mores (1120). Il ne resta de positions importantes dans la plaine de l'Èbre au pouvoir des Mores que Tortose, Fraga, Llerida et Mequinenza sur la Sègre et la Cinca. Mais ces forteresses leur offraient encore un point d'appui considérable, et ils en profitèrent pour faire des courses dévastatrices du côté de Saragosse; peut-être seraient-ils parvenus à l'enlever aux ricos ombres chargés de la défendre, si Raymond Béranger III, comte de Barcelone, n'était accouru à la tête des Catalans pour les forcer à rentrer à Llerida et à Tortose.

Pendant qu'Alonzo d'Aragon consolidait ainsi sa puissance par les armes, le comté de Barcelone s'agrandissait considérablement par des moyens plus pacifiques. Un concours inouï de circonstances favorisait Béranger III dans ses ambitions. Il avait épousé vers 1104 Marie Rodriguez, fille unique de

[a] Sandoval, *Obispos de Pampluna*, p. 78.

Bernard III, comte de Bezalu, de Ripoll, de Fenouillède et de Pierre Pertuse. La mort de ce seigneur (1111) fit entrer tous ces domaines sous la puissance de Béranger, malgré les contestations du comte de Cerdagne Bernard. Devenu veuf de Marie Rodriguez, le comte de Barcelone étendit plus loin ses prétentions; il prit pour seconde femme Douce de Provence (1112), héritière du Milaut, du Gévaudan, d'Arles et de la Provence. Douce eut un fils l'année suivante, et tous ses États tombèrent au pouvoir de la puissante maison de Barcelone. Une nouvelle succession ne tarda pas à s'y ajouter. Guillaume, comte de Cerdagne, qui était mort à la croisade, avait cédé ses domaines à son frère Bernard; après avoir disputé le Bezalu à Béranger son parent, il mourut sans enfants en 1117 et lui transmit le Conflens, le Capcir et la Cerdagne.

Toute la partie Orientale des Pyrénées se trouvait ainsi réunie sur la même tête. Nous venons de suivre également les agrandissements de la maison d'Aragon. Or, comme la fortune exerce, surtout en politique, une attraction qui marche en progression croissante, le plateau pyrénéen tout entier allait graviter, de plus en plus, autour des deux sceptres de Barcelone et de Saragosse. Ces développements inquiétants commencèrent d'éveiller les craintes des comtes de Foix, de Comminges et de Toulouse, qui voyaient l'influence que Raymond de Saint-Gilles avait exercée sur le nord des Pyrénées gravement compromise, et ils se liguèrent contre Béranger III.

Nous avons suivi, dans l'origine, les prétentions des comtes de Barcelone sur le Carcassez et le Rasez, remontant à Ermessinde de Carcassonne. Bernard Aton, vicomte d'Albi, possédait alors ces deux seigneuries que les habitants lui avaient livrées après avoir chassé les garnisons catalanes. Mais les Carcassonnais n'avaient pas tardé à se fatiguer du despotisme du nouveau seigneur, ils avaient chassé ses officiers et rappelé le comte de Barcelone.

Bernard Aton, indigné de la félonie des Carcassonnais, revint bientôt assiéger leur ville ; il l'emporta d'assaut et fit crever les yeux et couper le nez aux principaux habitants, qui, ainsi mutilés, se réfugièrent en Catalogne, auprès de Béranger III, pour lequel ils s'étaient compromis. Cet acte de barbarie obligea le comte de Barcelone à prendre les armes pour venir châtier ce compétiteur. Son parent, Aymeri II, vicomte de Narbonne, se réunit à lui, et ils marchèrent contre Bernard Aton, autour duquel étaient rangés les comtes de Foix, de Comminges et de Toulouse. Cependant Bernard Aton, redoutant les conséquences d'une guerre entreprise contre un seigneur aussi puissant (1112), invoqua l'intervention d'Alonzo le Batailleur ; ce roi, intéressé à maintenir la paix entre les seigneurs pyrénéens, dont il se considérait comme le suzerain naturel, se déclara son protecteur et reçut en récompense le pays de Rasez en alleu. Richar, archevêque de Narbonne, joignit sa médiation à la sienne sous l'influence du pape Calixte II (1125), et ils parvinrent à raccommoder les deux adversaires. Bernard Aton en conservant le

Carcassez, dut subir les effets de l'arrangement de 1075 rapporté à la généalogie des comtes de Carcassonne; il reconnut la suzeraineté de Béranger III, et se contenta de prendre le titre de vicomte[a].

Mais la querelle n'avait pas épuisé son aigreur. Bernard Aton et Béranger, unis par le même intérêt, se liguèrent contre le comte de Toulouse, pour lui refuser l'hommage du château de Leyrac, situé sur la frontière du pays toulousain. Ainsi, les États secondaires des Pyrénées, tels que Narbonne et Carcassonne, devenaient de plus en plus le but des ambitions des deux comtes de Barcelone et de Toulouse, et chacun d'eux essayait de les absorber dans son cercle d'attraction féodale. Le second, blessé du refus du vicomte de Carcassonne, réclama avec plus d'instances son serment de vasselage, et Béranger III lui fit dire qu'il porterait la réponse à la pointe de sa lance dans la plaine de Leyrac. Aussitôt le comte de Toulouse envahit le Carcassez avec ses routiers et mit le pays à feu et à sang. Béranger III arriva au secours du vicomte de Carcassonne; mais le comte de Foix s'offrit pour arbitre, et réussit enfin à calmer le comte de Toulouse, qui laissa Leyrac libre d'hommage, et paya même dix mille malgares d'or de Barcelone, pour indemniser Bernard Aton des ravages de la guerre.

Au milieu de ces querelles mesquines de vasselage, Alonzo d'Aragon conçut et exécuta l'opération militaire la plus audacieuse et la plus che-

[a] Dom Vaissette, t, IV, p. 31 à 35.

valeresque dont la longue guerre des Mores eût donné l'exemple. Suivi de quatre mille chevaliers seulement, il osa entreprendre de traverser l'Espagne tout entière et d'enlever les deux capitales musulmanes, Valence et Grenade. Il part en juillet 1125, passe devant Valence, laisse derrière lui les places ennemies, de Denia, Xucar, Murcie, Jaen, Baeça; et met le siége devant Grenade; mais cette ville, bravement défendue par le wali, résista jusqu'à l'arrivée des pluies et des orages, qui contraignirent les Aragonais à renoncer à cette entreprise; s'ils laissèrent Grenade, ce ne fut pas pour battre en retraite, mais pour marcher plus avant et ne s'arrêter qu'à la Meditérranée. Harcelés dans cette dernière partie de l'expédition par les troupes nombreuses d'Abu-Tahir-Tenim, ils atteignirent enfin la contrée de *Lyrena* au sud de Grenade. C'était là que les attendaient les Almoravides; encouragés par les avantages du terrain, ils attaquèrent l'avant-garde d'Alonzo qui fut mise en déroute; toutefois le gros de l'armée ne fut pas ébranlé et poursuivit sa route jusqu'à la mer, entre Almeria et Malaga. Arrivé à ces colonnes d'Hercule, le roi d'Aragon fit construire un bateau, et s'amusa à pêcher ayant en face l'Afrique musulmane, et derrière lui cent cinquante lieues de pays ennemi[a]. Après cette bravade excentrique il se dirigea vers Cadix et regagna l'Aragon, au milieu de l'hiver, perdant plus de soldats par la rigueur de la saison, que les Mores n'en avaient fait périr.

[a] Conde, c. 29, p. 292. — Orderic, *Vit. Hist. Ecclesiast.*, l. XIII, *ap.* Florez, t. X.

Cette expédition glorieuse, qui offrit quelque rapport avec la retraite de Xénophon, aurait assurément permis d'enlever plus d'une place importante aux Arabes Andalous, si les Castillans et les Léonais avaient un instant oublié leurs jalousies pour réunir leurs troupes à celles d'Alonzo; mais reduits à leurs seules forces, les Aragonais, malgré leur bravoure et le génie de leur chef, ne purent rapporter de cette tentative qu'une moisson de gloire qui ne fut pas cependant sans influence sur la prépondérance politique qu'ils achevèrent de prendre sous les successeurs d'Alonzo.

Nous ignorons si Gaston IV de Béarn, qui secondait le roi d'Aragon dans la plupart de ses entreprises, fit avec lui la campagne de l'Andalousie. Toutefois, il assista à la fondation de l'ordre du St-Sépulcre, qui remonte à cette époque et après laquelle *en* Gaston rentra dans ses Etats pour y attendre l'arrivée du roi d'Aragon, qui vint en effet le visiter en son château de Morlaas. Ce voyage était dicté par un intérêt politique. Le roi d'Aragon voulait renouer ses droits de suzerain sur le Béarn et le Bigorre, transportés de la couronne de Navarre à celle d'Aragon par le partage de Sancho le Grand. *En* Alonzo n'éprouva pas de difficultés à réussir. Centule de Bigorre vint le joindre à Morlaas et renouvela ainsi que Gaston son serment de foi et hommage. Alonzo ajouta aux récompenses qu'il avait précédemment accordées au vicomte de Béarn la cession de Roda, sur le Jalon, avec la moitié de Tarragone, deux mille sous de rente sur Jaca, et

lui promit la terre d'Albaracin et quelques autres fiefs qu'il le chargea d'enlever aux Arabes[a]. Si le suzerain raffermissait son autorité au nord, le vassal augmentait aussi la sienne au midi, et Gaston se hâta d'aller prendre possession de ses nouveaux domaines.

Centule de Bigorre et le vicomte Sancho Garcia d'Aure ne tardèrent pas à le suivre en Espagne pour soumettre le différend qui les divisait au roi d'Aragon, leur arbitre souverain, et voici dans quelles circonstances : le vicomte d'Aure, appuyé par le comte de Comminges Bernard III, avait refusé l'hommage à Centule, et une guerre violente venait d'ensanglanter les terres des deux compétiteurs. Cependant Sancho Garcia se soumit à son suzerain, mais Bernard de Comminges et quelques autres seigneurs, irrités de cet abandon, attaquèrent Sancho Garcia... *En* Centulle II accourut au secours de son vassal et fit même construire le fort d'Albespin sur la Neste pour le protéger contre ses agresseurs : mais, tout à coup, Sancho Garcia se rapprocha du comte de Comminges et recommença les hostilités contre Centule de Bigorre. Le roi d'Aragon, inquiet des conséquences de cette guerre civile qui menaçait d'agiter tous les gentilshommes de race vasconne, comme ceux de la race gothique l'avaient été par celles des comtes de Barcelone et de Carcassonne, évoqua le différend à son tribunal, appela les parties et condamna Sancho Garcia à se soumettre à Centule II.

[a] Çurita, *Annales*, t. I.

Pendant ce temps, un événement de famille modifiait les divisions territoriales des Pyrénées orientales. Bernard Aton expirait en 1129 laissant ses domaines à ses trois fils, Roger, Raymond et Bernard Aton. Le premier eut les vicomtés de Carcassonne, de Rasez et d'Alby; le second, celles d'Adge et de Béziers; le troisième, Nîmes, Melgueil et Substancion; mais comme leur mère vivait encore et que son mari lui avait légué l'administration, elle gouverna longtemps ces vastes domaines. N'oublions pas cette tendance des États du nord des Pyrénées à se diviser; tandis que ceux du midi, Catalogne et Aragon, obéissent de plus en plus à la tendance contraire... Nous touchons au moment où ces deux derniers vont se réunir et assurer ainsi à leur puissance des proportions colossales.

Nous ne pouvons plus différer de donner aux seigneurs de Catalogne, d'Aragon, de Béarn et de Bigorre le titre de *sen* ou *en* (seigneur), que les chroniques de ce siècle commencent à placer devant leur nom. Il est très-probable que cette syllabe honorifique était bien antérieurement en usage; mais on ne la trouve pas dans les chartes rédigées en latin, et nous avons attendu l'époque où la langue romane l'employa pour l'introduire dans cette histoire. Son emploi servira d'ailleurs à mieux distinguer les rois des Pyrénées des rois de Léon et de Castille, qui ne cessèrent jamais d'employer le *dom* (dominus).

Après avoir rétabli la paix intérieure dans le Bigorre et le Comminges, *en* Alonzo et Gaston firent une nouvelle expédition contre les Mores; ils les

atteignirent à Arançuel. Douze émirs, auxquels les chroniques donnent le titre de rois, commandaient les Musulmans: la lutte pouvait être décisive pour la puissance chrétienne; mais Alonzo le Batailleur, cet almansour du christianisme, culbuta l'armée ennemie, et cette victoire importante refoula le croissant plus avant dans le sud de la Péninsule. *En* Gaston IV se hâta de rentrer dans le Béarn, et, fidèle à la coutume de cette époque héroïque et religieuse, il célébra son triomphe par la fondation de l'abbaye de la Sauvelade (Silva lata) sur l'Aa près d'Orthez; il lui donna le domaine de Salies (1128), et plus tard l'hospice d'Ordios (1147). Mais il eut à peine le temps de se reposer de ses fatigues. Il fut rappelé presque aussitôt par le roi Alonzo, dont l'ardeur infatigable justifiait de plus en plus le surnom de Batailleur. Ainsi les affaires de famille, qui ont bien leur importance au point de vue de la concentration des territoires dans les mêmes mains seigneuriales, s'effacent de plus en plus devant les questions générales qui se déroulent autour d'Alonzo le Batailleur. *En* Gaston IV, qui n'avait cessé de combattre depuis son départ pour la Terre-Sainte en 1096, se sentant épuisé par cette rude vie des camps, et inspiré peut-être par le pressentiment de sa fin prochaine, remit l'administration de ses États à sa femme Talèze et à son fils Centule, et repassa les Pyrénées. *En* Alonzo s'était rapproché de la Bidassoa; Gaston le rejoignit sur cette rivière, assista au rétablissement d'Irun et à la promulgation de la charte de cette ville; et après de nouveaux exploits sur les Mores, il tomba frappé

mortellement sur le champ de bataille, à côté de l'évêque d'Huesca qui partagea son sort. Le corps de Gaston fut transporté à Notre-Dame-del-Pilar à Saragosse, où l'on montre encore ses éperons et son cor de guerre conservés dans le trésor de cette église célèbre.

En Centulle V, son fils, lui succéda et signala son avénement, comme tous les princes de l'époque, par ses libéralités pieuses, au nombre desquelles nous citerons celle qu'il fit à Saint-Pé de Generez du territoire d'Exèze, et du droit de prendre une mesure de sel sur la rente annuelle que le marché d'Escures payait au vicomte.

Les guerres civiles de Castille et d'Aragon, qui n'étaient pas encore entièrement apaisées, venaient de se compliquer d'une troisième : l'altière Urraca, toujours intraitable lorsqu'on touchait à son autorité, s'était brouillée avec son propre fils, Alonzo Raymondez, et les deux partis en étaient venus aux mains en plusieurs rencontres. Il fallut que la mort enlevât Urraca, le 7 mars 1126, pour mettre un terme à cette lutte déplorable. Les Castillans purent enfin couronner Raymondez roi de Léon, et régler les droits respectifs d'*en* Alonzo d'Aragon, et du jeune monarque. *En* Alonzo, qui se sentait plus fort, à la tête des Aragonais dévoués, qu'au milieu des Castillans et des Léonais irrités et jaloux, consentit sans regret à renoncer au titre d'empereur qu'il avait porté depuis son mariage; il céda à son beau-fils Raymondez toutes les places de Castille, qu'il faisait occuper par ses troupes, et ne retint que la province

navarraise de Rioja. Dès-lors l'Aragon et la Castille séparés reprirent leur ancienne indépendance.

Les expéditions constantes d'Alonzo le Batailleur avaient donné à la chevalerie aragonaise une supériorité dans les combats, qui allumait le ressentiment de la chevalerie castillane, si justement célèbre sous *dom* Alonzo VI de Castille. Efféminés maintenant à la suite des intrigues d'Urraca, les Castillans ne cherchaient plus à se mesurer avec les Aragonais, qui leur donnaient l'épithète *de femmes;* ils eurent besoin de recommencer la lutte contre les Mores pour retrouver la valeur qui ne devait plus les abandonner.

Après ces arrangements définitifs, *en* Alonzo d'Aragon, tranquille du côté de la Castille, voulut porter ses armes sur le versant français des Pyrénées. Guillaume IX, duc de Guyenne et maître de Bayonne, inquiétait depuis longtemps les comtes de Bigorre et les vicomtes de Béarn. Centule de Bigorre était mort en 1128, ne laissant qu'une fille, Béatrix, femme du vicomte Pierre de Marsan, et les deux époux s'étaient partagé l'administration du comté. Pierre se réunit à Centule V de Béarn, pour réclamer l'appui de leur suzerain, le roi d'Aragon (1130), contre les empiétements du duc de Guyenne. *En* Alonzo conduisit aussitôt une armée de terre à travers la Navarre, envoya une flotte par la Biscaye, et vint assiéger Bayonne, avec les Bigorrais et les Béarnais réunis (1131). Le vicomte Garcia Sancho la gouvernait au nom de Guillaume IX; il se défendit avec courage, et malgré la devise armoriale de Bayonne, *nunquam polluta*, quelques historiens assurent que

la ville fut prise après une résistance opiniâtre [1]. Le vicomte Bertrand devint son nouveau seigneur, sous la suzeraineté d'*en* Alonzo, qui prit le titre de roi d'Aragon et de Bayonne. Ce fut sous l'administration de Bertrand que les consuls jetèrent les fondements du pont Majour (1140), et ceux de la cathédrale, avec le concours des habitants du Labour. Mais le règne de ce vicomte ne fut pas de longue durée; le duc de Guyenne ne tarda pas à reprendre Bayonne, et pour la rendre plus forte à l'avenir, il fit élever une enceinte nouvelle, fortifia les bas quartiers et les faubourgs, et y attira de nouveaux habitants en exemptant les étrangers qui épouseraient une Bayonnaise, des droits établis sur les marchandises.

Un fait important se passait à la même époque, à l'autre bout des Pyrénées. Les Catalans perdaient, dans des circonstances assez extraordinaires, leur comte *en* Raymond-Béranger III (1130), auquel la Catalogne devait de si notables agrandissements. Ce seigneur avait deux fils : Raymond-Béranger IV et Béranger-Raymond. Il donna au premier les comtés de Barcelone et de Tarragone, depuis l'Èbre jusques aux Pyrénées, ainsi que la suzeraineté sur le Rasez, le Bezalu, le Conflens, la Cerdagne, le Carcassez; et au second, les domaines de Provence. Après avoir fait ce partage, Béranger III se retira du monde, entra dans l'institut des Templiers à l'âge de 48 ans, et fit recevoir son fils Béranger IV, son successeur,

[1] Marca, *Hist. du Béarn*, 423. — Moret, *Annales*, t. II, p. 317.

dans le même ordre; mais il ne tarda pas à quitter la vie elle-même (1130); il fut enseveli à l'abbaye de Ripol. Il laissait aussi deux filles, Ximène, mariée au comte de Foix, Roger III, et Bérangère, femme du jeune roi de Castille dom Alonzo Raymondez [a].

Après l'heureuse expédition de Bayonne, *en* Alonzo d'Aragon voulut délivrer définitivement le cours de l'Èbre de la présence des Mores, en leur enlevant Tortose, Fraga, Lérida et Méquinenza, villes très-importantes qui séparaient l'Aragon de la Catalogne. Le comte de Barcelone venait d'obtenir un succès qui devait l'encourager. La forteresse de Rotalayuth et quelques autres places de ses frontières lui avaient été livrées par l'émir Ahmed-Saïf-Davlah (1133), qui craignait de les voir tomber au pouvoir des Almoravides ses ennemis. Il est vrai que Raymond-Béranger lui céda en échange quelques fiefs dans les environs de Tolède [b].

Un nouvel appel à la noblesse pyrénéenne réunit bientôt autour d'Alonzo d'Aragon le vicomte Centule V de Béarn, Aymeri II, vicomte de Narbonne, frère utérin de Raymond-Béranger, comte de Barcelone, et une foule de chevaliers avides de combats.

L'armée arago-catalane marcha d'abord sur Méquinenza, au confluent de la Sègre et de l'Èbre, la place fut emportée d'assaut, et l'on se dirigea vers la forte cité de Fraga, située au sommet d'un rocher, à l'entrée d'une gorge de la Cinca [c].

[a] Dom Vaissette, t IV, p. 80, 81.
[b] Conde. — Romey, *Hist. d'Esp.*, t. VII, p. 32. — Feliu de la Peña.
[c] Dom Vaissette, t. IV, p. 80, 81.

Les évêques d'Urgel, de Huesca, de Roda, et plusieurs autres ecclésiastiques, commandaient différents escadrons. Quelques assauts furent donnés, mais la position escarpée de la ville favorisa la résistance de la garnison; et les chrétiens furent repoussés. La question soumise au jugement du sabre était de la plus haute importance: il s'agissait de savoir si les Mores, commandés par l'émir Taschfyn, seraient définitivement expulsés du bassin de l'Èbre, ou s'ils continueraient à régner sur les confluents de la Sègre et la Cinca. Aussi, dès qu'ils furent avertis du siége de Fraga, les Almoravides du sud envoyèrent des renforts considérables. Le wali de Llerida, Ebn-Ganya, opéra une sortie pour attaquer les lignes d'Alonzo, et les chrétiens se trouvèrent bloqués entre trois armées ennemies. Pressé de toutes parts, le roi d'Aragon jura de mourir ou de vaincre, comme avait juré son père *en* Sancho-Ramirez à l'attaque importante de Huesca. Les chevaliers répétèrent ce serment; ils s'élancèrent contre les assaillants avec une fougue irrésistible et les Almoravides furent deux fois mis en fuite. Les assiégés découragés offraient de capituler pour éviter les suites d'une prise d'assaut; mais Alonzo refusa toute proposition et ne voulut accepter qu'une reddition pure et simple. Poussés au désespoir, les Mores attirèrent les chrétiens dans une embuscade en abandonnant un convoi, et un horrible carnage fit tomber morts une foule de chevaliers et de prêtres, notamment les évêques de Huesca et de Roda, l'abbé de Saint-Victorian et les vicomtes de Béarn et de Narbonne. *En* Alonzo, accablé de douleur, promit de

partager le sort de ses compagnons, et se précipita dans la mêlée; l'évêque d'Urgel l'arrêta et lui ordonna de conserver la vie pour la consacrer à la cause de Dieu et de son peuple. Ce rappel à son devoir le décida à courir, suivi de quelques chevaliers, à la recherche de renforts; mais une nouvelle embuscade l'attendait au retour; emporté par son courage il tomba au milieu du péril, et cette fois il fut tué en combattant avec rage (7 septembre 1134), entouré des cadavres de ses trois cents compagnons[a], car pas un ne survécut à la défaite.

Ainsi périt un des plus grands rois d'Aragon, dans la trentième année de son règne, après avoir élevé la puissance du royaume et la valeur de ses sujets à un degré jusqu'alors inconnu. Son funeste mariage avec Urraca ne lui avait pas donné d'enfants; et la dynastie s'éteignait avec lui. Cette circonstance lui inspira une résolution que les mœurs de l'époque expliquent, sans la justifier. Il avait divisé, par son testament, son royaume en trois parts égales : l'une était consacrée au salut de son père et de sa mère, et à la rémission de ses propres péchés; l'autre au soulagement des pauvres, et à la dotation des chevaliers de Jérusalem; la troisième devait appartenir aux Templiers, dont l'influence devenait colossale.

[a] Conde, t. II, c. 33. — Roderic de Tolède, l. VII, c. 3. — *Chron. de St Jean de la Peña*, p. 564.

CHAPITRE III.

LES MORES CHASSÉS DE TOUT LE BASSIN DE L'ÈBRE.

Singulier testament d'Alonzo Ier. — Les Aragonais élisent Ramiro le Moine. — Les Navarrais se donnent Garcia-Ramirez IV pour roi. — Vicomte de Béarn en bas âge. — Vicomtesse de Narbonne. — Béatrix, comtesse de Bigorre. — Guerre de la Castille avec l'Aragon. — Intervention du comte de Barcelone. — Mariage de Ramiro le Moine. — Pirates mores en Catalogne. — Mariage de Pétronèlla, fille de Ramiro, avec le comte de Barcelone. — Ce dernier gouverneur d'Aragon. — Accord entre la Castille et l'Aragon. — Antagonisme des comtes de Barcelone et de Toulouse. — La Castille et l'Aragon ligués contre la Navarre. — Les Navarrais repoussent les Aragonais. — Traité de paix. — Le roi d'Aragon en Provence. — Prise d'Almeria, de Tortose, de Fraga, de Lérida. — Fin de l'occupation du bassin de l'Èbre par les Mores. — Troubles dans les comtés de Béziers et de Carcassonne. — Affaires du comte de Foix. — Suzeraineté de l'Aragon-Catalogne sur toutes les Pyrénées. — Alliance de la Navarre et de la Castille. — Révolution dans le Béarn, il est gouverné par le roi d'Aragon. — Influence du roi d'Aragon sur le Languedoc et la Provence. — Guerre de l'Aragon avec le comte de Toulouse. — Intervention du roi de France. — Le roi d'Aragon envahit la Navarre. — Il fait la paix et passe en Provence. — Sa mort.

Les Templiers !... ce mot devenait le résumé sublime de l'Espagne belligérante. *En* Raymond-Béranger III avait déposé la couronne pour prendre l'habit de cet ordre et faire recevoir son fils, Béranger IV, dans leur milice ; Alonzo le Batailleur leur léguait son royaume..... Cependant les ricombres d'Aragon et de Navarre qui avaient arraché leur patrie, pièce à pièce, à la domination des Mores,

ne pouvaient consentir à briser ainsi de jeunes et vigoureuses nationalités pour les remettre, toutes disloquées, à un ordre religieux, quelque glorieux et respecté qu'il pût être. Quelle pouvait être, d'ailleurs, l'autorité du testament d'un roi pour une nation qui avait toujours élu ses monarques et qui n'avait cessé de les placer sous la tutelle des corts et la surveillance directe du *Justicia*.

Aussitôt le clergé, la noblesse et les députés se réunissent à la vieille cité de Jaca, ville plus centrale que Saragosse et toute palpitante encore du séjour des premiers princes; puis ils s'occupent de défendre l'Aragon et la Navarre, non contre les Mores, mais contre l'ambition du roi de Castille, qui se préparait à profiter de la faiblesse de leur gouvernement pour les absorber. Le premier soin des corts fut de nommer des gouverneurs (gubernadores). Après cet acte préparatoire, ils discutèrent la question brûlante de l'élection d'un roi, et les voix allaient se porter sur Pedro Datarès, qui descendait d'un fils naturel de Ramiro Ier, lorsque l'orgueil exagéré de ce baron fit renoncer à choisir un homme qui présageait le despote.

On se souvint alors d'un frère du feu roi, nommé Ramiro, que certains historiens disent avoir été successivement moine de Saint-Pons de Tommières, abbé de Sahagun, évêque de Burgos, de Pampelune, de Roda et de Balbastro[a], mais qui n'avait pas quitté, d'après les Bénédictins, le cloître de Saint-Pons où

[a] *Memorias de la Academ. de la Histor.*, t. III, p. 469. — Dom Vaissette, t. IV, p. 90.

il vivait obscurément dans les pratiques d'une piété rétrécie.

La discussion ne fut pas longue. Les corts, pressés de sortir d'un interrègne désastreux, donnèrent la couronne à ce descendant de Sancho le Grand, et le pape, entrant dans leurs desseins, le relèva de ses vœux et lui permit même de se marier, afin de répondre à toutes les espérances de son peuple. Les Aragonais acclamèrent avec unanimité cette résolution des ricombres. Les Navarrais, cependant, ne purent consentir à remettre leurs destinées à un homme tondu qui avait passé sa vie dans les cloîtres; ces hommes, de race basque, différents par les mœurs et par la langue, brûlaient d'ailleurs de reprendre leur nationalité; ils profitèrent de cette occasion pour se séparer des Aragonais et se retirèrent à Pampelune afin de reconstituer le royaume de Navarre, détruit depuis l'année 1076.

Eux aussi avaient un descendant de leurs rois qui vivait obscurément sans couronne. C'était l'infant Garcia Ramiro, petit-fils de Sancho IV, assassiné par son frère en 1076. Les corts de Pampelune lui rendirent la couronne de ses pères, et il vint recommencer la série des monarques indépendants de Navarre, interrompue depuis 58 ans.

Par une de ces coïncidences qui se renouvellent à certaines époques, comme si Dieu voulait éprouver les nations, toute la partie occidentale des Pyrénées se trouvait privée de souverains légitimes ou de descendants directs, par la funeste affaire de Fraga, ap-

pelée aussi la bataille de *Campo d'Oliente*. En Centule V de Béarn y avait perdu la vie, ainsi que le vicomte de Narbonne; le premier ne laissait pas de postérité; le second n'avait qu'une fille.

Les évêques et les gentilshommes de ces deux vicomtés se réunirent, à l'exemple de ceux de la Navarre et de l'Aragon, pour prévenir les dangers de cette situation transitoire. Ceux de Béarn se mirent en quête d'un seigneur et proclamèrent une sœur de Centule, nommée Guiscarde, déjà veuve du vicomte de Gabaret et mère de Pierre Ier, enfant encore en bas âge.

La nouvelle vicomtesse prit immédiatement possession du Béarn et du fief de Notre-Dame-del-Pilar à Saragosse, sous la tutelle de Talèze, veuve de Gaston IV; mais sa famille perdit la Ricombrie d'Aragon, titre personnel à Gaston IV et non transmissible à ses descendants. Pierre Ier, nommé vicomte, malgré sa minorité, prêta l'autorité de son nom à l'administration de sa mère.

La succession d'Aymeri II, dernier vicomte de Narbonne, issu de la famille de Barcelone, donna lieu à plus de contestation. A peine la fille d'Aymeri, nommée Ermengarde, prenait possession des États de son père que le comte de Toulouse, toujours prêt à usurper l'influence de la Catalogne, sur les Pyrénées orientales, envahit la vicomté, s'en rendit maître, et y placa un de ses vicomtes. Il paraît cependant qu'il fut bientôt contraint de la restituer à Ermengarde qui la posséda pendant de longues

années, avec un dévouement absolu envers la famille de Barcelone [a].

N'oublions pas enfin qu'*en* Centule II, comte de Bigorre de la maison de Béarn, était mort peu d'années auparavant, ne laissant qu'une fille nommée Béatrix, femme de Pierre de Marsan, qui avait fait ainsi passer le Bigorre dans cette dernière famille.

Ce changement universel de dynastie eut toute la gravité d'une révolution dans les trois quarts des Pyrénées. La séparation de la Navarre et de l'Aragon, en affaiblissant ce royaume, si puissant sous Alonzo Ier, allumait l'ambition du roi de Castille et celle du comte de Catalogne. Ce dernier profita de ces circonstances pour continuer la politique d'agrandissement de son père, Béranger III, plutôt par des traités de paix, que par les armes. Immédiatement après l'intronisation de Ramiro II en Aragon, et de Garcia IV en Navarre, le jeune roi de Castille, Alonzo Raymondez, beau-frère du comte de Barcelone, marcha sur l'Èbre avec une armée castillane, pour s'emparer de l'Aragon, auquel il prétendait avoir des droits, comme suzerain, à l'exclusion de Ramiro, dont il ne reconnaissait pas l'élection. Il s'empara aussitôt de Najera, de Calahora, de Tarraçone, de Saragosse, et par conséquent de toutes les places situées sur l'Èbre et éloignées des Pyrénées; il attaquait ainsi du même coup la Navarre et l'Aragon. Le danger était grand. Ramiro, quoique faible et irrésolu, ne déposa cependant pas la couronne; en-

[a] Dom Vaissette, t. IV, p. 89.

couragé par l'appui des ricombres, il se retira dans les montagnes du Sobrarbe et s'occupa de réparer les échecs subis dans le bas pays.

En Béranger de Catalogne, beau-père d'Alonzo Raymondez, ne pouvait porter à ses voisins des secours armés, mais il se réunit aux comtes Roger de Foix, Alphonse Jourdain de Toulouse, Ermengaut d'Urgel, Miron de Paillars et à plusieurs autres seigneurs des deux versants des Pyrénées, afin de tenter une démarche de pacification auprès du roi de Castille, qui se trouvait alors à Saragosse, et il fut assez heureux pour rétablir la paix entre les compétiteurs. Mais Garcia de Navarre et Ramiro le Moine achetèrent cher la cessation des hostilités; car ils durent recevoir, le premier son royaume, le second sa capitale et plusieurs autres places, comme fiefs de la couronne de Castille [a]. Le comte de Toulouse et celui de Barcelone firent eux-mêmes serment d'hommage au roi Raymondez, et s'engagèrent à le secourir contre les Aragonais et les Navarrais s'ils refusaient d'exécuter les conditions du traité.

Ce fut le premier fait historique important qui parut donner aux Castillans une autorité supérieure sur la Peninsule entière, mais ils surent en profiter; dès ce moment, *dom* Alonzo Raymondez, prit le titre d'empereur des Espagnes, qui fut confirmé par la célèbre assemblée de Léon [b] en présence

[a] Çurita, *Annales*, l. I, c. 34. — Sandoval, *Chronique de l'empereur Alonzo VII*, 17 à 1600. — Roderic de Tol., l. VII, c. 7. — Dom Vaissette, t. IV, p. 91 à 93.

[b] Sandoval, fol. 156, *Historia Compostel.*, l. III, c. 51.

des comtes de Foix, de Comminges et de Toulouse.

Un passage de Sandoval semble indiquer que Ramiro n'avait pas entièrement renoncé à contester à Garcia le trône de Navarre ; une assemblée fut réunie à Pampelune pour régler ce différend, et sa décision, très-singulière assurément, n'en est pas moins conciliable avec les mœurs d'une époque où le dernier roi d'Aragon donnait son royaume aux chevaliers du Temple. Les évêques et les comtes, après avoir étudié cette question délicate, nommèrent six arbitres : trois Navarrais, le comte Ladron, Guillèm Asnarez de Oteyca, et Ximen Asnarez de Torres ; trois Aragonais, Pédro de Attares, Caxal et Ferriz de Huesca, qui décidèrent que le roi Garcia serait capitaine général des armées des deux royaumes, tandis que Ramiro, réduit à un rôle plus conforme à ses habitudes monastiques, resterait chargé du gouvernement civil et de l'administration de la justice. Cet historien ajoute qu'après ce jugement arbitral, Ramiro se rendit à Pampelune et termina ses différends avec Garcia en signant cette étrange convention [a].

Sans vouloir donner à cet acte une importance, qui d'ailleurs fut bientôt détruite par la rupture de la paix, il n'est pas impossible qu'il ait été discuté, signé et même exécuté pendant quelques jours. La Navarre et l'Aragon étaient réunis avant la mort d'Alonzo le Batailleur, leur brusque séparation ne pouvait se faire sans qu'on essayât d'une situation transitoire,

[a] Sandoval, *Obispos de Pamplona*, p. 80 à 83.

et les arbitres crurent trouver la solution des difficultés dans le partage des attributions gouvernementales entre les deux princes. N'oublions pas que les rois d'Aragon et de Navarre n'étaient guère que des gouverneurs, élus, surveillés par les corts. Ce fut probablement dans ce même traité que Ramiro promit à Garcia de réunir l'Aragon à ses États s'il mourait sans postérité, et ce fait, qu'aucun historien ne conteste, se présente comme une conséquence directe du réglement de Pampelune.

Afin de mettre son royaume plus en rapport avec celui qu'il espérait posséder un jour, Garcia institua les douze maisons nobles de Navarre à l'exemple des douze ricombres d'Aragon, des douze barons de Catalogne et des douze pairs de France; bientôt après il épousa Marguerite ou Margelina, fille du comte de Perche, devenu seigneur de Tudela depuis la cession de ce fief par Alonzo le Batailleur, et ce premier mariage d'un roi de Navarre avec une femme de France, prépara les voies à celui de son successeur avec une fille du comte de Champagne qui devait faire régner cette famille française sur ce royaume pyrénéen. Ce palliatif momentané ne pouvait empêcher Ramiro et les Aragonais de chercher ailleurs le raffermissement de la couronne d'Aragon, Ramiro commença par appeler les Templiers autour de lui et leur accorda des priviléges jusqu'alors inconnus, afin de donner à cette milice un développement numérique qui pût lui permettre de défendre l'Aragon contre les Mores. Profitant ensuite de la remise de ses vœux de chasteté, accordée

par le pape, il épousa Agnès, fille unique du duc d'Aquitaine, Guillaume IX; mais au lieu de donner le jour à un fils qui aurait raffermi la couronne d'Aragon, il n'eut qu'une fille, nommée Pétronella (1136), qui fut sur le point de jeter la discorde dans les États pyrénéens.

Les guerres des Mores avaient repris un caractère agressif pendant les troubles civils des États chrétiens. Les ravages que les forbans d'Almeria et de Majorque exerçaient sur les côtes, ne justifiaient que trop l'appel adressé aux templiers par le vieux Ramiro. Des pirates mores avaient causé de grands ravages sur les frontières du Roussillon; ils avaient enlevé un grand nombre de prisonniers (1135), et l'évêque d'Elne Udalgarius, faisant le déplorable tableau de ces désastres au synode de cette ville (1135), ajoutait que les infidèles demandaient cent jeunes filles pour la rançon des prisonniers. Il priait le concile d'ordonner des aumônes pour suppléer, par le rachat, à ce douloureux tribut, et un décret dans ce sens fut immédiatement rendu sans opposition.

Au fléau des pirates se joignirent des exactions particulières. La guerre du vicomte de Taxau contre Gausfret III de Roussillon, au sujet de la terre de Pujol [a], couvrit ces contrées (1143) de ruines presqu'aussi profondes que si l'on avait essuyé une descente d'Arabes; le vicomte fut vaincu, mais les sujets des deux seigneurs n'en furent pas moins rançonnés.

[a] Henry, *Hist. de Rouss.*, t. I.

Arrivons aux conséquences de la naissance de Petronella.

Le faible Ramiro avait d'abord promis sa main à l'infant de Castille ; mais les Aragonais, encore irrités par leurs luttes et leur jalousie contre les Castillans, offrirent une opposition invincible à un mariage qui menaçait de détruire une indépendance si courageusement défendue par eux, les armes à la main. Les corts furent réunis à Huesca, et l'antagonisme devint si violent entre les ricombres et le roi, qu'un ancien document assure que Ramiro fit assassiner l'assemblée tout entière. Quoi qu'il en soit de ce fait assez douteux, Pétronella fut nommée reine présomptive, et son projet de mariage avec l'infant de Castille ne reçut jamais d'exécution.

On doit comprendre le ressentiment qui fermentait dans l'âme de Garcia IV, à qui Ramiro avait fait espérer de transmettre l'Aragon en héritage. La vieillesse du roi lui avait d'abord donné tant d'espérance, qu'il s'était hâté de repousser la suzeraineté de la Castille.

La naissance de Pétronella vint changer sa situation, et il dut alors se préparer à résister aux deux États puissants, la Castille et l'Aragon, qui convoitaient également son royaume, et se croyaient insultés par sa conduite à leur égard.

Dans cette position difficile, Garcia appela le Portugal à son secours, et la guerre éclata sur l'Èbre et sur le Minho (1136). L'empereur de Castille pénétra tout d'abord dans la Navarre ; il ravagea les plaines de l'Èbre, et assiégea les places fortes. Mais

il apprit aussitôt les succès des Portugais dans la Galice, et il fut obligé d'abandonner son entreprise pour courir au secours de cette province. Pendant que le roi de Castille attaquait la Navarre par le sud, Ramiro II avait fait aussi quelques tentatives pour prendre sa part du partage de ce royaume. Mais cette guerre n'était pas populaire en Aragon. Méprisé de ses sujets, qui se rappelaient le prêtre et riaient d'un roi qui n'avait jamais manié l'épée, Ramiro fut obligé de chercher ailleurs que dans le démembrement de la Navarre la consolidation de son pouvoir, et il crut la trouver dans le mariage de sa fille.

Il convoque les états d'Aragon à Balbastro et les consulte sur l'union de Pétronella avec *en* Raymond-Béranger IV de Catalogne. Ce dernier comptait un ennemi dans les corts, Guillaume de Montcade, dont les ancêtres n'avaient cessé de jouer un rôle très-important. Autrefois, sénéchal de Catalogne, ce Guillaume avait été expulsé par Raymond-Béranger de son château situé dans les environs de Barcelone, puis banni de la Catalogne entière, et il s'était retiré dans l'Aragon.

Loin de profiter de cette occasion de vengeance, Montcade fit l'éloge du prétendant avec une chaleur si chevaleresque, que l'assemblée de Balbastro fut électrisée et accepta le comte de Barcelone d'enthousiasme. Telle était l'animosité nationale contre les Castillans, que, malgré leur amour de l'indépendance, les Aragonais se donnèrent désormais à Raymond-Béranger IV et décidèrent qu'il serait leur roi, alors

même que Pétronella mourrait avant le mariage, ou sans laisser d'enfants.

En Raymond se hâta, comme on le prévoit, d'accepter des conditions aussi avantageuses. Sa fiancée n'avait que deux ans; il prit le titre de régent du royaume, en attendant qu'elle atteignît l'âge de la puberté, et le vieux Ramiro (1137) alla reprendre sa vie contemplative dans le cloître, dont la couronne n'avait pu lui faire oublier les douceurs. Dès ce moment, il n'eut que le titre honorifique de roi, et il en abandonna toutes les prérogatives à son gendre.

L'ambition de l'agrandissement, si vivement ressentie par l'Aragon et la Catalogne, était enfin satisfaite des deux côtés; car chacun de ces États croyait absorber l'autre. La Catalogne et l'Aragon n'avaient plus qu'un chef, Raymond-Béranger IV; et si l'Aragon avait perdu la Navarre, il était amplement dédommagé par l'adjonction de la riche Catalogne.

Cependant les deux pays restèrent longtemps séparés, et ce ne fut que bien plus tard qu'ils se confondirent sous le nom collectif de *royaume d'Aragon;* encore leurs lois, leurs intérêts et leurs *corts* ne cessèrent-ils jamais d'être distincts. Une résolution aussi grave pouvait faire craindre le ressentiment de la Castille; mais, loin de se courroucer, l'empereur donna volontiers son approbation à un mariage dont sa famille pouvait un jour retirer tous les fruits. Raymond-Béranger était son beau-frère, et il espérait obtenir de sa part la reconnaissance de la suzeraineté castillane.

Il ne se trompait point; *en* Raymond, ébloui par

sa nouvelle fortune, et désireux d'éviter tout ébranlement, se rendit à Carion, renouvela son serment de foi et hommage, s'obligea à seconder dom Alonzo VIII de toutes ses forces, dans les guerres qu'il entreprendrait ; puis il reçut en retour la cession entière des forteresses de l'Èbre, notamment de Najera, de Calahora, de Tarraçona et de Saragosse, qui rentrèrent dans les possessions aragonaises, comme elles y étaient du temps de leur conquérant Alonzo Ier [a].

Cette alliance intime de l'Aragon-Catalogne avec la Castille inquiéta les gentilshommes pyrénéens des deux versants. Or, il s'élevait en Languedoc une puissance considérable, celle des comtes de Toulouse, qui allait chercher à combattre du côté du nord le pouvoir grandissant de l'Aragon. Le comte de Toulouse, Alphonse, ne manqua pas d'effrayer les seigneurs de Foix, de Comminges, de Carcassonne, sur les tendances des Aragonais. Sa politique obtint quelques succès, et les trois jeunes fils de Bernard Aton, qui possédaient Carcassonne, le Rasez, Béziers, Agde, Uzez et Nismes, furent les premiers à se placer sous sa protection, par un traité d'alliance fait en janvier 1138.

Il paraît cependant que le comte de Barcelone ne tarda pas à détacher le vicomte de Carcassonne de cette alliance ; car Roger se ligua avec le comte de Rhodez et quelques autres seigneurs contre Alphonse de Toulouse, qui ne retint autour de lui que le comte de Foix, dans sa lutte avec la maison de

[a] *Chron. Alphons. Roder. Toleta*, t. VII, c. 7.

Barcelone (1142). La guerre, une petite guerre de famille, éclata entre les deux compétiteurs; elle se borna à quelques combats, et l'antagonisme reprit ses allures de ruses diplomatiques, à l'aide desquelles le comte de Toulouse ne cessait de soulever des ennemis contre Raymond-Béranger et de les attirer à lui par l'appât d'une meilleure situation féodale.... Le vicomte de Carcassonne, Roger, époux de Bernarde, fille du comte de Comminges Bernard, avait soutenu une lutte violente contre Sicard, vicomte de Lautrec, Roger III, comte de Foix, et une foule d'autres seigneurs du voisinage, à l'occasion d'enlèvement de châteaux et de refus d'hommages (1142). Le comte de Toulouse s'empressa d'offrir sa médiation et rétablit la paix entre ces différents ennemis, cherchant ainsi et réussissant assez bien à se poser comme l'arbitre des barons pyrénéens, à la place du roi d'Aragon, trop absorbé maintenant par sa nouvelle position de gouverneur de deux royaumes pour s'occuper des querelles obscures qui troublaient le versant français. L'héritier de Raymond de Saint-Gilles ne renonçait même pas à se mêler à la querelle des rois de Navarre et de Castille, afin de donner plus d'étendue à son autorité. Nous avons vu qu'il s'était entremis déjà dans les anciens démêlés de la Castille et de l'Aragon; mais Garcia IV de Navarre ne pouvait se contenter d'un appui officieux et moral, il avait besoin de secours armés pour résister aux dangers imminents qui planaient sur lui. Le Portugal lui restait toujours fidèle; mais cette alliance ne lui suffisait plus, car ses périls allaient

grandissant ; au lieu d'un ennemi il en voyait deux se préparer à l'envahir. Le roi d'Aragon-Catalogne considérait ce royaume comme dépendant du sien ; le roi de Castille tenait à le replacer sous son autorité, et une invasion simultanée était résolue, dans ce but, par les deux beaux-frères [1].

Raymond-Béranger IV marcha vers la Navarre par l'est ; l'empereur attaqua les provinces de l'Èbre, et s'avança jusqu'à Pampelune (1139). Tout était perdu pour la Navarre, si les deux armées opéraient leur jonction. Le prudent Garcia IV employa toute sa stratégie à les attaquer séparément. Il attira les Arago-Catalans dans des défilés si difficiles, qu'il leur fit subir une déroute complète ; puis, harcelant, par de continuelles escarmouches, les Castillans qui assiégeaient sa capitale, il leur coupa les vivres et tua leurs fourrageurs. Les rigueurs de l'hiver achevèrent de les décourager, et renonçant momentanément à leur entreprise, ils revinrent dans la Castille, pendant que les troupes de Raymond-Béranger rentraient dans l'Aragon, avec la résolution de prendre prochainement leur revanche.

Le printemps venu (1140), l'empereur envahit de nouveau la Navarre par Calahorra, et Raymond-Béranger remonta le cours de l'Ebre. Pour surcroît d'infortune, Garcia se vit abandonné par le comte de Portugal que les Castillans et les Arabes tenaient comme assiégé dans ses États ; et Garcia fut dès-lors réduit à la nécessité de remettre ses intérêts à l'in-

[1] Dom Vaissette, t. IV, p. 111

tervention du clergé et du comte de Toulouse. Ce dernier traversait ses États tout à propos pour faire un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle; le désir de se trouver sur le théâtre de ces événements politiques pouvait ne pas être étranger à ce pieux voyage. Ces deux puissances médiatrices parvinrent à fléchir le roi de Castille, qui voulut bien entendre parler d'accommodement; mais le traité de paix devint tout aussi avantageux pour lui que la guerre aurait pu l'être, car Garcia IV fut obligé de reconnaître sa suzeraineté; le mariage de dona Sancha, fille de Garcia IV, avec l'infant de Castille, cimenta cette alliance et offrit une pierre d'attente à la succession future de Garcia. Après ces arrangements, Alonzo-Raimondez s'éloigna de la Navarre, et tourna ses armes contre les Almoravides andalous [a].

Les Aragonais étaient frustrés de leurs espérances par ce traité de paix, fait à leur insu et contre tous leurs intérêts. Raymond-Béranger déclara de nouveau la guerre à Garcia; il envahit la Navarre, et la lutte se continua pendant longtemps avec des revers et des succès alternatifs, mais sans batailles décisives (1141). Cependant, deux ans plus tard, Garcia IV, agresseur à son tour, parcourut tout le cours de l'Èbre, et fut assez heureux pour s'emparer de Tarragone (1143), par un coup de main rapide et hardi. L'empereur craignit alors que cette victoire inespérée n'engageât Garcia à rompre ses liens de vasselage envers la Castille. Il conduisit quelques trou-

[a] *Chron. Alphonsi*, p. 320 à 354. — *Hist. Compost.*, l. III, c. 51.

pes au secours de son beau-frère Raymond-Béranger; cette intervention fit renoncer Garcia à ses conquêtes, il rendit à l'Aragon les places qu'il lui avait enlevées, et renouvela son serment de foi et hommage envers Alonzo-Raymondez. Presqu'aussitôt il épousa en secondes noces dona Urraca, fille naturelle de l'empereur (1144), et la paix fut momentanément rétablie entre les princes chrétiens[1].

L'attention d'*en* Raymond-Béranger était appelée du côté du Rhône par les périls de son frère Béranger-Raymond, seigneur d'Arles et de Provence, que le comte de Baur venait d'attaquer. Le roi d'Aragon-Catalogne marcha à son secours avec une armée; mais, en arrivant à Beaucaire, il trouva son frère mort, et le fils qu'il laissait vivement pressé par l'ennemi. Cette situation ne l'intimida pas; il prit la tutelle de son neveu, le fit conduire en Catalogne, afin de diriger son éducation et de le soustraire au poignard de ses ennemis, il s'empara d'Arles; contraignit l'aristocratie provençale à lui prêter serment, comme régent des États de son pupille, et Raymond de Baur fut obligé de renoncer à toutes ses prétentions.

Chassés pour toujours des vallées des Pyrénées, les Mores n'occupaient plus sur la rive gauche de l'Èbre que les places de Llérida, de Tortose et de Fraga, devant laquelle Alonzo Ier avait trouvé une mort si glorieuse. C'était donc sur ces trois points que les chrétiens avaient le plus d'intérêt à diriger leurs forces. Pour mieux les bloquer en les séparant

[1] *Chron. Alphons.*, p. 354. — Feliu de la Peña. — Carbonell.

de l'Andalousie musulmane, l'empereur dom Alonzo, secondé par les Catalans et les Aragonais, attaqua d'abord le roi more Saïf-el-Dawla, descendant de la dynastie des Beny-Houd, expulsée de Saragosse. Saïf-el-Dawla s'était établi comme roi dans l'Aragon oriental. Alonzo envahit son royaume avec des troupes nombreuses, remporta sur lui une bataille décisive (1145), et Saïf-el-Dawla, tué dans sa fuite, emporta avec lui la famille des Beny-Houd.

Dom Alonzo conduisit ensuite ses alliés, Ermengaut d'Urgel, les rois de Navarre et d'Aragon-Catalogne, auxquels s'était joint Guillaume, seigneur de Montpellier dans l'Andalousie pour assiéger Almeria. Grâce à l'appui des mécontents de Murcie et du parti Debn-Gania, ce refuge de pirates, attaqué par terre et par mer, au point *que les aigles seuls pouvaient y entrer*, disent les Arabes, tomba au pouvoir des chrétiens le 17 octobre 1147, et les principaux seigneurs qui avaient payé de leur personne se partagèrent les produits de la conquête. Raymond-Béranger obtint tous les prisonniers pour sa part, et il s'occupa sans retard, avec le secours des Pisans, de Guillaume de Montpellier, d'Ermengarde de Narbonne, sa parente, et de l'abbé de la Grasse, oncle de cette vicomtesse, de faire le siége de Tortose.

Cette ville importante, située à l'embouchure de l'Èbre, résista pendant six mois, grâce aux secours nombreux que lui envoya l'émir de Valence ; néanmoins, elle finit par succomber (1148), et Raymond-Béranger la distribua en fiefs à ses compagnons

d'armes. Il en céda les deux tiers aux Génois, aux Pisans et au seigneur de Montpellier ; l'autre tiers à son sénéchal, Guillaume de Montcade, juste récompense de la noble conduite de ce ricombre aux corts de Balbastro ; et il donna la place des Fondits, dans la même ville, aux Narbonnais pour y rétablir leur commerce [a].

Cette victoire séparait les Mores de Fraga et de Llérida, de leurs coreligionnaires d'Andalousie, et ne tarda pas à les décourager. Raymond-Béranger profita de leur panique pour purger définitivement les plaines de l'Èbre de la présence des Musulmans. Le vicomte de Béarn Pierre Ier, qui s'était lié à lui en épousant une de ses parentes, vint à son aide avec le vicomte de Marsan, devenu comte de Bigorre (1148). Leurs troupes étant réunies, ils attaquèrent Llérida et Fraga, s'en rendirent maîtres l'année suivante (1149), et le comte de Béarn reçut le titre de ricombre, comme ses ancêtres, Gaston IV et Centule V[b]. Ces dernières conquêtes de Raymond-Béranger clôturèrent définitivement les invasions mores entre l'Èbre et les Pyrénées. Après quatre siècles de glorieux efforts, de 720 à 1149, le plateau pyrénéen avait eté définitivement reconquis par ses opiniâtres habitants, et la lutte héroïque des chrétiens contre les musulmans allait se concentrer dans le sud de l'Espagne. C'est donc en Andalousie qu'il faudra suivre désormais les exploits des Catalo-Ara-

[a] Dom Vaissette, t. IV, p. 1147.
[b] *Annales Toletan. Chron. de Tortosa du cloître de Ripol. Ap. Villa Nueva*, t. V, p. 236 — Faget de Baure, 133.

gonais et des Navarrais contre les infidèles. Nous ne tarderons pas à les retrouver sur ces champs de batailles lointains. L'année suivante (1150), Garcia de Navarre accompagna l'empereur au siége de Cordoue et de Jaen : cette place forte fut emportée d'assaut. Mais après ces succès, des malheurs de famille allaient s'appesantir sur ces princes. L'empereur perdit sa femme Bérengeria, sœur d'*en* Raymond-Béranger, dont l'influence avait été si utile à l'alliance de la Castille et du royaume d'Aragon-Catalogne; son gendre, le roi Garcia, descendit ensuite au tombeau, laissant le trône de Navarre à son fils Sancho VI, que les corts de Pampelune s'empressèrent de reconnaître.

La fin de la lutte des Mores sur la plaine de l'Èbre permettait à la maison d'Aragon-Catalogne de marcher avec plus de suite à la suzeraineté universelle des Pyrénées. Le vicomte de Béziers, Raymond Trencavel, vassal de l'Aragon, était le seul des seigneurs importants de ces montagnes qui eût abandonné la guerre des Mores, pour aller en Palestine avec les croisés de Louis le Jeune (1146). Au retour de son expédition en 1149, devenu veuf de sa première femme Adélaïde, fille du comte de Toulouse, il voulut s'unir plus étroitement à l'Aragon, et épousa Laure, de la famille de Raymond-Béranger (1150), qui lui donna une fille, nommée Cécile.

Quelques contestations succédèrent à ce mariage, à la suite de certaines modifications dans l'étendue des territoires. Roger, vicomte de Carcassone, ayant laissé le Carcassez, le Rasez et l'Albigeois à son frère

Raymond Trencavel de Béziers, Bernard Aton, vicomte de Nismes, lui contesta cette succession; la guerre était sur le point d'éclater, lorsqu'ils furent mis d'accord par l'intervention du comte de Barcelone, empressé de profiter de toutes les circonstances pour accroître son influence. Béranger obtint de Trencavel, en récompense (1150), la reconnaissance de sa suzeraineté sur le Carcassez et le Rasez, contre les prétentions de la maison de Toulouse [a].

Enfin Roger III, comte de Foix, étant mort vers 1149, Roger Bernard, son fils et son successeur, épousa Cécile, fille de Raymond Trencavel et de la sœur du roi d'Aragon, et lui donna pour douaire plusieurs domaines dans le Carcassez, de l'avis du comte de Barcelone, *son seigneur* et son oncle. Quant à Raymond Trencavel, père de la fiancée, il lui constitua quelques domaines, et déclara sous la foi du comte de Barcelone, *son seigneur*, que s'il venait à mourir sans enfants mâles, Cécile et ses descendants lui succéderaient dans le Carcassez, le Razez, le Lauraguais et le Bézierais. Or, comme le comte de Barcelone était déjà suzerain de ces fiefs, et que Roger Bernard de Foix se reconnaissait également son vassal à l'occasion de son mariage, toutes les Pyrénées françaises, depuis le Roussillon jusqu'au Béarn inclusivement, se trouvaient sous la suzeraineté du roi d'Aragon-Catalogne [b].

La maison de Toulouse se voyait donc rejetée hors de la sphère de ses ambitions sur ces contrées. Toutefois,

[a] Dom Vaissette, t. IV, p. 147 à 153.
[b] Dom Vaissette, t. IV, p. 154 à 155.

pour ne pas paraître se détacher entièrement d'elle, certains seigneurs la comprirent dans leur traité de paix; ainsi, Raymond Trencavel de Béziers-Carcassonne et Ermengarde, vicomtesse de Narbonne, s'étant promis de s'entr'aider contre leurs ennemis, firent une réserve expresse en faveur du comte de Barcelone et de celui de Toulouse. Bientôt après, Trencavel achetait à Guinard, comte de Roussillon, son neveu, le château de Mèze pour agrandir sa vicomté; le comte de Toulouse, furieux qu'il eût entraîné le comte de Foix à se déclarer, comme lui, vassal du comte de Barcelone, envahit ses États pour le punir de ce qu'il appelait une félonie. Ayant été défait en bataille rangée, Raymond Trencavel tomba son prisonnier (1153) avec plusieurs seigneurs de son parti, et il fut renfermé dans les prisons de Toulouse. Dans cette fâcheuse situation, Trencavel réclama la protection de Raymond-Béranger; mais il ne recouvra sa liberté qu'en cédant au comte de Toulouse diverses places, et en faisant acte de vassalité à son égard.

Pendant ces événements secondaires, de plus graves contestations agitaient le bassin de l'Èbre. Nous avons vu que Garcia IV, époux d'Urraca, fille naturelle d'Alonzo VIII, venait de mourir après 15 ans de règne, à la suite d'une chute de cheval, éprouvée dans une partie de chasse (21 novembre 1150), et que Sancho VI, qu'il avait eu de sa première femme Marguerite, fille du comte de Perche, lui avait succédé. Garcia IV laissait en mourant sa famille très-avantageusement établie. sa fille Sancha avait épousé l'in-

fant de Castille Sancho II; la seconde, *Marguerite de Navarre*, était femme de Guillaume Ier, roi de Sicile ; la troisième, nommée Sancie, était mariée au vicomte de Béarn, Gaston IV. Il n'était pas jusqu'à Roderic, son fils naturel, qui ne fût satisfait de son apanage, car il était comte de *Mont-Caucase* en Sicile.

Sancho VI, prince jeune et aventureux, n'aspirait à rien moins qu'à se soustraire à la suzeraineté de la Castille; mais en même temps un orage redoutable se formait contre lui du côté de l'Aragon. La mort de Ramiro II dans le cloître où il s'était retiré, venait de donner à Raymond-Béranger toutes les réalités de la puissance royale, et le nouveau roi, reprenant le cours de son animosité contre la Navarre, préparait une nouvelle expédition. Les complications de ses propres affaires empêchaient la Castille de protéger Sancho VI ; l'empereur, vivement pressé par les Arabes, venait de diviser ses vastes États entre ses deux fils, Sancho et Fernando. A défaut d'intervention armée, il offrit cependant sa médiation à la Navarre ; il maria son fils Sancho avec Blanca, sœur du jeune roi (1151), prit lui-même en secondes noces la fille du roi de Pologne (1153), nomma le roi de Navarre chevalier, lui accorda la main de sa fille cadette, dona Beatia, fiança quelques années plus tard la fille qu'il eut de sa seconde femme, à Alonzo, fils aîné de Raymond-Béranger et de Pétronella, et parvint ainsi à réunir tous les trônes espagnols dans un réseau d'unions et d'alliances qui lui paraissaient devoir consolider la paix.

Après cette tentative politique, qui ne fut pas la moins difficile de son règne, dom Alonzo-Raymondez alla mourir glorieusement dans une expédition contre les Mores, emportant avec lui le titre d'empereur qui ne reparut plus sur les trônes d'Espagne. Premier prince de la maison de Bourgogne, comme fils d'Urraca et de Raymond de Bourgogne, il fut le fondateur de cette dynastie qui devait se maintenir sur le trône jusqu'au xv[e] siècle, et commença à établir avec la cour de France des relations politiques qui allaient acquérir de siècle en siècle plus de fréquence et plus d'intimité.

Pendant que la Castille éprouvait un temps d'arrêt dans ses agrandissements, l'Aragon-Catalogne augmentait les siens par les traités et par les armes, ce qui nous ramène d'abord dans le Béarn pour y assister à des révolutions assez remarquables. Le vicomte Pierre I[er], époux d'une parente de Raymond-Béranger, de sa sœur peut-être, venait de mourir dans un combat contre les Mores, confiant à la tutelle de sa femme deux enfants en bas âge, Gaston et Marie. Leur grand'mère Guyscarde devait aussi prendre part à leur direction, mais elle ne tarda pas à mourir (1154), et les Béarnais, ne jugeant pas la jeune tutrice capable de diriger les affaires, remirent l'administration du Béarn à Raymond-Béranger[a]. A cet appel le roi d'Aragon vint à la frontière pour avoir une entrevue avec les députés à Campfranc sur l'Aragon. Le lieu de ce

[a] Marca, *Hispan.*, p. 1319. — Faget de Baure.

rendez-vous, hors du territoire du Béarn, semble indiquer tout d'abord une espèce de conspiration aristocratique en faveur de Raymond-Béranger. On remarquait parmi les seigneurs béarnais de ce parti les évêques d'Oloron et de Lescar, l'abbé de Saint-Séver de Gascogne, Fortaner d'Escot, Fortaner Donay, Garcia de Morlane, Armand d'Alaschun, Pierre de Marsan, comte de Bigorre, plusieurs autres gentilshommes et même de simples jurés, députés des vallées. Par la charte dressée à cette occasion et que l'on retrouve dans les archives de Barcelone, Raymond-Béranger fut nommé seigneur et gouverneur du Béarn jusqu'à ce que les enfants du vicomte *en* Pédro, décédé récemment, fussent en état de régner. Les Béarnais présents se soumirent expressément au gouvernement du roi d'Aragon-Catalogne, lui rendirent hommage comme régent de Béarn et se portèrent fort pour les villes et vallées libres de Morlaas, d'Aspe et d'Ossau *qui ne s'étaient pas fait représenter* à Campfranc. Les deux enfants de Béarn, Gaston et Marie, furent aussitôt rémis au roi d'Aragon, qui les emmena dans la Catalogne et les fit soigneusement élever à la cour de Barcelone, car Saragosse avait perdu le séjour ordinaire des rois. Mais les révolutions qui ensanglantèrent le Béarn, ne tardèrent pas à prouver que les résolutions si graves de l'entrevue de Campfranc n'avaient pas été généralement et régulièrement acceptées par les Béarnais restés en dehors de cette fraude politique. Une partie importante de la Vicomté se sépara du roi d'Aragon pour

conserver son indépendance[a] et protester au moins par son abstention. Néanmoins l'esprit de liberté n'alla pas encore jusqu'à l'insurrection, et les Béarnais surent attendre patiemment la majorité de Gaston, qui devait naturellement les soustraire à l'Aragon et leur rendre leurs princes héréditaires. Ainsi la tendance des provinces du nord des Pyrénées à chercher un appui, à demander des seigneurs aux États du sud et réciproquement la disposition de ceux du sud à s'adresser à ceux du nord, dans toutes les positions difficiles, n'avait rien perdu de sa généralité et de sa puissance.

Cette augmentation d'influence du roi d'Aragon dans le bassin du Gave fut suivie d'un succès non moins important sur les rives de l'Èbre. Dom Sancho II, fils et héritier de l'empereur de Castille, Alonzo VIII, venait de monter sur le trône; *en* Raymond-Béranger, un des politiques les plus habiles de l'époque, se rendit auprès de lui à Osma, espérant obtenir de sa jeune inexpérience la renonciation à ses droits de suzeraineté; dom Sancho II se borna à les adoucir, il renonça à la faculté de mettre garnison dans certaines places aragonaises, article très-important qui rendait à l'Aragon toute sa force militaire, et il fut arrêté que les devoirs des rois aragonais se borneraient à assister au couronnement de ceux de Castille, et à leur fournir des troupes dans les expéditions (1158).

Vers la même époque, un événement religieux

[a] Faget de Baure, 187.

jetait sur l'histoire d'Espagne un de ces reflets étranges et héroïques qui semblent particuliers à la Péninsule. Lorsque dom Alonzo VIII, roi de Castille, avait chassé les Mores vers le sud de la Péninsule, en s'emparant des places importantes d'Alméria et de Calatrava (1147), il avait cru ne pouvoir mieux faire que de confier la garde de cette dernière aux chevaliers du Temple qui s'y maintinrent pendant dix ans; mais les Almohades ayant repris Alméria, les gardiens de Calatrava se laissèrent effrayer, et ils eurent la faiblesse de remettre la ville à Sancho II, successeur d'Alonzo VIII. Dom Sancho, indigné, fit publier un édit pour offrir Calatrava avec toutes ses prérogatives et dépenses au seigneur qui voudrait se charger de la défendre. Un certain Raymond, de Peñaflor, fut le premier à se présenter. Raymond n'était pas un homme de guerre cependant, mais un simple religieux, né à Saint-Gaudens, dans le Nébouzan, où l'on voit encore sa modeste demeure. Il habita longtemps l'abbaye de l'Escaledieu dans le Bigorre; puis, étant passé en Espagne, il devint abbé de Hitero, prit le nom de Raymond-de-Peñaflor, et c'était sous ce dernier titre qu'il s'offrait au roi de Castille pour accepter le poste déserté par les Templiers et prendre la défense de Calatrava avec sa milice monastique.

Dom Sancho accepte cette proposition courageuse, vingt mille hommes se rangent sous la bannière de Raymond, et lorsque les Almohades se présentent devant Calatrava, ils sont victorieuse-

ment repoussés. Pour perpétuer le souvenir de cette action brillante, dom Sancho fonda l'ordre célèbre de *Calatrava* (1158) en donnant cette ville et son territoire à ses courageux défenseurs. Cette association, religieuse et militaire comme celle du Temple, eut un succès d'enthousiasme qui attira dans son sein une noblesse belliqueuse, et lui procura des donations considérables[a].

Son établissement marqua la fin du règne de Sancho; la mort de sa femme Blanche de Navarre lui causa une douleur si profonde qu'il suivit au tombeau cette reine bien-aimée (31 août 1158), laissant la Castille à son fils unique, Alonzo IX. Sancho VI, roi de Navarre, croyait avoir des droits à la tutelle du jeune roi son neveu; il fut vivement blessé de ne pas être appelé à l'exercer, et pour témoigner son mécontentement, il envahit les frontières du Léon et s'empara des villes de Navarette, d'Aptol, d'Anthelma et d'Agesen. Mais aussitôt qu'Alonzo IX, devenu majeur, eut fortifié son gouvernement, il prit sa revanche; il se ménagea des intelligences dans les châteaux navarrais de Lérin, de Portet, de Godin, et y plaça des garnisons[b].

Pendant ce temps Raymond-Béranger s'occupait activement de ressaisir, sous les liens du vasselage, les comtés du versant provençal des Pyrénées, que le comte Raymond de Toulouse avait ébranlés par sa guerre récente contre Trencavel et par la captivité de ce vicomte. Il se rendit à Narbonne, chez sa cou-

[a] Roderic de Tolède, *de Reb. Hisp.*, l. VII, c. 14.
[b] Matthieu Paris, année 1176.

sine la vicomtesse Ermengarde ; Trencavel vint l'y rejoindre et, par l'entremise de l'archevêque de Narbonne, Béranger, oncle du roi d'Aragon-Catalogne, Trencavel s'obligea à ne jamais prendre les armes contre ce suzerain. Après ce premier arrangement, Raymond-Béranger revint à Perpignan, accompagné de la vicomtesse Ermengarde, qui lui soumit tous ses domaines. Quelques auteurs pensent même qu'ils formèrent secrètement une ligue contre le comte de Toulouse *.

Quoi qu'il en soit, le roi d'Aragon ne tarda pas à user du bénéfice de ces traités ; il se ligua avec Henri II d'Angleterre, possesseur de la Guyenne, ennemi de Raymond de Toulouse. Les Anglais vinrent aussitôt assiéger ce comte dans sa capitale, et Raymond Béranger leur conduisit lui-même des renforts considérables. C'en était fait de la famille de Toulouse, puissance intermédiaire qui étendait son autorité entre les races pyrénéennes et les possessions françaises, si Louis VII, son beau-frère, n'était accouru à son secours. Le roi de France obtint d'abord une amnistie, plus tard un traité de paix, et fit garantir à Raymond l'intégrité de ses domaines... N'oublions pas cette intervention de la France. C'était la première fois que les Capétiens relevaient dans le Midi les prétentions des Karlovingiens.

Heureux du côté de la Castille et des Pyrénées orientales, Raymond-Béranger voyait le Béarn prêt

* Vaissette, IV, p. 170.

à lui échapper. Son pupille Gaston atteignit sa majorité, et vint prendre possession de son héritage ; mais son tuteur ne négligea rien pour le rattacher à ses intérêts, et l'envelopper dans de nouveaux serments de vasselage. Afin de le mieux enchaîner par la reconnaissance, il l'avait nommé ricombre de Fraga, et lui ménageait un mariage avec une femme de sa famille. Dès qu'il fut rentré dans le Béarn et mis en quelque sorte au pouvoir de ses sujets, les Béarnais cherchèrent à exercer sur lui une influence tout opposée, et pour le détacher définitivement de tout nouveau lien de parenté avec la maison d'Aragon, ils se hâtèrent de lui faire épouser une infante de Navarre et de le lier ainsi avec l'ennemi le plus acharné de l'Aragon*.

Mais Gaston V n'eut pas le temps d'appliquer la politique qui tendait à rompre la sujétion directe acceptée par l'assemblée de Campfranc. Il mourut à vingt ans sans laisser d'enfants, et sa sœur Marie, encore au pouvoir du roi d'Aragon, devint vicomtesse de Béarn ; nous verrons bientôt avec quelle habileté Raymond-Béranger compléta sur celle-ci la tentative de domination commencée sur Gaston V.

Le roi d'Aragon, homme des camps, comme les princes de son époque, n'acceptait la paix sur un point, que pour porter la guerre sur un autre. Nous avons vu que Sancho de Castille venait de mourir après quelques années de règne; privant

* Faget de Baure, 137.

ainsi de sa protection naturelle la Navarre, si convoitée par Raymond-Béranger ; celui-ci profita de cette circonstance pour attaquer ce royaume et des forces considérables envahirent les plaines de l'Èbre ; cependant l'intervention du clergé put arrêter ses armes, et la paix, momentanément rétablie entre les deux rivaux, rendit quelque repos à Sancho VI. Des événements extérieurs favorisaient, il est vrai, les intérêts des Navarrais : Raymond-Béranger se trouvait rappelé en Provence par une nouvelle insurrection que Hugo, fils du comte de Baur, avait fomentée, et cette circonstance n'avait pas été sans influence sur le succès de l'intervention pacifique du clergé. Le roi d'Aragon traversa les Pyrénées, réunit en passant les troupes de Trencavel de Béziers, celles d'Ermengarde de Narbonne et du seigneur de Montpellier ses alliés ; il marcha vers le Rhône et se trouva bientôt en présence des troupes du comte de Baur. Mais cette fois le soulèvement des Provençaux, loin d'affaiblir l'autorité de son neveu, servit à la consolider, car l'empereur d'Allemagne, éclairé sur la conduite de Hugo, abandonna ses prétentions qu'il avait jusqu'alors protégées, et n'hésita plus à donner l'investiture de la Provence au roi d'Aragon et à son pupille. Raymond-Béranger se rendait à Turin, pour la recevoir d'une manière officielle, lorsqu'il fut saisi, au village de St-Dalmace, d'une maladie violente qui l'emporta (6 août 1162) à l'âge de cinquante deux ans[1].

[1] Paquis et Dochez, *Hist. d'Espag.*, t. II, p. 5.

CHAPITRE IV.

RÉUNION DE L'ARAGON ET DE LA CATALOGNE.

Division des domaines d'Aragon. — Barcelone, capitale du Royaume-Uni. — Guerre civile dans le Roussillon. — Hommage de Marie de Béarn en faveur du roi d'Aragon. — Le Béarn s'y oppose et se révolte. — On élit un nouveau vicomte. — Il est assassiné. — Guerre d'Alonzo II avec le comte de Toulouse, au sujet de la Provence. — Révolte des habitants de Béziers qui massacrent leur vicomte. — Alonzo II hérite du Roussillon. — Importance de Perpignan. — On ne date plus les actes que du règne des rois d'Aragon. — Prise de Tarragone. — Autre révolution en Béarn. — Assassinat du vicomte. — Restauratien de la dynastie béarno-catalane. — Guerre entre la Navarre et l'Aragon. — Centule de Bigorre épouse Matelle d'Aragon. — Ligue de Carcassonne, de Narbonne et de l'Aragon contre le comte de Toulouse. — Mariage du comte d'Urgel avec Eléonore de Catalogne. — Guerre d'Alonzo II contre Raymond de Toulouse. — Guerre des Anglais contre les comtes de Dax et de Bigorre. — Bernard de Comminges épouse Béatrix de Bigorre. — Mariage de Gaston de Béarn et de Pétronella de Bigorre. — Prise de Bayonne par les Anglais. — Les Lara, nouveaux vicomtes de Narbonne. — Ligue de l'Aragon et de la Navarre contre la Castille. — Mort de Sancho VI de Navarre. — Mort d'Alonzo II à Perpignan.

A la nouvelle de cette mort qui enlevait à l'Aragon un de ses plus grands princes, sa femme Pétronella convoqua les corts à Huesca et leur présenta ses deux enfants *en* Alonzo et Pedro. Le clergé, les ricombres, les procuradores de la bourgeoisie reçurent communication du testament d'*en* Raymond-Béranger; ils en approuvèrent toutes les dispositions, et, conformément à ses volontés, son fils aîné, *en* Alonzo II,

fut proclamé roi d'Aragon; *en* Pedro, le cadet, reçut en fiefs les seigneuries situées sur le versant français, c'est-à-dire la Cerdagne, le Carcassez, les fiefs du vicomte Trencavel, et une partie du Narbonnais.

Mais cette division de l'Aragon n'affaiblissait que légèrement ce puissant royaume, car il continuait à étendre ses droits de suzeraineté sur les États d'*en* Pedro *.

Toutefois, la soumission de certains États feudataires fut ébranlée par ce partage. Ermengarde de Narbonne et Trencavel de Béziers-Carcassonne, ne se sentant plus appuyés directement par le roi d'Aragon, s'empressèrent de faire la paix avec le comte de Toulouse, Raymond V (1163), dans l'assemblée de l'église d'Olmes en Mirepoix, et de se mettre ainsi à l'abri de l'invasion armée qu'auraient pu provoquer les événements d'Aragon. Raymond-Béranger laissait encore deux enfants: Sancho qui devint plus tard comte d'Aragon, et Douce que nous verrons unie au comte d'Urgel en 1177. *En* Alonzo II n'avait pas dix ans lorsqu'il prit le titre de roi, sous la régence de sa mère Pétronella. Son cousin, le comte Béranger de Provence, autrefois pupille de Raymond-Béranger IV, fut chargé du gouvernement du royaume, et la tutelle de Pétronella fut bornée à diriger l'éducation de son fils.

Avec Alonzo II, une ère nouvelle commençait pour l'Aragon. Son père, quoique roi de fait, n'avait porté d'autres noms que ceux de *comte*, de

* Paquis et Dochez, t. II, p. 5.

marquis ou de *prince* d'Aragon ; Pétronella seule prenait le titre de *reine*. Alonzo fut donc le premier qui exerça avec un pouvoir égal les droits de roi d'Aragon et de roi de Catalogne. Enfin le siége du gouvernement successivement fixé à Jaca, à Huesca, à Saragosse, fut transporté à Barcelone, afin que le roi se trouvât plus à portée de repousser les pirates arabes, et de continuer l'expulsion des Andalous par terre et par mer. D'ailleurs une capitale centrale comme Huesca ou Saragosse, et protégée par les montagnes, n'était plus nécessaire à la défense du christianisme. Les Musulmans avaient peu à peu perdu les trois quarts de leurs premières conquêtes; ils ne songeaient plus à les reprendre; les chrétiens ne cessaient au contraire de les attaquer. Malgré les motifs qui justifiaient ce changement de résidence, cette résolution des princes semblait prouver que la réunion des deux États s'était réalisée à l'avantage de la Catalogne, et que l'Aragon proprement dit avait été conquis par le comte de Barcelone. Une jalousie, sourde d'abord, violente ensuite, ne tarda pas à être la conséquence de cet état de choses. Les Aragonais en conservant leur capitale, Saragosse, leurs corts particuliers, leurs lois et les pouvoirs extraordinaires qu'ils n'avaient cessé d'exercer sur leurs souverains électifs, notamment par l'institution du *justicia* et par le droit d'*union*, restaient armés, contre la royauté, de tous les éléments d'opposition nécessaires pour satisfaire leur esprit jaloux et soupçonneux. Cette opposition ne tarda pas à

s'élever jusqu'à la guerre civile. Elle va former le caractère particulier des siècles suivants.

Après un an de tutelle, Alonzo II atteignit sa majorité (1163) ; Pétronella réunit les corts, dont la susceptibilité devenait si grande que les rois ne pouvaient plus rien traiter sans leur participation; elle fit approuver, sans trop de difficultés, les traités qu'elle avait faits avec l'Angleterre, la Castille et la Navarre, et elle remit à son fils la plénitude de ses pouvoirs.

Quoique jeune, *en* Alonzo marchait sur les traces de son père; profitant de la faiblesse des petits États voisins, occasionnée par les guerres civiles qui les déchiraient, il essaya de les absorber en devenant leur protecteur. Le Roussillon, seule seigneurie des Pyrénées orientales qui eût échappé à l'envahissement de la Catalogne, était depuis longtemps troublé par des querelles intestines. Gausfred III, fils et successeur du comte Guinard le Croisé, mort en rentrant en Roussillon (1112), avait longtemps régné de nom sous la tutelle de son oncle Arnaud, fondateur du premier hospice de Perpignan (1116). Gausfred III avait épousé Ermengarde Trencavel de Béziers; mais après en avoir eu un fils nommé Guinard, il l'avait répudiée vers 1152, pour convoler à de secondes noces, malgré l'excommunication réitérée des papes Eugène II et Adrien IV. Guinard, justement irrité de l'injure faite à sa mère, se joignit à son oncle, le vicomte de Béziers, et ils envahirent le Roussillon, les armes à la main. Les Roussillonnais se partagèrent en deux camps: les uns prirent le

parti de leur comte, les autres celui d'Ermengarde et de son fils, et ils promenèrent partout le fer et le feu, comme autrefois les Castillans divisés pour une querelle à peu près semblable. Ils ne respectèrent ni les églises, ni les lieux sacrés, et ces désastres se seraient continués longtemps encore si le roi d'Aragon-Catalogne n'avait ménagé et presque imposé un accommodement (1162), à la suite duquel Guinard prit le titre de comte du vivant même de son père.

Chaque avénement devenait une source de fondations pieuses et d'améliorations administratives. Gausfred III et son fils fondèrent l'abbaye de Clariana ou de Jeau dans le Conflens (1162), et confirmèrent les coutumes de Perpignan, qui admettaient l'usage du droit romain, à l'exclusion des lois visigothes.

De plus graves événements agitaient à la même époque, la vicomté de Béarn. Cette seigneurie, tombée aux faibles mains d'*ena* Marie, encore retenue à Barcelone, pouvait échapper au roi Alonzo, par le mariage de cette vicomtesse avec un ennemi de l'Aragon ; il fallait se hâter de ressaisir cette belle province par des liens nouveaux, et Alonzo II s'empressa de faire signer à Marie un acte de foi et hommage qui lui inféodait cette vicomté à des titres que l'Aragon n'avait pas encore exercés. Les termes de cet acte sont assez remarquables pour que nous devions en donner l'analyse : « Moi, *ena* Marie (dame Marie), vicomtesse de » Béarn, avec la volonté des barons de ma terre,

» je fais hommage et promets fidélité à vous, » Monseigneur et cousin Alonzo, pour toute la » terre de Béarn et de Gascogne, que je possède » ou ai droit de posséder, du chef de mon père » Pierre de Gabaret, et de celui de mon frère Gaston. » Promettant pour moi et ma race de tenir lesdites » terres de vous et de vos successeurs, et d'être » ainsi vos vassaux : *je m'engage même personnelle-* » *ment à ne prendre un mari que de votre vo-* » *lonté**. »

Le roi d'Aragon abusait un peu de son pouvoir sur une jeune pupille encore sous sa dépendance ; il promit bien à son tour de la maintenir dans la possession des biens qu'elle avait en Catalogne et de la protéger en toutes circonstances ; mais ce n'était là qu'un bien faible dédommagement à son usurpation. Cependant on trouva plusieurs Béarnais assez complaisants pour signer cet acte de soumission, notamment les évêques d'Oloron et de Lescar, les seigneurs Arnaud d'Alaschun, Fordat, Arnaud de Cadeillon, Og de Gobios, Oldebert de Morlaas, Peregrin de Bordel, Pierre Arnaud et Brun de Sainte-Croix, Arn de Maslac et Guilhem de Buzi. L'évêque d'Oloron Bernard promit encore, en cas d'infraction, de se ranger du côté du roi d'Aragon avec tout son évêché, sauf l'abbaye de Saint-Pé-de-Générez, et d'employer l'anathème contre les opposants. Son collègue Sancho de Lescar prit le même engagement avec plusieurs des

* Faget de Baure, *Hist. du Béarn*, p. 137 à 140.

seigneurs signataires. Le Béarn se trouvait donc divisé en deux partis, celui des partisans du roi d'Aragon, qui juraient de prendre les intérêts de ce prince étranger contre leur propre pays, et celui des hommes qui allaient combattre le traité de Barcelone, comme nous le verrons bientôt. Marie donnait enfin à Alonzo les châteaux de Gabaret, de Manciet et l'un de ceux qu'elle possédait dans le Vicbill, appelés Cadelon, Escures et Maubec, *si elle pouvait se les faire rendre*. Elle s'engageait en même temps à obtenir la ratification de cent notables de Morlaas, de cinquante d'Aspe, de cinquante d'Oloron et d'un même nombre d'Aussau. Enfin pour que rien ne manquât à la sujétion de la nouvelle dynastie de Béarn, le roi d'Aragon s'empressa de fiancer Marie à Guillaume de Montcade, membre de cette famille célèbre dont nous avons eu à raconter si souvent les hauts faits et la conduite glorieuse.

Mais il ne suffisait pas de promettre, il s'agissait de faire reconnaître l'acte de vassalité par les Béarnais, et la chose n'était pas sans difficulté dans l'état de résistance ouverte où le Béarn venait de se déclarer. Nous pouvons en juger par cette promesse restrictive de Marie: de remettre au roi Alonzo *les châteaux qu'elle pourrait se faire rendre*, et par celle de Guillaume son mari, qui s'obligeait également à lui faire hommage *de toutes les parties de la seigneurie du Béarn qu'il pourrait reconquérir*. Il est évident, d'après ces termes, qu'on était en pleine révolution et qu'*ena* Marie et son

époux, réfugiés hors du Béarn, avaient affaire à un peuple insurgé qui se préparait à défendre vaillamment son indépendance contre la vente qu'elle venait de subir à Barcelone.

Les Béarnais indignés proclamèrent la déchéance de Marie, ils se déclarèrent entièrement libres dans le choix d'un souverain, et allèrent chercher un gentilhomme bigordan, du nom de Centule, ou Centouil, pour le placer sur leur trône vicomtal. Le Bigorre était alors gouverné par Centule III, fils de Pierre de Marsan et de Béatrix de Bigorre, qui portait le titre de seigneur de Saragosse, cédé par les vicomtes de Béarn. Le Centouil, choisi par les Béarnais, était assurément de la même famille et descendait par conséquent de celle de Béarn par la comtesse Béatrix. Mais à peine Centouil avait-il pris possession de sa vicomté, que les Béarnais témoignèrent leur mécontentement. Les peuples qui usent de leur liberté se montrent aisément soupçonneux; le nouvel élu parut violer les forts; les états de Béarn, réunis à Pau, le sommèrent de marcher dans la ligne de la constitution; il refusa; une mort semblable à celle de César le punit de sa tyrannie, et les Béarnais allèrent chercher en Auvergne un chevalier dont le nom de Centule indique encore l'origine vascone[a].

Le jeune roi Alonzo IX, dont nous avons raconté les premiers démêlés avec le roi de Navarre, se sentait menacé par les Almohades. Il voulut se mettre en paix avec les Navarrais, et le roi d'Angleterre devint son intermédiaire. Il fut réglé, dans

une assemblée tenue à Westminster, que les rois de Navarre et de Castille se restitueraient réciproquement les places qu'ils s'étaient enlevées; que ce dernier paierait au premier trente mille marabolins d'indemnité, et qu'une trêve de sept ans terminerait leur querelle. Un second traité de paix rétablit les relations amicales entre Alonzo IX et le roi d'Aragon-Catalogne, à la suite duquel le roi de Castille se rendit à Tarragone pour y recevoir sa fiancée, Éléonore d'Angleterre, fille d'Henri II. Après avoir offert une hospitalité chevaleresque à ces royaux époux, Alonzo II se transporta à Gironne. Ce fut dans cette ville qu'il apprit la mort de son oncle Béranger, comte de Provence, tué au siége de Nice (1166), et l'invasion de cette province par le comte Raymond V de Toulouse, qui prenait déjà le titre de marquis, comme gendre de Béranger. Mais Alonzo II avait des droits plus sérieux à faire valoir en qualité de successeur du comte de Barcelone, Raymond-Béranger IV, auquel l'empereur d'Allemagne avait donné l'investiture de cette riche province. Il traversa les Pyrénées, réclama la coopération de Raymond Trencavel, vicomte de Béziers-Carcassonne son vassal, et, après quelques combats, il obligea le comte de Toulouse à lui abandonner les domaines en litige. Cependant l'éloignement de ces États présentait de grands inconvénients à l'endroit de leur administration; aussi *en* Alonzo s'empressa de les céder à son frère *en* Pédro, qui lui abandonna en retour les comtés de Cerdagne, de Narbonne et de Car-

cassonne, reçus en fiefs à l'époque du partage des Etats de Bérenger IV. Le royaume d'Aragon se trouva dès-lors plus convenablement arrondi, puisqu'il reprit toutes les seigneuries pyrénéennes qui formaient ses frontières naturelles au Nord-Est. Pour rendre grâces à Dieu de ces heureux événements, *en* Alonzo fonda le monastère des Chartreux de l'*Escala Dei*, sur le mont Santo, où des bergers avaient cru apercevoir dans la nuit une échelle lumineuse qui joignait la terre au ciel, comme celle du patriarche Jacob (1168). L'Espagne ne possédait pas encore d'établissement de ce genre[a].

La force seule avait fait momentanément renoncer le comte de Toulouse à la Provence. Cependant neuf ans plus tard un traité authentique donna à cet arrangement une conclusion définitive (1176), et régla, par la même occasion, les autres prétentions de ce comte sur les seigneuries vassales de l'Aragon[b].

Pendant ces longs et sanglants démêlés entre le roi d'Aragon et le comte de Toulouse, *en* Alonzo fut vaillamment secondé par ses vassaux. Donner la liste de leurs noms, c'est faire connaître la division féodale des Pyrénées catalanes, et nous citerons avec Féliu : les comtes d'Urgel et d'Ampurias, les vicomtes de Castelbon et de Rocaberti, ceux de Cardona et de Cabrera, Gaston de Montcada, Guillaume Ramon de Cervellon, Ramon de Anglesola,

[a] Féliu, *Anales de Cataluña*, t. II, p. 1 à 3.
[b] Féliu, *Anales de Cataluña*, t. II, p. 5 à 10.

Pedro Galceran de Piños, Beranger de Puigvert, Hugues de Torcella, Ramon de Canet, Pedro de Odena, Guillem d'Urp, Ramon de Termens, Aymar de Mosset, Alberto de Toro, Ramon de Villademuls, Dalmao de Crexel, Arnal de Salsas, Bernardo Zaportella, Pedro de Villedemany, Guillem de Sanvicens, Ramon Doms, Ramon de Malda, Pedro de Torellas, Bernardo de Lupia, Ramon de Ribes, Guillem de Cabrera, Carceran de Cruilles, Pedro de Cartella, Beranger de Villamari et Pedro de Pau.

Ce fut au retour de l'expédition du Rhône que le malheureux Trencavel vint se faire massacrer dans l'église de Béziers par les bourgeois qui voulaient venger une simple punition infligée à l'un d'entre eux (1167) [a]. Son fils Roger lui succéda immédiatement et résolut de punir les assassins de son père. Il réclama les secours du roi d'Aragon, qui se hâta d'accourir à la tête de quelques troupes. Mais Béziers était en pleine révolte ; il en fit le siége sans retard, et les habitants se défendirent si vigoureusement, grâce à la forte position de leur ville, située sur une montagne baignée par l'Orbe, que les assiégeants durent entrer en composition avec eux. Le meurtre de Trencavel demeura à peu près impuni, car les meurtriers obtinrent des conditions très-avantageuses [b] ; mais dès que le roi d'Aragon se fut éloigné, Roger Trencavel revint à l'improviste avec quelques routiers aragonais; ils es-

[a] Dom Vaissette, *Hist. de Lang.*, t. IV, p. 238. — [b] Ibidem, 241.

caladèrent les remparts, et un grand nombre de bourgeois payèrent de leur vie la mort de leur ancien vicomte (1170).

Plus Roger Trencavel s'attachait à Alonzo par la reconnaissance, plus le comte de Toulouse Raymond faisait d'efforts pour l'attirer à lui. Il y parvint enfin en faisant briller à ses yeux l'espoir d'obtenir la main de sa fille Adélaïde. Roger se rendit, et un traité de paix signé entre eux, et confirmé par Ermengarde de Narbonne, fut suivi de la conclusion du mariage projeté [1].

C'était un échec pour l'influence d'Alonzo II, mais un événement heureux ne tarda pas à le dédommager avec avantage. Guinard, comte de Roussillon, déjà vassal de l'Aragon-Catalogne, voulut favoriser le développement territorial de ce royaume, et, par son testament de 1172, il lui légua son comté avec tout ce qu'il possédait dans le Vallespir et l'Ampourdan. Cette conquête pacifique était, pour l'Aragon, de la plus grande utilité. Le Roussillon renfermait tous les passages stratégiques des Pyrénées orientales, et Perpignan était la clef du Languedoc et de la Provence. Alonzo appréciait tous les avantages de cette position ; aussi se hâta-t-il, dès que la mort de Guinard eut rendu sa donation définitive, de se rendre à Perpignan pour faire fortifier la ville et s'en attacher les habitants par des bienfaits. Il fit construire de nouveaux remparts, confirma les anciens privilèges des bour-

[1] Dom Vaissette, t. IV.

geois, leur octroya le droit de saisie sur les biens de leurs débiteurs, et permit au monastère de Cuxa de bâtir une forteresse dans la villa Bason, pour la défense de ses propriétés (1173). La situation de Perpignan, placée entre deux collines, lui paraissait très-défectueuse. Il songea d'abord à transporter la ville entière au haut de l'une d'elles, nommée le *Puy Saint-Jacques*, jusqu'alors affectée aux léproseries ; mais la douleur des Perpignanais, menacés de quitter leurs foyers, le fit renoncer à ce projet, et il se contenta de bâtir sur la montagne un quartier nouveau qui pouvait devenir une citadelle[a].

Sa sollicitude envers Perpignan s'explique aisément par l'importance qu'il attachait à cette place forte ; sentinelle avancée elle surveillait la Provence, le comte de Toulouse et les rois de France. Les Capétiens, dont nous n'avons pas eu à nous occuper encore, car toute relation était rompue entre les rois français et les populations pyrénéennes depuis Charles le Chauve et Pepin d'Aquitaine, ne pouvaient pas tarder à se rapprocher de cette frontière, soit pour expulser les Anglais de la Guyenne, soit pour replacer les comtes de Toulouse sous leur suzeraineté. Il était déjà facile de suivre la tendance de Louis VII à s'allier avec ces derniers à l'occasion de leurs démêlés avec les Anglais et le roi d'Aragon. Alonzo II prévoyait donc le moment, où les successeurs de Chlodovig et de Charlemagne vien-

[a] Henry, *Hist. de Rouss.*, t. I, p. 82-83.

draient relever les jalons placés par ces conquérants sur l'extrême frontière méridionale. Il voulait mettre des forteresses sur la ligne, et Perpignan fut placé au premier rang.

Ce ne fut pas la seule précaution prise par Alonzo contre ces éventualités. Il restait encore, dans quelques comtés de ces montagnes, des souvenirs du passage des Franks qui pouvaient servir de pierre d'attente aux futures revendications des Capétiens ; nous voulons parler de la date des actes et des chartes authentiques, prise de l'année du règne des rois de France (*Regnante piissimo Francorum rege...*). Alonzo voulut détruire ce dernier vestige de vassalité : il réunit à Tarragone un concile mixte ou assemblée nationale (1180), qui défendit à tous les peuples de la Catalogne et du Roussillon de citer le règne des rois de France dans les titres publics et leur enjoignit de ne mentionner que celui des rois d'Aragon.

Nous rapprochons cet acte de celui de l'agrandissement de Perpignan, quoiqu'il soit postérieur de quelques années. Mais la pensée qui les dictait l'un et l'autre étant évidemment la même, il était utile de ne pas les séparer.

Pendant ce temps, Alonzo II ne cesssait d'étendre au sud ses conquêtes sur les Mores. Ayant marché sur Tarragone, l'amiral arabe Ali-Ben-Kasem, vint à la rencontre de la flotte catalane avec ses vaisseaux, lui livra bataille et parvint à l'incendier. Malgré cet échec Tarragone tomba au pouvoir d'Alonzo qui se dirigea sur Tortose. Abou-el-Hed-

jady marcha vers lui et plusieurs batailles livrées entre Tarragone et Tortose donnèrent l'avantage au roi d'Aragon (1171). Deux ans après cependant, l'émir El-Moumeny essaya de reprendre Tarragone, mais il ne put réussir, et il dut se contenter de parcourir les environs, massacrant la population, détruisant les villes, renversant les édifices, arrachant les arbres. Tarragone ne devait plus être enlevée aux chrétiens, et Alonzo II put porter ses frontières à Teruel. Il augmenta considérablement les fortifications de cette place, et la céda en fief à Béranger de Cutença[a].

Les Béarnais, moins façonnés à la soumission que les habitants du Roussillon, poursuivaient leur révolution contre leurs seigneurs, trop soumis au roi d'Aragon-Catalogne. Le nouveau vicomte Centule, venu d'Auvergne sur l'appel des Béarnais, jugea, comme ses prédécesseurs, qu'il était très-difficile de gouverner des hommes aussi jaloux de leurs priviléges, avec une constitution qui paralysait toute son initiative ; il voulut s'en écarter , mais les Etats béarnais, intraitables à l'endroit de leurs prérogatives, le précipitèrent du trône (1173). Centule, brutalement menacé et redoutant la mort de son prédécesseur, voulut prendre la fuite. Un gouvernement provisoire fut aussitôt installé, il mit sa tête à prix, et le malheureux vicomte ne tarda pas à être massacré par un Brutus des montagnes, sur le pont de Saranh qui sépare le Béarn du pays de Soule, au moment

[a] Féliu, *Anales de Cataluña*, t. II, p. 1 à 7. — Carbonnel, *Anales de Cataluña*.

où Centule essayait de se réfugier dans cette vallée.

Ainsi les Béarnais avaient eu leur fronde, leur 89 et leur 93. La révolution qui précipita Centule l'Auvergnat fut-elle faite, par les vallées et les communes, contre l'aristocratie qui l'avait élu, en haine du comte de Catalogne et de ses protégés trop dociles, Marie et Guillaume de Moncade ? C'est ce que l'avenir paraît indiquer ; car les Béarnais, qui n'avaient pas encore voulu recevoir leur vicomtesse, envoyèrent deux *prud'hommes*, titre essentiellement bourgeois, vers un seigneur catalan, qui possédait deux enfants jumeaux. Les deux *prud'hommes* avaient mission d'en choisir un pour le nommer vicomte, et le motif qui dirigea leur choix fut assez singulier. A leur arrivée chez le gentilhomme catalan, les deux enfants dormaient dans le même berceau ; mais l'un avait la main fermée, l'autre la tenait ouverte; les prud'hommes faisant de la chiromancie, science apportée en Espagne par les Arabes, se décidèrent pour l'enfant à la main ouverte, *aimant mieux un seigneur trop disposé à céder qu'un maître trop résolu à tout retenir avec avarice*. Cette démarche des Béarnais auprès du *seigneur catalan* avait évidemment le caractère d'une restauration ; car l'enfant choisi était de la famille de Moncade, et sans aucun doute fils de la vicomtesse Marie précédemment dépossédée. Cette élection du fils à la place de la mère semblait d'abord vouloir restaurer l'influence de l'Aragon ; mais les Bearnais surent profiter de cette circonstance solennelle pour faire constater leur indépendance dans une charte remarquable, soumise

au serment de leur jeune seigneur. Après avoir effacé les souvenirs de leurs anciens vicomtes, au point qu'il est difficile aujourd'hui d'en reconstituer l'histoire, ils rappelèrent les dernières punitions qu'ils leur avaient infligées, et déclarèrent qu'en choisissant Gaston de Moncade, ils entendaient reprendre l'exercice absolu de leurs droits d'élection, comme ils les avaient exercés dès l'origine. Cette déclaration, non moins fière que celle des corts d'Aragon, servit de préface à tous les forts dont les souverains de Béarn furent obligés de jurer l'observation. A ces conditions les Béarnais leur promettaient fidélité, mais sous cette réserve remarquable : *tant que la cour majour* (*cour générale*) *le croirait juste*. Cette formule, qui dépassait même celle des corts d'Aragon envers leur roi, ne fut jamais abolie, et alors que la France faisait une révolution pour arracher des garanties constitutionnelles aux Bourbons, les Béarnais avaient reçu de ces mêmes rois ce serment conditionel *si no, no*[1].

Les victoires d'Alonzo II sur les Mores et ses succès dynastiques dans le Roussillon et les autres États pyrénéens étaient loin d'obtenir l'assentiment du roi de Navarre, Sancho VI. Ce dernier profita du moment où l'expédition d'Andalousie retenait Alonzo éloigné, et pénétra brusquement en Aragon ; cette agression contraignit Alonzo à rentrer dans la plaine de l'Èbre pour défendre ses États ; il voulut en finir cette fois avec cet irréconciliable ennemi ;

[1] Faget de Baure, *Hist. du Béarn*, 142 à 146.

il se lia plus étroitement avec la Castille, en épousant l'infante Sancha, sœur de don Alonzo le Magnanime (1174), et recommença la guerre contre la Navarre, de concert avec son beau-frère [a]. Mais il était difficile de débusquer Sancho de ses montagnes. Il soutint victorieusement la lutte et se borna à fatiguer ses adversaires par des escarmouches incessantes, sachant bien que la guerre des Mores au sud et les affaires de Languedoc et de Provence à l'est ne tarderaient pas à rappeler les Castillans et les Aragonais loin de la Navarre. Ses prévisions se justifièrent complétement ; la Castille fut si vivement pressée par les Almohades, qu'elle dut acheter le secours d'*en* Alonzo, en renonçant à toute suzeraineté sur Saragosse et les villes de l'Èbre. Alonzo II, maître absolu de tout le plateau pyrénéen du Midi, sauf le territoire bien étroit de la Navarre, ne cessait d'entraîner les États du Nord dans le réseau de sa suzeraineté. Il avait une cousine du nom de Matelle; il la maria à Centule III, fils et héritier de Pierre, comte de Marsan, et de Béatrix, comtesse de Bigorre, et lui donna la vallée d'Aran aux sources de la Garonne (1175) avec toutes ses dépendances, ainsi que le domaine seigneurial de Bordères pour les tenir à perpétuité en fief de la couronne d'Aragon [b]. Après avoir lié le Bigorre par cette alliance et ses bienfaits, il s'occupa de ses grands vassaux de Languedoc et de Provence. A peine Alonzo avait-il fait la paix avec Raymond V,

[a] Paquis et Dochez, t. II, p. 20.
[b] Davezac Macaya, *Hist. de Bigorre*, t. I, p. 248.

de Toulouse, à leur occasion (1176), que ces deux adversaires s'étaient brouillés de nouveau. Alonzo II s'était hâté de renouveler son ancienne alliance avec le vicomte de Carcassonne, la vicomtesse de Narbonne et les seigneurs de Nîmes et de Montpellier, se promettant les uns les autres (1177) de ne conclure aucune trêve avec le comte de Toulouse, et de repousser par les armes ses prétentions sur la vicomté de Narbonne. Enfin le mariage de la sœur d'Alonzo, Eléonore, avec Ermengaut VII, comte d'Urgel, rattacha aux intérêts de l'Aragon cette famille influente qui depuis longtemps paraissait incliner vers la Castille. Ainsi, à la mort d'Ermengaut *Gerb*, en 1092, son fils et son successeur Ermengaut V, dit *Moyeruca*, avait épousé la fille de Peñanzure, seigneur de Valladolid, qui lui avait procuré des relations assez intimes avec l'empereur, si bien que son fils Ermengaut VI avait reçu le surnom de *le Castillan*. A la mort d'Ermengaut V, tué au combat de Moyeruca en 1102, *le Castillan*, veuf de sa première femme *Douce*, épousa Arsende en secondes noces et ce fut l'enfant né d'elle, Ermengaut VII, qui rénoua les anciens liens de sa maison avec les comtes de Barcelone, en épousant Eléonore (1177); cette union servit de nouvelle pierre d'attente aux prétentions que la Catalogne élevait sur la succession des comtes d'Urgel[1].

Fort de ces traités et de ces alliances, le roi

[1] Dom Vaissette, *Hist. de Lang.*, t. IV, p. 268.

d'Aragon, après avoir reçu le nouveau serment de vasselage de Roger, vicomte de Béziers-Carcassonne, pénétra dans la Provence. Raymond V de Toulouse venait de l'envahir et la guerre se prolongea de 1180 à 1181. Raymond crut un moment l'avoir terminé, car le comte de Provence, *en* Pédro, fut tué dans une embuscade; mais son frère Alonzo, rendu plus furieux par ce meurtre, confia les domaines du Rhône à son second frère *en* Sancho, lui-même se dirigea vers le pays Toulousain, qu'il mit à feu et à sang, et il vint rejoindre dans la Guyenne le roi d'Angleterre, ennemi du comte de Toulouse, pour renouveler avec lui leur ancienne alliance. Pendant son absence les vicomtes de Carcassonne et de Nîmes continuèrent à harceler Raymond V. Alonzo revint les joindre bientôt après, poursuivit la guerre avec acharnement (1183), jusqu'à la paix que les deux ennemis signèrent sur les bords du Rhône en 1184; ce qui ne l'empêcha pas, dans l'intervalle, de fonder le monastère de Saint-Jean-de-Llerida pour des religieuses bénédictines (1183).

Ce traité apportait de notables changements à l'homogénéité de l'Aragon. Alonzo II retirait, il est vrai, la Provence à Sancho, pour la réunir à ses domaines directs, sous le gouvernement de son cousin Roger-Bernard, comte de Foix; mais il donnait en compensation à Sancho la Cerdagne et le Roussillon (1185), ce qui tendait à séparer de l'Aragon ces deux comtés montueux si nécessaires à sa défense.

Après cet arrangement avec Raymond V, Alonzo en

fit un autre non moins avantageux avec Roger, vicomte de Béziers-Carcassonne. Nous avons vu que le comte de Toulouse, désireux de détacher ce dernier du parti du roi d'Aragon, lui avait donné sa fille Adélaïde en mariage ; mais Roger n'en avait pas eu d'enfant et cette alliance perdait ainsi toutes les conséquences qu'on en attendait. Le roi d'Aragon n'eut plus dès-lors de difficulté à ressaisir Roger dans ses liens, et par le traité qu'il lui fit signer en 1185, Roger déclara, qu'étant redevable à la protection d'Alonzo II de la conservation de ses domaines, il voulait payer sa dette de reconnaissance et faisait, dans ce but, donation de tous ses fiefs au fils d'Alonzo, héritier présomptif de l'Aragon, à condition que son père lui constituerait la Provence, ce qui fut immédiatement exécuté (1185).

Cet accroissement du domaine direct de l'Aragon jusqu'aux portes du comté de Toulouse, excita la fureur de Raymond V, qui vint sans retard assiéger Carcassonne. Mais Alonzo II courut au secours de son vassal, et Raymond V fut obligé de lever le siége (1186). Quant à Roger Bernard, comte de Foix, il ne gouverna pas longtemps la Provence pour le compte d'Alonzo d'Aragon ; il mourut en 1188, laissant ses États à son fils, Raymond Roger, qu'il avait eu de Cécile de Béziers [1]. Il fut enseveli à l'abbaye de Babbonne à côté de ses ancêtres.

[1] Dom Vaissette, t. V, p. 1 à 9.

Pendant les événements du Languedoc, dont nous n'avons pas interrompu le récit pour ne pas trop morceler les questions d'une même nature, un nouvel ennemi marchait sur les Pyrénées vascones. Les Anglais, maîtres de la Guyenne, s'avançaient peu à peu, comme autrefois les Franks, et essayaient de remplacer l'influence carlovingienne dans les plaines de l'Adour. Richard, fils de Henri Plantagenet, avait été un des premiers à se rapprocher des montagnes (1176). Il attaqua la ville de Dax, dont le comte Pierre avait épousé Stéphanie Béatrix, fille du comte de Bigorre, Centule II. Le beau-père accourut au secours de son gendre; mais le duc de Guyenne poussa le siége avec tant de vigueur, que la place fut emportée le sixième jour et les deux comtes restèrent prisonniers. Ils parvinrent néanmoins à racheter leur liberté au prix d'une forte rançon, et s'empressèrent de recommencer la lutte. Les Anglais assiégèrent Dax pour la seconde fois, provoquèrent une révolte parmi les habitants en leur promettant de nombreux priviléges; et ces sujets peu dévoués leur livrèrent les deux comtes chargés de chaînes. L'affaire était assez grave pour que le roi d'Aragon, cousin et suzerain du comte de Bigorre, dût se hâter d'intervenir : il obtint sa mise en liberté sous sa caution; mais Centule II dut céder encore aux Anglais les châteaux de Clermont et de Montbrun, dans le Bas-Bigorre [1].

Le vicomte de Dax et son beau-père ne survé-

[1] Davezac Macaya, t. I, p. 250, 251.

curent que bien peu à leur double défaite, et leur mort rendit Stéphanie Béatrix veuve et héritière du comté de Bigorre. Le comte de Comminges, Bernard IV, profita de sa situation pour lui offrir sa main ; elle l'accepta et ils donnèrent le jour à une fille nommée Pétronella, dont l'histoire jettera sur le Bigorre une animation jusqu'alors inconnue.

Stéphanie Béatrix ne resta pas longtemps unie au comte de Comminges. Ce seigneur inconstant la répudia pour épouser Comtors, fille du comte Arnaud Guillaume de Labarthe (vallée d'Aure); et Béatrix étant morte; Alonzo d'Aragon se hâta de retirer auprès de lui et de prendre sous sa tutelle la jeune Pétronella encore mineure. C'était une nouvelle occasion d'exercer son influence sur le Bigorre (1191) et il ne manqua pas de la saisir pour étendre sur ce comté les liens qu'il venait d'appesantir sur le Béarn. Les deux situations étaient les mêmes, car le jeune Gaston de Moncade, vicomte de Béarn, issu comme Pétronella de la famille d'Aragon, était complétement sous la dépendance d'Alonzo II et Peregrin de Casterazol (1177), son tuteur, dévoué au roi d'Aragon, avait soin de le maintenir dans ces idées de soumission. Cependant il datait ses actes de l'ère chrétienne comme ses prédécesseurs, mais, arrivé à seize ans (1186), Alonzo II l'attira à Huesca et obtint le renouvellement de son serment de foi et hommage[1]. Il faut remarquer que ces actes, humiliants pour le Béarn, se faisaient, depuis Marie,

[1] Çurita, *Anales*, t. I.

à l'insu des Béarnais et en dehors de leur pays. Ainsi, Gaston s'était rendu à Huesca en secret et suivi d'*un seul Béarnais*, Arnaud Dalaschun, pour accomplir cette démarche imprudente.

Tel était le jeune seigneur, encore faible et inexpérimenté, qu'il fallait rattacher par de nouvelles dettes de reconnaissance. Il demanda la main de l'héritière du Bigorre; Alonzo II eut hâte de la lui accorder (1192), mais il n'oublia pas de la lui faire payer son prix; car il fut convenu que si Gaston n'avait pas d'enfants de Pétronella, ou de toute autre *princesse de Bigorre qu'il pourrait épouser dans la suite*, le comté serait incorporé à l'Aragon. En attendant, Gaston reconnaissait le tenir en fief de ce royaume et s'obligeait à remettre ses châteaux à la première réquisition du roi. Pétronella était trop jeune encore pour pouvoir donner la dernière consécration à ce mariage; mais dès qu'elle eut atteint sa puberté, l'union des époux fut bénie (1196) par Bernard, abbé de la Sauvelade, dans l'église de Maslac en Béarn [a]. Gaston en consacra le souvenir par de pieuses libéralités; il fit notamment remise du service militaire à l'abbaye de Saint-Pé, et donna ses fours d'Orthez aux religieux de la Sauvelade.

Menacé du côté de l'Aragon par cette politique de flatterie, le Béarn l'était d'un autre côté par les armes de l'Angleterre. Nous avons vu Richard, duc de Guyenne, obtenir de Centule II, son prisonnier, les châteaux de Clermont et de Montbrun. Il ne

[a] Davezac Macaya, t. I, p. 254.

tarda pas à s'emparer d'une ville plus importante. Bayonne, possédée depuis longtemps par les ducs de Gascogne et un moment enlevée par le roi d'Aragon Alonzo Ier, avait alors pour vicomte Guillaume Raymond de Sault. Serré de près par les Anglais, il avait cherché à fortifier la ville en construisant le château vieux (1193), la tour *de Sault*, qui sert aujourd'hui de magasin à poudre, et les murs du nord de la ville et du faubourg de Saint-Esprit. Mais les Anglais avaient trop d'intérêt à posséder une place aussi forte et aussi utile à leur commerce, pour ne pas employer tous les moyens qui pouvaient la soumettre ; ils se ménagèrent des intelligences parmi les habitants, et Raymond de Sault, violenté par cette pression intérieure, fut obligé de la leur remettre. Le vicomte fut dès ce moment remplacé par un prévôt et par un gouverneur chargés, le premier, de la justice, le second, du commandement militaire, dans l'intérêt des Anglais.

Raymond Roger, vicomte de Béziers-Carcassonne, qui avait donné ses domaines au fils du roi d'Aragon, n'avait pas oublié les traditions de son aïeul Roger Ier, parti pour la première croisade avec Raymond de Saint-Gilles ; il vendit quelques terres qui lui restaient au seigneur de Seissac et se dirigea vers la Palestine à la suite des rois de France et d'Angleterre (1190). Privé de cet allié, le roi d'Aragon ne tarda pas à consolider son influence sur la vicomté de Narbonne. L'âge affaiblissait la vicomtesse Ermengarde. Conseillée déjà par l'archevêque de Narbonne Béranger, oncle d'Alonzo II,

dont elle avait si opiniâtrément secondé la politique, elle appela près d'elle son neveu Pierre de Lara, homme de confiance du roi d'Aragon ; il vint gouverner la vicomté en son nom ; finit par obtenir l'abdication définitive d'Ermengarde, et devint ainsi vicomte de Narbonne (1192). Sa bienfaitrice se retira à Perpignan où elle mourut deux ans après.

Le roi d'Aragon se sentait plus sérieusement appuyé par un vicomte qui pouvait manier l'épée que par une parente affaiblie par l'âge, quel que fût d'ailleurs son dévouement. Il réunit ses troupes à celles du comte de Foix et du vicomte de Béziers, et il recommença les hostilités contre le comte de Toulouse. Cette guerre avait tous les caractères d'une lutte de race. Le roi d'Aragon-Catalogne voulait retenir les provinces visigothes de Narbonne, de Roussillon, de Béziers, de Carcassonne, tandis que le comte de Toulouse, chef des peuples gallo-romains de Languedoc, de Provence et des Cévennes, cherchait à les entraîner dans son attraction. Après quelques opérations peu importantes, les hostilités furent suspendues sans que les différends fussent réglés. Le roi d'Aragon récompensa le zèle du comte de Foix en lui donnant les comtés de Fenouillède ; et Pierre de Lara, croyant sa famille suffisamment installée sur le siége vicomtal de Narbonne, par l'appui d'Alonzo II, abdiqua en faveur de son fils Aymeri III, qui continua la dynastie des *Lara*. Bientôt après, Roger, vicomte de Béziers-Carcassonne, mourut dans ses États (1194), laissant ses domaines

à son fils Roger II, sous la tutelle de Bernard de Seissac, un de ses vassaux les plus dévoués.

Des événements plus importants nous rappellent dans le bassin de l'Èbre. *En* Alonzo II venait de se brouiller avec le roi de Castille, don Alonzo VIII; cette situation nouvelle l'avait engagé à faire la paix avec Sancho VI, dit le Sage, roi de Navarre (1191), par un traité qui les liait tous les deux contre l'ennemi commun. Peut-être le roi d'Aragon jugeait-il que le moment était venu de renverser la puissance inquiétante de la Castille, car les Mores la pressaient vivement du côté de Tolède. Alonzo II et Sancho VI réussirent à entraîner dans leur ligue le Léon et le Portugal; et les hostilités étaient au moment d'ensanglanter l'Espagne chrétienne, lorsque la mort enleva Sancho VI (1194). Prince habile et prudent, il avait su conserver son royaume intact pendant un règne de 44 ans, malgré les efforts réunis de l'Aragon et de la Castille. Son fils, Sancho VII, lui succéda. Il marcha sur la ligne politique tracée par son père, et resta dans la coalition formée contre la Castille, qu'il avait, plus que tout autre, intérêt à affaiblir et à démembrer; car il devait espérer en retenir toujours une partie du chef de sa femme Béatrix, fille d'Alonzo VIII. Ses nombreuses alliances lui permettaient d'ailleurs d'espérer de puissants secours dans cette lutte décisive. Une de ses sœurs, Bérengeria, avait épousé le roi d'Angleterre Richard en 1192. Blanche, la seconde, venait de donner sa main au comte Thibaut de Champagne; lui-même enfin s'é-

tait marié avec Clémence, fille du comte de Toulouse Raymond.

La Castille était bien près de sa perte si les rois du nord persistaient dans leurs desseins; car les Mores venaient de remporter sur Alonzo VIII la sanglante affaire d'Alarcos (1195), et ce roi avait été réduit à la dure extrémité de faire la paix avec les Infidèles. Pour surcroît d'infortune, l'héroïque milice de Calatrava, fondée par saint Raymond en 1158, avait été presque détruite dans cette bataille funeste, et Calatrava était retombé au pouvoir des Almohades. L'institut, abandonnant alors la Castille, trop menacée, transporta son siége en Aragon. Cervellos devint d'abord son principal monastère; mais Salvatiera lui succéda, lorsque Cervellos eut été repris aux Mores, en 1198. Ainsi tout concourait à ébranler la Castille pour enhardir ses ennemis et augmenter l'influence de l'Aragon.

Le pape Célestin, effrayé de cette situation désespérée, se rendit lui-même à Santiago de Compostelle, sous prétexte de faire ce pèlerinage célèbre. Il représenta aux rois de Léon et de Portugal les périls de l'Espagne chrétienne, et parvint à ébranler leur résolution. Après cette première démarche, il réunit à Tarragone les rois de Castille, de Navarre et d'Aragon; mais ses efforts ne purent éteindre la haine dans le cœur de ces princes ambitieux. Cependant le roi d'Aragon comprit la grandeur du danger public; et, sans faire la paix avec les Castillans, il voulut soutenir la gloire et les intérêts du nom chrétien en continuant la guerre contre les Mores.

Abandonné par les rois espagnols, trop préoccupés de leurs jalousies personnelles, il s'occupa d'organiser une formidable croisade dans le Languedoc et la Provence. Il se rendit à Perpignan, devenu le centre de ses États depuis que les provinces du Rhône y étaient comprises, et y convoqua les corts généraux. Mais les députés étaient à peine réunis qu'il tomba malade, et mourut le 25 avril 1196, à l'âge de 45 ans, après en avoir régné 35. Son corps fut transporté au monastère de Poblet, qu'il avait fait bâtir pour la sépulture des rois [a].

Alonzo II, dit *le Chaste*, laissait trois fils de sa femme Sancie de Castille, Pedro II, Alonzo et Fernando. *En* Pedro hérita de la couronne d'Aragon-Catalogne et des provinces des Pyrénées orientales. Alonzo le second eut la Provence avec le Milhau, le Gévaudan, Montpellier, et Ferdinand entra dans l'ordre de Cîteaux. Leur oncle Sancho, frère d'Alonzo II, continua de gouverner le Roussillon et la Cerdagne, comme fiefs détachés de la couronne d'Aragon.

[a] Çurita, t. I. — Pedro Abarca, t. I. — Henry. *Hist. de Rouss.*, t. I. — Paquis et Dochez, t. II, p. 23-24. — Féliu, *Anales de Cataluña*, t. II.

CHAPITRE V.

LUTTES DE LA ROYAUTÉ ET DE LA BOURGEOISIE CONTRE L'ARISTOCRATIE.

Orgueil des grands vassaux. — Brigandages. — La bourgeoisie protégée par les suzerains. — Droit de fortification et de défense. — Milices organisées contre les révoltes. — Avénement d'*en* Pedro II d'Aragon. — Guerres contre la Navarre. — Sancho VII de Navarre réclame le secours des Musulmans. — Son voyage à Séville. — Son retour en Navarre. — Il en expulse les Aragonais. — Guerre des comtes de Foix et d'Urgel. — Luttes de l'aristocratie contre *en* Pedro. — Nouvelle noblesse instituée par Pedro. — Il épouse Marie de Montpellier. — Voyage de Pedro à Rome. — Il se soumet au Saint-Siége. — Soulèvement des Aragonais. — Nouvelles impositions établies par Pedro.

La nécessité de donner quelque cohésion à l'histoire si morcelée des événements politiques, ne nous a pas permis de placer à leur date certaines révoltes et certains actes de brigandages particuliers qui servaient cependant d'avant-coureurs à l'esprit de révolution et de luttes intestines qui allaient éclater dans le XIIe siècle. Pour apprécier les causes de cet antagonisme universel, il faut remonter à son origine.

Nous avons vu, après l'invasion more, la résistance chrétienne naître dans les Pyrénées catalanes à la voix des douze barons d'Oger Catalon, et dans les montagnes de Sobrarbe, sous l'impulsion des gentilshommes réunis aux funérailles de l'ermite

Jean. Les grandes familles avaient donc précédé les comtes et les rois, puisque le choix des ricos ombres avait créé les seigneurs souverains de Catalogne, de Sobrarbe et de Navarre; car l'élection était à la base de tous les pouvoirs de ces montagnes. On peut comprendre quel devait être l'orgueil de ces barons, constamment exaltés par leurs brillants succès contre les Mores, et qui, après avoir créé leurs princes, restaient leurs directeurs et leurs juges, témoin les constitutions d'Aragon et de Béarn, où s'explique naturellement la jalousie qu'ils durent éprouver lorsque ces princes, fortifiant leur pouvoir par la conquête, osèrent briser les liens de la tutelle oligarchique. L'hostilité des barons contre le trône s'était manifestée maintes fois par des révoltes particulières; mais elle éclata plus violemment encore sous Alonzo II, et ce furent les noms les plus illustres : Guillaume de Montcada, Pedro Nuys et Guillaume Bordet, qui se signalèrent dans cette voie de l'anarchie. Ce dernier avait soulevé une querelle contre Hugo, évêque de Cervellos. Il ravagea les environs de Tarragone et finit par faire assassiner son compétiteur. Le roi d'Aragon prit la chose à cœur et voulut poursuivre le meurtrier; mais il se réfugia avec sa famille auprès des Mores de Majorque (1165), et le roi fut obligé plus tard de lui rouvrir les frontières de la Catalogne. L'impunité porta ses fruits. Guillaume de Montcada se révolta ouvertement contre Alonzo II; l'archevêque de Tarragone voulut défendre les prérogatives royales, et Montcada fit éprouver à ce prélat le sort de celui de Cervellos (1194). Quant à

Pedro Nuys, chef de routiers et presque de brigands, il s'était retranché comme un forban dans le château de Santa-Maria d'Albaracin, et vendait alternativement son appui aux rois d'Aragon, de Navarre et de Castille, quelquefois même aux Sarrasins, car sa conduite n'avait d'autre but que de ravager les pays voisins sous le patronage d'une autorité quelconque [a], pour s'enrichir du produit d'un pillage continu.

Ces trois faits n'étaient que l'expression la plus élevée de l'anarchie générale de l'époque : les querelles de seigneur à seigneur, de vassal à suzerain, de brigand à bourgeois, répétées sur tous les points, multipliaient les trahisons et les assassinats, les incendies et les désastres ; la voix des prêtres était impuissante à publier la Trêve de Dieu ; ils tombaient eux-mêmes victimes de ces violences barbares. On n'a pas oublié les luttes sanglantes qui avaient déchiré la Castille du temps d'Alonzo Ier et d'Urraca ; les discordes tout aristocratiques des Castro et des Lara dépassèrent ces fureurs à la fin du XIIe siècle, et la Castille fut longtemps déchirée par ces mesquines questions de famille.

Le clergé et la noblesse aragonais, effrayés des progrès de la guerre civile, essayèrent d'y mettre des bornes. Ils avaient constamment défendu l'indépendance de leur pays contre les étrangers, ils voulurent sauver leur royauté des périls dont la menaçait une oligarchie audacieuse. La jeunesse du roi

[a] Paquis et Dochez, t. II, p. 21.

Alonzo rendait ces précautions plus opportunes; pendant qu'il publiait des ordonnances pour tâcher de maintenir la paix intérieure, les corts de Saragosse (1162) l'avaient secondé en décrétant, comme autrefois les conciles de Tolède, que celui qui soulèverait des troubles intérieurs, serait traité comme criminel de lèse-majesté. La même politique fut suivie sur d'autres points. Les comtes de Bigorre et les vicomtes de Béarn avaient espéré prévenir une partie de ces difficultés en astreignant les vassaux à leur livrer leurs châteaux une fois l'année. Mais ces précautions avaient été impuissantes. Raymond Garcia de Lavedan, après avoir refusé hommage au comte Pierre Ier, de Bigorre (1145), avait voulu se saisir de sa personne et le faire périr au moment où il traversait sa vallée. Pierre avait levé des troupes et assiégé son vassal dans son château de Barbasan. La médiation du clergé arrêta la guerre; mais Raymond Garcia dut s'obliger à ouvrir ses forts trois fois l'année à son suzerain et la plupart des autres vassaux du Bigorre se soumirent à la même condition.

Ces désordres intérieurs, aggravés par les ravages des pirates, portèrent aussi les villes maritimes à faire alliance pour se défendre mutuellement, comme les républiques italiennes et les villes anséatiques. Ainsi Narbonne et Gênes s'unirent par un traité de paix en 1165, et établirent des croisières pour protéger l'entrée de leurs ports.

La polygamie elle-même, combattue par les lois civiles, flétrie par les canons des conciles, tendait à pénétrer en fait dans les institutions, à la suite de la

corruption générale des mœurs. Nous avons vu Gausfred III de Roussillon répudier sa femme Ermengarde, et le vicomte de Béarn, Centule IV, quitter Gisla, malgré l'excommunication du pape Hildébrand, et l'un et l'autre convoler à de secondes noces. Nous ne parlerons pas des enfants naturels qui, dans presque tous les partages, recevaient une part aussi avantageuse que les enfants légitimes. Nous nous bornerons à citer la conduite de Bernard IV, comte de Comminges, comme ayant atteint le point culminant du scandale, en répudiant ses trois premières femmes, Béatrix de Bigorre, Comtors de Labarthe et Marie de Montpellier [a].

Le peuple, encouragé par l'exemple de l'aristocratie, se livrait aussi à des pillages organisés. Les Béarnais et les Aragonais des hautes montagnes quittaient annuellement leurs gorges infertiles et venaient ravager le Bas-Bigorre. Pierre de Marsan dut permettre aux habitants de Vic de construire un château pour les repousser. D'autres bandits connus sous le nom de *Tesceins*, retranchés dans les vallées de Lavedan et de Baréges, pillaient fréquemment les terres des gentilshommes et ne respectaient pas celles des comtes. Centule III de Bigorre voulut protéger ses domaines contre leurs excursions et fit construire à cet effet le château de Vidalos. Il devenait aussi nécessaire de mettre les habitants de Bagnères à l'abri d'un coup de main ; il les affranchit, les organisa en commune par une charte qui servit de

[a] Davezac Macaya, t. I, p. 221.

modèle à celles qui la suivirent. Il leur permit de porter bannière, de changer de domicile, d'élire leurs juges, de poursuivre et de tuer les meurtriers d'un Bagnerais, fût-il réfugié dans *son castel:* ce qui prouve assez que les gentilshommes se permettaient fréquemment de marcher sur les brisées des voleurs de grand chemin. Les Bagnerais devaient, en dédommagement, payer une redevance et suivre le comte à la guerre trois fois par an. Lourdes, Ibos, Maubourguet, Rabastens, ne tardèrent pas à obtenir les mêmes priviléges pour résister à leurs ennemis ; ces villes furent ainsi assimilées aux anciennes vallées libres de Baréges, de Lavedan [1]; et le Bigorre, qui n'avait eu jusqu'alors que des châteaux pour se défendre, se trouva couvert de bourgs, derrière les murs desquels la bourgeoisie pouvait se faire respecter. Ce droit nouveau de *fortification* et de *défense* rendit les montagnards plus circonspects à l'égard des gens *du pays bas* (dou païs bach). En 1174 un traité fut signé entre les Lavedanais et les bourgeois de Bagnères et l'on stipula avec détail les compositions à payer de part et d'autre pour chaque meurtre, blessure et voie de fait, sur le modèle des tarifs introduits par les barbares. Les vols de bœufs, de moutons, y furent désignés avec un soin qui prouve qu'on vivait alors sous le régime des pillages et des razzias, comme les tribus arabes.

Les mêmes faits nécessitèrent les mêmes précautions sur tous les points. Le châtelain de Puyseguier,

[1] Davezac Macaya, t. I, p. 233 à 348.

dans le Narbonnais, rançonnait ses vassaux et les voyageurs. La vicomtesse Ermengarde le contraignit *par les armes* à renoncer à ses déprédations.

Perpignan était à tel point menacé par les seigneurs voisins et les routiers aragonais, que le comte Guinard, fils de Gausfred III, le fit entourer de murailles et accorda de nouveaux priviléges à ses habitants (1170) [a], pour les mettre en mesure de se défendre.

Ainsi donc, guerres civiles des rois entre eux, assassinats et brigandages entre l'aristocratie, les paysans et les communes, tel était le résumé de cette époque turbulente. Le roi d'Aragon Alonzo II ne négligea rien, pendant le cours de son règne, pour détourner ses sujets de ces tendances funestes. Il savait que le goût de l'étude et de la poésie pouvait ramener les hommes d'une position élevée à des mœurs plus douces. Il devint l'ami des troubadours et se fit troubadour lui-même. Il marcha sur les traces de Richard Cœur-de-Lion, son émule dans les lettres et dans la chevalerie. Il attira autour de lui les rimeurs provençaux les plus célèbres de son temps, notamment Pierre Raymond de Toulouse, Hugo Brunet, Pierre Vidals, qui le suivaient à Perpignan, à Barcelone et sur tous les points où ses affaires l'obligeaient de séjourner. Passant à des moyens plus directs de protection, il fit poursuivre les brigands, prit les bourgeois et les laboureurs sous son patronage, encouragea le commerce et l'agriculture par

[a] Henry, *Hist. du Rouss.*, t. I.

des réglements utiles, notamment dans le Roussillon où il confia une *institution de paix et trêve* aux soins des évêques d'Elne et de Barcelone. Puis, réunissant les seigneurs et les barons de ce comté à Perpignan, il leur fit jurer de pourvoir à la défense des voyageurs, des religieux, des templiers et des cultivateurs. Il déclara les biens et les animaux de ces derniers insaisissables, punit comme coupables de lèse-majesté ceux qui enfreindraient ses ordonnances et fit revivre ainsi *la trêve de Dieu* dans toute sa rigueur protectrice. Plus tard enfin (1175), il augmenta les priviléges des Perpignanais et leur donna celui de ne pouvoir être jugés hors de leur ville [a].

La politique des rois se reflétait chez les barons. Les uns et les autres, menacés par l'aristocratie, cherchaient un appui dans les communes en favorisant leur prospérité et la fortune des *bourgeois*.

Gaston V, vicomte de Béarn, établit un pont de pierre pour développer le commerce du marché de Navarrens. Il rendit une charte pour protéger les marchands et les vendeurs (1198) [b]. Ce fut dans le même but que Pierre Ier, comte de Bigorre et de Marsan, qui avait autorisé la construction des murailles de Vic, fonda la ville de Mont-de-Marsan (1141). Il y attira, par l'appât de priviléges considérables, les populations de Saint-Genez, de Saint-Pierre et de plusieurs autres paroisses, avec la participation de l'abbé de Saint-Sever de Gascogne, leur seigneur.

[a] Henry, *Hist. du Rouss.*, t. I.
[b] Faget de Baure, p. 149.

Quelques années plus tard (1204) le roi de Navarre, s'associant à la même pensée de sécurité publique et de protection des voyageurs et des faibles, créa une milice armée, destinée exclusivement à la répression du brigandage ; elle devint dans la suite la *Sainte-Hermandad* en Castille, et les *Miquelets* en Navarre. Il y eut même des ordres religieux institués par cette réaction contre le banditisme. Un nommé Pedro Fernandez, né à Fuente-Escalada dans l'évêché d'Astorga, après avoir été chef d'une troupe de Léonais composée de 12 hommes, éprouva une si profonde horreur pour sa vie de brigand qu'il communiqua son repentir à ses complices ; il les décida à transformer leur bande en congrégation, et l'ordre des *Chevaliers de Saint-Jacques* prit place à côté de celui de Calatrava (1160)[a].

Pedro II n'avait que 23 ans lorsque la mort de son père l'appela au trône ; cependant sa mère Sancha lui contesta l'exercice du pouvoir, et il dut réunir les corts à Darroca (13 sept. 1196) pour faire confirmer ses droits, et recevoir l'investiture du royaume. Les corts le proclamèrent ; mais il fut sommé de confirmer l'observation des *fueros* et *observantias* qu'Alonzo Ier et Ramiro II avaient jurée pour l'Aragon, et Raymond-Béranger IV pour la Catalogne[b]. Cette exigence des corts réveilla celle de toutes les villes. Pedro étant venu en Roussillon, dont son oncle Sancho joignait l'administration à celle de la Cerdagne, il fut obligé de renouveler

[a] *Noticia de los ordenes de caballeria de España.*
[b] Paquis et Dochez, t. II, p. 64.

les anciens priviléges des Perpignanais, et de leur donner encore celui de nommer leurs consuls et d'exercer *la main armée*, pour se défendre contre les ennemis extérieurs[1].

Un devoir sacré engageait Pedro II à poursuivre contre les Mores la grande expédition au début de laquelle son père était mort. Les services immenses que l'ordre de Calatrava avait déjà rendus à la cause chrétienne lui inspirèrent la pensée de fonder une nouvelle congrégation religieuse et militaire. Il donna à Juan de Almenara, à Martin Vidal et à leurs successeurs, les plaines d'Alsama, à cinq lieues de Tortose, et les chevaliers de *Saint-Georges d'Alsama* furent créés (1201) avec la mission de repousser sur ce point vulnérable les attaques des Mores andalous. Mais avant de se placer lui-même à la tête de cette milice nouvelle, pour attaquer les Almohades, il songea d'abord à terminer d'anciennes querelles de famille avec la Navarre. Il fit alliance, dans ce but, avec don Alonzo le Magnanime, et les Castillans et les Aragonais attaquèrent les royaumes de Navarre et de Léon. Trop faibles pour résister à ces puissants ennemis, ces deux petits États cherchèrent un appui; et malgré l'anathème lancé par le pape Célestin contre tout chrétien qui s'allierait aux Musulmans, le roi de Navarre Sancho VII fit un traité avec ces infidèles, et en obtint la promesse de secours si considérables qu'il espéra pouvoir écraser la Castille et

[1] Henry, *Hist. du Rouss.*, t. I.

l'Aragon. On a même prétendu qu'il avait été sur le point d'embrasser l'islamisme ; mais ces unions politiques entre les Mores et les chrétiens s'étaient trop souvent répétées pour que Sancho fût obligé d'avoir recours à ce grossier moyen de séduction. Ce qui reste acquis à l'histoire, c'est que Sancho fit un voyage à Séville avec sa famille et sa cour, et reçut des kalifes l'accueil le plus empressé. Cependant son séjour dans la capitale des Almohades manqua de lui être funeste. Pendant qu'il traitait du démembrement de l'Espagne chrétienne, les rois de Castille et d'Aragon, justement irrités de sa défection, envahirent la Navarre avec l'intention bien arrêtée de se la partager (1199).

Malgré le mécontentement excité par le voyage de Sancho à Séville, les Navarrais, plus fidèles à leur roi qu'ennemis des Almohades, résistèrent avec opiniâtreté. Alonzo le Magnanime parvint néanmoins à forcer Vittoria après un siége prolongé, et s'empara même de l'Alava, du Guipuscoa et de la Biscaye, autrefois soumis à la Castille. Il est vrai qu'il sut calmer le ressentiment des peuples de ces provinces, en leur promettant de respecter leurs fueros et leurs coutumes ; les hostilités cessèrent, et la Navarre de la rive droite de l'Èbre sembla se laisser incorporer à la Castille... Mais cette apparence trompeuse n'était destinée qu'à donner à Sancho VII le temps de revenir d'Andalousie... Les villes de la haute Navarre, Pampelune, entre autres, opposèrent une résistance plus tenace aux Aragonais, qui battirent en retraite, et Pedro II, un peu distrait des affaires de

la Navarre, par un intérêt personnel plus important, dirigea toute son attention du côté du Languedoc. Raymond V, comte de Toulouse, venait de lui demander la main de sa fille Eléonore. Pedro s'empressa de saisir ce moyen de rétablir la paix entre ces deux puissances si longtemps rivales; il se rendit à Perpignan (1212), et, malgré la jeunesse d'Eléonore, le mariage fut arrêté pour être couronnée quelques années plus tard.

Ces événements donnèrent à Sancho le temps de rentrer au milieu de ses fidèles Navarrais; et sa présence rendit à ces fières populations la confiance qui leur était nécessaire pour reconquérir leur indépendance. De toutes parts elles coururent aux armes. Diego Lopez, comte de Biscaye, leur donna son concours, et les Castillans, attaqués avec fureur, furent chassés de toutes les places qu'ils avaient conquises. Le roi de Castille réunit aussitôt de nouvelles forces, et il se disposait à ensanglanter la Navarre pour venger cet échec, lorsque la médiation du clergé ménagea aux deux peuples une trêve de trois ans *.

Pendant ce temps une autre querelle désolait les Pyrénées orientales. Raymond Roger, comte de Foix, faisait une guerre acharnée au comte de Comminges, Bernard IV, et au comte d'Urgel, Ermengaut VIII, fils d'Ermengaut VII et d'Éléonore de Barcelone, à l'occasion de leurs frontières. Une partie de la Catalogne soutint les intérêts du comte d'Urgel. Raymond Roger assiégea sa capitale, l'em-

* Paquis et Dochez, t. II, p. 46, 51.

porta d'assaut, la livra au pillage, et, pour justifier la réputation d'hérétique albigeois qu'il commençait à obtenir, il rançonna cruellement les chanoines et détruisit leur habitation (1198.) Après ces actes de vengeance, il repassa les Pyrénées en ravageant les vallées de la Sègre, de la Cinca, et voulut expier sa conduite en participant à la consécration de l'abbaye de Bolbonne dans laquelle, il fixa la sépulture des seigneurs de sa race.

Ses succès contre le comte d'Urgel ne le portaient pas à se montrer très-soumis envers Raymond V de Toulouse, qui réclamait en vain son acte d'hommage. Celui-ci vint attaquer Saverdun, château fort situé sur l'Ariége, à la limite du comté. Il s'en empara et marcha sur celui de Foix, pour lui faire éprouver le même sort; mais l'entremise de Bernard IV, comte de Comminges, mit un terme à cette guerre en leur faisant signer un traité de paix [1] (1201).

Raymond Roger se hâta d'autant plus de traiter avec le comte de Toulouse, qu'il brûlait de reprendre sa querelle avec le comte d'Urgel. Pour trouver une alliance auprès du vicomte de Castelbon et de Cerdagne, il maria son fils avec Ermessinde, héritière du vicomte. Le contrat fut passé dans la ville de Tarascon, au pays de Foix, en 1202. Castelbon donnait à sa fille la vallée d'Andore sur la Balira et le comte de Foix y ajoutait le pays limitrophe de Lordat, aux sources de l'Ariége, avec le château de

[1] Dom Vaissette, t. V, p. 30 à 36.

ce nom. Dès qu'il eut cet appui dans les montagnes qui confrontaient au comté d'Urgel, il parvint à entraîner plusieurs seigneurs catalans dans son parti, par l'influence de son beau-père, et vint livrer bataille au comte Ermengaut, le 26 février 1202. Le succès ne couronna pas son entreprise; car il fut complétement vaincu, et resta prisonnier d'Ermengaut, avec le vicomte de Castelbon, cinquante chevaliers et cinq cents fantassins.

Cette défaite dut lui paraître d'autant plus cruelle, que, du fond de sa prison, il put apprendre bientôt l'élévation de Raymond Roger, vicomte de Béziers-Carcassonne. Pedro d'Aragon, son protecteur, le mariait à Agnès de Montpellier (1203), espérant faciliter par cette union ses projets futurs sur cette vicomté, placée sur la route de Provence. Pendant qu'il semblait étendre son influence sur ce point, Pedro la laissait diminuer sur un autre plus rapproché de ses États héréditaires. Le vicomte de Narbonne Pierre de Lara, son parent, mourut en 1203, et son fils Aimeri III, cédant à la politique du comte de Toulouse, finit par reconnaître sa suzeraineté (1204). Dans toute autre circonstance, les rois d'Aragon n'auraient pas toléré sans opposition cet envahissement de la puissance de Toulouse ; mais Pedro II était beau-père de Raymond V ; il ne pouvait déclarer la guerre à son gendre; il avait d'ailleurs de bien plus graves embarras à conjurer dans le cœur même de son royaume.

L'orgueil des grands vassaux, dont nous avons constaté les excès sous Alonzo II, avait atteint ses

dernières limites. Pedro II, voyant la puissance royale attaquée à sa base, et menacée dans ses derniers retranchements, entreprit de briser cette aristocratie dangereuse, et il consacra toute son énergie au succès de cette tentative suprême.

La féodalité aragonaise et catalane puisait, nous l'avons déjà dit, dans l'ancienneté de son origine l'audace de lutter contre les rois ; ses immenses richesses, ses prérogatives exorbitantes, lui en donnaient le pouvoir. Maîtresse de la plus grande partie des fiefs et des revenus, toute la force militaire était placée dans ses mains par l'institution de la chevalerie qui lui était entièrement soumise. Les ricos ombres ne négligeaient aucune occasion de faire sentir le poids de leur influence au roi. Ils venaient dernièrement de suivre le parti de dona Sancha dans ses démêlés avec son fils et Pedro était impatient de prendre sa revanche.

Au-dessous de cette véritable oligarchie, composée des douze ricos ombres d'Aragon et de leurs pairs de Catalogne, la noblesse renfermait encore la classe inférieure des *caballeros*. Pedro résolut d'affaiblir les ricos en leur opposant ces derniers, ou pour mieux dire en les élevant à leur niveau. Le point important et difficile était d'enlever aux ricos ombres les fiefs qu'ils possédaient antérieurement à l'établissement de la monarchie. Pedro l'osa et la révolution fut accomplie. Sur sept cents fiefs, le roi en distribua cinq cent soixante-dix-neuf aux caballeros, qui dès-lors ne relevèrent que de lui. Il est vrai qu'en compensation Pedro fut obligé de céder

aux ricos ombres la basse justice de tous les fiefs, sous la condition qu'ils le suivraient dans toutes les expéditions militaires... condition très-avantageuse à la puissance royale. On cria; mais on se soumit....

Pour donner plus de force à cette organisation nouvelle, Pedro donna la haute justice à ses vassaux caballeros et mit à leur tête le *justicia major*, chargé d'intervenir dans les dissentiments élevés entre le roi et les ricos ombres. L'histoire de ces dissentiments, si prudemment prévus dans la constitution primitive, va devenir un des plus grands faits des annales d'Aragon[a].

Mais là ne se bornèrent pas les innovations hardies de Pedro; il éleva plusieurs caballeros au rang des ricos ombres, en y ajoutant le titre de *ricos de masnada*, c'est-à-dire de la maison royale, à l'imitation des gardingues des rois visigoths, et leur assigna des revenus qui leur permettaient de prendre à leur solde de simples caballeros et de devenir barons de fait comme ils l'étaient de droit par sa nomination. Dès-lors, les Aragonais se trouvèrent divisés en six classes : le *haut clergé*; *les ricos ombres de naissance*, qui ne devaient au roi que le service de guerre; *les ricos de masnada;* les *infanzados* ou bannerets, exempts d'impôts; *les caballeros* ou teneurs de fiefs, et *les bourgeois libres*.

Pendant la sourde fermentation que ces mesures avaient provoquée, Pedro II fut appelé en Provence par son frère Alonzo, que le comte de Forcalquier venait d'attaquer à la tête de ses troupes.

[a] Paquis et Dochez, *Histoire dEspagne*, t. II, p. 67.

L'affaire était d'autant plus grave que Sancho, comte de Roussillon-Cerdagne, oncle d'*en* Pedro II, abandonnant les intérêts de sa famille, avait ouvertement appuyé les prétentions de l'assaillant, comme pour fermer les Pyrénées à l'armée aragonaise que le roi Pedro pourrait diriger vers la Provence. Cependant ce dernier marcha sur Perpignan avec ses troupes, et cette démonstration suffit pour faire signer au comte de Forcalquier un traité de paix dont Sancho de Roussillon fut appelé à partager les avantages (1202) [a].

En Pedro profita de cette expédition de Provence pour terminer une affaire d'une haute importance. Il conclut son mariage avec Marie de Montpellier, fille de Guillaume VIII et son héritière. Le vicomte de Marseille avait prévenu l'ambition du roi d'Aragon en épousant Marie à l'âge de quatorze ans. Devenue veuve un an après, elle avait été mariée en secondes noces avec Bernard IV, comte de Comminges. Cet homme inconstant et corrompu, traitant l'union conjugale avec le mépris le plus profond, avait déjà répudié Béatrix de Bigorre et Comtors de Labarthe, qui vivaient encore l'une et l'autre. Il eut l'audace, au mépris de ces liens, de demander la main de Marie, et Guillaume VIII eut le cynisme de la lui accorder. Mais Bernard ne tarda pas à lui faire subir à son tour la honte de la répudiation, et Pedro vint la venger en l'épousant (juin 1204).

[a] Paquis et Dochez, t. II, p. 64 à 65. — Henry, *Hist. de Rouss.*, t. I.

Marie n'avait que 22 ans. Instruite par l'expérience, elle fit insérer dans son contrat que Pedro ne pourrait l'abandonner sous quelque motif que ce pût être; Sancho de Roussillon, que son neveu Pedro II avait amené avec lui après leur réconciliation, intervint dans l'acte pour être caution de cette promesse, et pour assigner le domaine de la princesse sur la partie du comté de Roussillon comprise entre la fontaine de Salces et la haute Cluse. Pedro signala sa piété à cette occasion en faisant reconstruire plusieurs églises dans la Catalogne, notamment l'ancienne mosquée de Lérida, qui fit place à la nouvelle cathédrale; il fonda aussi le couvent de Saint-Jean de la même ville, dans un hospice de pèlerins (1203)[a].

Le mariage d'*en* Pedro paraissait d'abord assez désintéressé, car le seigneur de Montpellier réservait alors tous ses domaines pour son fils Guillaume, né d'un second mariage; mais dès que le roi d'Aragon fut l'époux de Marie, il mit le comte de Toulouse, son beau-frère, dans ses intérêts, et, s'appuyant sur un décret antérieur du pape qui déclarait cet enfant inhabile à succéder, comme issu d'un mariage illégitime, il s'appropria la succession tout entière. Devenu seigneur de Montpellier, *en* Pedro traita d'ailleurs ses nouveaux sujets comme les Aragonais eux-mêmes; il promit de ne rien aliéner de leur domaine, de respecter leurs coutumes et de les protéger contre tout ennemi. Ainsi les États

[a] Féliu, *Anales de Cataluña*, t. II, p. 14, 16.

de Pedro s'étendaient sur tout le cours de l'Èbre, moins la Navarre, dans les Pyrénées occidentales, et se prolongeaient jusqu'aux Alpes. Un arrangement survenu entre lui et sa mère Sancha mit bientôt le comble à l'homogénéité de sa puissance; il voulut donner à ces succès politiques une consécration plus haute, et il tourna ses regards vers la cour de Rome.

Les rois d'Aragon, élus par les ricos ombres, surveillés par les corts et par le *justicia*, n'avaient eu jusqu'alors d'autre sacre religieux que l'acclamation du haut clergé dans les corts et les victoires remportées sur les Mores aux cris d'*Aragon* et *Dieu le veut!* Mais un monarque qui aspirait à placer son pouvoir au-dessus du caprice de l'aristocratie, devait demander sa consécration à une autorité plus visible. Après s'être soustrait à la tutelle des ricos ombres, n'était-il pas aussi de son intérêt de s'arracher à la suzeraineté de la Castille. Ce double projet exigeait, pour réussir, des précautions habilement prises. *En* Pedro part un jour pour Marseille, sous prétexte de se lier avec Pise afin de reconquérir les îles Baléares; il se fait suivre d'une cour nombreuse de barons catalans et provençaux sur le dévouement desquels il pouvait compter, et débarque à Gênes. Après un court séjour dans cette ville, il arrive à Rome et descend au couvent de Saint-Pancrace. Cette partie de son voyage était ignorée en Aragon, mais non dans la capitale du monde chrétien, où tout était disposé pour recevoir le pieux monarque. Le pape Innocent III se rendit

auprès de lui en grande pompe; il plaça la couronne sur sa tête, et *en* Pedro prononça le serment qui suit, dont la gravité devait mettre l'Espagne du nord en révolution.

« Moi, *en* Pedro, roi d'Aragon, je jure d'être fidèle à *mon seigneur* le pape Innocent III et à ses successeurs, de maintenir mon royaume dans la même obéissance, de conserver la foi catholique, de poursuivre les hérétiques, de défendre les droits et les immunités de l'Église, et de rendre justice dans tous mes États... et sur ce, que Dieu me soit en aide. »

Pendant la cérémonie du sacre, *en* Pedro compléta sa sujétion en offrant son royaume au Saint-Siége, pour le soustraire à la suzeraineté de la Castille, et s'obligea, pour lui et ses successeurs, à lui payer un tribut annuel de deux cent cinquante macemutines (60 pièces d'or). Une bulle régla pour l'avenir les formalités du couronnement des rois, qui devait être fait à Saragosse, par les mains de l'évêque primat de Tarragone *.

A son retour en Aragon, Pedro trouva l'aristocratie plongée dans une consternation mêlée de fureur. L'affaire était assez digne de provoquer ces impressions chez un peuple jaloux de son indépendance. Par l'onction du pape, les droits électifs des corts n'étaient-ils pas compromis? Par la soumission de l'Aragon au Saint-Siége, le royaume ne perdait-il pas son antique liberté?... Question nationale, intérêt de caste, tout se réunissait pour jeter les esprits dans l'indignation et la terreur.

* Çurita, *Anal.*, t. I.— Abarca, t. II. — Paquis et Dochez, t. II, p. 65-67.

Pedro essaya d'expliquer sa démarche. Il prétendit n'avoir voulu soumettre au pape que ses prérogatives personnelles, mais nullement celles des ricos-ombres, représentants du droit national. L'explication ne fut pas acceptée, les menaces succédèrent aux murmures. Mais Pedro les méprisa et y répondit par l'établissement d'un impôt qui assujettissait tous les membres de la haute, de la basse noblesse et de la bourgeoisie, à payer douze deniers par livre de leurs immeubles (1205). Pour comprendre la gravité de cette mesure, il faut se rappeler que toute la noblesse, les clercs, les infanzados et les habitants des villes privilégiées, comme Saragosse, étaient toujours restés exempts d'impositions. Ce mépris des privilèges provoqua un soulèvement général. La haute et la basse noblesse se réunirent et s'insurgèrent; Saragosse forma avec les autres villes une confédération de *résistance* et l'Aragon mit en pratique, peut-être pour la troisième fois, la redoutable ressource de *l'union*, prévue par la constitution d'Inigo Arriscat, contre les coups d'État et les usurpations des rois.

En Pedro, malgré sa fermeté et son opiniâtreté tout aragonaise, recula d'abord devant cette manifestation; il modéra la quotité de l'impôt, mais le principe ne fut pas moins conservé, et présenta un point de départ, une pierre d'attente à toutes les impositions que les rois voudraient introduire dans la suite[1].

[1] Paquis et Dochez, t. II, p. 67.

On le voit donc, avec Pedro II l'histoire de l'Aragon présente une phase toute nouvelle. Jusqu'ici les corts ont généralement pris le parti des rois contre les mécontentements partiels. La nation tout entière, dominée par le désir impérieux et suprême de délivrer le bassin de l'Èbre de la présence des Mores, a toujours marché avec un ensemble héroïque sous la bannière royale, et l'Aragon comme la Catalogne n'a connu d'autres troubles que des actes de révolte ou de brigandage isolés et personnels communs à tous les États de l'époque. Mais dès qu'Alonzo le Chaste eut définitivement constitué la puissante maison d'Aragon-Catalogne et que les Mores cessèrent de troubler le royaume uni, l'activité, la turbulence sociale réagirent sur elles-même, et l'élément guerrier, qui jusque là avait eu son expansion naturelle au dehors, se lança vers les conspirations et les guerres civiles, présages de la dissolution des empires.

Cependant le midi de la France retentit du bruit sinistre des armes. Une immense conflagration, qui marche à la lueur de l'incendie et des *auto-da-fé*, nous appelle dans ces riches provinces où, pendant dix ans, les cris de fureur et de désespoir ne cesseront de retentir. Un mot avant d'en entreprendre le récit.

Le règne de Pedro II coïncida avec deux événements dont les conséquences éloignées devaient donner une phase toute nouvelle aux relations de la France avec l'Espagne. Nous voulons parler du mariage de Blanca ou Blanche de Castille avec

Louis VIII, et de la croisade contre les Albigeois, qui ensanglanta pendant si longtemps le Languedoc.

Dom Alonzo II de Castille, marié à Éléonore, fille de Henri II d'Angleterre, avait trois filles : Bérengère, Urraca et Blanca. La première, née en 1170 ; la deuxième, en 1187 ; la troisième, en 1188. Bérengère avait déjà épousé depuis deux ans le roi de Léon, Ferdinand IX, père de saint Ferdinand, lorsque les ambassadeurs de Philippe-Auguste se présentèrent à la cour d'Espagne pour demander à Alonzo VIII une de ses filles, au nom du roi de France. Si une politique, au vaste horizon, engageait Philippe-Auguste à marcher sur les traces des rois d'Angleterre pour s'allier à la famille de Castille et ne pas permettre que le gouvernement de Westminster prît trop d'influence dans la Péninsule, le roi de Castille n'était pas moins intéressé à joindre à son titre de gendre du roi d'Angleterre celui de beau-père du roi de France. Alonzo présenta ses deux filles Urraca et Blanca aux ambassadeurs français, pour leur laisser la liberté du choix ; et quoique Urraca, âgée de treize ans, possédât des avantages physiques supérieurs à ceux de sa sœur Blanca, qui n'avait que douze ans, ils préférèrent cette dernière par la raison, dit la chronique espagnole, que le nom de Blanca leur paraissait plus doux à prononcer [a]. On était alors en 1200. Alonzo s'empressa de la leur accorder ; et la jeune princesse leur fut immédiatement remise, sous la surveillance de plusieurs gentilshommes castillans, qui l'accompagnè-

[a] *Chronique générale d'Alonzo le Savant*, fol. 390, col. II.

rent à Paris, et signèrent, au nom du roi son père, son mariage avec Louis VIII, héritier présomptif de la couronne de France (1200).

Cet événement, qui précéda de si peu d'années la guerre des Albigeois, concourut, avec cette expédition des Français dans le midi de la France, à changer complétement les relations et l'attitude réciproque des deux nations que séparaient les Pyrénées. Depuis Louis le Débonnaire, le plateau pyrénéen et les habitants qui en occupaient les deux versants avaient élevé une ligne de démarcation infranchissable entre les rois de Castille qui devaient finir par absorber toute la Péninsule, et les rois de France qui étaient appelés à étendre leur sceptre du Rhin aux Pyrénées. Avec le mariage de Blanche et de Louis VIII, les cours de Tolède et de Paris apprirent à se donner la main par-dessus ces montagnes ; elles songèrent à s'allier étroitement sans s'inquiéter des obstacles naturels que présentaient ces frontières, sans s'arrêter surtout aux oppositions de race que leur avaient toujours offertes les populations catalanes, navarraises, aragonaises, basques, béarnaises, roussillonaises, et les deux gouvernements de Castille et de France ne cessèrent plus de resserrer les principautés pyrénéennes dans leurs montagnes et de marcher, chacun de son côté, à la conquête de cet asile des vieilles races, des mœurs et des institutions primitives.

Ainsi, nous le répétons, le mariage de Blanche et la guerre des Albigeois marquent une division importante, fondamentale, dans les destinées des peu-

ples pyrénéens et dans les relations de la France avec l'Espagne. La croisade contre les Albigeois, conséquence directe de la pensée politique qui avait inspiré l'union de Blanche et de Louis VIII, va inaugurer l'ère nouvelle des conquêtes des Castillans vers l'Aragon et la Navarre, et des empiétements des Français vers cette même Navarre, vers le Roussillon, le comté de Foix, le Comminges, le Bigorre, le Béarn, et nous verrons Philippe le Hardi, Louis XI, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, planter successivement les bannières de la France de Perpignan, à Saint-Jean-Pied-de-Port, et Louis XIV osera même dire un jour : « Il n'y a plus de Pyrénées. »

Avant d'entamer le récit de la guerre atroce qui ensanglanta le midi de la France pendant la première moitié du XIIIe siècle, sous le nom de *croisade contre les Albigeois*, il est essentiel de rappeler les établissements qui avaient consolidé, et exalté l'esprit religieux en face des sectes dissidentes qui cherchaient à le détruire, et de faire connaître d'une manière assez complète quel était l'état du catholicisme lorsque *les vaudois*, *les manichéens*, *les cathares*, *les pauvres de Lyon*, etc., essayèrent de le saper par leurs prédications et leurs écrits, par leur dérision et leurs violences.

CHAPITRE VI.

MOUVEMENT RELIGIEUX.

Fondations monastiques sur le versant français de 1100 à 1150. — Complément des établissements espagnols antérieurs au XIIe siècle. — Monastères catalans, aragonais et navarrais de 1100 à 1150. — Établissements des Templiers et autres ordres religieux et militaires. — Continuation de la chronologie monastique de 1150 à 1208 en France,—en Espagne.— Mouvement considérable dans les siéges épiscopaux espagnols.

Le XIIe siècle, non moins fertile que le précédent en fondations ecclésiastiques, avait emprunté un caractère tout particulier à l'établissement et à la propagation des ordres religieux et militaires. Analysons rapidement leurs progrès pour nous arrêter ensuite sur la situation générale de l'Église.

Notre-Dame de *Cagnotte*, de l'ordre des Bénédictins, dans le diocèse de Dax, fut fondée au début du XIIe siècle (1100). Huit ans plus tard, l'abbaye d'*Alet*, sur l'Aude, qui remontait à une époque antérieure, reçut de Roger II, comte de Foix (1108) les biens usurpés par son père. Celle de *Saint-Volusian* obtint le même acte de justice en 1111. Ses bâtiments menaçaient ruine ; Roger convoqua les

évêques de Toulouse et de Balbastro, Amelius et Raymond; plusieurs prélats se joignirent à eux; ils transportèrent les reliques de Saint-Volusian dans l'église voisine de *Mongosi*, et Roger fit reconstruire l'ancienne chapelle de Saint-Volusian. Elle fut consacrée en 1123, et les religieux adoptèrent la règle de saint Augustin. Le comte de Foix rendit, à la même époque, à l'abbaye de *Frédélas*, le château de Pamiers, ainsi que le village formé autour de l'enclos, et de cet hymen du château, de l'abbaye et du bourg, naquit la ville de *Pamiers*.

En 1114, Robert d'Arbricel, fondateur de l'ordre de Fontevrault, érige dans la forêt d'*Espèses* ou de l'Espinasse, entre la Garonne et le petit Lers, un monastère de son ordre. Cet établissement, une fois organisé, fonda bientôt après ceux de *Sainte-Croix*, *de Volvestre*, *de Longages* et *de la Grâce-Dieu*, dans le diocèse de Rieux (1145). Vers 1118, les disciples de Gérard de Sales construisent dans un lieu nommé *Vageal,* sur l'Ariége, un couvent dont Bertrand de Beaupui fut le principal fondateur (1120 et 1125). Nous avons déjà dit que Gaston IV de Béarn avait posé les fondements de l'abbaye de la *Sauvelade* (Silvalata) en 1123, en mémoire de la victoire qu'il avait remportée sur onze rois Mores.

L'abbaye de *Bolbonne*, près de Mirepoix, quoique antérieurement existante, nous apparaît pour la première fois en 1130. Roger Bernard, comte de Foix, augmenta ses domaines en 1160; elle reçut la soumission de l'abbaye de Vageal en 1196; le successeur de Roger fit reconstruire l'église de Bol-

bonne en 1270, sous l'invocation des Apôtres. Peu de temps après, la Gascogne s'enrichissait d'un couvent d'augustins, qui prit le nom d'un de ses bienfaiteurs, *Saint-Jacques d'Idrag*. Berdoues, sur la Baïse, ordre de Cîteaux, fut fondée en 1134, sous le patronage de Bernard II et de Sanche II, comtes d'Astarac, qui lui donnèrent les forêts de Viole. L'abbaye de la *Caze-Dieu*, près de Plaisance (chanoines prémontrés), est citée en 1145 : elle fut dotée par Guillaume II, par Dandozile, archevêque d'Auch, et par Bernard de Troncens (1142). Elle devint à son tour fondatrice de *Notre-Dame de Gimont*, dans la forêt de *Planasylva*, que Girard de Brouil et ses enfants avaient donnée.

Vers la même époque (1136), Centule II, comte de Bigorre, cède dans le haut de la vallée de l'Adour des terrains incultes à Forton de Vich, religieux de Cîteaux ; il y pose les fondements du monastère de *Capadour*, qui ne tarde pas à être transporté à l'*Escale-Dieu*, sur l'Arros, près du château de Mauvesin. Un an plus tard (1137), l'abbaye de *Bonnefond*, du même ordre, s'établit dans le Comminges et se mit sous la dépendance de celle de Bolbonne. L'évêque d'Elne, Udalgarius, fonda l'abbaye *Sainte-Marie-de-Spirano* en 1137. Les religieux d'Ardorette, près de Castres, envoyèrent une de leurs colonies construire le monastère de *Valmagne*, dans le diocèse d'Agde en 1138. Raymond Trencavel, vicomte de Béziers, et sa femme Adélaïde, furent ses bienfaiteurs. Ces deux monastères adoptèrent la règle de Cîteaux en 1150.

Passons sur le revers espagnol.

Quels étaient les monastères qu'on remarquait au début du XII[e] siècle indépendamment de ceux que nous avons cités déjà?.... Dans la Navarre : *Saint-Agreda*, remontant à Sancho-Garcia, son fondateur (965); *Sainte-Marie de Fragino*, construit par le comte Fernand-Gonzalez ; *Saint-Pélage*, *San-Salvador de Varica*, *Saint-Ascicle*, *La Barule*, *Saint-Jean-de-Bureda*, *Saint-Vermudo* et les augustins *de l'Arrasoäna*[1]. Dans la Catalogne : *Sainte-Marie de Gironne*, *Sainte-Catherine de Barcelone*, *Santa-Tecla de Tarragone*, remontant aux premiers bénédictins arrivés en 544... ; *Saint-Féliu de Guizoles*, construit par saint Jean , fondateur du monastère de *Valclara ;* le couvent de *la Méia*, établi par un évêque de Gironne en 591; *Santa-Cecilia du Val de Flicitana*, contemporain de Charlemagne, ainsi que les couvents *de Baix*, dans le haut Paillars , de *Santa-Maria de Amer* ou *des Douleurs*, de *Saint-Daniel de Gironne*, de *Sainte-Marie de la Vallée*, de *Saint-Etienne de Baniouls*, de *Saint-Pierre de Galligans*, de *Sainte-Quirice de Péralade*, tous dotés et enrichis par le grand empereur. On y trouvait encore *San-Pablo*, fondé vers 913 ; *Saint-Laurent du Mont*, près de Baga ; *Sainte-Marie de l'O*, près de la Noguera, fondé par Wifred (941); *Saint-Pierre de Campredon*, attribué à Sunifred de Barcelone (942), ainsi que *Sainte-Marie de Riudora*, *Saint-Saturnin d'Urgel*, enrichi par le vicomte de Cardona , *Sainte-Marie de*

[1] Sandoval, *Obispos de Pamplona*, p. 50 à 63.

Serratex, *Sainte-Marie de Linares*, remontant au roi goth Resesuinthe ; *Cucuzates*, évidemment antérieur à 1010, puisque son abbé Aton se fit glorieusement tuer à la bataille de Cordoue, après laquelle les Mores massacrèrent onze de ses religieux dans le sac du monastère ; *Saint-Sébastien d'Aviñoner*, enrichi par Ermengarde, fille du comte Borel (1031), fondatrice de la chapelle de *Notre-Dame de Montjouy* de Barcelone ; *Saint-Benoît de Bages*, qui avait pour abbé un fils de Béranger, nommé Sancho, en 1035 ; *Saint-Pierre d'Ager*, fondé par Ermengaut, comte d'Urgel, à la suite des victoires qu'il remporta sur les Mores vers 1060 ; la maison des chanoines réguliers d'*Urgel*, établis dans l'église de *Sainte-Marie de Salsona*, construite en 1066; *Saint-Pierre de Ruibedillas*, antérieur à 1073, époque à laquelle le seigneur Guifred et sa femme Gilia le donnèrent au couvent de Saint-Martin d'Albigeois ; *San-Salvador de Breda*, élevé par le comte de Barcelone vers 1074 ; *Sainte-Croix de Serros*, fondé par la comtesse d'Urgel dona Sancha, et destiné à sa sépulture ; *Saint-Saturnin*, *Saint-Seculi*, *San-André* et *Saint-Lorenzo*, tous les quatre situés dans le comté d'Urgel et réformés par le légat du pape Grégoire VII, vers 1075 ; enfin *Saint-Adrien de Besos*, de la congrégation de Saint-Ruf, construit par Beltram, évêque de Barcelone, en 1092.

Nous arrivons au XIIe siècle.

L'évêque de Pampelune Sancho enrichit son diocèse de deux établissements également précieux :

il achève la construction de la nouvelle cathédrale (1127), et fonde l'hospice de Charlemagne de Roncevaux, près d'une chapelle élevée par cet empereur sur le tombeau des pairs de France. Le prieur de cet hospice était choisi de droit parmi les chanoines de Pampelune [a].

La Catalogne avait vu quelques années plus tôt le bienheureux Pedro Rigal d'Ampurias consacrer sa fortune et ses soins à la construction du couvent de *Villabertram* (1110), et le seigneur Guibert Guitard reconstruire le monastère de *Saint-Paul de Barcelone* (1117), détruit dans les dernières invasions arabes. *Saint-Pierre de la Postella* fut fondé la même année par Toda de la Postella... Les habitants de cette province continuaient à découvrir de nouvelles images de la Vierge. Ces événements, presque annuels, semblent constituer une véritable manie dans les *Anales* de Féliu. De 1117 à 1119 les bergers, ou pour mieux dire leurs taureaux, trouvèrent successivement *Notre-Dame de Montgarì*, vénérée dans le val d'Aran; *Notre-Dame de Tora*, dans le pays d'Olot, et celle de *Saint-Ginès de Cervia*, près du château de ce nom. Cette dernière seule eut l'honneur de provoquer la fondation d'un couvent de Bénédictins, qui fut doté par la châtelaine de *Cervia* (1119) [b]. Nous savons enfin que Tudela, dans la Navarre, possédait une abbaye avant 1130.

Mais le moment est venu de jeter les yeux sur

[a] Sandoval, *Obispos de Pamplona*, p. 79.
[b] Féliu, *Anales de la Cataluña*, t. I, p. 338, 330.

une milice nouvelle qui, portant l'épée sur le froc, allait introduire un esprit inconnu, un mélange de bravoure et de foi, dans le caractère angélique de la vie religieuse.

Les Templiers, récemment créés à Jérusalem pour la protection des pèlerins et la défense du temple (1120), avaient été approuvés au concile de Troyes, en 1128. Il était naturel qu'un ordre destiné à combattre les Sarrasins cherchât à s'établir sur la lisière des Pyrénées, qui servait de barrière aux Mores d'Espagne. Dès leur origine (1120), ils parurent dans la Catalogne. Hugo Rigaldo et Pedro Bernard, frères de la milice, se présentèrent au comte Béranger III, et telle fut l'admiration pieuse que leur organisation religieuse et guerrière lui inspira, qu'il fit son testament en 1130, donna la dîme des monnaies frappées à Barcelone à la cathédrale de cette ville, distribua ses trésors aux églises de Catalogne pour les faire reconstruire ou embellir, puis, déposant la couronne, comme nous l'avons rapporté, il entra dans l'institut nouveau, et mourut sous l'habit blanc orné de la grande croix rouge.

Six ans après l'exécution de cette résolution étrange, le comte de Foix, Roger III, veut attirer la nouvelle milice dans ses domaines; il lui donne, de concert avec sa femme Ximène (1136), le franc-aleu de la *Hogarède*, situé près de l'Ariége; ce domaine reçut le nom de *Ville-Dieu*, et les frères Arnaud de Bidos et Raymond de Gaure en prirent possession en présence de l'évêque de Toulouse Amélius.

L'influence colossale des Templiers ne tarde pas à se traduire en Aragon par des événements dont nous avons eu à nous occuper déjà. Le roi Alonzo Ier n'ayant pas d'enfants, leur abandonne son royaume (1139). Cependant les donataires comprennent, comme les ricos ombres aragonais, qu'une nation ne peut tomber dans le patrimoine d'un ordre religieux, et ils renoncent au testament d'Alonzo (1139)[a]. Plus tard, Ramiro le moine voulant s'assurer leur appui, leur cède la ville de Darroca avec tous ses environs, tels que les villes de Féliu, d'Atzea, de Zafra jusqu'à Codo. Le grand maître de Jérusalem envoie immédiatement un certain nombre de frères pour en prendre possession; ils débarquèrent en 1141[b].

L'initiative des comtes de Barcelone et de Foix, la faveur exagérée des rois d'Aragon, ouvrirent chez les grands seigneurs une ère nouvelle de libéralités, et les Templiers possédèrent bientôt de nombreuses commanderies sur les deux versants des montagnes.

Lorsque l'esprit religieux et chevaleresque eut veillé à la défense du Saint-Sépulcre, la charité s'occupa du sort de ces chrétiens, que la misère et des infirmités hideuses atteignaient si fréquemment dans la Judée et sur la longue route qui devait les y conduire. Un ordre nouveau vint prendre rang à côté des chevaliers du Temple. Les Hospitaliers de Jérusalem s'élevèrent à la voix de Gérard (1104), pour se consacrer à la protection et au soulagement des pè-

[a] Féliu, *Anales de la Cata luña*, t. I, p. 366.
[b] Féliu, *ibid.*, t. I, p. 347.

lerins. Ils se propagèrent bientôt dans le midi de la France. L'évêque de Béziers leur céda (1148) l'église de *Sainte-Thérèse* intra muros, et celle de *Saint-Sernin* extra muros (1148). Quelques années plus tard (1157), celui de Lodève leur donna les églises de *Saint-Junien* et de *Saint-Vincent de Nébiau*; ils s'établirent vers la même époque dans l'église de *Custojas* en Roussillon. En Espagne enfin ils obtinrent la ville de *Caspe*, que le roi Alonzo II leur donna dès qu'il l'eut prise aux Arabes (1168). Après s'être établis à Barcelone, ils firent construire avec le concours de l'évêque et de la commune la belle église de Saint-Jean (1205).

Mais le siècle qui avait fait surgir les Templiers, fut aussi témoin de leur décadence en Espagne. Nous avons vu à la suite de quels événements ils doutèrent de leur courage, se retirèrent devant les Mores à *Calatrava*, et furent remplacés par la nouvelle milice, dont Raymond, abbé de Hitero, devint le chef.

L'ordre de *Calatrava* ne fut pas le seul qu'enfanta l'esprit religieux et guerrier du XIIe siècle. Nous avons déjà parlé de celui de Saint-Jacques fondé en 1190. Gomez Fernand créa aussi en 1170 celui de Saint-Julien du Poirier, qui devait prendre le nom d'Alcantara en 1212, après la conquête de cette ville sur les Mores. Pedro I, roi d'Aragon, établit enfin dans la Catalogne les chevaliers de Saint-Georges d'Alsama (1201), sur les frontières de Valence, et leur donna la mission de repousser les Musulmans andalous. Ainsi partout et toujours éclatait cette

merveilleuse faculté chrétienne de produire des communautés religieuses dont le caractère et la mission répondaient aux besoins fondamentaux de chaque siècle, et servaient à la fois d'impulsion et de pivot aux peuples, dans leurs efforts suprêmes pour triompher de tous les éléments dissolvants.

Sous les derniers Romains qui s'éteignaient dans la corruption, les bénédictins vinrent purifier l'homme, en le ramenant aux inspirations suaves de la solitude.

Quand les Barbares eurent balayé les dernières exhalaisons de la décrépitude impériale, mais en renversant aussi ce que le christianisme avait élevé de vivifiant et de régénérateur, ces mêmes bénédictins défrichèrent les forêts, construisirent des abbayes, des temples, des fermes et des villages, au milieu de l'Europe dépeuplée.

L'Orient conquis par les Sarrasins a-t-il besoin d'une milice pour défendre Jérusalem, mal protégée par les croisés, que la discorde dévore, l'esprit religieux et monastique se fait belliqueux et fonde les Templiers. Les pèlerins implorent les secours d'une charité héroïque contre la misère et la lèpre, ce même esprit religieux crée les Hospitaliers de Jérusalem. Peu à peu l'exemple des Templiers ouvrant une ère toute nouvelle à l'activité monastique, l'Espagne, cette fière sentinelle avancée du christianisme, établit successivement l'ordre de Calatrava, ceux de Saint-Jean, de Saint-Georges, et de Saint-Julien du Poirier, etc.

Cependant l'ardeur de tous ces ordres militaires

ne refroidissait pas celle des religieux de Saint-Benoît et de Cîteaux. Si les premiers trouvaient à se propager rapidement dans la belliqueuse Péninsule, en y absorbant l'influence des communautés plus pacifiques, la France, au contraire, accordait une large part à ceux qui se vouaient à l'étude, à la prière, à la prédication ; les *Bénédictins* et les *Bernardins* venaient de trouver un nouvel appui dans les *Prémontrés*, fondés par saint Norbert, en 1126.

Pendant que l'ordre de Cîteaux établissait l'abbaye de *Calers*, près de Rieux, en 1148, grâce au zèle de l'abbé de Grandselve; pendant que les comtes de Comminges fixaient leur sépulture à *Bonnefond* (1150) et lui donnaient la propriété de Compagne, dans la Montagne-Noire, non loin de Sorèze, Bernard, religieux de ce Saint-Denis des comtes de Comminges, allait fonder une abbaye nouvelle sur cette propriété, arrosée par le Sor et le Lampi. L'année suivante (1151), Bernard de Castillon, ayant donné au monastère le village de *Villelongue*, dans le voisinage, l'abbaye de *Compagne* y fut aussitôt transportée (1160) et fixée définitivement. Celle de *Candeil*, dans la partie méridionale du diocèse d'Alby, était construite en 1150 par quelques seigneurs du voisinage, et recevait pour premier abbé, Guillaume de Montpellier, religieux de Grandselve.

En suivant l'ordre de leur date, on voit encore s'élever successivement l'abbaye de *Ponthaut* ou *Ponsaltus*, dans le diocèse d'Aire, en 1151 ; — celle de *Clariana*, dans le Conflans, en 1162 ; — l'abbaye de *Rieude*, dans le diocèse de Carcassonne, entre

St-Hilaire et St-Polycarpe (1162), elle dépendait de Villelongue, dans la Montagne-Noire ; — celle de *Saint-Jean de la Castelle,* diocèse d'Aire (1163), dont Pierre, vicomte de Marsan, fut le bienfaiteur et peut-être le fondateur ; — Notre-Dame de la *Clarté-Dieu*, de l'ordre de Cîteaux, établie vers 1169, sur la Louge, dans la forêt des *Feuillants*, à laquelle elle emprunta son nom dans la suite. Enrichie par le comte de Toulouse et soumise d'abord au monastère de *Creste*, diocèse de Langres, elle dépendit plus tard de Bonnefond, de Comminges, sous l'affiliation de Morimond ; — celle d'*Aunes,* du même ordre, construite vers 1184, au midi de Toulouse, dans un frais vallon du voisinage de Muret, recevait aussi les pieuses libéralités du même comte.

Nous devons mentionner enfin, comme datant du XIIe siècle, — l'abbaye de *Villadei* ou *Deivilla* (Duvielle), de l'ordre des Prémontrés, dans le diocèse de Dax ; — *Galand,* sur la Baïse, prieuré conventuel à la fin du XIIe siècle, dependant de Saint-Tibéri, et qui donna plus tard naissance à la petite ville moderne ; — l'abbaye d'*Aussignac*, sur l'Agly, dans le Roussillon ; détruite de fond en comble pendant les guerres de religion, elle n'a pas laissé de traces pour marquer l'emplacement qu'elle occupa.

Ce fut vers 1149 que la Catalogne reçut les premiers bernardins de Cîteaux. Dapifer de Montcada et ses trois fils leur donnèrent des propriétés considérables sur le mont *Cerdañola*, et les disciples de saint Bernard y construisirent l'église et le couvent de *Sainte-Croix de Valdaura*.

L'année suivante vit s'opérer de nombreuses réformations. L'ordre des chanoines réguliers, qui jouissait d'une grande faveur, remplaça celui des augustins dans six monastères catalans ; savoir : Sainte-Marie d'*Estamy*, Sainte-Marie de *Manlleu*, *San-Pedro de Pons*, *Notre-Dame de Belver*, l'église d'*Encerall* (1150) et Sainte-Eulalie de Barcelone, nouvellement reconstruite (1154). Les Mores ayant été chassés des montagnes de Prades, entre Tarragone et Tortose, le comte de Barcelone Raymond-Béranger confia la ville et le château de *Ciurana* à Bertrand de Castellet, et fit fonder dans ces parages le monastère de *Poblet*, qui fut occupé par quelques religieux venus de celui de Fuenfria (1150).

En 1154, nouvelle découverte d'une image de la Vierge à *Parellas*, près de Belver ; le comte d'Urgel fait bâtir une église sur le lieu du *miracle* [a] et fonde bientôt après, avec sa femme Dulce, le couvent de Notre-Dame de *Belpuig de las Avellanas*... Nous avons déjà dit qu'Alonzo Ier avait fait construire le premier établissement des chartreux de l'*Escala Dei* sur le *Monte Sancto* (1171). Un ermite de *Poblet*, Pedro de *Valbona*, ouvrit deux ans plus tard le couvent de Valbona à des bénédictines arrivées de celui *de las Tulebras* de Navarre. L'évêque de Llérida, ayant retrouvé une image de la Vierge qui avait été enlevée de sa cathédrale, fonda, de concert avec Alonzo Ier, le couvent des religieuses de *Saint-*

[a] Féliu, *Anales de la Cataluña*, t. I, p. 340 à 360.

Jean (1183). Cinq ans après, le vicomte de Cabrera, Pedro-Ponce, reconstruisit l'antique monastère de *San-Salvador de Breda*, dont ses ancêtres avaient été les créateurs du temps des Goths (1198). Pendant ce temps, Guillaume Raymond de Montcada, Pedro de Cervellos et Galceran de Pinos établissaient celui de *Sancta-Crux*. Quelques chroniqueurs prétendent cependant que les religieux de Valdaura avaient été ses fondateurs en 1190. Dans la Navarre, l'évêque de Pampelune, Garcia, créa antérieurement à 1186 le monastère bénédictin d'*Yraçun*, près de l'Église de Sainte-Marie d'*Yrouna*, sous la dépendance des évêques de Pampelune, et le roi Sancho-Garcia donna au couvent de Sainte-Marie de *Hyrache* l'église de Saint-Jean d'Estella.

Le même évêque de Pampelune fit donation, aux chanoines réguliers, de l'église d'Artieda, dans le Valloncella, et de l'hospice de *Sainte-Christine* en Béarn (*summo pyrenæo*). Cet établissement célèbre, fondé par le vicomte Gaston IV, était placé au haut de la vallée d'Aspe, près de celle de Jaca; il favorisait les relations entre l'Aragon et le Béarn et facilitait les pèlerinages de Saint-Jean-de-la-Peña, de Notre-Dame del Pilar et de Saint-Jacques de Compostelle; aussi tous les rois de l'Europe s'empressaient-ils de le doter. Son influence grandissant, il devint le centre des maisons hospitalières du Béarn et de plusieurs Etats voisins, et Innocent III le désignait, plus tard, comme un des plus importants de la chrétienté. L'hospice de Gabas, aux sources du gave d'Assau, qui formait une de ses dépendances,

construisit dans la suite, sur le gave de Bettaram, la chapelle de Nay, autour de laquelle se forma la petite ville de ce nom.

Enfin, dans les premières années du XIIIe siècle et du règne de Pedro Ier d'Aragon, l'hospice des *Pèlerins de Llerida* (1203) fut élevé au rang de monastère. Jean de Mata fonda le couvent d'*Anglessola* dans l'hospice que Bérenger et Angèle d'Anglessola lui avaient cédé (1206). Gabriel Navero construisit le couvent de *Notre-Dame du Carmen* à Peralade (1206), et le roi Pedro fit élever et dota celui des bernardins d'*Escarp*, sur les bords de la Cinca, près de Llerida (1208)[1]. Les abbayes de *Cagolle,* de *Saint-Sauveur d'Ogna*, de *Sixera*, de *Campredon sur le Ter*, remontent également au XIIe siècle.

Mais en Espagne, le mouvement religieux se portait principalement sur les évêchés. Il était naturel que les Espagnols se consacrassent à la défense ou à la conquête des villes épiscopales, constamment prises et reprises par les Mores. L'occupation de leurs siéges par les enfants cadets des maisons seigneuriales était d'ailleurs un élément d'autorité féodale que les comtes ne dédaignaient pas. Ainsi nous voyons Bernard de Bezalu faire un voyage à Rome, en 1017, pour obtenir du pape la nomination de son fils, abbé de *Saint-Jean des Abbesses*, comme évêque de Bezalu, siége tout nouvellement créé par lui pour l'avantage de sa famille.

Nous avons dit que Pedro Ier d'Aragon s'étant em-

[1] Féliu, *Anales de la Cataluña*, t. II, p. 1 à 18.

paré de Huesca, construisit l'église de Saint-Georges sur le champ de bataille où son père avait perdu la vie; il rétablit l'antique évêché de cette ville; rendit à la cathédrale, si longtemps transformée en mosquée, les biens et les revenus qu'elle possédait avant l'invasion des Mores, et y ajouta même les places de Famanas et de Benarès.

Quatre ans plus tard (1110), Alonzo d'Aragon chassa les Mores de Saragosse, fit purifier leur mosquée, et y rétablit l'évêque Pierre de Libran, originaire de Béarn. Les conquêtes successives de Tarraçone, de Tarragone, de Tortose, de Llerida eurent les mêmes conséquences.

Mais les Mores, chassés de la Catalogne, se vengèrent de cet échec sur l'antique siége de Rota; ils le détruisent vers 1145. Raymond-Béranger, comte de Barcelone, pour réparer ce désastre, transporta l'évêché à Llerida (1146), et nomma Guillaume Pérez, premier évêque. Albaracin, dont le siége avait été supprimé par ces infidèles au début de leur invasion, fut reconquis en 1170. Martin recommença la série de ses évêques. Enfin, Pedro Ier ayant occupé définitivement Balbastro, repris une première fois en 1065 par Sancho Ramirez, il fit ériger son église en cathédrale (1198) au bénéfice de l'évêque Ponce. Les prélats de Huesca voulurent faire opposition à cette érection nouvelle, qui leur enlevait une partie de leur diocèse; mais le procès se prolongea jusqu'en 1373, où l'évêché de Balbastro obtint gain de cause devant la cour de Rome.

Ainsi, après quatre siècles d'efforts héroïques,

l'organisation ecclésiastique, réduite un moment au seul siége de Jaca, que les Mores ne purent jamais profaner, avait arboré la croix sur les cathédrales de Barcelone, de Gironne, de Vic, d'Urgel, de Llerida, de Huesca, de Balbastro, de Saragosse, de Tarragone, de Pampelune et de Tarraçone. Cette ligne de citadelles catholiques ne devait plus être entamée par les sectaires du Coran; et leurs évêques, s'élançant contre les infidèles à la tête des phalanges espagnoles, allaient aider les chrétiens à chasser le dernier More au-delà de Gibraltar.

Si nous jetions un coup d'œil sur l'aspect politique et social des contrées qui nous occupent, quel changement, quelles conquêtes immenses sur la barbarie! Après l'invasion des Germains, c'était à peine si quelques vieilles cités romaines, telles que Narbonne, Agde, Carcassonne, Lugdunum, Auch, Montesquieu Volvestre, Lapurdum, élevaient encore sur le sol leurs ruines méconnaissables. Mais dans les distances, qui les séparaient, à travers les vallées désolées du bassin sous-pyrénéen, pas un bourg n'était resté debout, pas une villa n'étendait autour d'elle ses jardins et ses vergers, de l'époque gallo-romaine. Les solitaires paraissent et s'établissent dans les forêts et les bruyères incultes. Les abbayes naissent autour de leurs chapelles, les populations accourent, et les cités nouvelles s'élancent du sol sous la crosse abbatiale qui les couvre du droit d'asile. A la fin du XIIe siècle plus des trois quarts des abbayes avaient enfanté leurs cités, et ces

cités prenaient généralement le nom de leur mère, comme pour perpétuer le souvenir filial.

Veut-on connaître quelques noms de cet inventaire, qui restera comme un titre ineffaçable de l'activité monastique ? Il nous offrira Saint-Tibéri, Arles, Sorèze, Lille, Caunes, Saint-Chignan, Saint-Pons, Simore, Pessan, Bassoues, Saramon, Montolieu, le Maz-d'Azil, Pamiers (Frédelas), Foix (Saint-Volusian), Saint-Papoul, Saint-Paul-de-Fenouille, Fondfroide, Venerque, Perpignan (abbaye del Correg), Alet, Lézat, Montrédon, Le Luc, Lescar, Saint-Girons, Saint-Lizier, Saint-Béat, Saint-Pé, Saint-Sever, Sarrancolin, Saint-Mont, Gimont, Galand, Nay ; nous remarquerons en Espagne, Péralade, Ciurana, Ripol, Bezalu, Villalonga, San-Feliu de Terrasola, Ribellas, Bages, Meia, Baix, Villabona, San-Juan de las Abadessas, Valcanera, Santa-Eugenia, San-Celoni, Pons, Granolle, Cercello, Sarrateix, la Valldera, San-Vicent, Pélage, Yrace, San-Estevan, Larrasoana, Yrurçun, Araguez, Usum, Ygal, Agreda, Nagera, Leyra, toutes villes et bourgs enfantés par les abbayes qui les abritèrent.

Si l'on retranchait ces centres de population de la liste des villes du XIIe siècle, la carte se trouverait singulièrement réduite, et l'on compterait bien aisément les rares villages exclusivement créés par l'initiative municipale et féodale.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

QUATRIÈME PARTIE.

GUERRE OFFENSIVE DES MORES DANS LES PYRÉNÉES.

CINQUIÈME PARTIE.

ORGANISATION DE LA FÉODALITÉ.

SIXIÈME PARTIE.

L'ARAGON ÉTEND SA PUISSANCE SUR LES PYRÉNÉES ENTIÈRES.

